Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Charles Rollin Jacques Tailhé

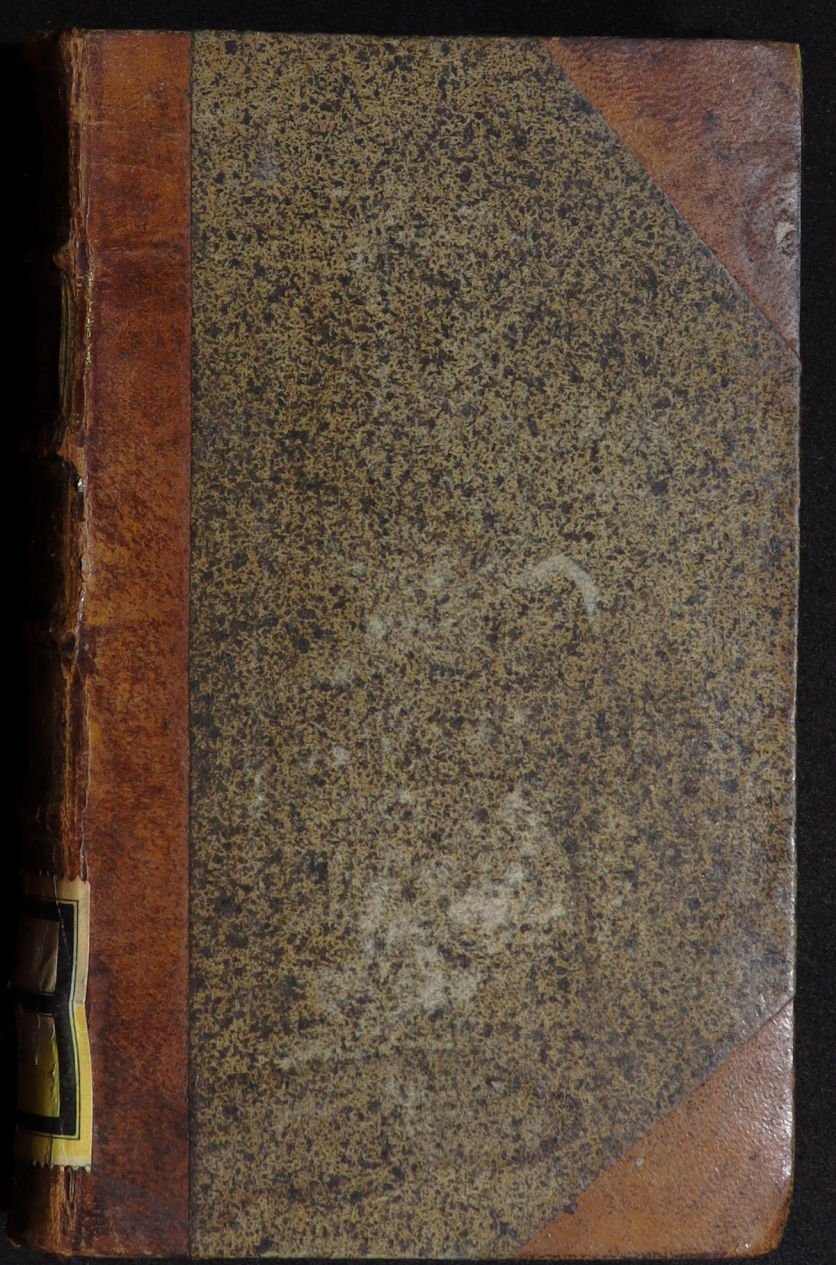
Abregé De L'Histoire Ancienne

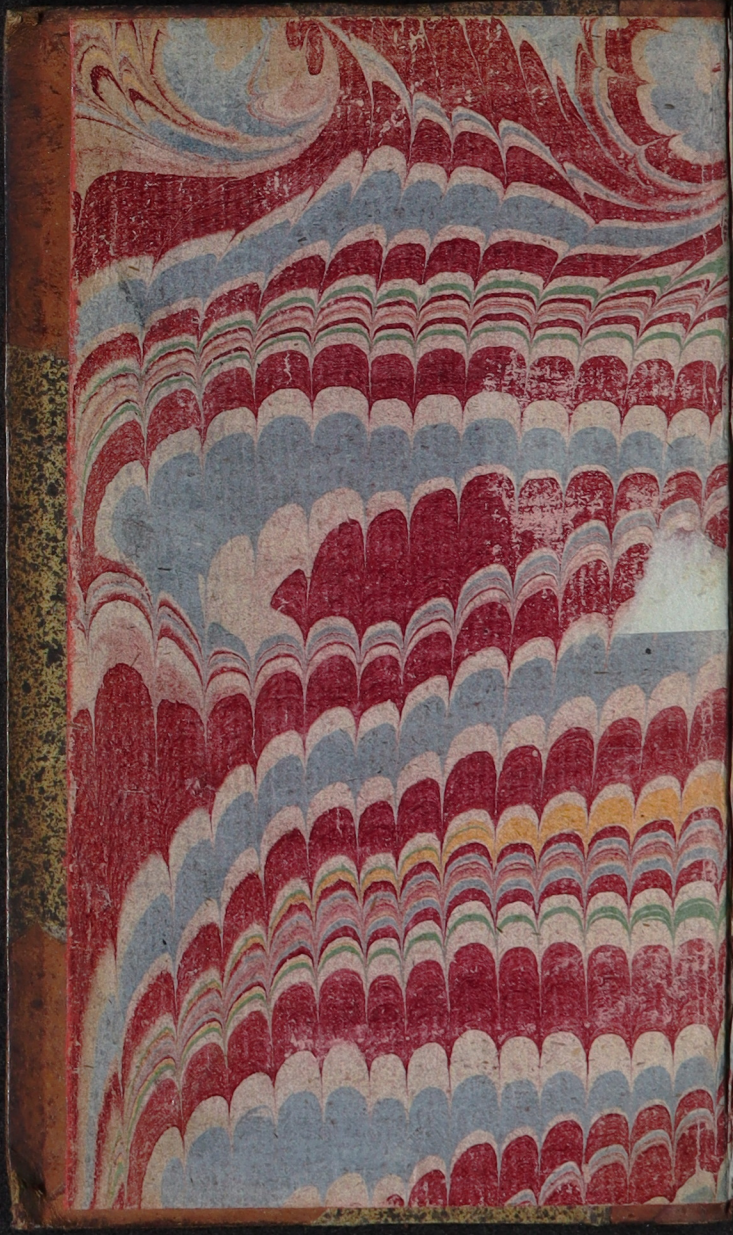
Tome Quatrieme

Troisieme Edition, revuë, corrigée & augmentée d'un cinquieme Volume, Berne: Chez la Societé Typographique, MDCCLXIII.

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146

Band (Druck) Freier Zugang PUBLIC DOMAIN


Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1769442146/phys_0001
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0002
DFG

ABREGE
DE
L'HISTOIRE
ANCIENNE
DE
MONSIEUR ROLLIN,
PAR Mr.
L'ABBÉ TAILHIE
PRETRE.

Troisiéme Edition, [illegible] corrigée & augmentée d'un cinquiéme Volume.

Avec les FIGURES & INDICES [illegible]

TOME QUATRIEME.

A BERNE,
[illegible] TYPOGRAPHIQUE.

[illegible]

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0003
DFG

42671.

Id I
92³
Bd. 4

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0004
DFG

ABREGÉ
DE
L'HISTOIRE
ANCIENNE
DE
MONSIEUR ROLLIN,
PAR Mr.
L'ABBÉ TAILHIÉ
RRETRE.
Troisieme Edition, revuë, corrigée & augmentée d'un cinquieme Volume.
Avec les FIGURES & INDICES *nécessaires.*
TOME QUATRIEME.

A BERNE,
Chez la SOCIETÉ TYPOGRAPHIQUE.

MDCCLXIII.
Avec Privilege.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0005
DFG

ABREGÉ
DE
L'HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE SEIZIEME.

L'Histoire des Successeurs d'Alexandre, dont il me reste à parler dans cet ouvrage, renferme l'espace de deux cens quatre-vingt treize années; depuis la mort d'Alexandre, & le commencement du Regne de Ptolémée, fils de Lagus en Egypte, jusqu'à la mort de Cléopatre, où l'Egypte devint, sous l'Empereur Auguste, une province de l'Empire Romain.

Cette Hiſtoire va préſenter à nos yeux, tous les crimes qu'une ambition effrenée entraine ordinairement après elle: jalouſie, mauvaiſe foi, trahiſon, ingratitude, abus criant du Souverain pouvoir; cruauté, impiété, en un mot l'oubli de tous les ſentimens naturels de probité & d'honneur, & le violement de toutes les loix divines & humaines. Qu'il eſt diſgracieux pour un Ecrivain, de n'avoir plus à montrer la nature humaine, que par des endroits qui la deshonorent, & qui ne peuvent cauſer qu'un fond de dégoût au Lecteur, & exciter ſon indignation! Quel moyen en effet de répandre de l'agrément dans une narration, qui n'offre qu'une infinité de vices & de forfaits; & qui met dans la néceſſité de développer avec ſoin, & en détail, les actions & les caractères d'hommes,

mes, qui ne ſont nés que pour le malheur du genre-humain, & dont la poſtérité devroit ignorer juſqu'au nom? Le Lecteur ſent aſſez la difficulté qu'il y a de lui rendre agréable & amuſante, la lecture d'une Hiſtoire ſi remplie de crimes & d'horreurs monſtrueuſes.

CHAPITRE I.

CE Chapitre renferme les diſputes, & les guerres entre les Généraux d'Alexandre, depuis la mort de ce Prince juſqu'à la bataille d'Ipſus en Phrygie, qui décida de leur ſort. Cet eſpace eſt de vingt-trois ans, qui ſont les vingt-trois premieres années de Ptolémée Soter, fils de Lagus; depuis l'an du monde 3681. juſqu'à l'an 3704.

ARTICLE I.

Troubles qui suivirent la mort d'Alexandre.

NOUS avons vû, combien à la premiere nouvelle qui se répandit de la mort d'Alexandre, il s'excita de mouvemens & de troubles dans l'armée. Quand ces premiers sentimens de tristesse & d'allarme eurent fait place à la réflexion, on songea sérieusement à donner un successeur à Alexandre; & en effet l'unique remede à tant de maux, étoit de choisir quelqu'un capable de remplir une place si éminente, de porter un si grand poids, & de maintenir par tout, l'ordre & la paix. Mais il étoit écrit, que le Royaume d'Alexandre, après sa mort, seroit partagé, qu'il seroit déchiré, & qu'il ne passeroit point, comme c'est la coutume, à un de ses descendans *.

Ce-

* Regnum ejus lacerabitur... regnum ejus conterebitur, sed non in posteros ejus. *Dan.* XI. 4.

Cependant après beaucoup d'agitations & de troubles, les principaux officiers s'étant abouchés, dans une conférence dont on étoit convenu, il fut arrêté, d'un commun consentement, qu'Aridée, frere bâtard d'Alexandre, seroit Roi. On convint dans la même assemblée, que si Roxane, qui étoit grosse de six ou huit mois, avoit un fils, il seroit joint à Aridée, & mis sur le trône avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre, en mourant, avoit laissé son anneau, fut chargé de la personne du Prince, comme une espèce de tuteur, & fut établi Regent du Royaume. Peu de tems après, Roxane accoucha d'un fils, qu'on appella Alexandre, & il fut reconnu pour Roi. Mais l'un & l'autre n'en avoient que le nom : l'autorité étoit toute entiere entre les mains des grands Seigneurs & des Généraux, qui avoient partagés entr'eux les Provinces, ou plûtôt avoient confirmé le partage qu'en avoit fait Alexandre, lorsqu'il se vit prêt de mourir.

Aridée choisi pour Roi.

Perdiccas établi tuteur.

Diod. l. 18. pag. 587. 588. Justin. l. 13. c. 4. Q. Curt. l. 10. c. 10.

Ce partage n'étoit que l'ouvrage

des hommes, & il ne sera pas de longue durée. Celui qui disposé de tous les Empires, & qui est le seul Roi des siecles, en avoit fait un autre: Il avoit assigné à chacun sa portion, & en avoit marqué l'étendue & les bornes. Il n'y aura que cette disposition qui subsistera. Le partage arrêté dans l'assemblée, fut la source de bien des divisions & des guerres, comme la suite nous le fera connoitre.

Nous avons déja remarqué comme Sysigambis, se voyant sans ressource par la mort d'Alexandre, se laissa mourir de faim. La mort de cette Princesse, fut suivie de près de celle de ses deux petites filles, Statira veuve d'Alexandre, & Dripetis veuve d'Ephestion. Roxane, qui aprehendoit que Statira ne se trouvât enceinte d'Alexandre aussi bien qu'elle, engagea les deux sœurs à la venir voir, & elle s'en défit secrettement par le secours de Perdiccas, seul confident d'un si noir attentat.

Il est tems d'entrer dans le détail

tail des actions des Successeurs d'Alexandre. La nouvelle de la mort de ce Prince étant arrivée à Athénes, y avoit excité de grandes rumeurs, & causé une joye presque universelle. Le peuple, qui, depuis long-tems, portoit avec peine le joug que la Macédoine avoit imposé à la Gréce, ne parloit que de liberté, ne respiroit que guerre, & se livroit sans mesure aux emportemens d'une joye folle & excessive. Phocion, qui étoit d'un caractère sage & moderé, & qui craignoit que la nouvelle ne se trouvât pas véritable, tâchoit de calmer les esprits, & d'arrêter ces saillies fougueuses, qui ne laissoient point de lieu à la réflexion & au conseil. Ses remontrances furent inutiles. La guerre fut resolue, & il fut arrêté; qu'on deputeroit vers tous les peuples de la Gréce, pour les exhorter à entrer dans la Ligue. Cette guerre fut appellée *la guerre Lamiaque*, du nom de la ville de Lamia, où Antipater fut defait dans un premier combat par les Grecs, unis ensemble pour

AN. M. 3681. AV. J. C. 323. *Diod. l. 18. pag. 591. 592.*

Revolte des Grecs.

la liberté de la Gréce, à la reserve des Thébains.

Rappel de Démosthéne. *Plut. in Démosth. p. 858. Justin. l. 13. c. 4.*

Démosthène, qui étoit alors en exil à Mégare, mais qui, dans son malheur, conservoit toujours un zèle vif & ardent pour les intérêts de sa patrie, & pour la défense de la liberté commune, se joignit aux Ambassadeurs d'Athénes, & les ayant merveilleusement secondé par la force de son éloquence, il engagea dans la ligue, Sicyone, Argos, Corinthe, & les autres villes du Péloponnése. Le peuple d'Athénes, admirant un zèle si généreux, fit sur le champ un décret pour le rappeller de son exil. On lui envoya à Egine une galere à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port de Pyrée, tous les citoyens sortirent en foule pour aller au-devant de cet illustre exilé, & le reçurent avec toutes les démonstrations possibles d'affection & de joye, & en même tems de repentir, de l'injure qu'on lui avoit faite.

Diod. l. 18. pag. 594. 599.

La plûpart des anciens redoutoient extrêmement les suites d'une guerre, où il leur paroissoit qu'on s'étoit

s'étoit engagé avec trop de précipitation, & sans en avoir examiné les conséquences avec toute l'attention & toute la maturité que demandoit une entreprise de cette importance. Mais les Orateurs, qui trouvoient leur avantage dans les troubles publics, & à qui, comme disoit Philippe, la guerre tenoit lieu de paix, & la paix de guerre, entrainoient le peuple dans leurs sentimens, par une éloquence flateuse, qui ne lui montroit dans l'avenir, que victoires & triomphes. On leva donc une armée considerable, & l'on équipa une flotte très nombreuse.

Expedition d'Antipater dans la Grece.

Antipater, pendant tous les mouvemens qu'il avoit fû qu'on se donnoit dans la Gréce, ne s'étoit pas endormi, & avoit envoyé en Phrygie vers Léonat, & en Cilisie vers Cratère, pour les presser de venir à son secours. En les attendant, il se mit en marche avec treize mille Macédoniens seulement, & six cens chevaux. Il s'avança vers la Thessalie, suivi de sa flotte, qui rangeoit les côtes de la mer. Comme l'armée des Athéniens & des Alliés

Il est vaincu dans un

premier combat. étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Macédoine, Antipater n'en put soutenir le choc, & fut vaincu dans une premiere bataille. N'osant en hazarder une seconde, & ne pouvant se retirer en sûreté dans la Macédoine, il se renferma dans Lamia, petite ville de Thessalie, pour attendre le secours qui lui devoit venir d'Asie, & s'y fortifia. Léosthène, Général Athénien, en forma le siege. L'attaque de Lamia fut fort vive, & la resistance non moins vigoureuse.

AN. M. 3682. AV. J. C. 322. Cependant Léonat s'étoit mis en marche; & lorsqu'il fut arrivé auprès de Lamia, il alla droit à l'ennemi, avec vingt mille hommes d'infanterie, & deux mille cinq cens chevaux. L'armée des Alliés étoit composée de vingt-deux mille hommes de pied, & trois mille cinq cens chevaux. L'action fut très vive. Léonat, couvert de blessures, tomba mort sur le champ de bataille, & fut emporté par les siens dans le camp. Les Grecs ayant enlevé leurs morts, érigerent un trophée, & se retirerent.

On

On ne parloit à Athénes, que des glorieux exploits de Léosthène, qui ne survêcut pas long-tems à sa gloire. Toute la ville étoit dans la joye, & ne cessoit de célebrer des fêtes, & d'offrir des sacrifices, pour remercier les Dieux de tous les avantages qu'elle remportoit. Antipater fut obligé de se rendre par capitulation; & il paroit que Léosthène exigea de lui, qu'il se rendit à discretion. Ce dernier mourut quelques jours après, de la blessure qu'il avoit reçue au siege. Antipater étant sorti de Lamia, se joignit au debris de l'armée de Léonat, & prit le commandement des troupes. Enfin Cratère, qu'on attendoit depuis long-tems, arriva en Thessalie, & s'arrêta près du fleuve Pénée. Il céda le commandement à Antipater, & voulut bien servir sous lui. Il se donna une bataille assez considerable près de Cranon, où les Grecs furent battus, de maniere néanmoins, qu'ils ne perdirent pas beaucoup de monde dans cette defaite.

Plut. in Phoc. p. 752.

Diod. l. 18. pag. 599.

Les Grecs sont vaincus.

Le lendemain de la bataille, Antiphile & Menon, les deux Géné-

raux Grecs, envoyerent des Députés à Antipater, pour lui faire des propositions d'accommodement. Antipater repondit; qu'il vouloit traiter separement avec chacune des villes, comptant qu'il en viendroit à bout plus facilement; & il ne se trompa pas. En effet, il ne se fut pas plûtôt présenté devant les villes des alliés qu'ils se debanderent, & abandonnerent lâchement la liberté; chacun ne songeant qu'à son accommodement particulier.

Antipater se rend maître d'Athènes. *Plut. in Phoc. p. 753-754.*

Antipater, profitant de cette disposition, marcha incontinent avec son armée vers Athénes, qui se trouvoit abandonnée de tous ses alliés, & par conséquent hors d'état de se defendre contre un ennemi puissant & victorieux. Avant qu'il y entrât, Démosthène & tous ceux de son parti, qu'on pouvoit regarder comme les derniers des Athéniens, & comme les defenseurs d'une liberté mourante, sortirent de la ville: & le peuple, pour se décharger sur eux du reproche de lui avoir déclaré la guerre, & pour gagner ses bonnes graces, les condamna à mort, sur le Décret que Dé-

ma-

made en dreſſa. Le Lecteur n'a pas oublié que c'eſt le même peuple, qui venoit de rappeler Démoſthène, par un décret ſi honorable, & de le recevoir en triomphe.

Par un ſecond décret, le même Démade fit ordonner qu'on envoyeroit à Antipater, qui étoit pour lors à Thébes, des Ambaſſadeurs, avec des pleins pouvoirs pour traiter avec lui de la paix. Le vainqueur déclara; qu'il falloit que les Athéniens s'en remiſſent entierement à lui, comme lui-même, lorſqu'il fut aſſiegé dans la ville de Lamia, s'étoit entierement remis de la capitulation, à Léoſthène leur Général.

Phocion alla rapporter cette reponſe à Athénes, qui fût obligée d'accepter la condition, quelque dure qu'elle fût. Il s'en retourna donc à Thébes, avec les autres Ambaſſadeurs. Après qu'il eut parlé, Antipater leur fit cette reponſe: " qu'il étoit „ prêt à faire amitié, & alliance „ avec les Athéniens à ces condi- „ tions: qu'ils lui livreroient Dé- „ moſthène & Hypéride; qu'ils ré- „ tabliroient le Gouvernement ſur „ l'an-

„ l'ancien pied, où les charges étoient „ données aux riches; qu'ils rece- „ vroient garnison dans le port de „ Munychia; qu'ils payeroient tous „ les fraix de la guerre, & outre „ cela, une grosse amende dont on „ conviendroit".

Tous les Ambassadeurs étoient fort contens de ces conditions, qu'ils regardoient comme fort douces, vû l'état où ils se trouvoient. Xénocrate seul en jugea autrement. *Elles sont douces*, dit-il, *pour des esclaves; mais très dures pour des hommes libres.* Les Athéniens furent donc obligés de recevoir dans Munychia la garnison Macédonienne, qui se comporta fort moderement, & ne fit aucun tort aux habitans. Antipater fit tomber tout le poids de sa colere sur Démosthène, Hypéride, & quelques autres Athéniens, qui les avoient suivis. Quand il sut qu'ils s'étoient derobés à sa vangeance par la fuite, il envoya après eux des gens pour les reprendre. On lui renvoya Hypéride, Aristonicus de Marathon, & Himére, frere de Démétrius de Phalère. Antipater les fit tous mourir.

Plut. in Demosth. pag. 859. 860.

Fuite & mort de Démosthène.

rir : on dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride. Pour Démosthène, qui s'étoit retiré dans l'île de Calaurie, il avala du poison, qu'il portoit toujours sur lui, & expira au pied de l'autel du Temple de Neptune, où il s'étoit refugié.

Peu de tems après, les Athéniens, pour lui marquer leur estime & leur reconnoissance, lui firent ériger une statue de bronze, & ordonnerent, par un décret, que d'âge en âge, l'aîné de sa famille seroit nourri dans le Prytanée au depens du public. Et au bas de la statue, ils firent graver cette inscription, qui étoit conçue en deux vers Elégiaques : *Démosthène, si tu avois eu autant de force que de bon sens, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Gréce.*

Du reste Antipater gouverna avec beaucoup de justice & de douceur les Athéniens, pourvut des premieres charges, & des principaux emplois, ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens & les plus vertueux. Après une campagne si glorieuse, le vainqueur reprit la route de Macédoine *Diod. L. 18. pag. 602.*

doine pour y faire la cérémonie du mariage de Phila sa fille, avec Cratère. Cette fête se passa avec la pompe la plus auguste, & la plus brillante. Phila étoit une Princesse dont la rare beauté faisoit la moindre partie de son mérite. Elle réünissoit à une grande douceur, & à une grande modestie, un génie supérieur, une prudence admirable, qui la rendoit capable des plus grandes affaires. On dit qu'Antipater son pere, l'un des plus habiles politiques de son tems, n'entreprenoit rien sans la consulter, toute jeune qu'elle étoit.

ARTICLE II.

Convoi d'Alexandre.

AN. M. 3683. AV. J. C. 321. *Diod. l.* 18. *pag.* 608. 610.

VERS ce tems là se fit le convoi d'Alexandre, deux ans après sa mort. Aridée, ayant été chargé de la pompe funèbre de ce Prince, avoit employé deux ans à disposer tout ce qui pouvoit la rendre la plus riche, & la plus éclatante qu'on eut encore vûe. Lorsque toutes choses furent prêtes pour cette lugubre, mais su-

per-

perbe cérémonie, l'on donna les ordres pour commencer la marche. On vit partir de Babylone ce magnifique chariot, dont l'invention & le deſſein ſe faiſoit autant admirer, que les richeſſes immenſes qu'on y decouvroit. Le corps du chariot portoit ſur deux eſſieux, qui entroient dans quatre roues faites à la mode de Perſe, dont les moyeux & les rayons étoient dorés, & les jantes revêtues de fer. Les extrêmités des eſſieux étoient d'or ; repréſentant des muffles de Lions, qui mordoient un dard. Le chariot avoit quatre timons ; & à chaque timon étoient attelés quatre rangs de quatre mulets chacun ; enſorte qu'il y avoit, pour tirer ce chariot, ſoixante quatre mulets. On avoit choiſi les plus forts & de la plus haute taille. Ils avoient des couronnes d'or, & des colliers enrichis de pierres précieuſes avec des ſonnettes d'or.

Sur ce chariot s'élevoit un pavillon tout d'or, qui avoit douze pieds de large ſur dix huit de long, ſoutenu par des colonnes d'ordre Ionique, embellies de feuilles d'acanthe.

the. Il étoit orné au-dedans de pierres précieuſes, diſpoſées en forme d'écailles. Tout autour regnoit une frange d'or en rezeau, dont les filets avoient un doigt d'épaiſſeur, où étoient attachées de groſſes ſonnettes, qui ſe faiſoient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors on voyoit quatre bas reliefs. Le premier repréſentoit Alexandre aſſis dans un char, & tenant à ſa main un Sceptre ſuperbe, environné d'un côté, d'une troupe de Macédoniens armés à leur maniere, & de l'autre, d'une pareille troupe de Perſans armés à leur maniere. Devant eux marchoient les Ecuyers du Roi.

Dans le ſecond, on voyoit des élephans, harnachés de toutes pieces, portant ſur le devant des Indiens, & ſur le derriere des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action.

Dans le troiſieme, étoient repréſentés des eſcadrons de cavalerie en ordre de bataille.

Le quatrieme, montroit des vaiſſeaux tout prêts à combattre. A l'entrée de ce pavillon étoient des lions d'or, qui ſembloient le garder.

Aux

Aux quatre coins étoient posées des Statues d'or massif, représentant des victoires, avec des trophées d'armes à la main.

Sous le pavillon on avoit placé un trône d'or, d'une figure quarrée, orné de têtes d'animaux, qui avoient sur leurs cous des cercles d'or, d'un pied & demi de largeur, d'où pendoient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portoit dans les pompes sacrées. Au pied de ce trône étoit posé le cercueil d'Alexandre, tout d'or, & travaillé au marteau. On l'avoit rempli à demi d'aromates & de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conservation du cadavre. Il y avoit sur ce cercueil une étoffe de pourpre brochée d'or. Entre le trône & le cercueil étoient les armes du Prince, telles qu'il les portoit pendant sa vie.

Le Pavillon en dehors étoit aussi couvert d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or. Le haut étoit terminé par une très grande couronne d'or, compo-

sée

sée comme des branches d'olivier. Le Soleil, qui dardoit ses rayons sur cette couronne, joint au mouvement du chariot, la faisoit briller d'une lumiere étincellante, & semblable à celle des éclairs.

On conçoit aisément, que, dans une longue marche, le mouvement d'un chariot aussi chargé que celui-ci, devoit être sujet à de grands inconvéniens. Afin donc que le pavillon & tous ses accompagnemens, soit que le chariot descendit ou qu'il montât, demeurassent toujours dans le même équilibre, malgré l'inégalité des lieux, & les violentes secousses qui en étoient inséparables; du milieu de chacun des deux essieux, s'élevoit un axe, qui soutenoit le milieu du pavillon, & tenoit toute la machine en état.

Après le chariot, marchoient les Gens d'armes tout armés, & superbement vêtus.

On ne sauroit croire combien cette cérémonie attira de monde; tant pour le respect que l'on avoit pour la mémoire d'Alexandre, que par la magnificence de cette pompe funèbre,

nèbre, qui n'avoit point encore eu son égale dans le monde. Le corps fut déposé d'abord dans la ville de Memphis, & de-là conduit à Alexandrie. Ptolomée lui construisit un Temple magnifique, & lui rendit tous les honneurs que l'antiquité payenne avoit coutume de rendre aux demi-Dieux, & aux Héros.

Son Corps est deposé à Alexandrie.

Dans le partage qui s'étoit fait des divers Gouvernemens de l'Empire d'Alexandre, Eumène avoit eu pour son departement la Cappadoce & la Paphlagonie; & il étoit expressément porté par le traité, que Léonat & Antigone, y conduiroient Eumène, pour l'établir Satrape de cette contrée, & pour en chasser le Roi Ariarathe. Mais ni Léonat, ni Antigone ne se mirent en peine d'exécuter cet article du traité; de sorte qu'Eumène, se voyant ainsi abandonné, partit & se retira auprès de Perdiccas. Il en fut très bien reçu, eut beaucoup de credit auprès de lui, & entra dans tous ses conseils. En effet c'étoit un homme ferme, & la meilleure tête de tous les capitaines d'Alexandre.

Plut. in Eumen. p. 584. Diod. l. 18. pag. 599.

Peu

Eumène est mis en possession de la Cappadoce par Perdiccas.

Peu de tems après il fut mené en Cappadoce, avec une grosse armée que Perdiccas voulut commander en personne. Il battit Ariarathe, le fit prisonnier, extermina toute sa famille, & mit Eumène en possession de son gouvernement. Il vouloit, par cet exemple de sévérité, intimider les peuples, & arrêter les seditions: conduite très sage, & absolument nécessaire dans la conjoncture d'un nouveau gouvernement, où tout fermente dans un Etat, & où tout est prêt à se soulever. Ensuite il s'anvança pour châtier Isaure & Larande, villes de Pisidie, qui avoient massacré leurs gouverneurs, & s'étoient revoltées. La derniere de ces villes perit d'une maniere bien étrange. Comme elle se voyoit hors d'état de resister, & qu'elle n'esperoit aucun quartier du vainqueur, ses habitans ayant enfermé dans leurs maisons leurs femmes, leurs enfans, leurs peres & meres, & tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent, y mirent le feu; & après avoir combattu comme des lions, se jetterent eux-mêmes dans les flammes,

Diod. p. 605.

mes. La ville fut livrée au pillage ; les soldats ayant éteint le feu, y firent un grand butin, car elle étoit remplie de richesses.

De là Perdiccas se rendit en Cilicie, & y passa l'hiver. Pendant le séjour qu'il y fit, il forma le dessein de repudier Nicée, fille d'Antipater, & songea à épouser Cléopatre, sœur d'Alexandre le Grand. Cette Princesse étoit veuve, & étoit alors à Sardes en Lydie. Perdiccas y envoya Eumène lui en faire la proposition, & tacher de la gagner. Cette alliance avec une sœur d'Alexandre, fort cherie des Macédoniens, lui ouvroit le chemin à l'Empire, par la faveur des Macédoniens, qu'elle devoit naturellement lui procurer. AN. M. 3683. AV. J. C. 321. *Diod. p.* 606-609.

Antigone demêla son dessein, & entrevit que sa perte étoit un des articles sur lequel on comptoit pour réussir. Aussi-tôt il passa en Gréce, pour en donner avis à Antipater, & à Cratère, & il leur découvrit tout le plan de Perdiccas. Ils marcherent sans differer du côté de l'Hellespont, pour observer les mouvemens du tuteur de l'Empire. Et afin Ligue contre Perdiccas.

afin de fortifier leur parti, ils engagerent dans leurs intérêts Ptolémée gouverneur d'Egypte.

Au printems Perdiccas partit de la Cilicie, & prit la route d'Egypte, pour aller faire la guerre à Ptolémée. Il laiſſa Eumène avec une partie de l'armée pour garder les provinces d'Aſie contre Antipater & Cratère; & afin de le mieux engager à ſervir la cauſe commune, Perdiccas ajouta à ſon gouvernement les provinces de Carie, de Lycie & de Phrygie. Il le déclara auſſi Généraliſſime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce, & dans l'Arménie, avec ordre à tous les gouverneurs de lui obéir. Eumène n'oublia rien pour avoir une bonne armée à oppoſer à Antipater & à Cratère, qui avoient déja paſſé l'Helleſpont & marchoient à lui.

Plut. in Eumen. p. 585. Diod. l. 18. pag. 610.

Antipater entra en Cilicie dans le deſſein de paſſer en Egypte, & de ſecourir Ptolémée, ſi ſes affaires le demandoient. Il détacha Cratère & Néoptolème avec le reſte de l'armée contre Eumène, qui étoit en Cappadoce. Il s'y donna un combat con-

considérable. Le premier choc fut très rude. Cratère ne fit point de deshonneur à Alexandre dans ce dernier jour: car il tua plusieurs ennemis de sa main, & renversa plusieurs fois tout ce qui osa lui faire tête. Enfin, blessé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de son cheval. Toute la Cavalerie ennemie passa sur lui sans le connoitre. Ce ne fut qu'à la fin qu'on sut qui il étoit, lorsqu'il rendoit les derniers soupirs. A l'autre aile Néoptoléme & Euméne, qui se haissoient tous deux personnellement, en étant venus aux mains, & leurs chevaux s'étant heurtés l'un l'autre, ils se prirent corps à corps; & leurs chevaux s'étant dérobés de dessous eux, ils tomberent tous deux par terre. Là comme des Athletes acharnés l'un contre l'autre, ils se battirent longtems avec une espèce de fureur & de rage, jusqu'à ce qu'enfin Néoptolème reçut le coup mortel & expira.

Mort de Cratère.

Perdiccas étoit cependant entré en Egypte, & y faisoit la guerre à Ptolémée, mais avec un succès bien different. Son armée, qui n'alloit qu'à re-

Malheureuse expédition de Perdiccas en Egypte.

Diod. l. 18. pag. 613-616. Plut. in Eumen. p. 587. Corn. Nep. c. 5.

Mort de Perdiccas. *Diod. lib. 18. pag. 616-619.*

regret contre Ptolémée, & mécontente jusqu'à la fureur de se voir exposée si mal à propos, se souleva contre lui. Cent des principaux officiers, dont Pithon étoit le plus connu, l'abandonnerent. Il fut égorgé dans sa tente avec la plû-part de ses amis & de ses confidens.

Dès le lendemain de la mort de Perdiccas, Ptolémée se rendit dans le camp des Macédoniens. Il y justifia si bien sa conduite, qu'ils se déclarerent tous en sa faveur. Ils voulurent même lui confier la régence, vacante par la mort de Perdiccas; mais il n'eut garde de l'accepter. Il étoit trop habile pour ne pas voir, qu'en paroissant occuper le premier rang, il ne posséderoit en effet rien de fixe, de solide, & de propre. Il préfera donc à ce nouveau titre, le poste qu'il avoit, comme moins hazardeux, moins exposé à l'envie, & fit tomber le choix sur Pithon & sur Aridée. Ils ne conserverent pas long-tems l'honneur de la tutelle. Car Eurydice, femme du Roi Aridée, que nous appellerons désormais Philippe, voulant se

se mêler de toutes les affaires, dégoûta si fort les nouveaux régens, qu'ils se démirent volontairement de la régence, & elle fut donnée à Antipater seul.

La régence est donnée à Antipater.

Aussi-tôt qu'il s'en vit revêtu, il fit un nouveau partage des provinces de l'Empire, dans lequel il donnoit l'exclusion à tous ceux qui avoient été du parti de Perdiccas & d'Euméne, & rétablissoit tous ceux de l'autre qui avoient été dépossedés. Dans cette nouvelle division de l'Empire, Séleucus eut le gouvernement de Babylone, & devint dans la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre. Les affaires étant ainsi réglées, Antipater envoya Antigone contre Euméne, & retourna en Macédoine.

Antigone marcha de bonne heure contre Euméne. Il se donna un combat à Orcynium en Cappadoce. Euméne y fut battu par la trahison d'un des principaux officiers de sa cavalerie, qui, gagné par Antigone, passa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Le traître en fut bien-tôt puni: car Eu-

AN. M. 3684. AV. J. C. 320. *Plut. in Eumen. p. 588-590. Cornel. Nep. in Eumen. c. 5.*

méne le prit, & le fit pendre sur le champ.

Euméne, depuis sa défaite, fut obligé, pour se sauver, de changer presque continuellement de retraite: & l'on admiroit la tranquillité, & la constance qu'il faisoit paroître dans cette vie errante & fugitive, à laquelle il étoit réduit. Il n'y a que l'adversité qui mette l'homme dans tout son jour, & qui fasse connoitre ce que sont & ce que valent les hommes, au lieu que souvent la prospérité, couvre d'un voile apparent de grandeur, leur petitesse réelle, & leur peu de mérite. Euméne, après avoir congédié presque toutes ses troupes, se renferma avec cinq cens hommes, déterminés à périr avec lui, dans le château de Nora, situé sur les frontieres de la Cappadoce & de la Lycaonie, & qui étoit extrêmement fortifié, & il y soutint un siege d'un an.

Il s'apperçût bientôt que rien n'incommodoit tant sa garnison, que le petit espace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maisons serrées, & dans un terrein qui n'avoit pas plus

plus de deux cens toiſes de circuit, où l'on ne pouvoit ni ſe promener ni faire le moindre exercice, & où leurs chevaux, ne pouvant preſque ſe remuer, devenoient peſans & incapables de ſervir. Pour remedier à cet inconvénient, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maiſon du lieu, & qui n'avoit en tout que quatorze coudées, ou vingt & un pied, il en fit comme une ſalle d'exercice, qu'il donna aux hommes; leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler le pas peu-à-peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Pour les chevaux, il les ſuſpendoit les uns après les autres avec de grandes ſangles qu'il leur mettoit au poitrail, & qu'il paſſoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Enſuite, par le moyen de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de maniere qu'ils n'étoient appuyés que ſur les pieds de derriere, & que, des pieds de devant, ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince. Dans cet état, les palefreniers leur donnant

nant de grands coups de fouet, ces chevaux se tourmentoient si fort, & se donnoient de si violentes agitations, pour appuyer à plein leurs pieds de devant qu'ils étoient tout couvert de sueur & d'écume. Après cet exercice, très propre à les fortifier, à les tenir en haleine, & à leur rendre les membres souples & dispos, on leur donnoit leur orge bien mondé & pilé, afin qu'ils pussent le digerer plus promptement & avec moins de peine. L'habileté d'un bon Général s'étend à tout, & paroit jusques dans les moindres choses.

Conquête de Ptolémée. *Diod. p. 621-622.*

Pendant que ceci se passoit en Asie, Ptolémée voyant de quelle conséquence étoient la Syrie, la Phénicie & la Judée, soit pour couvrir ses Etats, soit pour attaquer par ce côté-là l'Ile de Cypre, sur laquelle il avoit des vûës, résolut de se rendre maître de ces provinces, qui avoient pour Gouverneur Laomédon. Ptolémée battit le Gouverneur, le fit prisonnier, & se soumit tout le pays, à l'exception des Juifs, qui sentoient comme ils le devoient, l'obligation du serment qu'ils

qu'ils avoient prêté à leur Gouverneur pour le Prince. Ptolémée entra en Judée, & forma le siege de Jérusalem. La place, qui étoit extrêmement forte, auroit tenu longtems, sans la religieuse crainte qu'avoient alors les Juifs, de violer la loi, s'ils se deffendoient le jour du Sabbat. Ptolémée ne fut pas longtems sans s'en appercevoir. Il choisit ce jour-là pour donner un assaut général à la ville, qu'il n'eut pas de peine à emporter, personne n'osant se défendre. Il traita Jérusalem assez durement, & emmena plus de cent mille habitans captifs en Egypte. *Joseph. Antiq. l. 12. c. 1.*

Vers ce même tems, Antipater tomba malade en Macédoine. Les Athéniens, souffrant avec peine la garnison qu'Antipater avoit laissée dans leur ville, Démade se chargea avec joye d'aller à sa Cour, solliciter le renvoi de cette garnison. Il partit avec son fils pour la Macédoine; il ne pouvoit pas y arriver dans une conjoncture plus triste pour lui. Par la violente maladie d'Antipater, Cassandre son fils, maître

absolu des affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Démade écrivoit à Antigone dans l'Asie, pour le prier de venir promtement se rendre maître de la Gréce & de la Macédoine, *qui ne tenoit plus*, disoit-il, *qu'à un filet, & encore à un filet vieux & pourri*, en se mocquant ainsi d'Antipater. Dès que Cassandre vit arriver Démade & son fils à sa Cour, il les fit arrêter l'un & l'autre; & prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux de son pere, & si près de lui, que le sang réjaillit sur ses habits, & qu'il en fût tout ensanglanté. Ensuite, après lui avoir reproché son ingratitude & sa perfidie, & l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils. C'étoit ce Démade qui avoit dicté le décret, par lequel Démosthène & Hypéride étoient condamnés à mort.

Mort d'Antipater. *Diod.* .18. p 625-626 *Plut. in Phoc. p.* 755.

Antipater mourut de sa maladie. En mourant, il pensa à pourvoir aux deux grandes places qu'il occupoit; & quoique Cassandre son fils les souhaitât fort, & s'attendit à les remplir, il nomma Polysperchon

chon régent du Royaume, & Gouverneur de Macédoine, (c'étoit le plus ancien des capitaines d'Alexandre qui restoient), & se contenta de lui associer Cassandre. Il est rare, difficile & beau, de ne chercher dans le choix d'un successeur, que le plus digne & le plus capable de servir le public. Mais il est inouï, & je ne sai si l'histoire fournit dans ce genre, un trait aussi grand & aussi estimable, que celui que je viens de rapporter d'Antipater. L'histoire a conservé une parole de l'Empereur Galba, qui lui fera honneur dans tous les siecles. *Auguste*, dit-il, *s'est choisi un successeur dans sa famille; & moi dans tout l'Empire* *.

AN. M. 3685. AV. J. C. 319.

Cassandre fut étrangement outré du sanglant affront, qu'il prétendoit lui avoir été fait par ce choix; & ne pouvant digerer que son pere lui eut préferé un étranger, cabala pour se faire un parti contre le nouveau régent, & ne se proposa

* Augustus in domo Successorem quæsivit, ego in Republica. *Tacit. l. 1. c. 15.*

rien moins que de le dépoſſeder de ſa régence, & de ſon Gouvernement. Pour cet effet, il engagea dans ſon parti Antigone & Ptolémée, qui, tous deux y entrerent par les mêmes vûës. Ils avoient également intérêt de détruire ce nouveau régent, & d'abolir avec lui la régence même, qui les tenoit en braſſiere, qui les avertiſſoit continuellement de leur dépendance, & qui leur reprochoit tacitement d'aſpirer à la ſouveraineté.

Diod. l. 18. p. 630.

ibid. pag. 626-634.

Polyſperchon, de ſon côté, ne négligea rien de ce qui étoit néceſſaire pour fortifier ſon parti. Il rappella Olympias, qui, ſous la régence d'Antipater, s'étoit retirée en Epire, & lui offrit de partager avec elle l'autorité. Pour s'attacher les peuples de la Gréce, il fit un décret, par lequel il rappelloit les exilés, & rétabliſſoit toutes les villes dans leur ancienne liberté, & dans tous leurs droits. Il écrivit en particulier aux Athéniens, des lettres, qui portoient que le Roi leur rendoit leur Démocratie, & leur ancien Gouvernement. C'étoit un pie-

ibid. p. 636.

ge

ge qu'il leur tendoit pour leur faire chaſſer Phocion, qui avoit introduit l'Oligarchie, & par là ſe rendre maître de la ville.

Caſſandre, avant que la nouvelle de la mort d'Antipater fut arrivée à Athénes, y avoit envoyé Nicanor, pour ſucceder à Menylle, dans la garde de la forteresſe de Munychia; & bien-tôt après il ſe rendit maître du Pyrée. Dans ce moment arriva Alexandre fils de Polyſperchon, qui venoit avec une groſſe armée, ſous prétexte de ſecourir la ville contre Nicanor, mais en effet, pour s'en ſaiſir lui-même, s'il lui étoit poſſible, en profitant de la diviſion où elle étoit. Il s'y tint une aſſemblée tumultueuſe, dans laquelle Phocion fut dépoſé de ſa charge de Général. Démétrius de Phalere, & d'autres citoyens, qui appréhendoient le même ſort, prirent promptement le parti de ſortir de la ville. Phocion, qui avoit la douleur de ſe voir accuſé de trahiſon, ſe refugia vers Polyſperchon, qui le renvoya au jugement du peuple.

On convoqua ſur le champ l'aſ-

Phocion condamné à mort: *Diod. l. 18. p. 38. 6486 Plut. in Phoc. p. 759.*

semblée, dont on n'exclut ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie, ce qui étoit contre toutes les regles. Phocion, avec les autres prisonniers, fut présenté au peuple. Il entreprit plusieurs fois de plaider sa cause, & de se defendre, mais inutilement; & il fut toûjours interrompu. Il fut condamné d'une commune voix à perdre la vie, & il fut conduit au cachot. Il y alla avec le même visage, & la même contenance que lorsqu'il sortoit de l'assemblée pour aller commander les armées, & que les Athéniens, en foule, l'accompagnoient chez lui par honneur, au milieu des louanges & des acclamations. Quand il fut arrivé à la prison, quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il avoit quelque chose à mander à son fils: *Oui certes*, dit il, *c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athéniens.* Après ces paroles il prit la ciguë & mourut.

Phocion fut généralement regretté de tout ce qu'il y avoit de gens de bien à Athénes, qui ne purent faire autre chose pour lui, que de déplo-

plorer son malheur, & de fondre en larmes; & tous ceux-même qui n'avoient pas perdu tout sentiment d'humanité, ne pouvoient s'empêcher de le plaindre, & trouvoient que c'étoit une grande inhumanité, de faire mourir un citoyen si généralement estimé, qu'on l'avoit surnommé, par admiration pour ses rares vertus, *l'homme de bien.* *Cornel. Nep.*

Les ennemis de Phocion, non contens du supplice qu'ils lui avoient fait souffrir, & trouvant qu'il manquoit encore quelque chose à leur triomphe, firent ordonner par le peuple, que son corps seroit porté hors du territoire de l'Attique, & qu'aucun des Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bucher les funerailles. On lui rendit ces derniers devoirs sur les terres de Mégare. Une Dame du pays, qui assista par hazard à ses funerailles avec ses servantes, lui éleva dans le même endroit un Cénotaphe, ou tombeau vuide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées; & mettant dans sa robe les os qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta

ta la nuit dans sa maison, & les enterra sous son foyer, en lui adressant ces paroles : *cher & sacré foyer, je te confie, & je mets en dépôt dans ton sein, ces précieux restes d'un homme de bien. Conserves-les fidelement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus plus sages.*

A ce jugement tumultueux, injuste & cruel, on reconnoit le caractère capricieux, emporté & furieux d'Athénes contre ses meilleurs citoyens. Jamais ville n'a été plus féconde en grands hommes en tout genre qu'Athénes; & jamais on n'en a vû qui ait été plus ingrate, plus injuste, & plus cruelle envers ces hommes si estimés & si estimables, que cette même ville. Il semble qu'elle auroit été fachée qu'un de ces hommes eût peri d'une autre main que de la sienne, & l'on diroit qu'elle envioit la gloire d'être le bourreau, & d'enfoncer le poignard dans le sein de ceux qui faisoient sa gloire. Elle se croyoit quitte de la faute qu'elle avoit commise, en élevant quelques années après leur mort, une sta-

ſtatuë de bronze en leur honneur: mais toûjours prête à commettre la même injuſtice contre d'autres citoyens auſſi innocens.

Eloge de Phocion.

Phocion eſt un des plus grands hommes que la Gréce ait portés. Il avoit réüni en ſa perſonne pluſieurs ſortes de mérites. Il étoit très éloquent; mais ſon éloquence étoit conciſe, ſolide, pleine de force & de ſens, & ne s'écartant jamais du but. Il étoit d'un déſintéreſſement admirable, pauvre par goût, & par amour pour la pauvreté. Ferme & inflexible quand il s'agiſſoit des intérêts de la République: mais dans le commerce de la vie, il étoit plein de douceur, d'affabilité & de condeſcendance. C'eſt une choſe bien glorieuſe pour Phocion, d'avoir été élu quarante-cinq fois Général, par un peuple qu'il ſongeoit peu à menager; & ce qui eſt remarquable, d'avoir été élu toujours abſent, ſans l'avoir jamais demandé, ni ſollicité. Sa vie reglée & frugale, ne contribua pas peu à lui procurer une vieilleſſe ſaine & robuſte. Agé de plus de quatre-vingt ans, il commandoit en-

encore les armées, & soutenoit toutes les fatigues de la guerre comme un jeune officier. Voilà une partie des grandes qualités de Phocion, qui auroit mérité une plus heureuse fin. Mais il n'étoit pas permis dans Athénes à un homme d'un rare mérite, d'avoir un meilleur sort.

Cassandre se rend maître d'Athénes. *Diod. l. 18. p. 642.*

Cassandre ne manqua pas de profiter des troubles qui regnoient dans Athénes, pour s'en rendre maître. Il établit Lemétrius de Phalere pour la gouverner, & on convient qu'Athénes n'a jamais été mieux conduite que sous lui. Ce fut pendant les dix années de Gouvernement, qu'il acquit cette haute réputation, qui l'a fait regarder comme un de ces grands hommes qu'Athénes a produits. Il augmenta les revenus de la République, & il embellit la ville d'édifices. Il s'appliqua à diminuer le luxe, & les dépenses qui n'étoient que pour le faste. Il desaprouvoit celles qu'on faisoit pour les spectacles & les théatres, & régla celles qu'on devoit faire à la sépulture des morts. Reprenons la suite de l'histoire.

La

La revolte d'Antigone contre les deux Rois ayant éclaté, le régent Polysperchon envoya à Euméne, au nom des Rois, une commission qui le déclaroit Capitaine Général de l'Asie Mineure, & des ordres aux officiers de le joindre, & de servir sous lui contre Antigone. Euméne sentit bien que tous ces honneurs accumulés sur la tête d'un étranger, ne manqueroient pas d'exciter contre lui une terrible envie, & de le rendre odieux aux Macédoniens. Mais il se conduisit avec tant de sagesse & de modération, qu'il gagna tous les esprits, & la confiance de toutes les troupes. Ensuite, il mena ses troupes, qu'il s'étoit si bien affectionnées, dans la Syrie & la Phénicie, pour reprendre ces provinces sur Ptolémée : comme il n'avoit point de flotte, il ne put exécuter son projet. Il se retira dans la Mésopotamie, où il prit ses quartiers d'hiver à Carres.

Revolte d'Antigone. *Plut. in Eumen. p. 591-593. Corn. Nep. c. 7.* AN. M. 3686. AV. J. C. 318.

Au printems suivant, Euméne marcha du côté de Babylone, & se rendit à Suse, où il alla mettre ses troupes dans des quartiers de rafraichis-

chiſſement. Ce fut-là que les Gouverneurs de la haute Aſie, vinrent le joindre avec une armée de plus de ving-cinq mille hommes. Avec ce renfort, non ſeulement il ſe trouva en état de faire tête à Antigone qui venoit à lui, mais il lui étoit même de beaucoup ſupérieur. Comme la ſaiſon étoit trop avancée pour les opérations de la campagne, on entra des deux côtés en quartier d'hiver.

AN. M. 3687. AV. J. C. 317. Mort du Roi Philippe. *Diod. l. 19. p. 659-660.*

Il arriva une grande revolution pendant ce tems-là en Macédoine. Olympias, mere d'Alexandre le grand, s'étant renduë maîtreſſe des affaires, fit mourir le Roi Philippe, qui portoit depuis ſix ans & quatre mois le titre de Roi. Sa femme Eurydice eut le même ſort. Olympias lui envoya un poignard, une corde, & de la ciguë, ne lui laiſſant que le choix du genre de mort. Elle choiſit la corde, & s'étrangla, après avoir prononcé mille imprécations contre ſon ennemie & ſa meurtriere.

Tant de cruautés ne demeurerent pas impunies. Olympias s'étoit retirée dans Pydna, & y avoit mené avec

avec elle le jeune Roi Alexandre avec Roxane sa mere, & Theſſalonice sœur d'Alexandre le grand. Caſſandre ne perdit point de tems, & vint l'aſſieger par terre & par mer. Olympias, après avoir ſouffert avec un courage invincible, tous les maux d'une famine extrême, ayant perdu toute eſpérance de ſecours, fut enfin contrainte de ſe rendre à diſcrétion. Caſſandre, pour s'en défaire d'une maniere moins odieuſe, inſpira aux parens des principaux officiers qu'Olympias avoit fait mourir pendant ſa régence, de l'accuſer dans l'aſſemblée des Macédoniens. Ils le firent, & après qu'on les eut ouïs, elle fut condamnée, quoiqu'abſente, à mourir, ſans que perſonne prit ſa défenſe. Elle demanda inutilement à plaider ſa cauſe dans l'aſſemblée publique, ajoûtant que c'étoit la moindre grace qu'on pût accorder à une Reine, ou plûtôt, que c'étoit une juſtice qu'on ne pouvoit refuſer aux perſonnes de la plus baſſe condition. Caſſandre n'avoit garde d'y conſentir, ayant tout lieu de craindre, que le ſouvenir de Philippe & d'Alexandre,

dre, pour qui les Macédoniens conservoient un souverain respect, ne leur fit changer tout-à-coup de sentiment. Il envoya donc sur le champ deux cens soldats, dévoués à ses passions, pour la tuer. Mais quelque déterminés qu'ils fussent, ils ne purent soutenir l'éclat de la Majesté, qui partoit des yeux & du visage de la Princesse, & ils se retirerent sans avoir exécuté leurs ordres. Il

Mort d'Olympias.

falut employer pour ce meurtre, les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir, qui furent ravis de satisfaire leur vengeance particuliere, en faisant leur Cour à Cassandre. Ainsi perit la fameuse Olympias, fille, sœur, femme & mere de Rois, qui s'étoit à la vérité, justement attirée une fin si tragique par tous ses crimes, & par toutes ses cruautés; mais qu'on ne peut voir perir ainsi, sans détester la scélerateſſe du Prince usurpateur, qui lui ôte la vie d'une manieres si indigne.

Diod. l. 19. p. 695-697.

Cassandre se voyoit un chemin ouvert & assuré pour monter sur le trône de Macédoine: mais il lui restoit encore un obstacle à vaincre, sans

sans quoi il auroit toujours passé pour un Usurpateur & un Tyran. Le jeune Roi, fils d'Alexandre le grand & de Roxane, étoit en vie. Il avoit été reconnu Roi & légitime héritier du trône. Il faloit se défaire de cet héritier & de sa mere. Cassandre, enhardi par le succès du premier crime, étoit tout déterminé à y en ajoûter un second, qui devoit lui en faire tirer tout le fruit; mais la prudence demandoit qu'il ne précipitât rien, & qu'il allât lentement & comme par degrés, dans l'exécution de son déteſtable projet. Il commença par les faire conduire au château d'Amphipolis, sous la garde de Glaucias, Capitaine qui lui étoit entierement dévoué.

Pendant que Cassandre faisoit tous ses efforts pour s'assurer le trône de Macédoine, Antigone, d'une autre part, travailloit à se délivrer d'un dangereux adversaire. S'étant mis en campagne, il se rendit à Babylone. Il passa ensuite le Tigre pour attaquer Euméne. Ce dernier, qui étoit assurement le meilleur Général, & le plus habile politique de son tems

AN. M. 3688. Av. J. C. 316. *Diod. l. 19. p. 665-668.*

Guerre entre Euméne & Antigone.

tems, n'avoit rien oublié pour le bien recevoir. Lorsque tout fut disposé pour le combat, Antigone, effrayé de la supériorité des troupes d'Euméne, & plus encore de l'habileté & du courage du Général, fit sonner la retraite & rentra dans son camp.

AN. M. 3689. AV. J. C. 315.

Diod. l. 19. p. 673. 678.

Quelques jours après, les deux armées se rangerent de nouveau en bataille & en vinrent aux mains. Le combat fut rude & opiniâtre, & poussé bien avant dans la nuit; car c'étoit pleine lune. Cependant, la perte ne fut pas fort considérable ni d'un côté, ni d'autre. Antigone perdit de son infanterie trois mille sept cens hommes, & de sa cavalerie cinquante-quatre, & eut plus de quatre mille hommes de blessés. Du côté d'Euméne, il n'y eut de mort que cinq-cens quarante hommes de pié, & très peu de cavaliers, & pas plus de neuf cens de blessés. La victoire étoit réellement du côté d'Euméne. Mais comme ses troupes, quelques instances qu'il leur en fit, ne voulurent point revenir sur le champ de bataille pour en-

enlever les corps ; ce qui, chez les anciens, étoit la preuve & comme le ſceau de la victoire, elle fut attribuée au parti d'Antigone, qui y revint & enſevelit ſes morts. Le lendemain, Euméne envoya demander par un héraut, la permiſſion d'enterrer les ſiens, qui lui fut accordée ; & il leur fit rendre les honneurs funebres avec toute la magnificence poſſible.

Pendant toute cette campagne la guerre fut opiniâtre des deux côtés. On employa de part & d'autre toute l'adreſſe, la ruſe & les ſtratagémes que peut fournir la plus grande capacité, jointe à une longue expérience dans le métier de la guerre. Quoiqu'Euméne eût une armée mutine & très mal aiſée à gouverner, il remporta néanmoins, pendant cette campagne, pluſieurs avantages ſur Antigone ; & quand il fut queſtion d'entrer dans des quartiers d'hyver, Euméne eut encore l'habileté de prendre les meilleurs, & d'obliger Antigone à en aller chercher bien loin. *Diod. l. 19. p. 680-684.*

Antigone ſe préſenta au cœur de l'hyver, croyant ſurprendre Euméne.

ne. Mais Euméne n'étoit pas homme à se laisser surprendre. Antigone voyant que son coup étoit manqué, plein de douleur & de dépit de son mauvais succès, résolut d'en venir à une bataille. Son infanterie ne put soutenir le choc de celle d'Euméne, & la plus grande partie fut taillée en pieces. Il n'en fut pas de même de la cavalerie. Le combat s'étant donné dans un terrein sabloneux, il s'éleva de si grands tourbillons de poussiere, qu'on ne voyoit pas à trois pas de soi. Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit un détachement de sa cavalerie, qui étoit supérieure à celle des ennemis, & leur enleva tout le bagage, sans qu'on s'en apperçût. En même tems, il enfonça la cavalerie ennemie, sans qu'Euméne pût jamais la rallier. La deroute fut entiere de ce côté-là, comme l'avantage avoit été complet de l'autre. La prise du bagage valut plus à Antigone que la victoire à Euméne. Car les soldats de celui-ci, trouvant à leur retour leur bagage enlevé avec leurs femmes, tournerent leur fu-

Euméne est trahi par ses troupes & livré à Antigone.

fureur contre leur propre Général. Ils se jettent sur lui, lui ôtent son épée; & avec sa propre ceinture, ils lui lient les mains derriere le dos, & le livrent à Antigone, qui étoit convenu de leur rendre à ce prix leur bagage.

Quand cet illustre prisonnier fut arrivé au camp ennemi, Antigone n'eut pas le courage de le voir; parce que sa présence seule étoit un sanglant reproche contre lui. Ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui ayant demandé comment il vouloit qu'on le gardât: *comme un éléphant*, leur dit Antigone, *ou comme un lion.* Mais quelques jours après, attendri & touché de compassion, il commanda qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans, & qu'on lui donnât un de ses domestiques pour le servir; & il permit à ses amis de le voir, de passer avec lui les journées entieres, & de lui porter tous les rafraichissemens dont il pourroit avoir besoin.

Antigone fut quelque tems en balance sur ce qu'il devoit faire de son prisonnier. Ils avoient été amis

intimes en servant sous Alexandre. Le souvenir de cette ancienne amitié, réveilla quelques sentimens de bonté pour lui, qui combattirent quelque tems contre son intérêt. Son fils Démétrius sollicita fortement aussi en sa faveur, souhaitant avec passion, par pure générosité, qu'on sauvât la vie à un si brave homme. Mais Antigone, sentant quel dangereux ennemi il avoit en lui, n'osa pas lui laisser la vie. Il ordonna qu'on se défit de lui dans la prison.

Sa mort.

Son éloge. Telle fut la fin d'un homme des plus accomplis de son siecle en tout genre, & des plus dignes de succeder à Alexandre. Il possedoit toutes les qualités guerrieres dans un souverain degré. Mais je mets au-dessus de tout cela, son attachement inviolable pour son Prince, un caractère de probité, & les sentimens d'honneur qui dominoient en lui, & qui n'accompagnent pas toûjours ces autres qualités brillantes, qui font l'homme de guerre, & le grand capitaine.

Antigone & toute l'armée, célébrerent les funérailles d'Eumène avec ma-

magnificence, lui rendirent les plus grands honneurs ; sa mort ayant éteint l'envie & toute crainte, ils envoierent ses os & ses cendres, dans une urne d'argent, à sa femme & à ses enfans en Cappadoce : foible dédommagement pour une veuve & pour des orphelins désolés.

ARTICLE III.

Ligue de Seleucus, de Ptolémée, de Lysimaque & de Cassandre, contre Antigone.

Antigone se regardant désormais comme le maître de l'Empire d'Asie, pour se le mieux assurer, fit une réforme dans les provinces d'Orient. Il cassa tous les Gouverneurs dont il se défioit. Il ôta même la vie à plusieurs, que leur trop grand crédit lui rendoit formidables. Séleucus Gouverneur de Babylone, étoit sur la liste des proscrits ; mais il se sauva, & alla se mettre sous la protection de Ptolémée en Egypte. AN. M. 3689. AV. J. C. 315. *Diod. l. 19. p. 689-692. & 697-698.*

Seleucus sut si bien représenter à Ptolémée la puissance formidable AN. M. 3690. AV. J. C. 314.

Diod. p. 698-700. d'Antigone, qu'il l'engagea dans une ligue contre lui avec Lysimaque & Cassandre, qu'il avoit aussi persuadés, par des exprès qu'il leur avoit envoyés, du danger qu'ils avoient à craindre de la part de ce Prince. Antigone s'en étoit bien douté; & quelque effort qu'il fit pour renouveller une alliance avec ces trois Princes, il ne put y réussir. Il partit donc de Babylone, & se rendit dans la Cilicie pour s'opposer aux confédérés. Après avoir mis ordre à diverses affaires de l'Asie mineure, il marcha ensuite vers la Syrie & vers la Phénicie.

Ibid. p. 700-703. Son dessein étoit de les enlever à Ptolémée, & de s'emparer des forces de mer de ces deux provinces. Mais il arriva trop tard pour surprendre les vaisseaux. Ptolémée avoit déja emmené en Egypte tous ceux qui s'étoient trouvés dans la Phénicie; & ce ne fut pas sans peine qu'Antigone se rendit maître des ports: car Tyr, Joppé & Gaza, firent de la resistance. Il vint bientôt à bout des deux dernieres de ces villes; mais pour réduire Tyr, il lui falut un tems considérable; & ce ne fut qu'après un

un siege de quinze mois, qui avoit extrêmement fatigué ses troupes, que Tyr, réduite aux abois, capitula. Il n'y avoit que dix-neuf ans qu'Alexandre avoit détruit cette ville, d'une maniere à faire croire qu'il faudroit des siécles entiers pour la rétablir. Et cependant, en si peu de tems, elle fut en état de soutenir ce nouveau siége, qui dura plus d'une fois autant que celui d'Alexandre. On voit par là quelle ressource donne le commerce, & quel intérêt ont les Princes de le favoriser & de le faciliter dans toutes les provinces de leurs Etats: car ce fut uniquement par ce moyen, que Tyr se releva de ses ruines, & reprit presque son ancien éclat.

Antigone s'appercevant que pendant qu'il étoit ainsi occupé en Phénicie, Cassandre gagnoit du terrein sur lui dans l'Asie mineure, laissa le soin du siége de Tyr à Andronic, & s'y rendit avec une partie de ses troupes, pour s'opposer aux progrès de Cassandre. Il les eut bientôt arrêtés, & le pressa même si vivement, qu'il l'obligea à s'accommoder avec lui à des conditions fort honteuses. Aussi à peine

AN. M. 3691. AV. J. C. 313. *Diod. p.* 710.

ne le traité fut-il conclu, qu'il s'en répentit, & le rompit en envoyant demander du secours à Ptolémée & à Séleucus, & en recommençant la guerre.

Ce renouvellement de guerre retint Antigone plus long-tems qu'il n'auroit voulu, & donna occasion à Ptolémée de remporter sur lui des avantages considérables de l'autre côté. D'abord il passa avec sa flotte dans l'Isle de Cypre, & la dompta presque entierement. Nicoclès, Roi de Paphos se soumit alors comme les autres : mais une année ou deux après, il fit alliance secrettement avec Antigone. Ptolémée en ayant eu avis, pour empêcher que d'autres Princes ne suivissent son exemple, chargea quelques Officiers qu'il avoit en Cypre de le faire mourir. Ceux-ci ne pouvant se résoudre à exécuter cet ordre par eux mêmes, presserent vivement Nicoclès de le prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit; & se voyant sans ressource, il se tua lui-même. La Reine ne pouvant survivre à sa douleur, après avoir tué ses filles de sa propre main, & avoir ex-

Triste sort de Nicoclès Roi de Paphos, & des Princesses, sa femme, ses sœurs, & ses filles. *Diod. lib. 20. p. 761.*

exhorté les autres Princeſſes ſes belles-ſœurs à ne pas ſurvivre au malheur qui venoit d'arriver au Roi leur frere, ſe tua auſſi elle-même. La mort de ces Princeſſes fut ſuivie de celle de leurs époux, qui, avant que de ſe tuer, mirent le feu aux quatre coins du palais. Telle fut l'horrible & ſanglante tragédie qui ſe paſſa en Cypre.

Ptolémée, après s'être rendu maître de cette Isle, alla faire une deſcente dans la Syrie, & de-là dans la Cilicie, où il fit un grand butin & beaucoup de priſonniers, qu'il emmena en Egypte. A ſon retour il entra dans la Phénicie & la Syrie, battit Démétrius, & reprit ſur lui ces deux provinces. AN. M. 3692. AV. J. C. 312.

Ce Démétrius, qui va commencer à ſe faire connoître, & qui ſera dans la ſuite ſurnommé *Poliorcéte*, c'eſt-à-dire *preneur de villes*, étoit fils d'Antigone. Il avoit une taille avantageuſe, & une beauté ſinguliere. On voyoit ſur ſon viſage, de la douceur mêlée de gravité; quelque choſe de ſerein, & en même tems qui inſpiroit de la terreur; une vivacité de jeuneſſe, tempérée par un air héroïque & *Plutar. in Demetr. p. 889. 890.*

par une majesté véritablement Royale. On trouvoit le même mêlange dans ses mœurs, qui étoient également propres à étonner & à charmer. Pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux : rien n'égaloit la somptuosité de ses festins, de son luxe & de toute sa maniere de vivre : c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux, & le plus délicat de tous les Princes. Dès qu'il étoit question de quelque entreprise, c'étoit le plus actif & le plus vigilant de tous les hommes. Rien n'égaloit sa vivacité & son courage, que sa patience & son assiduité au travail.

Plutarque fait observer en lui, comme un trait qui le distinguoit des autres Princes de son tems, le profond respect qu'il avoit pour son pere & pour sa mere. Antigone de son côté, avoit pour son fils une affection & une tendresse vraiment paternelle, qui alloit même jusqu'à la familiarité, mais sans rien diminuer de l'autorité de pere & de Roi, & qui formoit entr'eux une union & une confiance exempte de toute crainte & de tout

tout soupçon. Un jour qu'Antigone étoit occupé à donner audience à des Ambassadeurs, Démétrius revenant de la chasse entra dans la salle, salua son pere d'un baiser, & s'assit auprès de lui, tenant encore ses dards dans ses mains. Antigone rappella les Ambassadeurs qui sortoient, & leur dit à haute voix : *Vous direz de plus à vos Maîtres la maniere dont nous vivons mon fils & moi.* Revenons à notre sujet.

Démétrius eut cinq mille hommes tués, & huit mille faits prisonniers. Il perdit aussi ses tentes, son argent, & tout son équipage. Il fut obligé de se retirer lui-même à Azot, & de-là à Tripoli de Syrie. Avant que de partir d'Azot, il avoit fait demander la permission d'enterrer les morts. Ptolémée ne se contenta pas de la lui accorder, il lui renvoia encore tout son équipage, ses tentes, ses meubles, ses amis & ses domestiques sans rançon; & il lui fit dire, *qu'ils ne devoient pas faire la guerre entr'eux pour les richesses, mais pour la gloire.* Démétrius, touché d'une générosité si obligeante, pria sur l'heure les Dieux

de ne le pas laisser long-tems redevable d'un si grand bienfait à Ptolémée, & de lui fournir une prompte occasion de lui rendre la pareille.

La perte de la bataille n'abbatit point le courage de Démétrius. Avec la fermeté d'un Général consommé dans l'art militaire, & accoutumé aux inconstances & aux vicissitudes des armes, il se mit à lever de nouvelles troupes, & à faire de nouveaux préparatifs.

AN. M. 3693. AV. J. C. 311. *Diod. lib. 19. p. 729.* Peu de tems après, Cillès lieutenant de Ptolémée, arriva avec une armée très nombreuse, se tenant bien assuré de chasser de la Syrie Démétrius, qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis sa défaite. Mais Démétrius devenu depuis cette défaite, plus circonspect & plus attentif, tomba sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moins, le mit en fuite, s'empara de son camp & de tous ses bagages, fit sur lui sept mille prisonniers, le prit & l'arrêta lui-même, & emporta un très riche butin; moins touché de la gloire & des richesses que lui procuroit sa victoire, que du plaisir de se voir en état de s'acquiter d'une dette à l'égard de son

son ennemi, & de lui rendre le bienfait qu'il en avoit reçu. Cependant il ne voulut pas le faire de son autorité; il en écrivit à son pere, qui lui permit d'en user comme il le jugeroit à propos. Il renvoia donc à Ptolémée Cilles & tous ses amis, comblés de magnifiques présens, & avec tout le bagage qu'il avoit pris. Il est beau de disputer de générosité avec un ennemi; & une autre disposition encore plus estimable dans un Prince jeune & victorieux, est de faire gloire de dépendre en tout de son pere, & de ne rien faire sans le consulter.

Seleucus, après la victoire remportée sur Démétrius, obtint de Ptolémée une troupe de mille hommes d'infanterie, & de trois cent chevaux. Avec cette petite escorte, il s'en alla dans l'Orient, pour tâcher de rentrer dans Babylone. Il étoit si chéri dans cette province à cause de sa douceur, & Antigone si haï à cause de sa sévérité, qu'on fut charmé de son retour. En arrivant à Babylone il trouva les portes ouvertes, & y fut reçu du peuple avec des acclamations de joie. Séleucus, devenu maître de la ville,

Diod. p. 726.

Séleucus se rend maître de Babylone.

& ayant l'affection des habitans, s'empara bientôt du château, où s'étoient retirés ceux du parti d'Antigone. Il amassa dans peu une bonne armée, qui le mit en état de conserver ce qu'il venoit de recouvrer. La douceur de son Gouvernement, sa justice & son équité, contribuerent sur tout à affermir sa puissance. Il sentit quel avantage c'est pour un Prince de les bien traiter & de s'en faire aimer.

Joseph. Antiq. l. 12. c. 1. Antigone ayant joint ses forces à celles de son fils, reprit la Syrie, la Phénicie & la Judée sur Ptolémée. Ainsi ces provinces retomberent sous la domination d'Antigone. Une grande quantité d'habitans suivirent Ptolémée en Egypte, aimant mieux vivre sous sa domination, dans un pays étranger, que de demeurer dans leur propre, sous celle d'Antigone, dont ils n'attendoient pas un traitement si doux. Voilà ce que fait la douceur & la sagesse du Gouvernement.

AN. M. 3693. AV. J. C. 311. *Diod. pag. 736.* Sur l'avis que Nicanor donna à Antigone, des succès de Séleucus en orient, il y envoya son fils Démétrius, pour le chasser de Babylone, avec

avec ordre de le revenir trouver dans l'Asie mineure, lorsqu'il auroit exécuté sa commission en orient. Démétrius, suivant les ordres de son pere, prit l'armée à Damas, & la mena droit à Babylone : Séleucus étant alors en Médie, Démétrius entra sans opposition dans la ville. Ce jeune Prince ayant heureusement exécuté les ordres de son pere, partit de Babylone pour aller le rejoindre dans l'Asie mineure, & laissa Archélaüs, avec quelques troupes, pour garder le pays, & continuer le siége d'une forteresse. Mais en quittant le pays, il le pilla; ce qui fit grand tort à ses affaires, & attacha plus que jamais les habitans à Séleucus. Ainsi quand celui-ci revint immédiatement après le départ de Démétrius, il eut bientôt chassé le peu de troupes que ce jeune Prince y avoit laissées, & repris le château dont elles étoient en possession. Après cela, il établit si solidement son autorité, que rien ne fut capable de l'ébranler. *Plut. in Demet. p. 891.*

Il étoit visible, que ces Princes ne travailloient tous qu'à leur intérêt particulier, sans songer à la famille d'A- *Cassandre fait mourir le jeune Alexandre avec Roxane sa mere.*

d'Alexandre. Mais les Macédoniens commencerent à se lasser, & à dire qu'il étoit tems de faire paroitre le jeune Alexandre, qui étoit parvenu à l'âge de quatorze ans, & de le tirer de prison, pour lui donner connoissance des affaires. Cassandre, qui auroit vû par-là toutes ses espérances ruinées, fit mourir secrettement le jeune Roi avec Roxane sa mere, dans le château d'Amphipolis, où il les tenoit renfermés depuis quelques années. Polysperchon, qui gouvernoit dans le Péloponnèse, prit occasion de se déchainer par tout contre Cassandre, & de faire sentir la noirceur de cette action pour le rendre odieux. Il proposa aux Macédoniens de mettre sur le trône Hercule, autre fils qu'Alexandre avoit eu de Barsine. Cassandre en fut effrayé; & dans une entrevuë qu'il eut avec Polysperchon, il l'engagea à se défaire d'Hercule, & à s'emparer de la Gréce. Il n'eut pas de peine à le faire consentir à lui sacrifier ce jeune Prince. Ainsi l'année suivante, Hercule & sa mere eurent le même sort entre ses mains, qu'avoient eu Roxane & son fils entre celles

AN. M. 3694. AV. J. C. 310.

Polysperchon en fait de même à Hercule, & à Barsine sa mere.

AN. M. 3695. AV. J. C. 309.

celles de Cassandre. Ces deux scélérats assassinerent, chacun à leur tour, un héritier de l'Empire, afin de le partager entr'eux. En effet, comme il ne restoit plus de Prince de la maison d'Alexandre, chacun retint son Gouvernement en souveraineté, & se fut bon gré de se l'être assuré par le meurtre des Princes, qui seuls y avoient un droit légitime. Cléopatre, sœur d'Alexandre le grand, eut bientôt après le même sort par ordre d'Antigone. On voit ici avec surprise & avec admiration, combien le bras de Dieu s'étoit appesanti sur toute la race d'Alexandre, & avec quelle rigueur il en poursuivoit les moindres restes. Une malédiction funeste dévoroit toute cette famille, & vengeoit sur elle toutes les violences commises par ce Prince.

Siége d'Athénes par Démétrius.

AN. M. 3698. AV. J. C. 306.

Plut. in Demetr. p. 892. 894.

Antigone & Démétrius son fils avoient formé le dessein d'affranchir la Gréce entiere, que Cassandre, Ptolémée, & Polysperchon tenoient dans une espece de servitude. Pour réussir dans leur dessein & s'attirer ces mêmes peuples, ils substituerent à l'Aristocratie, la Démocratie, qui fla-

flatoit davantage l'inclination des Grecs. Antigone réſolut donc de donner le ſignal de la liberté Démocratique, en commençant par Athénes, qui en étoit la plus jalouſe, & y envoya Démétrius, avec une flotte de deux cent cinquante voiles. Il entra ſans réſiſtance dans le port, qu'il trouva ouvert pour recevoir les vaiſſeaux de Ptolémée. Quand on fut détrompé, on courut promptement aux armes. Tout étoit plein de confuſion & de trouble. Démétrius ayant fait ſigne de la main qu'on ſe tint en repos, & qu'on lui donnât audience; fit crier par un Héraut, " que ſon „ pere Antigone l'avoit envoyé ſous „ d'heureux auſpices, pour mettre „ les Athéniens en liberté, pour chaſ„ ſer la garniſon de la citadelle, & „ pour leur rendre leurs loix, & leur „ ancien Gouvernement ".

Il ſe rend maître de la ville & y établit le Gouvernement Démocratique.

A cette proclamation, les Athéniens jettent leurs boucliers à leurs piés, preſſent Démétrius de deſcendre, l'appellent leur ſauveur, & lui envoient des Ambaſſadeurs pour faire leurs ſoumiſſions. Démétrius les reçut très gracieuſement, & leur donna une

une audience très favorable. Il assura les Athéniens, que quelque empressement qu'il eût d'entrer dans leur ville, il n'y mettroit pas le pié, qu'il ne l'eût entierement affranchie, en chassant la garnison, qui gênoit leur liberté. Et sur l'heure même il fit travailler aux ouvrages, pour se mettre en état d'attaquer la forteresse de Munychia, & s'embarque aussi-tôt pour Mégare, qu'il prit d'assaut, & en emmena tous les esclaves. En partant, après avoir fait beaucoup de caresses au Philosophe Stilpon, il lui dit, qu'il lui laissoit la ville entierement libre : *vous dites vrai, Seigneur*, repartit le Philosophe : *car vous ne nous avez pas laissé un seul esclave.* Démétrius étant retourné à Athénes, prit ses postes devant le port de Munychia, pressa le siége, chassa la garnison, & rasa le fort. Ensuite il entra dans la ville, assembla le peuple, & leur rendit leur ancien Gouvernement. Les Athéniens poussérent leur reconnoissance jusqu'à l'irreligion & l'impieté, par les honneurs excessifs qu'ils décernerent à Antigone & à Démétrius. Ils leur donnerent

nerent le nom de Roi, & les honorerent du tître *de Dieux sauveurs.*

Plut. in Demetr. p. 894. Pendant le séjour que Démétrius fit à Athénes, il épousa Eurydice veuve d'Ophellas. Il avoit déja plusieurs femmes, entr'autres Phila fille d'Antipater, & d'un rare mérite, comme nous l'avons remarqué; que son pere l'avoit forcé d'épouser contre son gré, en lui citant un vers d'Euripide, qu'il parodia par le changement d'un seul mot: *là où il y a du bien, il convient de se marier, même contre son inclination.* Cette maxime, quelque ancienne qu'elle soit, ne vieillit point; & quelque contraire qu'elle soit aux sentimens de la nature, elle se renouvelle de jour en jour. Elle a beaucoup de rapport à cette autre, qui dit que l'argent donne la noblesse & la beauté; *Et genus & formam regina pecunia donat.* Démétrius se décria fort à Athénes par d'infames débauches.

Il fait la conquête de l'Isle de Cypre. *Diod. l. 20. p. 783. 789.* Peu de tems après, son pere lui fit quitter la Gréce, & l'envoya avec une grosse flotte & une forte armée, pour faire sur Ptolémée la conquête de l'isle de Cypre. A sa descente dans l'île

l'isle il vainquit Ménélas frere de Ptolémée, & l'obligea de se renfermer dans Salamine, après avoir fait une perte considérable, & alla mettre le siége devant la place. *Plut. in Demetr. p. 895-896. Justin. lib. 15. cap. 2. Diodor. lib. 20 pag. 885.*

Ptolémée, sur la nouvelle de la défaite de son frere, fit équiper en diligence une puissante flotte, & vint promptement à son secours; mais il n'eut pas un meilleur succès que son frere. Démétrius le battit, rompit, brisa & coula à fonds une grande partie de sa flotte, & prit le reste, à l'exception de huit vaisseaux, qui se sauverent en diligence avec Ptolémée. Après cette bataille navale, Ménélas ne résista plus, & il se rendit à discretion à Démétrius. Ce jeune Prince réhaussa l'éclat de cette victoire, déja si glorieuse en elle-même, par la bonté, l'humanité & la générosité dont il usa en cette occasion. Il rendit généreusement la liberté à Ménélas, & à Lentisque fils de Ptolémée, & il les lui renvoya sans rançon avec leurs amis, leurs domestiques, & tout leur bagage.

Antigone qui étoit demeuré en Syrie, attendoit, dans une violente inquié-

quiétude, & avec une grande impatience, les nouvelles d'un combat dont l'issue devoit décider de son sort & de celui de son fils. Quand le courier lui eut appris que Démétrius avoit remporté une victoire complette, sa joie le fut aussi. Tout le peuple, dans le même moment, proclama Antigone & Démétrius Rois. Antigone, sans perdre de tems, envoya à son fils le diadème dont on lui avoit ceint la tête, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Dès que cette nouvelle fut portée en Egypte, les Egyptiens proclamerent aussi Ptolémée Roi. Lysimaque dans la Thrace, Séleucus à Babylone suivirent leur exemple, & prirent chacun dans leurs Etats le tître de Roi, après en avoir usurpé depuis long-tems l'autorité, sans en oser prendre le nom. Cassandre seul, quoique les autres l'appellassent Roi, en lui parlant & en lui écrivant, continua d'écrire ses lettres à son ordinaire, en mettant son nom tout simplement.

Expédition d'Antigone & de Démé-

Antigone, pour profiter de la victoire que son fils avoit remportée en Cypre, assembla une nombreuse armée,

mée en Syrie, pour aller faire une invasion dans l'Egypte & se la soumettre. Il donna le commandement de la flotte à Démétrius, pendant qu'il conduisoit cette grosse armée par terre. Mais Ptolémée avoit si bien pourvû à tout, qu'il ne fut pas possible à Démétrius d'aborder dans aucune des embouchures du nil, ni à lui d'entamer l'Egypte. Il fut donc obligé de se retirer honteusement, après avoir perdu dans cette malheureuse expédition beaucoup de soldats sur terre, & beaucoup de vaisseaux sur mer.

trius contre l'Egypte. AN. M. 3699. AV. J. C. 305.

Diod. lib. 20. pag. 804-806. Plut. in Demetr. p. 896. 897.

Pendant tous les mouvemens dont nous venons de parler, la puissance de Séleucus s'étoit bien accrue dans l'orient. Car après avoir tué dans une bataille Nicanor, qui avoit été envoyé contre lui par Antigone, non seulement il se vit affermi dans la possession de la Médie, de l'Assyrie & de Babylone; mais portant ses armes plus loin, il avoit réduit la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie, & toutes les autres provinces en deça de l'Inde, dont Alexandre avoit fait la conquête. Revenons à Antigone.

Conquête de Séleucus. *Appian. in Syr. p. 122-123. Justin. l. 15. c. 4.*

Ce

Antigone envoye Démétrius pour faire la conquête de Rhodes.

Ce Prince n'avoit alors guères moins de quatre-vingts ans. Et comme il étoit devenu fort pesant pour aller à la guerre, il se servoit de son fils, qui, par son application, par l'expérience qu'il avoit acquise, & par le bonheur qui l'accompagnoit, conduisoit très habilement les affaires les plus importantes. Parmi les îles Sporades, celle de Rhodes tenoit le premier rang, soit par la fertilité de son terroir, soit par la sureté de ses ports & de ses rades, soit par son commerce & ses richesses. C'en étoit déja trop pour irriter la cupidité d'Antigone, & pour lui donner envie d'en faire la conquête. Il faloit une raison ou un prétexte pour colorer cette démarche: voici celui que le hazard lui fournit.

AN. M. 3700. AV. J. C. 304. *Diod. lib. 20. pag. 809-815. 825. Plut. in Demetr. p. 897. 898.*

Dans la guerre de Cypre, qu'il avoit entreprise contre Ptolémée, Antigone envoya demander aux Rhodiens des vaisseaux & du secours. Ils le prièrent de vouloir bien ne pas exiger d'eux qu'ils se déclarassent contre Ptolémée, qui étoit leur ami & leur allié. Cette réponse, quelque sage & quelque mesurée qu'elle fût, mit

mit Antigone en fureur. Il leur fit pour lors de terribles menaces ; & à son retour d'Egypte, il envoya contr'eux Démétrius, avec une flotte, & une armée pour châtier leur prétendue téméraire audace, & pour les ranger à son obéissance. Les Rhodiens, qui prévirent bien l'orage prêt de fondre sur eux, avoient envoyé à tous les Princes leurs alliés, & sur tout à Ptolémée, pour implorer leur secours. Ils ne manquerent pas de représenter au dernier, que leur attachement à ses intérêts, étoit ce qui leur avoit attiré le danger où ils se trouvoient exposés.

Les préparatifs de part & d'autre étoient immenses. Démétrius arriva devant Rhodes avec une flotte très nombreuse. La vûë du butin qu'on espéroit de faire dans la prise d'une ville aussi riche que celle de Rhodes, avoit attiré beaucoup de soldats à la suite de Démétrius. Dès que ce Prince se fut approché de l'île, il descendit à terre pour reconnoitre par quel endroit il pourroit attaquer la place. Les Rhodiens de leur côté se préparoient à une vigoureuse défense. Tout

ce qu'il y avoit de gens de mérite, & de service dans les pays alliés des Rhodiens, s'étoit jetté dans la ville, autant pour servir une République très reconnoissante & très célébre par le courage de ses citoyens, que pour faire montre de leur courage & de leur habileté dans la défense de cette place, contre un des plus grands capitaines, & des plus savans dans l'art des siéges que l'antiquité ait jamais produit. On prétend que le siége de Rhodes, est le chef-d'œuvre de Démétrius, & la plus grande marque de son esprit fécond en ressources & en inventions.

Ce Prince commença l'attaque du côté de la mer, pour se rendre maître du port & des tours qui en défendoient l'entrée. Il eut d'abord quelque succès; mais les Rhodiens se défendirent avec tant de courage, que Démétrius vit bien qu'il n'étoit pas possible de prendre la ville de ce côté là. Il se réduisit à l'attaquer par terre, & tourna de ce côté là toutes ses forces, afin d'emporter la place par assaut, ou de la réduire à capituler. Dans ce dessein, il fit faire, avec une dili-

diligence extraordinaire, toutes sortes de machines & d'ouvrages pour battre la place.

Après que tous ces divers ouvrages furent achevés, Démétrius donna les ordres, & fit tout préparer pour un assaut général. Quand tout fut prêt, il fit sonner la charge par les trompettes, & on attaqua la ville de tous les côtés par terre & par mer, mais sans aucun succès décisif. Les assiegés se battoient comme des lions, & repoussoient les ennemis avec perte. Dans ce même tems, il arriva aux assiegés differens secours d'hommes & de vivres, qui leur venoient d'Egypte & de Gréce. Des secours si abondans, & qui venoient si à propos, remplirent d'un nouveau courage les assiegés, qui resolurent de ne se rendre qu'à la derniere extrêmité. Ainsi animés, vers le milieu de la nuit suivante, ils font une sortie de la place, & vont mettre le feu aux machines des assiegeans. Démétrius, qui craignit que le feu ne prit à toutes, les fit retirer le plus vite qu'il put.

Ce Prince ayant fait rétablir ses machines, les fit toutes approcher de

la ville. Après que tout fut disposé, il fit sonner la charge par toutes les trompettes, & monter à l'assaut par tous les endroits de la place, tant par terre que par mer. Ce second assaut n'eut pas un meilleur succès que le premier, & Démétrius même y reçut un échec considerable, qui, loin de rallentir son ardeur, ne fit que l'augmenter. Il travailloit à se mettre en état de donner un troisieme assaut, quand on vint lui porter des lettres d'Antigone son pere, par lesquelles il lui mandoit de faire tout ce qu'il pourroit pour conclure la paix avec les Rhodiens. Il lui faloit un prétexte plausible pour renoncer au siege: le hazard le lui fournit. Dans le moment même arriverent au camp des députés d'Etolie, pour lui renouveller les instances qu'on lui avoit déja faites, de donner la paix aux Rhodiens. Ils ne l'en trouverent pas éloigné.

Les Rhodiens, de leur côté, ne désiroient pas avec moins d'ardeur que lui, un accommodement, pourvû qu'il fût raisonnable. Ils sentoient l'extrême besoin qu'ils avoient de faire finir un siege où ils auroient enfin

enfin succombé. Ainsi ils écouterent avec plaisir les propositions qui leur furent faites; & bien tôt après, le traité fut conclu & arrêté sous ces conditions: que la République de Rhodes seroit conservée avec tous ses citoyens dans ses droits, privileges & libertés, sans être soumise à aucune puissance; que l'alliance qu'elle avoit toujours eue avec Antigone, seroit confirmée & renouvellée, avec obligation d'armer pour lui dans toutes les guerres qu'il auroit, pourvû qu'elles ne fussent point contre Ptolémée. Que pour la sûreté des articles ainsi accordés, il seroit donné cent ôtages de la ville au choix de Démétrius. Les ôtages délivrés, l'armée décampa de devant Rhodes, après l'avoir tenue assiegée pendant un an.

Traité de paix honorable à la ville.

Démétrius, avant de partir, fit présent aux Rhodiens de toutes les machines de guerre, qu'il avoit employées à ce siege. Ils les vendirent dans la suite pour trois cens talens, qu'ils employerent, avec quelqu'autre argent qu'on y ajouta, à faire

Coloſſe de Rhodes. *Plut. lib. 34. c. 7.*

ce coloſſe fameux, qui paſſoit pour une des ſept merveilles du monde.

Les Rhodiens, pour témoigner à Ptolémée leur reconnoiſſance, du ſecours qu'il leur avoit donné dans un danger ſi preſſant, après avoir conſulté l'oracle de Jupiter Ammon, lui conſacrerent un bocage, où, par une flaterie auſſi impie, qu'ordinaire dans ce tems-là, on lui rendoit les honneurs divins. Enfin, pour perpétuer encore, d'une autre maniere, la mémoire de leur délivrance dans cette guerre, ils lui donnerent le titre de *Soter*, qui ſignifie Sauveur, dont les Hiſtoriens ſe ſervent ordinairement, pour le diſtinguer des autres Ptolémées qui regnerent en Egypte.

ARTICLE IV.

Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Caſſandre & Lyſimaque, contre Antigone & Démétrius.

PLUS nous avançons dans l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre, plus il eſt facile de reconnoitre l'eſprit

prit qui les a toujours animés juſques ici, & ce qui les fait encore agir. D'abord ils ſe ſont cachés en nommant des Rois imbecilles, ou des enfans, pour couvrir leurs prétentions ambitieuſes. Maintenant que toute la famille Royale d'Alexandre eſt exterminée, ils levent le maſque, & ſe montrent tels qu'ils ſont, & qu'ils ont toujours été. Ils travaillent tous, avec une ardeur égale, à ſe maintenir chacun dans leur Gouvernement, à s'y rendre indépendans réellement, à ſe donner une ſouveraineté abſolue, & à étendre les limites de leurs Royaumes aux dépens des autres Gouverneurs, plus foibles, ou moins heureux. Voilà le grand mobile de toutes les entrepriſes que nous voyons.

Dans ce tems-là, les Athéniens appellerent à leur ſecours Démétrius, contre Caſſandre qui aſſiegeoit leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cens trente galeres, & une groſſe infanterie. Il ne chaſſa pas ſeulement Caſſandre de l'Attique; mais il le pourſuivit juſqu'aux Thermopyles, où il le défit. A ſon retour, les

Diod. l. 20. pag. 825-828. Plut. in Demetr. p. 899.

les Athéniens, quoi qu'ils lui eussent déja prodigué tous les honneurs dont ils avoient pû s'aviser, trouverent encore de nouvelles flateries pour encherir sur les premieres. Ils lui assignerent, pour son logement, le derriere du temple de Minerve. Ce Prince y logea, & ne rougit pas de faire de la maison de la Déesse, regardée comme vierge, un lieu de débauche & de prostitution, où ses courtisanes étoient plus honorées que la Déesse même. En effet, il leur fit dresser des autels par les Athéniens, qu'il appella à cette occasion des lâches & des malheureux, véritablement nés pour l'esclavage: tant ce Prince fut choqué lui-même d'une adulation si basse & si indigne, comme Tacite le dit aussi de Tibere.

Athen. l. 6. p. 253.

Démoclès surnommé le beau, d'un âge encore fort tendre, pour se dérober à la violence de Démétrius, se jetta dans une chaudiere d'eau bouillante, qu'on préparoit pour le bain, & y fut étouffé, aimant mieux renoncer à la vie qu'à la pudeur. Les Athéniens, pour appaiser la co-

lere

lere de Démétrius, extrêmement irrité d'un certain décret qu'ils avoient fait à son sujet, en firent un nouveau, qui portoit, *que le peuple d'Athénes statuoit, & ordonnoit, que tout ce que commanderoit le Roi Démétrius, seroit tenu pour saint envers les Dieux, & juste envers les hommes.* Croiroit-on qu'on pût porter la flaterie & la servitude jusqu'à ce point de bassesse, d'extravagance & d'irreligion!

De tous les abus qui furent alors commis à Athénes, celui qui affligea & mortifia le plus les Athéniens, fut que Démétrius leur ayant ordonné de fournir, & de livrer incessamment la somme de deux cens cinquante talens; & le recouvrement de cette somme ayant été fait sans aucun délai, ni la moindre remise, le Prince n'eut pas plûtôt vû cet argent, qu'il le fit donner à Lamia, & aux autres courtisanes qui étoient avec elle, pour leur pommade & pour leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, & l'usage de cette somme plus que la somme même.

AN. M. 3702. AV. J. C. 302. *Diod. l. 20. pag. 830-836. Plut. in Demetr. pag. 899. Justin. l. 15. c. 14.*

Cassandre se voyant vivement pressé par Démétrius, & n'en pouvant obtenir la paix, qu'à condition de se mettre absolument à la discretion d'Antigone, envoya, de concert avec Lysimaque, des Ambassadeurs à Séleucus & à Ptolémée, pour leur représenter l'état où ils se trouvoient tous deux. Il se conclut donc une ligue entre ces quatre Rois, & chacun se prépare à entrer en campagne. L'ouverture s'en fit sur la côte de l'Hellespont. Lysimaque passa le Détroit avec une bonne armée, & de gré ou de force, soumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie & la plû-part des pays qui étoient entre la Propontide & la riviere du Méandre.

Dès qu'Antigone eût appris cette facheuse nouvelle, il se mit en marche, mena ses troupes droit à l'ennemi, & reprit en passant, plusieurs places qui s'étoient revoltées. Lysimaque jugea à propos de se tenir sur la défensive, en attendant le secours qui lui venoit de Séleucus & de Ptolémée. Ainsi le reste de l'année se passa sans action, & cha-

chacun se retira dans ses quartiers d'hyver. Au commencement du printems de l'année suivante, Séleucus forma son armée à Babylone, & la mena en Cappadoce, pour agir contre Antigone. Celui-ci manda aussi tôt Démétrius, qui quitta promptement la Gréce, vint à Ephese, & reprit cette ville, & plusieurs autres qui s'étoient déclarées pour Lysimaque à son arrivée en Asie. Ptolémée profita en Syrie de l'absence d'Antigone. Il recouvra la Syrie, la Judée, & la Célé-Syrie. Ici finit l'histoire de Diodore de Sicile.

L'armée des confédérés, commandée par Séleucus & par Lysimaque, & celle d'Antigone & de Démétrius arriverent presque en même tems dans la Phrygie. Elles ne furent pas long-tems en présence sans en venir aux mains. Le combat se donna près d'une ville de Phrygie nommée Ipsus. Dès qu'on eut donné le signal, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit sur Antiochus fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis, & les mit en fuite : *Plut. in Demetr. p. 902.*

Bataille d'Ipsus. AN. M. 3703. AV. J. C. 301.

l'Helleſpont, & le Boſphore; Séleucus tout le reſte de l'Aſie juſqu'au de-là de l'Euphrate, & juſqu'au fleuve Indus. Ces quatre Rois, ſont les quatre cornes du bouc de la Prophétie de Daniel, qui vinrent à la place de la premiere corne rompue. Cette premiere corne étoit Alexandre Roi de Gréce, qui détruiſit l'Empire des Médes & des Perſes, déſigné par le bélier à deux cornes: & les quatre autres cornes ſont ces quatre Rois, qui s'éleverent après lui, & partagerent ſon Empire. Ils n'étoient point de ſa poſterité; *Et non in poſteros ejus.*

Dan. c. 8. v. 5-22.

HIS-

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

L'ARRANGEMENT des matieres, l'ordre & la netteté qu'un Ecrivain doit répandre par tout, autant que cela dépend de lui, demandent qu'on traite séparement ce qui regarde chacun de ces Royaumes en particulier; sans quoi il seroit difficile d'éviter la confusion, & les répetions toujours dégoûtantes & ennuyeuses. Pour ne pas tomber dans ces inconvéniens, j'écrirai de suite, & séparément, l'Histoire de chacun de ces Empires. Je commence par celui d'Egypte, dont je conduirai l'Histoire jusqu'à Cléopatre, où ce Royaume fut réduit en province de l'Empire Romain.

Table

* Table Chronologique des Rois d'Egypte depuis la mort d'Alexandre le Grand.

An. M.		Av. J. C.
3704	Ptolémée Soter	300.
3719	Ptolémée Philadelphe	285.
3758	Ptolémée Evergéte	246.
3783	Ptolémée Philopator	221.
3800	Ptolémée Epiphane	204.
3824	Ptolémée Philométor	180.
3859	Ptolémée Physcon	145.
3887	Ptolémée Lathyre	117.
3897	Alexandre I. frere de Lathyre	107.
3923	Alexandre II. fils d'Alexandre premier	81.
3939	Ptolémée Auléte	65.
3946	Bérénice fille ainée d'Auléte, regne pendant quelque tems à la place de son Pere, après lequel ce Prince est rétabli.	58.
3953	Ptolémée son fils ainé lui succede conjointement avec Cléopatre	51.
3961	Cléopatre regne seule	43.

CHA-

* Cette même Table a été mise par erreur au Tome III. page 434. Sa véritable place est ici.

CHAPITRE I.

LE Royaume d'Egypte eut depuis Alexandre le grand, quatorze Rois, en y comprenant la Reine Cléopatre. Tous ces Rois s'appellerent Ptolémée, du nom commun; mais on on les distingua tous par des surnoms particuliers. On les apella aussi *Lagides*, du nom de Lagus, pere de Ptolémée, qui regna le premier en Egypte.

ARTICLE I.

Ptolémée Soter fait la Conquête de l'Isle de Cypre.

Dans le tems que Démétrius étoit occupé à se soumettre la Gréce, & qu'il se battoit avec les Lacédémoniens, il reçut coup sur coup deux nouvelles très facheuses. La premiere étoit, que Lysimaque venoit de lui enlever tout ce qu'il avoit en Asie; & l'autre, que Ptolémée avoit fait une des- AN. M. 3708. AV. J. C. 296.

descente en Cypre, & pris toute l'Isle excepté Salamine, où sa mere & sa femme s'étoient retirées avec ses enfans, & qu'il assiegeoit cette place avec vigueur. Démétrius laissa tout pour courir à leur secours. Peu de tems après, il aprit que la ville s'étoit renduë. Ptolémée eut la générosité de relâcher la mere, la femme, les enfans de son ennemi sans rançon, & de les lui renvoyer avec toutes les personnes, l'équipage, & les effets qui leur appartenoient. Il leur fit même, en partant, des présens magnifiques, qu'il accompagna de toutes sortes d'honneurs.

AN. M. 3719. AV. J. C. 285. *Justin. l.* 16. Ptolémée Soter, après avoir regné vingt ans en Egypte avec le titre de Roi, & près de trente neuf depuis la mort d'Alexandre, songea à mettre sur le trône, Ptolémée son fils, surnommé Philadelphe. Il avoit encore plusieurs enfans, entr'autres Ptolémée surnommé *Céraunus*, ou le foudre, qui étant fils d'Euricide fille d'Antipater, & l'aîné de tous, regardoit la couronne comme lui appartenant de droit, après la mort de son pere. Mais Bérénice, mere de Philadel-

delphe, avoit si bien charmé Ptolémée son mari, & pris un tel ascendant sur son esprit, qu'elle lui fit préférer son fils à tous les enfans des autres Reines. Pour prévenir donc toutes les brouilleries, & les guerres qui auroient pu arriver après sa mort, qu'il prévoyoit bien n'être pas fort éloignée, à l'âge de quatre vingt ans qu'il avoit, il resolut de le faire couronner pendant sa vie, & de lui abandonner tous ses Etats; disant, qu'il étoit plus glorieux de faire un Roi, que l'être soi-même. La cérémonie du couronnement de Philadelphe, fut accompagnée d'une fête la plus magnifique qu'on eut encore vûë.

Le Phare.

La premiere année du régne de Philadelphe, qui fut la premiere de la CXXIV. Olympiade, la fameuse tour du fanal de l'Isle de Pharos fut achevée. On l'appelloit communément la tour de Pharos, & elle a passé pour une des sept merveilles du monde. C'étoit un grand bâtiment quarré, de marbre blanc, au haut duquel on entretenoit continuellement du feu, pour servir de guide aux

Plin. l. 36. Ch. XII.

Strab. l. 17. p. 791.

Suid. in Πάρος.

aux vaisseaux. Elle couta huit cens talens à bâtir.

Plut. in Alexand. p. 691. Q. Curt. l. 9. c. 8.

Ptolémée Soter avoit cultivé les belles lettres, comme cela paroit par la vie d'Alexandre qu'il avoit composée, & qui étoit fort estimée des anciens, mais que nous n'avons plus. Pour faire fleurir les sciences, il fonda à Alexandrie une espèce d'Academie, à laquelle on donnoit le nom de Muséon, où une societé de savans travailloit à des recherches de Philosophie, & à perfectionner toutes les autres sciences, à peu près comme celle de Paris & de Londres. Pour cet effet, il commença par leur donner une Bibliothèque, qui s'augmenta prodigieusement sous ses successeurs. Son fils Philadelphe, en mourant, la laissa composée de cent mille volumes. Les Princes de cette race qui le suivirent, l'augmenterent encore; de sorte qu'enfin, il s'y trouva sept cent mille volumes.

Bibliothèque d'Alexandrie.

Plut. in Cesar. p. 732. in Ant. p. 943.

Dans la guerre qu'eut César avec ceux d'Alexandrie, un incendie qui en fut l'effet, consuma la Bibliothèque du Muséon, avec quatre cent mille volumes qu'elle contenoit. Celle qui

qui étoit dans le Sérapion, Temple dédié au Dieu Serapis, ne souffrit aucun dommage; & ce fut là apparemment, que Cléopatre mit les deux cens mille volumes de celle de Pergame, dont Marc Antoine lui fit présent. Cette addition avec les autres qui s'y firent de tems en tems, rendit la nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie plus nombreuse, & plus considerable que la premiere; & quoi que pillée plus d'une fois pendant les troubles, & les révolutions qui arriverent dans l'Empire Romain, elle se remettoit toujours de ses pertes, & recouvroit son nombre de volumes. Elle a ainsi subsisté pendant un fort long-tems, ouvrant ses trésors aux savans & aux curieux, jusqu'au septieme siecle, qu'elle eut enfin le même sort que la premiere, & qu'elle fut brulée par les Sarrazins, quand ils prirent la ville l'an de grace 642. La maniere dont la chose arriva est trop singuliere pour ne la pas mettre ici.

Amm. Marcell. l. 22. c. 16. Dion. Cass. l. 42. p. 202.

Jean surnommé le Grammairien, fameux Sectateur d'Aristote, se trouva dans Alexandrie quand elle fut prise. Comme il étoit fort bien dans l'es-

l'esprit *d'Amri Ebnol As*, Général de l'armée des Sarrazins, qui estimoit beaucoup son savoir, il demanda à ce Général la Bibliothèque d'Alexandrie. Amri lui repondit que cela ne dépendoit pas de lui, mais qu'il en écriroit au Caliphe, c'est-à-dire, à l'Empereur des Sarrazins, pour avoir ses ordres, sans lesquels il n'osoit en disposer. Il écrivit effectivement à Omar, Caliphe d'alors, dont la reponse fut: que si ces livres contenoient la même doctrine que l'Alcoran, ils n'étoient d'aucun usage, parce que l'Alcoran étoit suffisant, & contenoit toutes les vérités nécessaires; mais que s'ils contenoient des choses contraires à l'Alcoran, il ne falloit pas les souffrir. En conséquence il lui ordonnoit, sans autre examen, de les bruler tous. On les donna aux bains publics, où ils servirent pendans six mois à les chaufer au lieu de bois. Ainsi perit ce trésor inestimable de science.

Mort de Ptolémée Soter. AN. M. 3721. AV. J. C. 283.

Vers la fin de l'année où nous sommes, mourut Ptolémée Soter en Egypte, la seconde année après qu'il eut appellé son fils à l'Empire, à l'âge

ge de quatre vingts deux ans. Il fut le plus habile & le plus honnête homme de sa race, & laissa des exemples de prudence, de justice & de clémence, qu'aucun de ses successeurs ne se mit en peine d'imiter. Il conserva sur le trône, l'amour de la simplicité, & l'éloignement du faste qu'il y avoit portés. Il étoit accessible à ses sujets jusqu'à la familiarité, mangeoit souvent chez eux; & quand il donnoit lui-même à manger, il ne rougissoit point d'emprunter des plus riches leur vaisselle; parce qu'il en avoit fort peu à lui, & uniquement ce qui lui en faloit pour son usage ordinaire. Et quand on lui représentoit, que la Royauté sembloit demander plus d'opulence, il repondoit, que la véritable grandeur d'un Roi n'étoit pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir les autres.

Son Eloge *Plut. in Apophth. p. 181.*

Ptolémée Philadelphe, après la mort de son pere, demeura seul maître de tous ses Etats. Tant que Soter vêcut, il dissimula son ressentiment contre Démétrius de Phalère, qui avoit conseillé à son pere, lors qu'il déliberoit sur le choix d'un successeur, de

Commencement du regne de Philadelphe.

de suivre l'ordre prescrit par la nature, & de se déclarer pour l'ainé de ses enfans. Ce conseil si sage, mais qui excluoit du trône Philadelphe, aigrit extrêmement ce Prince contre Démétrius. De sorte que, dès qu'il se vit seul maître, il le fit arrêter, & l'envoya bien gardé dans un fort écarté, où il ordonna qu'on le retint jusqu'à ce qu'il eût resolu ce qu'il en feroit. Une piqueure d'aspic mit fin à la vie de ce grand homme, qui méritoit un meilleur sort.

Mort de Démétrius de Phalère

Son éloge. Le témoignage favorable que lui rendent Ciceron, Strabon, Plutarque, Diodore de Sicile, & plusieurs autres, ne laisse aucun lieu de douter, ni de sa probité, ni de la sagesse de son Gouvernement. Le renversement de ce prodigieux nombre de statues *, qu'Athénes avoit élevées à sa gloire, ne détruisit point sa réputation, ni la vertu qui les lui avoit méritées; mais il prouve seulement qu'Athénes étoit ingrate, & incapable de pouvoir soutenir aucun vrai mérite sans jalousie,

* Ce nombre égaloit celui des jours de l'année.

sie, sans envie & sans le persécuter. Ptolémée Soter reçut à bras ouvert cet illustre exilé, le combla d'honneur, & le fit son confident. Ce fut par son conseil que ce Prince amassa cette fameuse Bibliothèque dont nous avons parlé. Démétrius de Phalère s'étoit beaucoup exercé à l'éloquence. Il excelloit dans le genre qu'on appelle temperé & orné. Son stile, d'ailleurs tranquille & pur, étoit annobli, & decoré par des métaphores brillantes & hardies, qui relevoient le fonds de son discours. On lui reproche d'avoir le premier donné atteinte à cette éloquence mâle, solide & majestueuse, qui avoit regné jusqu'alors à Athénes, & d'en avoir substitué une, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tendre & doucereuse, qui amollit les esprits, & qui rendit enfin le mauvais goût dominant.

AN. M. 3727. AV. J. C. 277. Philadelphe enrichit sa Bibliothèque.

Le tumulte des guerres, que la diversité d'intérêts excitoit entre les successeurs d'Alexandre, dans toute l'étendue de leur domination, n'empêchoit point Ptolémée Philadelphe de donner tous ses soins à la belle Bibliothèque qu'il formoit à Alexandrie,

&

& où il faiſoit ramaſſer, de tous les endroits du monde, les livres les plus rares & les plus curieux. Ayant appris que les Juifs en avoient un qui contenoit les loix de Moyſe, & l'hiſtoire de ce peuple, il forma le deſſein de le faire traduire de l'Hébreu en Grec, pour en enrichir ſa Bibliothèque. Afin d'engager le grand-Prêtre des Juifs à lui donner une copie, ou une traduction fidèle de leur loi, il publia une ordonnance, pour affranchir tous les Juifs eſclaves dans ſes Etats, avec leurs femmes & leurs enfans. Le nombre ſe trouva monter à ſix vingts mille.

Eléazar.

Après un préambule ſi avantageux, Ptolémée n'eut pas de peine à obtenir du grand Sacrificateur ce qu'il lui demandoit. Ses Ambaſſadeurs retournerent à Alexandrie, avec une bonne copie de la loi de Moyſe, écrite en lettre d'or, que le ſouverain Sacrificateur leur donna, & ſix anciens de chaque Tribu, c'eſt-à-dire, en tout, ſoixante & douze perſonnes pour la traduire en Grec. Le Roi voulut voir ces Députés, & il les combla de preſens & de marques d'amitié. Ils furent en

Verſion des Septante.

ensuite conduits dans l'île de Pharos, & logés dans une maison qui leur avoit été préparée, où on leur fournissoit en abondance tout ce qui leur étoit nécessaire. Ils se mirent au travail sans perdre de tems, & l'ouvrage fut achevé en soixante & douze jours. C'est ce qu'on appelle la version des septante. Le tout fut lu & approuvé en présence du Roi, qui admira sur tout la profonde sagesse des loix de Moyse, & renvoya les soixante & douze Députés, avec des présens d'une magnificence extraordinaire, pour eux, pour le grand-Prêtre, & pour le Temple.

Ambassade de Philadelphe aux Romains, & des Romains à Philadelphe. An. M. 3730. Av. J. C. 274. *Liv. Epist. lib. 4.*

La reputation des Romains, commençant à faire du bruit parmi les nations étrangeres, par la guerre qu'ils avoient soutenue contre Pyrrus; Ptolémée Philadelphe envoya des Ambassadeurs à Rome, pour leur demander leur amitié. Les Romains furent charmés de se voir recherchés par un si grand Roi. Pour repondre à ces honnêtetés, l'année suivante, ils envoyerent aussi une Ambassade en Egypte. Les Ambassadeurs Romains y firent voir un désintéresse-

ment, qui marquoit bien leur grandeur d'ame. Ptolémée, dans un regal qu'il leur donna, fit préſent à chacun d'eux d'une couronne d'or: ils la reçurent pour ne le pas déſobliger, en refuſant l'honneur qu'il leur faiſoit: mais le lendemain matin, ils allerent mettre ces couronnes ſur la tête des ſtatues du Roi, qui étoient dans les places publiques de la ville. A leur audience de congé, le Roi leur ayant fait des préſens conſidérables, ils les reçurent comme ils avoient fait les couronnes; mais dès qu'ils furent arrivés à Rome, avant que d'aller au Sénat rendre compte de leur Ambaſſade, ils les mirent tous dans le tréſor public; & par ces deux belles actions, ils firent voir, qu'en ſervant le puplic, les gens de bien ne doivent ſe propoſer d'autre avantage pour eux-mêmes, que l'honneur de ſe bien acquiter de leur devoir. La République ne ſe laiſſa pas vaincre ici en nobleſſe de ſentimens. Le Sénat & le peuple voulurent qu'on donnât aux Ambaſſadeurs, pour les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat, une ſomme équivalente à ce qu'ils avoient remis dans

dans le trésor public. Voilà un beau combat de gloire & de générosité, où l'on ne sait à quel parti attribuer la victoire. On voit ici, dit un Historien, trois modèles : de libéralité dans Ptolémée, de désintéressement dans les Ambassadeurs, d'équité dans le peuple Romain. Valer. Max.

Une revolte suscitée en Egypte par Magas, frere de mere de Philadelphe, donna beaucoup d'occupation à ce Prince ; mais il la dissipa par ses soins & sa diligence à y porter un prompt remede, & elle n'eut aucune mauvaise suite. Magas Roi de Cyrene & de Lybie, qu'il avoit usurpés sur son frere, fit faire des ouvertures d'accommodement à Ptolémée, & lui fit proposer le mariage de Bérénice sa fille unique, avec le fils aîné de Ptolémée, & de lui donner tous ses Etats pour dot. La négociation réussit, & la paix se fit à ces conditions. AN. M. 3739. AV. J. C. 265. *Pausan. in Att. p.* 12. & 13.

Ptolémée ayant à cœur d'enrichir son Royaume, imagina un moyen d'y attirer tout le commerce de l'Orient, qui se faisoit par mer, & dont AN. M. 3645. AV. J. C. 359.

Canal de communication aux deux mers. *Theocrit. Ibid.* 17. *Athen. l.* 5. *p.* 203.

les Tyrans avoient été en poſſeſſion juſques-là. Pour attirer ce commerce dans ſon Royaume, il fit bâtir une ville ſur la côte occidentale de la mer rouge, qu'il nomma Bérénice, du nom de ſa mere; & pour faciliter le tranſport des marchandiſes, il fit conſtruire un canal qui aboutiſſoit au Nil, ſur lequel elles deſcendoient à Alexandrie. Et pour proteger le commerce en même tems qu'il le facilitoit, il équipa deux puiſſantes flottes; l'une dans la mer rouge, & l'autre dans la mer méditerranée. Avec des forces ſi formidables, non ſeulement il mit à couvert de toute inſulte ceux qui faiſoient le trafic; mais il tint auſſi, tant qu'il vecut, dans une entiere ſujetion, la plû-part des provinces maritimes de l'Aſie Mineure; comme la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, & la Carie juſqu'aux Cyclades.

Vers ce tems là Antiochus Roi de Syrie déclara la guerre à Ptolémée. Cette guerre fut de longue durée, fort violente, & eut des ſuites très funeſtes pour Antiochus. Dans le tems qu'il étoit occupé à cette guer-

re

re d'Egypte, toutes les provinces Orientales de son Empire se revolterent, & secouerent le joug : de sorte que ce Prince perdit tout ce qu'il possedoit au delà du Tigre, sans faire aucun progrès dans l'Egypte. Ces pertes le firent songer à se debarasser de la guerre qu'il avoit avec Ptolémée, & la paix se fit entr'eux. Ptolémée accablé d'infirmités & de chagrins, que lui causoit la perte qu'il venoit de faire d'une de ses femmes, qu'il aimoit jusqu'à l'adoration, mourut dans la 63. année de son âge après un Regne de trente-huit ans. Il eut pour Successeur son fils Ptolémée surnommé Evergette, qu'il avoit eu de sa premiere femme Arsinoe fille de Lysimaque. Le second de ses deux fils porta le nom de son Ayeul maternel Lysimaque, & son frere le fit mourir pour rebellion. Sa fille Bérénice fut mariée à Antiochus Theus Roi de Syrie.

Arsinoé. Mort de Philadelphe. AN. M. 3757. AV. J. C. 247. *Athen. l. 12. p. 10.*

Quoique Ptolémée Philadelphe ait eu de grandes qualités, on ne peut pas néanmoins le proposer comme le modelle parfait d'un bon Roi ; parce qu'elles étoient contrebalancées par

Son caractère.

des défauts non moins considerables. Il deshonora le commencement de son regne, par le ressentiment qu'il fit paroître contre un homme d'un rare mérite (c'étoit Démétrius de Phalère,) parce qu'il avoit donné à son pere un conseil contraire à ses interêts; mais conforme à l'équité & au droit naturel. Le luxe & l'amour des plaisirs, suites presque naturelles de l'abondance, amollirent extrêmement son courage. Il est vrai qu'il se distingua beaucoup par son amour pour les arts, les sciences & les savans. Nous avons vû jusques où il porta l'amour & le goût des livres, n'épargnant aucune depense pour augmenter, & enrichir la Bibliotheque que son pere avoit commencée, qui leur a fait à l'un & à l'autre autant d'honneur, que toutes les conquêtes qu'ils ont pû faire. Pour perpétuer dans ses Etats le goût qu'il avoit pour les sciences, il y établit des écoles publiques, & des Academies qui s'y sont conservées long-tems avec une grande réputation. Il aimoit à s'entretenir avec les savans; & comme tout ce qu'il y avoit d'hommes habiles

en

en tout genre, s'empreſſoient de lui faire leur cour, il tiroit de chacun d'eux, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, comme la quinteſſence, & la fleur des ſciences dans leſquelles ils excelloient. On peut regarder comme le fruit de ces entretiens, tous ce qu'il fit dans la longue durée de ſon regne, pour faire fleurir le commerce dans ſes Etats; & jamais Prince n'y a mieux réuſſi que lui.

ARTICLE II.

Ptolémée Evergette venge la mort de Bérénice ſa ſœur, & de ſon neveu.

A peine Evergette étoit-il monté ſur le trône, qu'il ſe trouva comme forcé de lever une forte armée, pour venger la mort de ſa ſœur Bérénice Reine de Syrie, & de ſon fils, que Laodice ſa rivale avoit fait égorger, après avoir empoiſonné Theus ſon mari. Quand ce Prince vit que tous ſes efforts, pour ſauver la Reine ſa ſœur & ſon fils, étoient inutiles, il ne ſongea plus qu'à tirer vengeance de leur mort, d'une ma-

AN. M. 3758. AV. J. C. 246. *Juſt. l. 27. c. 1. Hieron. in Daniel. Plin. l. 7. cap. 11. Valer. Max. l. 9. c. 14.*

niere éclatante. Il joignit ſes troupes à celles d'Aſie, qui étoient venues également au ſecours de la Princeſſe. Ptolémée qui commandoit ſes troupes, fit tout ce qu'il voulut pour ſatisfaire ſa juſte indignation. Non ſeulement il fit mourir Laodice, mais il ſe rendit maître de toute la Syrie & de la Cilicie; enſuite il paſſa l'Euphrate, & ſoumit tout juſqu'à Babylone & au Tigre.

Ses conquêtes.

Après cette expédition, ce Prince retourna en Egypte. Il remporta juſqu'à quarante mille talens, & une quantité prodigieuſe de vaſes d'or & d'argent, & de ſtatues, juſqu'au nombre de deux mille cinq cens, dont une partie étoient les Idoles d'Egypte, que Cambyſe, quand il en eut fait la conquête, avoit emportées en Perſe. Ptolémée gagna le cœur de ſes Sujets, en rendant ces idoles à leurs anciens Temples, à ſon retour de cette expédition. Cela lui valut le ſurnom d'Evergette, qui veut dire bienfaiteur: titre qui caracteriſe véritablement les Rois, dont la ſolide grandeur conſiſte à pouvoir, & à vouloir faire du bien

à

à leurs sujets. En revenant de cette expédition, Evergette passa par Jérusalem, & y offrit au Dieu d'Israël un grand nombre de Sacrifices, pour lui faire hommage des victoires qu'il avoit remportées sur le Roi de Syrie, & lui donna par là visiblement la preference sur les Dieux d'Egypte.

Joseph. contr. Appian. l. 2.

Cependant Séleucus Roi de Syrie, que la crainte des troubles domestiques avoit retenu dans ses Etats, voyant Ptolémée de retour en Egypte, se mit en campagne pour reprendre sur ce Prince ce qu'il lui avoit enlevé. Son armée fut battue par Ptolémée: il perdit plus de la moitié de ses troupes, & se sauva lui-même à Antioche avec très peu de monde. Peu de tems après Ptolémée s'accommoda avec Séleucus, lui accorda la paix, & il y eut une trêve conclue pour dix ans. Ce Prince, profitant des douceurs de la paix, s'appliquoit à cultiver les sciences dans son Royaume, & à augmenter la Bibliotheque de ses peres de toutes sortes de livres. Il mourut après un regne de vingt-cinq ans. C'est le dernier de cette race qui ait eu de la moderation,

AN. M. 3783. AV. J. C. 221.

Mort de Ptolémée Evergette.

& quelque vertu. Presque tous ceux qui vinrent après lui, furent des monstres de debauche & de scélerateſſe. Ptolémée son fils, surnommé Philopator lui succéda.

Guerre entre Philopator & Antiochus *Polyb. l. 5. p. 402.*

Dès que ce Prince fut assis sur le trône à la place de son pere, auquel il venoit de succeder, il eut à soutenir une guerre de la part d'Antiochus Roi de Syrie, qui vouloit recouvrer la Célé-Syrie sur l'Egyptien. Mais ce Prince trouva les passages, pour entrer dans cette province, si bien fortifiés, & si bien defendus par Théodote Etolien, à qui Ptolémée avoit confié le gouvernement de cette province, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas sans pouvoir passer outre. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ses troupes dans l'Orient hâta encore sans doute sa retraite, & lui fit remettre son entrepriſe sur la Célé-Syrie à un autre tems, pour pouvoir marcher promptement contre les provinces revoltées de l'Orient. Et ce ne fut en effet que dix ans après, qu'il recommença tout de nouveau cette guerre, & qu'il se mit en état de la pouſ-

ſer

ſer avec vigueur. Il ouvrit la campagne par le ſiege de Séleucie; il l'inveſtit, la prit d'aſſaut, & en chaſſa tous les Egyptiens. Enſuite il marcha en diligence dans la Célé-Syrie, dont Téodote l'Etolien, qui en étoit le gouverneur pour Ptolémée, lui promettoit de le mettre en poſſeſſion. Ce Téodote eſt le même, qui, dix ans auparavant, avoit defendu ſi courageuſement l'entrée de cette province contre Antiochus, avoit repouſſé ce Prince avec tant de vigueur, & l'avoit obligé de ſe retirer, & d'abandonner ſon entrepriſe. Le gouverneur, qui étoit un excellent officier, ſe détermina à cette trahiſon, pour ſe venger d'un affront qu'il avoit injuſtement reçu de la part de la cour. Antiochus trouva dans les villes de Tyr & de Ptolémaide, les magazins que Ptolémée y avoit mis pour le ſervice de ſon armée; & une flotte de quarante voiles. Antiochus pouſſant ſes conquêtes, emporta pluſieurs autres villes par force; d'autres ſe ſoumirent volontairement. Enfin il ſe rendit maître de Damas, Capitale de la Province, & par là de preſque tout le pays. Il finit cette campa-

gne par le siege de Dora. Cette place se trouva si forte, & fut si bien defendue, qu'il lui fut impossible de la prendre. Il fut même obligé d'accepter une trêve de quatre mois avec Ptolémée.

Trêve entre les deux puissances. *Polyb. l. 5. p. 409-415.*

Pendant cette trêve on travailla à un traité entre les deux couronnes; mais les deux partis ne cherchoient qu'à gagner du tems, pour se mettre en état de recommencer la guerre avec de plus grandes forces. Comme on ne convint de rien, on revint en effet à la voye des armes. Ptolémée donna le commandement des troupes de terre à Nicolas Etolien, & celui de sa flotte à Périgène. Antiochus cependant ne demeuroit pas dans l'inaction. Il disposoit toutes choses par terre & par mer, pour une attaque vigoureuse. Il donna le commandement de sa flotte à Diogénete son Amiral, & se mit lui-même à la tête de son armée de terre. Antiochus ayant rencontré Nicolas, qui gardoit le passage du mont Liban, le battit & le força de se retirer avec perte de quatre mille hommes. Pendant qu'Antiochus attaquoit Nicolas par

AN. M. 3786. AV. J. C. 218.

par terre, les flottes commencerent à se battre. Sur mer les choses furent assez égales; mais sur terre, Antiochus eut l'avantage. Ce Prince profitant de sa victoire, soumit la Galilée & le pays de Galaad. Après cette expédition, il ramena ses troupes à Ptolémaïde, où il leur donna des quartiers d'hyver.

Au printems on se mit en campagne. Ptolémée se mit à la tête de ses troupes, les conduisit au travers des deserts, & vint camper à Raphia entre Rhinocorura & Gaza. Ce fut là que les armées ennemies se rencontrerent. Les deux Rois, resolus de decider leur querelle, rangerent leurs armées en bataille *. L'issue du combat fut, qu'Antiochus, à la tête de son aile droite, defit l'aile gauche des ennemis. Mais pendant que, par une ardeur inconsiderée, il s'échaufoit à la poursuite des fuyards, Ptolémée, qui avoit eu le même succès à l'autre aile, chargea en flanc le cen-

Bataille de Raphia. AN. M. 3787. AV. J. C. 217. *Polyb. l. 5. p. 421.*

* Cette bataille concourt avec celle qu'Annibal gagna sur le Lac de Thrasimene contre le Consul Flaminius.

centre d'Antiochus, & le rompit avant que ce Prince pût revenir à son secours. Il fut donc obligé de se retirer, après avoir eu dans cette bataille dix mille hommes de tués, & quatre mille faits prisonniers. Se voyant par là hors d'etat de tenir la campagne contre Ptolémée, il abandonna toutes ses conquêtes à son ennemi, & ramena à Antioche ce qu'il put ramasser des débris de son armée. Des qu'il y fut arrivé, il envoya des Ambassadeurs à Ptolémée pour lui demander la paix, offrant de céder la Célé-Syrie & la Palestine, qui faisoient leur different. Ptolémée la lui accorda de bonne grace, & la paix fût conclue à ces conditions.

Polyb. l. 5. p. 428. Just. l. 30. c. 1.

Quelque tems après, les Romains envoyerent des Députés vers Ptolémée & Cléopatre sa femme, qui s'appelloit aussi Arsinoé, & Euridice, pour renouveller avec l'Egypte leur ancienne amitié & leur ancienne alliance. Ils porterent pour présent au Roi une robe & une tunique de pourpre, avec une chaise d'ivoire; & à la Reine une robe brodée, & une écharp-

charpe de pourpre. De tels présens nous marquent l'heureuse simplicité qui regnoit alors chez les Romains.

Philopator, depuis la célebre victoire qu'il remporta à Raphia sur Antiochus, s'étoit livré à toutes sortes de plaisirs, & de debauches. En effet, il ne se peut rien imaginer de plus debauché & de plus abominable que la vie de Philopator pendant tout son regne. On croit qu'il avoit empoisonné son pere; & c'est ce qui lui fit donner le surnom de Philopator * par Antiphrase. Il fit mourir ouvertement sa mere Bérénice, & son frere unique Magas. Il se defit aussi de sa femme, qui étoit sa sœur. Enfin, ce Prince usa si fort, par ses intemperances, un corps vigoureux & robuste, qu'il mourût, comme cela arrive à la plû-part de ceux qui s'abandonnent aux plaisirs, avant d'être arrivé au milieu de sa course. Il n'avoit gueres que vingt ans, quand il monta sur le trône; & il ne l'occupa que dix-sept. Son fils,

Pto-

* Amateur de son pere.

Ptolémée Epiphane lui succeda à l'âge de cinq ans.

Epiphane succede à son pere. AN. M. 3800. AV. J. C. 204. *Justin. l. 30. c. 2. Polyb. l. 13. pag. 712-720.*

Nous venons de voir, comment Ptolémée Philopator, usé de debauches & d'excès, avoit fini sa vie après un regne de dix-sept ans. Antiochus Roi de Syrie, & Philippe Roi de Macédoine, pendant la vie de ce Prince, avoient paru fort attachés à ses intérêts, & toujours prêts à lui donner du secours. A peine fut-il mort, laissant après lui un jeune enfant, que les loix de l'humanité & de la justice les obligeoient de ne point troubler dans la possession du Royaume de son pere, qu'ils font entr'eux une ligue, & qu'ils s'animent l'un l'autre à partager cette succession, & à se defaire du légitime héritier. Ces Princes, dit Polybe, se conduisirent dans cette demarche d'une maniere si ouvertement injuste & violente, qu'on leur appliqua ce qu'on dit ordinairement des poissons; qu'entre ces animaux, quoique de même espece, les petits sont la proie des gros.

Le jeune Roi est mis sous la tu-

La cour d'Egypte, dans le danger où la mettoit l'union de Philippe

lippe & d'Antiochus contre ſon Roi pupille, avoit eu recours aux Romains, pour implorer leur protection, & leur offrir la tutelle du Roi, & la Régence de ſes Etats pendant ſa minorité; aſſurant que le feu Roi l'avoit ainſi recommandé à ſa mort. Les Romains qui avoient intérêt d'empêcher que ces deux Princes ne ſe fortifiaſſent, par l'augmentation de tant de riches provinces qui compoſoient l'Empire d'Egypte, n'héſiterent point d'accepter la tutelle; & en conſequence, ils nommerent trois Députés, qui furent chargés de notifier aux deux Rois conféderés, qu'ils euſſent à ceſſer d'inquieter les Etats de leur pupille: qu'autrement ils ſeroient obligés de leur faire la guerre. Il n'y a perſonne qui ne ſente, que c'eſt faire un digne uſage de ſa puiſſance, que de ſe déclarer ſi généreuſement pour un Roi, & pour un pupille opprimé. Les Députés, après avoir notifié aux deux puiſſances liguées les ordres du Sénat, paſſerent en Egypte, y prirent poſſeſſion de la tutelle de Ptolémée au nom des Romains, & y mirent ordre aux affaires

telle des Romains. AN. M. 3803. AV. J. C. 201. *Juſtin. lib. 30. cap. 2. Valer. Max lib. 6. cap. 6. Liv. l. 31. n. 12-18.*

res. Ils confierent la garde & l'éducation du jeune Prince à Ariſtoméne Acarnanien de nation, & l'établirent pour premier Miniſtre. Cet Ariſtoméne avoit vieilli dans la cour d'Egypte, & il s'acquita avec beaucoup de prudence & de fidelité de l'emploi qui lui fut confié.

Miniſtere d'Ariſtoméne.

Pendant ſon Miniſtère, il ſe forma une conſpiration contre la vie du jeune Prince. Scopas en étoit l'auteur. Cet officier ſe voyant à la tête des troupes étrangeres, dont la plû-part étoient Etoliennes, auſſi bien que lui, crut qu'avec un corps ſi formidable, il lui ſeroit facile, pendant la minorité du Roi, d'uſurper la couronne. Son plan étoit déja formé; & s'il n'eut pas laiſſé échaper l'occaſion, en s'amuſant à conſulter & à déliberer avec ſes amis, au lieu d'agir, il y auroit certainement réuſſi. Ariſtoméne, informé du complot, le fit arrêter. Le Conſeil l'examina: il fut convaincu & exécuté avec tous ſes complices.

Epiphane declaré Majeur.

Quand on eut puni les auteurs de la conjuration, & qu'on l'eut entierement aſſoupie, le Roi fut déclа-

claré Majeur, quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge marqué pour cette cérémonie ; & il fut mis sur le trône avec beaucoup de pompe & de solemnité. Le gouvernement lui fut mis par là entre les mains, & il commença à prendre connoissance des affaires. Tant qu'Aristoméne continua à les conduire sous lui, tout alla fort bien, & Ptolémée s'attiroit l'approbation & les applaudissemens de tout le monde ; mais depuis qu'il commença à se degoûter de cet habile & fidele Ministre, & que peu de tems après, il l'eut fait mourir, pour se défaire d'un homme dont la vertu l'embarrassoit, tout le reste de son regne ne fut plus qu'un desordre continuel ; il ne suivit plus dans le gouvernement d'autres guides que ses passions, & traita ses sujets avec une cruauté Tyrannique.

Les Egyptiens ne pouvant soufrir les violences & les injustices auxquelles ils se trouvoient exposés tous les jours, commencerent à cabaler, & à faire des associations contre le Roi, qui les opprimoit. Pour se tirer

Conspiration contre ce Prince. *Polyb. in Excerpt. p. 113.* Mort. d'Epiphane.

rer de ces embarras, Epiphane choisit pour premier Ministre Polycrate, homme de cœur & de tête, qui avoit une grande expérience des affaires, tant en paix qu'en guerre. Avec l'aide de cet habile Ministre, il vint à bout des rebelles. Il obligea leurs chefs, qui étoient les plus grands Seigneurs du pays à capituler, & à se soumettre à certaines conditions. Mais quand il les eut en son pouvoir, il leur manqua de parole; & après avoir exercé sur eux plusieurs cruautés, il les fit tous mourir. Cette lâche perfidie le jetta dans de nouveaux embarras, dont l'habileté de Polycrate le tira encore.

Ce Prince, après avoir soumis les rebelles au-dedans de son Royaume, conçut le dessein d'attaquer Séleucus Roi de Syrie. Lorsqu'il commençoit à se former un plan de cette guerre, un de ses principaux officiers lui demanda, où il prendroit de l'argent pour l'exécuter. Il repondit, que ses amis étoient son argent. Les courtisans conclurent de cette reponse, que le Prince, regardant leur bourse comme le seul fonds qu'il avoit

avoit pour cette guerre, ils alloient tous être ruinés. Pour prévenir ce malheur, auquel ils étoient plus sensibles qu'à leur devoir, ils firent empoisonner le Roi à l'âge de 29 ans, & terminerent en même tems son projet & sa vie, après un regne de 24 ans. Ptolémée Philométor son fils, âgé de six ans, lui succeda. Cléopatre sa mere fut déclarée régente. Cette Princesse s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de soin & de prudence; mais étant morte cette année, la régence tomba entre les mains de Lénée, grand Seigneur du pays, & l'éducation du Prince fut commise à Eulée Eunuque.

Mort d'Epiphane. Ptolémée Philométor lui succede. AN. M. 3824. AV. J. C. 180. *Hieron. Dan.*

Dès que Lénée fut en charge, il fit demander la Célé-Syrie & la Palestine à Antiochus Epiphane. Cette demande fut bien-tôt une source de guerre, qui ne tarda pas à éclater entre les deux Rois. Ptolémée Philométor étant entré dans sa quinzieme année, fut declaré majeur. On fit de grands préparatifs à Alexandrie pour la solemnité de son couronnement, comme on le pratiquoit en Egypte. Antiochus, qui

I. Macab. 4. 11. 12.

s'étoit

Guerre entre Philométor & Antiochus Epiphane.

s'étoit préparé à la guerre, dont il se voyoit menacé du côté de l'Egypte pour les provinces mentionnées, se trouvant en état de la commencer, resolut de ne la pas attendre dans ses Etats, & de la porter lui-même dans ceux de son ennemi. Il se mit donc à la tête de son armée & marcha vers la frontiere de l'Egypte. L'armée de Ptolémée, & la sienne se joignirent entre le mont Casius & Péluse, & l'on en vint à une bataille, où Antiochus remporta la victoire, dont il profita si bien, qu'il mit la frontiere en état de servir de barriere, & d'arrêter tous les efforts que pouvoit faire l'Egypte, pour regagner ces provinces. Ce fut là sa premiere expédition contre l'Egypte. Ensuite, sans entreprendre autre chose cette année il retourna à Tyr, & mit son armée en quartier d'hiver dans les places voisines.

An. M. 3833. Av. J. C. 171. *Liv. 42. n. 9. Polyb. in Legat. cap. 71. 72. Diod. legat. 18.*

Seconde expedition d'Antiochus contre l'Egypte.

Antiochus employa tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre, pour une seconde expédition en Egypte, & dès que la saison le permit, il l'attaqua par mer & par terre. Il gagna une seconde bataille sur

sur la frontiere, prit la ville de Péluse, & entra jusques dans le cœur de l'Egypte. La ville de Memphis se rendit au vainqueur ; de sorte qu'il se vit dans peu maître de tout le reste de l'Egypte, à la reserve d'Alexandrie, qui seule tint bon contre lui. Philométor ou fut pris, ou vint se mettre lui-même entre les mains du vainqueur, qui lui laissa la liberté entiere. Ils mangeoient à la même table & vivoient en amis.

Les Alexandrins voyant Philométor entre les mains d'Antiochus, à qui il laissoit disposer, comme il lui plaisoit de son Royaume, le regarderent comme perdu pour eux, & mirent son cadet sur le trône, declarant l'autre déchu de la couronne. On lui donna dans cette occasion le nom de Ptolémée *Evergette II*, qui fut bien-tôt changé en celui de *Cacergéte*, qui veut dire mal faisant. Il eut dans la suite le sobriquet de *Phiscon* *, qui veut dire gros ventre ; parce que ses excès de table l'avoient rendu extrêmement gros & replet.

Evergete II. AN. M. 3835. AV. J. C. 169. *Porphyr. in Grac. Euseb. Scalig. Athen. l. 4. p. 184.*

Polyb. in legat. c. 82.

Antio-

* Φυσκων. Ventricosus.

Troisieme expédition d'Antiochus contre l'Egypte.

Antiochus qui eut avis de ce qui se passoit, revint pour une troisieme fois en Egypte, sous prétexte de retablir le Roi dépose; mais en effet pour se rendre maitre absolu du Royaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluse; entra par terre en Egypte, & marcha droit à Alexandrie dans le dessein d'en former le siege. Dans cette extrêmité, Evergette & Cléopatre sa sœur, qui étoient dans la place, envoyerent des Ambassadeurs à Rome, représenter le triste état où ils étoient reduits, & implorer le secours du peuple Romain. Le Sénat touché de leurs remontrances, resolut d'envoyer une Ambassade en Egypte pour mettre fin à la guerre. Les instructions des Ambassadeurs portoient, qu'ils iroient trouver d'abord Antiochus, & ensuite Ptolémée; qu'ils leur declareroient de la part du Sénat, qu'ils eussent à suspendre toutes les hostilités & à terminer la guerre; & que si l'un des deux refusoit de le faire, le peuple Romain ne le regarderoit plus comme son ami, & son allié.

Liv. l. 44. n. 19. Polyb. leg. 90.

Avant

Avant l'arrivée des Ambaſſadeurs Romains en Egypte, Antiochus voyant la reſiſtance qu'il trouvoit dans Alexandrie, dont il vit bien qu'il faudroit lever le ſiege, changea de batterie, & conclut qu'il falloit deſormais allumer & entretenir entre les deux freres, une guerre qui les affoiblit ſi fort, qu'il n'eût plus, quand il le voudroit, qu'à ſe montrer pour venir à bout de l'un & de l'autre, qui ſe trouveroient alors tout-à-fait épuiſés. Dans cette vûe, il leva le ſiege, marcha du côté de Memphis, & remit en apparence Philométor en poſſeſſion de tout le pays, excepté Péluſe, qu'il garda comme une clé, pour entrer, quand il lui plairoit, en Egypte. Après avoir ainſi diſpoſé toutes choſes, il retourna à Antioche. *Liv. lib. 45. n. 11.*

Alors Philométor commença enfin à ouvrir les yeux, & à revenir de l'aſſoupiſſement prodigieux, où l'avoit jetté ſon indolente molleſſe, & à ſentir les maux que toutes ſes revolutions lui avoient faits. Il fit dire à ſon frere, qu'il étoit diſpoſé à s'acommoder avec lui; & l'accommo- Les deux freres s'accordent.

dement se fit effectivement par le moyen de Cléopatre leur sœur, à condition que les deux freres regneroient conjointement. Philométor revint à Alexandrie; & l'Egypte eut la paix, au grand contentement des peuples, & sur tout d'Alexandrie, qui avoit beaucoup souffert de la guerre.

Dès qu'Antiochus eut appris la réünion des deux freres, il arma puissamment sur terre & sur mer, resolu de faire cette fois-ci la conquête de l'Egypte. Il se mit en marche, & alloit droit à Alexandrie, dans le dessein d'en former le siege. Il auroit infailliblement pris cette ville, & auroit réussi dans ses desseins, s'il n'eut trouvé en y allant une Ambassade de Rome, qui l'arrêta tout court, & rompit toutes les mesures qu'il avoit prises. Popilius, un des Ambassadeurs, lui présenta le Décret du Sénat; lui dit de le lire & de lui rendre sa reponse sur le champ. Antiochus, après l'avoir lû, lui dit, qu'il en delibéreroit avec ses amis, & lui rendroit sa reponse dans peu. Popilius indigné que le Roi parlât de delais, fit, avec une baguette qu'il avoit

Liv. l. 45. n. 11.

avoit à la main, un cercle sur le sable, autour d'Antiochus, & haussant la voix, *il faut*, lui dit-il, *que vous rendiez reponse au Sénat, avant que de sortir du cercle que je viens de tracer.* Le Roi étourdi d'un ordre si fier, après avoir un peu pensé en lui-même, repondit; qu'il feroit ce que le Sénat souhaitoit. Quelle hauteur, quelle fierté dans ce langage! Ce Romain, d'un seul mot, jette dans l'effroi le Roi de Syrie, & sauve celui d'Egypte. Ce qui inspiroit à l'un tant de hardiesse, & à l'autre tant de docilité, étoit la nouvelle qu'on avoit reçue tout fraichement, de la grande victoire que les Romains avoient remportée sur Persée Roi de Macédoine. Depuis ce moment tout plia devant eux, & le nom Romain devint redoutable à tous les Princes, & à toutes les Nations. *Valer. Max. Lib. 6. c. 4.*

Antiochus étant sorti de l'Egypte au jour marqué, Popilius retourna avec ses collegues à Alexandrie, où il mit le sceau & la derniere main au traité d'accommodement entre les deux freres, qui n'étoit encore qu'ébauché. De là il passa en Cypre, en ren- AN. M. 3836. AV. J. C. 168.

renvoya la flotte d'Antiochus, qui avoit remporté une victoire sur celle des Egyptiens, fit rendre toute l'Isle aux Rois d'Egypte, à qui elle appartenoit de droit, & revint à Rome rendre compte au Sénat du succès de son Ambassade. Il fut suivi de près des Ambassadeurs du Roi Antiochus, & de ceux des Rois Ptolémées & de Cléopatre leur sœur, qui venoient les uns & les autres de la part de leurs maîtres, remercier le Sénat de ses bons offices.

AN. M. 3842. AV. J. C. 162. Philométor va à Rome se plaindre de son frere. *Porphyr. in Græc. Euſ. Scalig. p. 60. & 68. Diod. in Excerpt. Vales. p. 322. Valer. Max. l. 5. cap. 1. Polyb. le-*

Quelque tems après il survint entre les deux Rois d'Egypte une brouillerie, qui alla si loin, que le Sénat de Rome ordonna aux Ambassadeurs qu'il avoit envoyés en Syrie, de passer à Alexandrie, & de faire tous les efforts pour remettre bien ensemble les deux Rois. Avant qu'ils y arrivassent, Evergette, ou Physcon, le plus jeune, avoit déja chassé son frere Philométor. Celui-ci s'embarqua pour l'Italie, & aborda à Brindes. De là, il fit le reste du chemin à pié, fort mal habillé, avec fort peu de suite, & vint demander au Sénat le secours dont il avoit besoin pour remonter sur le trône

ne. Il entra à Rome de cette maniere, & alla loger chez un peintre d'Alexandie, qui avoit une fort petite maison. Il voulut, par toutes ces circonstances, marquer mieux la misere où il étoit réduit, & émouvoir la compassion des Romains. *gat. 173. Epit. Liv. l. 46.*

Quand ont eut appris son arrivée, on le fit prier de venir au Sénat, qui lui fit des excuses, de ce qu'il n'avoit pas préparé une maison pour le loger, & de ce qu'à son entrée, il ne lui avoit pas rendu les honneurs qu'il avoit coutume de rendre aux Princes de son rang. Il l'assura que ce n'étoit pas par manque de considération pour sa personne, ni par négligence, mais que sa venue l'avoit surpris. On l'exhorta à changer d'habit, & il fut conduit par quelques Sénateurs dans une maison proportionnée à sa naissance; & on chargea un des Questeurs de le faire servir, & de lui fournir, aux dépens du public, tout ce qui lui étoit nécessaire pendant son séjour à Rome.

Lorsqu'on lui donna audience, & qu'il eut représenté son état aux Romains, ils resolurent aussitôt son rétablissement, & députerent deux Sé-

nateurs, avec le caractère d'Ambassadeurs, pour aller avec lui à Alexandrie, faire exécuter leur décret. Ils le ramenerent effectivement, & réussirent à faire l'accommodement entre les deux freres. On donna la Libye & la Cyrénaïque à Physcon. Philométor eut l'Egypte & l'Ile de Cypre; & ils furent déclarés indépendans l'un de l'autre, dans les Etats qu'on leur assignoit à chacun. Le traité & l'accommodement furent scellés par les sacrifices & les sermens ordinaires.

Accomodement entre les deux freres.

Mais les sacrifices & les sermens, n'étoient depuis long-tems, parmi la plus part des Princes, que de simples cérémonies, pour la formalité, qu'ils croyoient ne les obliger à rien: & ce sentiment n'est que trop ordinaire. Bien-tôt après, le plus jeune des deux Rois, mécontent de la portion qui lui étoit échue, en porta ses plaintes au Sénat. Il demanda que le traité de partage fut cassé, & qu'on le remit en possession de l'île de Cypre. Le Sénat, sans avoir égard aux solides raisons de l'ainé, voyant en effet que le partage n'étoit point égal, profita habilement de la querelle des deux freres,

Nouvelles brouilleries.

freres, pour diminuer les forces du Royaume d'Egypte en les divisant, & accorda au cadet ce qu'il demandoit. Car telle étoit la politique des Romains : ils mettoient à profit les querelles & les differens des Princes, pour étendre & affermir leur domination, & se conduisoient de telle façon à leur égard, que, pendant qu'ils n'agissoient que pour leur intérêt propre, on leur avoit encore obligation.

Physcon partit de Rome avec les deux Ambassadeurs Romains. Leur plan étoit de ménager une entre-vûë entre les deux freres sur la frontiere, & de les amener, par la voie de la négociation, à l'accommodement réglé par le Sénat. Mais Philométor, après avoir gagné du tems, & pris des mesures secrettes contre son frere, déclara nettement qu'il étoit resolu de s'en tenir au premier traité, & qu'il n'en feroit point d'autre. Le Sénat piqué contre ce Prince du refus qu'il faisoit d'évacuer l'île de Cypre, selon son décret, déclara qu'il n'y avoit plus ni amitié, ni alliance entre lui & les Romains, & ordonna à son Am-

baſſadeur de ſortir de Rome dans cinq jours.

Phyſcon, qui avoit trouvé le moyen de ſe rétablir dans la Cyrénaïque, s'y fit haïr ſi généralement de ſes ſujets, par ſa mauvaiſe conduite, que quelques-uns d'entr'eux ſe jetterent ſur lui, le bleſſerent en pluſieurs endroits, & le laiſſerent pour mort ſur la place. Il s'en prit à Philométor ſon frere, & dès qu'il fut gueri de ſes bleſſures, il entreprit de nouveau le voyage de Rome. Il fit ſes plaintes contre lui au Sénat, montra les cicatrices de ſes bleſſures, & l'accuſa d'avoir mis en œuvre les aſſaſſins qui avoient fait le coup. Quoique Philométor fut le Prince du monde le plus doux, & qui auroit dû être le moins ſoupçonné d'une action ſi noire & ſi barbare, le Sénat, qui étoit toujours piqué du refus qu'il avoit fait de ſe ſoumettre à ſon nouveau reglement à l'égard de l'île de Cypre, prêta l'oreille à cette fauſſe accuſation avec trop de facilité, & ne voulut pas même entendre ce que les Ambaſſadeurs de Philométor avoient à dire, pour la juſtification de leur maître. Le Sénat

Le Sénat régle un nouveau partage.

nat nomma cinq commiſſaires pour conduire Phyſcon en Cypre, & le mettre en poſſeſſion de cette île.

Cependant Philométor inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit contre lui, paſſa en Cypre pour s'oppoſer à ſon frere, le battit & l'obligea à ſe renfermer dans la ville de Lapitho, où il fut bien tôt inveſti, aſſiegé & enfin pris, & mis entre les mains de ce frere qu'il avoit ſi cruellement outragé. Après tout ce que Phyſcon avoit fait contre lui, on s'attendoit que, le tenant en ſon pouvoir, il lui feroit ſentir ſon indignation & ſa vengeance. Il lui pardonna tout; & non content d'oublier toutes ſes fautes, il lui rendit même la Libye & la Cyrénaïque, & y ajouta encore quelque dédommagement pour tenir place de l'île de Cypre qu'il retenoit. Cet acte de généroſité mit fin à la guerre entre les deux freres. Elle ne recommença plus, & les Romains eurent honte de traverſer plus long tems un Prince d'une clémence ſi extraordinaire. Il n'eſt point de lecteur qui ne rende ſecrettement un hommage d'eſtime & d'admiration, à une action ſi généreu-

Philométor s'y oppoſe. AN. M. 3847. AV. J. C. 157.

néreuse. Ce sentiment, qui sort du fonds de la nature, & qui prévient toutes les réflexions, marque quelle grandeur, quelle noblesse il y a dans l'oubli & le pardon des injures, & quelle bassesse d'ame dans le sentiment d'un vindicatif.

AN. M. 3854. AV. J. C. 150. *I. Macc. 1. 51-66.*

Quelques années après la conclusion de la paix entre les deux freres, Alexandre Roi de Syrie demanda en mariage à Philométor, Cléopatre sa fille. Elle lui fut accordée, & son pere la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébra le mariage. La bonne intelligence entre les deux Rois ne dura pas long-tems. Philométor ayant découvert un complot qu'Appollonius avoit formé contre sa vie, dans lequel Alexandre étoit entré, il lui ôta sa fille, la donna à Démétrius, & fit un traité avec lui, par lequel il s'engageoit à lui aider à remonter sur le trône de Syrie, qui lui appartenoit légitimement. Alexandre, sans perdre de tems, marcha en diligence contre les Princes ligués, & mit tout à feu & à sang autour d'Antioche. Les deux armées se battirent. Alexandre perdit la bataille, & s'enfuit avec cinq

cinq cens chevaux vers Zabdiel Prince Arabe, à qui il avoit confié ses enfans. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, on lui trancha la tête, & elle fut envoyée à Philométor, qui témoigna beaucoup de joie de la voir. Cette joie ne fut pas de longue durée : car il mourut peu de jours après, d'une blessure qu'il avoit reçue dans le combat, après avoir regné trente-cinq ans.

Mort de Philométor. AN. M. 3859. AV. J. C. 145. *Just. l. 38. c. 8. Valer. Max. l. 9. cap. 1. & 2. Joseph. contr. Appian. l. 2. Valer. Max. lib. 9. cap. 1.*

Cléopatre Reine d'Egypte, après la mort de son mari, qui étoit aussi son frere, tâcha de mettre la couronne sur la tête du fils qu'elle avoit eu de lui. Comme il étoit encore en bas âge, d'autres travaillerent à la procurer à Physcon. Il se trouva alors à Alexandrie un Ambassadeur Romain, nommé Thermus, qui, par sa médiation, amena les choses à un accommodement. On convint que Physcon épouseroit Cléopatre, qu'il éleveroit son fils, qui seroit déclaré héritier de la couronne, & que Physcon l'auroit en attendant, pendant toute sa vie. Il n'eut pas plûtôt épousé la Reine, & pris par là possession du Royaume, que le jour même des noces

il tua son fils entre ses bras. Dans la suite s'étant dégoûté de la mere, il devint passionné pour une fille qu'elle avoit eue de Philométor, qui portoit aussi le nom de Cléopatre. Il commença par lui faire violence : ensuite il l'épousa, après avoir chassé sa mere.

Excès & cruautés de Physcon.

Ce Prince se fit bientôt haïr des habitans d'Alexandrie, dont le plus grand nombre, pour se soustraire à sa cruauté, prit le parti de deserter la ville, & de se retirer dans des pays étrangers. Avec ces exilés volontaires, sortirent d'Egypte les sciences & les belles lettres, qui, depuis les regnes des Ptolémées, avoient toujours été protégées à Alexandrie. Il arriva de là que les sciences & les beaux arts commencerent à renaître en Gréce, dans l'Asie mineure, dans les îles, en un mot par tout où ces illustres refugiés les porterent. Car les guerres continuelles des successeurs d'Alexandre, avoient presque éteint les sciences dans ces pays là.

ANN. M. 3868. Av. J. C. 136.

Physcon pour repeupler la ville d'Alexandrie, fit publier un Edit dans tout les pays du voisinage, qu'on feroit de grands avantages à ceux qui vou-

voudroient venir s'y établir, de quelque nation qu'ils fussent. Il se trouva assez de gens que ce parti accommodoit. Par ce moyen Alexandrie se repeupla dans peu. Mais Physcon se fit bien-tôt redouter & haïr des nouveaux habitans. Pour les mettre hors d'état de lui nuire, un jour que l'assemblée, où se faisoient les exercices, étoit fort nombreuse, il fit passer au fil de l'épée tous les jeunes gens de la ville, qui en faisoient toute la force. Tout le peuple en fureur courut mettre le feu au palais pour l'y bruler: mais il en étoit déja sorti, quand ils y arriverent, & il se sauva en Cypre avec sa femme Cléopatre, & son fils Memphitis. Le peuple mit le Gouvernement entre les mains de Cléopatre qu'il avoit répudiée. Dans la crainte que les Alexandrins ne prissent pour Roi son fils, à qui il avoit donné le Gouvernement de la Cyrénaïque, il le fit venir auprès de lui, & le fit mourir dès qu'il fut arrivé. Cette barbarie irrita plus que jamais les esprits contre lui. On abbatit & on brisa toutes ses statues à Alexandrie. Il crut que c'étoit Cléopatre qui avoit porté le peu-

Justin. l. 38. c. 8. & 9. Valer. Max. l. 9. c. 2. & 7. Orosius lib. 5. cap. 10. Epit. Liv. l. 59. 60. Diod. in Excerpt. Vales. p. 374. 376. Joseph. Ant. 13. 17.

AN. M. 3874. AV. J. C. 130.

peuple à cette action, & pour s'en venger, il fit égorger devant lui Memphitis qu'il avoit eu d'elle, jeune Prince bienfait, & de grande espérance. Il l'envoya à la Reine dans une caisse, coupé par morceaux avec la tête entiere, afin qu'elle le reconnût. Ce fut le bouquet qu'il lui fit présenter le jour anniversaire de sa naissance. On ne sauroit croire & exprimer, l'horreur que la vûe de ce triste spectacle excita contre le tyran, tant à la Cour que parmi le peuple. On courut aux armes, & on ne songea qu'à empêcher ce monstre de jamais remonter sur le trône.

AN. M. 3876. AV. J. C. 128. On forma une armée dont le commandement fut donné à Marsyas, que la Reine avoit nommé Général. Physcon de son côté, en leva une aussi, & l'envoya contre les Alexandrins. Les troupes de la Reine furent battues & presque toutes taillées en piéces. Cléopatre, reduite à la derniere extrêmité par la perte de son armée, & destituée de tout secours, mit tous ses trésors sur des vaisseaux, & se refugia auprès de Cléopatre sa fille, Reine de Syrie. Physcon, desque Cléo-

AN. M. 3877. AV. J. C. 127. patre

patre eut abondonné Alexandrie, y retourna, & rentra en poſſeſſion du Gouvernement. Car depuis la défaite de Marſyas, & la fuite de Cléopatre, il n'y avoit plus perſonne en état de l'en empêcher. Enfin ce Prince, après avoir regné ving-neuf ans depuis la mort de ſon frere Philométor, mourut à Alexandrie; & par ſa mort l'Egypte ſe trouva délivrée d'un monſtre, qui, par ſes crimes inouïs, avoit été le fleau de cet Etat. On n'a jamais vû en effet de regne plus tyrannique, ni plus rempli de crimes que le ſien. Sa mort.

Phyſcon eut pour ſucceſſeur au trône & à ſes cruautés ſon fils ainé Ptolémée, ſurnommé *Lathyre*. En mourant il avoit laiſſé trois fils. Le premier nommé Apion étoit un fils naturel, qu'il avoit eu d'une concubine. Les deux autres étoient légitimes. Il les eut de Cléopatre ſa niéce, qu'il épouſa après avoir repudié ſa mere. L'ainé s'appelloit Lathyre, & l'autre Alexandre. Il laiſſa par ſon teſtament le Royaume de la Cyrénaïque à Apion, & celui d'Egypte à ſa veuve Cléopatre, & celui de ſes deux fils qu'elle choiſiroit elle même. Cléopatre croiant

AN. M. 3887. AV. J. C. 117. *Juſtin. l. 39. c. 3. 4. & 5. Appian. in Mithrid. ſub finem & in Syr. pag. 132. Strab. l. 17. p. 795. Plin. lib. 2. c. 67. Porphyr. in Græc. Euſeb. Scaliger. Joſeph.*

Antiq. 13. 18. Diod. in Excerpt. Vales. p. 885.

ant qu'Alexandre ſeroit le plus complaiſant, ſe déterminoit à le prendre: mais le peuple ne voulut pas ſouffrir qu'on fit perdre à l'autre ſon droit d'aineſſe, & obligea la Reine à le faire revenir de Cypre, où elle l'avoit fait releguer par ſon pere, & à l'aſſocier avec elle à la couronne. Avant qu'on lui fit prendre poſſeſſion du trône a Memphis ſelon la coutume, elle l'obligea à repudier Cléopatre ſa ſœur ainée qu'il aimoit beaucoup, & à prendre Séléne ſa cadette, pour laquelle il n'avoit nulle inclination. De telles diſpoſitions ne promettent pas un regne fort pacifique. Ce Prince, à ſon couronnement, prit le titre de *Soter*. Quelques Auteurs lui donnent celui de Philométor: mais Lathyre eſt celui par lequel la plus part des Hiſtoriens le diſtinguent. Ce Prince ne regna pas long-tems tranquille. Cléopatre ſa mere, Princeſſe ambitieuſe, & qui ne ſongeoit qu'à retenir entre ſes mains l'autorité abſolue pendant toute ſa vie, l'obligea de ſortir d'Egypte, & de la laiſſer maîtreſſe. Elle mit à ſa place Alexandre ſon cadet; & Lathyre ſe vit forcé de ſe conten-

tenter du Royaume de Cypre, où il se retira.

Cette Princesse ne pouvant plus suporter d'associé à l'autorité suprême, ni souffrir que son fils Alexandre partageât avec elle l'honneur du trône, resolut de se defaire de lui pour regner desormais seule. Ce Prince, qui en fut averti, la prévint & la fit mourir. C'étoit un monstre que cette femme, qui n'avoit épargné ni sa mere, ni ses fils, ni ses filles; & qui avoit tout sacrifié au desir ambitieux de regner. Elle fut ainsi punie de ses crimes, mais par un autre crime qui égaloit les siens. Dès qu'on sut à Alexandrie que c'étoit Alexandre qui avoit fait mourir sa mere, cet affreux parricide le rendit si odieux à ses sujets, qu'ils ne purent plus le souffrir. Ils le chasserent, & rappellerent Lathyre, qu'ils remirent sur le trône; & il s'y maintint jusqu'à sa mort, qui arriva sept ans après son rétablissement. A compter depuis la mort de son pere, il avoit regné trente-six ans: onze conjointement avec sa mere, dix-huit en Cypre, & sept tout seul en Egypte après la mort de sa mere.

AN. M. 3923. AV. J. C. 81.

Sa

Sa fille Cléopatre, qui étoit le seul enfant légitime qu'il eut, lui succéda.

Alexandre, fils de cet autre Alexandre, qui avoit fait mourir Cléopatre sa mere, revint de Rome, où il s'étoit retiré. Il prétendoit à la couronne d'Egypte en qualité d'héritier mâle, le plus proche du dernier Roi. Mais ceux d'Alexandrie avoient déja mis Cléopatre sur le trône, & il y avoit six mois qu'elle y étoit, quand Alexandre arriva. Pour accommoder le différent, on convint que Cléopatre & lui se marieroient ensemble, & regneroient conjointement. Mais Alexandre, qui ne la trouvoit pas à son gré, ou qui ne vouloit point d'associée à la couronne, la fit mourir dix-neuf jours après leur mariage, & regna seul quinze ans. Les meurtres & les parricides alors n'étoient plus comptés pour rien; & si l'on pouvoit s'exprimer ainsi, ils étoient passés en usage parmi les Princes & les Princesses.

Ptolémée Auléte monte sur le Trône. AN. M. 3939.

Les Alexandrins lassés du Gouvernement d'Alexandre, se souleverent, le chasserent, & appellerent Ptolémée Auléte. C'étoit un batard de Lathyre, qui

qui n'avoit point eu de fils légitime. Il fut surnommé *Aulète*, c'est-à-dire *joueur de flute*, parce qu'il se piquoit si fort de bien jouer de la flute, qu'il en voulut disputer le prix dans les jeux publics. Alexandre ainsi chassé, je retira à Tyr, pour attendre quelque occasion favorable de remonter sur le trône. Il ne s'en présenta point, & il y mourut quelque tems après. Comme il ne laissoit point d'enfans mâles, ni aucun Prince légitime du sang Royal, il fit le peuple Romain son héritier. Le Sénat craignant que le peuple Romain, en acceptant cette succession, ne marquât trop clairement un dessein formé d'envahir de même tous les autres Etats, ne jugea pas alors à propos de prendre possession des Royaumes qui lui avoient été legués par le Testament d'Alexandre. Mais aussi, pour montrer qu'il ne renonçoit pas à son droit, il resolut de recueillir une partie de la succession, & envoya des Deputés à Tyr, pour demander les effets que ce Roi y avoit laissés en mourant.

A v. J. C. 65. *Sueton. in Jul. Cæs. l.* 11. *Trogus in prol.* 39. *Appian. in Mithrid. p.* 251.

Tous les Rois d'Egypte, depuis plusieurs générations, avoient été amis

amis & alliés de Rome. C'étoit un moyen sûr pour Ptolémée de se faire reconnoitre autentiquement Roi d'Egypte par les Romains, que de se faire déclarer leur allié. Mais autant qu'il lui étoit important d'avoir cette qualité, autant lui étoit-il difficile de l'obtenir. La mémoire du testament de son prédécesseur étoit encore toute recente, & le surnom de *joueur de flute*, que Ptolémée s'étoit attiré, l'avoit mis en aussi mauvaise estime à Rome, qu'en Egypte.

Suet. in Jul. Cæs. C. 54. Auléte est declaré allié du peuple Romain.

Il ne desespera pourtant pas de venir à bout de son entreprise. Toutes les voyes qu'il prit pour arriver à son but, furent long-tems inutiles; & il y a apparence qu'elles l'auroient toûjours été, si Cesar n'eut jamais été Consul. Cet esprit ambitieux, qui croyoit bons tous les moyens, & tous les expédiens qui le conduisoient à ses fins, accablé de dettes immenses, & trouvant ce Roi disposé à mériter à force d'argent, ce qu'il ne pouvoit obtenir de droit, lui vendit l'alliance de Rome, aussi cherement qu'il la voulut achetter, & en reçut, tant pour lui que pour Pompée, dont le crédit

crédit lui fut néceſſaire pour y faire conſentir le peuple, près de ſix mille talens. A ce prix il fut déclaré ami, & allié du peuple Romain.

Les levées extraordinaires de deniers, qu'il fut obligé de faire pour payer cette ſomme énorme, acheverent d'aigrir contre lui ſes ſujets, qui étoient déja aſſez mécontens, de ce qu'il n'avoit pas voulu revendiquer l'île de Cypre, comme un ancien appanage de l'Egypte. Dans cette diſpoſition, ils ſe ſouleverent contre lui avec tant de violence, qu'il prit le parti de s'enfuir. Il cacha ſi bien ſa route, qu'on crut en Egypte qu'il étoit péri, ou l'on feignoit de le croire. On déclara Reine à ſa place l'ainée des trois filles qu'il avoit, nommée Bérénice, quoi qu'il eût deux fils, parce qu'ils étoient beaucoup plus jeunes.

Il eſt chaſſé d'Egypte. AN. M. 3946. AV. J. C. 58.

Cependant Ptolémée ayant abordé à l'île de Rhodes, alla conſulter le célébre Caton d'Utique, qui étoit dans l'île depuis quelque tems. Le ſage Romain lui fit ſentir la faute qu'il avoit faite de ſortir de ſon Royaume. Il lui conſeilla d'y retourner, &

Plut. in Caton. Utic. pag. 776.

& de s'y raccommoder avec ses sujets. Il lui offrit pour cela sa médiation & ses bons offices. Aulète goûta ce conseil, mais il fut detourné de le suivre par des amis qu'il avoit avec lui, qui étoient gagnés par Pompée, pour le faire aller à Rome demander son rétablissement. Ce Prince eut tout le tems de se repentir, de n'avoir pas déferé aux sages avis de Caton, quand il se vit à Rome reduit à solliciter son affaire de porte en porte, chez chaque Magistrat, comme un simple particulier. Pompée le logea chez lui, & n'oublia rien pour le servir. Sa faction en effet lui fit obtenir ce qu'il demandoit. Le Consul Lentulus, à qui la Cilicie étoit échue par le sort, fut chargé de rétablir Aulète sur le trône. Mais la faction opposée à ce Prince rendit le décret inutile; de sorte que ce Prince fut obligé de partir de Rome sans avoir rien fait. Il se retira à Ephèse dans le Temple de la Déesse, attendant quelque événement qui pût le rétablir.

Plin. l. 33. c. 10. Diod. l. 39. p. 97. 98. Cic. ad famil. l. 1. ep. 1. 4. &c.

AN. M. 3947. AV. J. C. 57.

Gabinius entreprend de rétablir Aulète sur le Trône.

Environ deux ans après qu'Aulète fut sorti de Rome, Pompée, qui venoit d'être nommé Consul, lui envoya

voya des lettres pour Gabinius Proconsul de Syrie. Il conjuroit le Gouverneur de se rendre favorable aux propositions que lui feroit ce Prince, pour le rétablir dans son Royaume. Quelque dangereux que fut ce parti, l'autorité de Pompée, & plus encore l'espérance d'un gain considerable, ébranlerent Gabinius. Les vives remontrances d'Antoine, qui cherchoit des occasions de se signaler, & qui d'ailleurs vouloit faire plaisir à Ptolémée, dont les prieres flatoient son ambition, acheverent de le déterminer. C'est ce fameux Marc-Antoine, qui forma depuis, avec le jeune Cesar & Lépidus, le second Triumvirat. Ptolémée, qui n'avoit rien à menager pour déterminer Gabinius, lui offrit dix mille talens. Celui-ci accepta l'offre sans plus hésiter, & on commença à marcher vers l'Egypte. *Plut. in Ant. p. 916-917.*

Cependant l'Egypte étoit toujours gouvernée par Bérénice. Cette Princesse épousa d'abord Séleucus surnommé Cybiosacte. Ce Prince avoit des inclinations fort basses, & ne songeoit qu'à amasser de l'argent. Son premier soin fut de mettre le corps d'Alexandre *Strab. l. 12. p. 538. Id. L. 17. p. 794-796 Diod. l. 39. p. 115. 117. Cic. in Pison. n. 49. 50.*

dre le grand, dans un cercueil de verre, pour se saisir de celui d'or massif, où il avoit reposé jusqu'alors. Cette action & beaucoup d'autres pareilles, l'ayant rendu également odieux à la Reine & à ses sujets, elle l'avoit fait étrangler peu de tems après son mariage. C'étoit le dernier Prince de la race des Séleucides. Bérénice épousa ensuite Archélaüs, grand Prêtre de Comane dans le Pont, qui se disoit fils du grand Mithridate, quoi qu'en effet, il ne fut fils que du principal lieutenant de ce Prince.

Gabinius, pour remplir ses engagemens avec Aulète, marchoit droit en Egypte. Il avoit envoyé devant lui Antoine avec la cavalerie. Celui-ci s'empara non seulement des passages, mais encore, il prit Péluse, qui étoit la clé de l'Egypte de ce côté là; fit la garnison prisonniere, & rendit le chemin sûr pour le reste de l'armée. Dès que Gabinius eut appris l'heureux succès d'Antoine, il entra dans le cœur de l'Egypte. Archélaüs qui étoit brave & habile, fit pour se defendre tout ce qui se pouvoit faire, & disputa fort bien le terrein aux ennemis,

mis. Il fut tué en combattant vaillamment. Antoine qui avoit été son ami particulier & son hôte, orna son corps royalement, & lui fit des obsèques magnifiques. Par cette action il laissa dans Alexandrie un grand renom, & acquit parmi les Romains, qui servoient avec lui à cette guerre, la reputation d'homme d'une valeur singuliere, & d'une extrême générosité.

Aulète remonte sur le Trône. AN. M. 3949. AV. J. C. 55. Diod. l. 1. p. 74-75.

L'Egypte fut bien-tôt soumise, & obligée de recevoir Aulète, qui entra en pleine possession de ses Etats. Ce Prince fit mourir sa fille Bérénice, pour avoir porté la couronne pendant son exil; & ensuite il se defit de la même maniere de tous les gens riches, qui avoient été du parti opposé au sien. Les Egyptiens souffrirent toutes ces violences sans murmurer. Mais peu de jours après, un soldat Romain ayant tué un chat par mégarde, ni la crainte de Gabinius, ni l'autorité du Roi ne purent empêcher le peuple de le mettre en pieces sur le champ, pour venger l'outrage fait aux Dieux du pays; car les chats étoient de ce nombre.

Sa mort. AN. M. 3953.

On ne sait plus rien de la vie de Pto-

AV. J. C. 51. *Cæs. de bello civili. l. 3.* Ptolémée Aulète. Ce Prince mourut paisible possesseur du Royaume d'Egypte, environ quatre ans après son rétablissement. Il laissa deux fils & deux filles. Par son testament il donna la couronne à l'ainé & à l'ainée; & il ordonnoit, selon l'usage de cette maison, qu'ils s'épousassent, & qu'ils gouvernassent conjointement. Et parce qu'ils étoient encore fort jeunes l'un & l'autre, il les laissa sous la tutelle du peuple Romain. La fille est la fameuse Cléopatre, dont il nous reste à faire l'histoire.

AN. M. 3956. AV. J. C. 48. *Plut. in Pomp. p. 659-662. App. de bello. Civil. l. 2. Cæsar. l. 3. de bell. Civil. Diod. lib. 42.* On sait peu de choses du commencement du regne de Cléopatre & de son frere. Les deux Ministres, Rothin & Achillas, pour se rendre seuls maîtres de l'autorité & des affaires, avoient ôté à Cléopatre sous le nom du Roi, la part de la souveraineté que le testament d'Aulète son pere lui avoit laissée. Cette Princesse maltraitée de la sorte, alla en Syrie & en Palestine, pour y lever des troupes, & pour faire valoir ses droits à main armée. Ptolémée n'avoit alors que treize ans.

C'est

C'eſt préciſement dans cette conjoncture de la guerre entre le frere & la ſœur, que Pompée, après avoir été vaincu à Pharſale, prit la route d'Egypte, comptant que, dans ſon malheur, il y trouveroit un azyle ouvert & aſſuré. Il avoit été le protecteur d'Aulète, pere du Roi régnant. C'avoit été uniquement le crédit de Pompée qui l'avoit fait retablir. Il eſperoit trouver dans le fils de la reconnoiſſance. Lorſqu'il arriva, Ptolémée étoit ſur la côte avec ſon armée, entre Péluſe & le mont Caſius; & Cléopatre aſſez près de là, auſſi à la tête de ſes troupes. Pompée en approchant de la côte, envoya demander à Ptolémée la liberté d'aborder & d'entrer dans ſon Royaume. Les deux miniſtres Pothin & Achillas, conſulterent avec le Rheteur Théodote précepteur du jeune Roi, & avec quelques autres, quelle reponſe on lui donneroit. Les avis furent partagés. Les uns vouloient le recevoir, les autres lui refuſerent l'azyle qu'il demandoit. Théodote n'approuva ni l'un ni l'autre de ces avis: il tâcha, par ſon élo-

Ptolémée fait poignarder Pompée.

quence, de prouver qu'il faloit s'en defaire pour gagner l'amitié de Céſar, & empêcher Pompée de leur faire jamais de mal, ſe ſervant du proverbe, *les morts ne mordent point.*

Cet avis prévalut. Septimius, officier Romain au ſervice du Roi d'Egypte, & quelques autres furent chargés de l'exécution. Ils allerent prendre Pompée dans une chaloupe. Le perfide Septimius tendit la main à Pompée au nom de ſon maître, l'exhortant de venir trouver un Roi ami, qu'il devoit regarder comme ſon pupille & ſon fils. Pompée après avoir embraſſé Cornélie ſa femme, qui déja par avance pleuroit ſa mort, paſſa dans la chaloupe. Quand ils ſe virent près du bord, ils le poignarderent ſous les yeux du Roi, qui étoit ſur le rivage à la tête de ſes troupes, comme pour faire honneur à Pompée. Ils lui couperent la tête, & jetterent le corps ſur le rivage, où il n'eut d'autre ſepulture que celle que lui donna un de ſes affranchis, aſſiſté d'un vieux Romain qui ſe trouva là par hazard. Ils lui firent un chétif bucher, & le couvrirent des

debris

debris d'un vieux bâtiment, qui avoit échoué sur la côte.

Cornélie avoit vû massacrer Pompée devant ses yeux. Il est plus facile de se représenter l'état d'une femme éplorée, à la vûe d'un si tragique spectacle, que de le décrire. Ceux qui étoient avec elle dans sa galere & dans deux autres navires, voyant ce meurtre, jetterent des cris qui firent retentir toute la côte, leverent l'ancre, & prirent la fuite, aidés par un vent frais, qui empêcha que les Egyptiens ne les poursuiviſſent, comme ils en avoient le deſſein.

César ne tarda pas à venir en Egypte, où il soupçonnoit que Pompée s'étoit retiré, & où il esperoit le trouver encore vivant. A son arrivée, il apprit la mort de son rival, & trouva la ville dans un grand trouble. Théodote précepteur du Roi Ptolémée, à qui il avoit conseillé de faire mourir Pompée, croyant faire un extrême plaisir à César, lui présenta la tête de cet illustre fugitif. Mais il pleura en la voyant, & détourna les yeux d'un spectacle qui

César le pleure, & fait ensevelir sa tête.

lui faisoit horreur. Il la fit même enterrer avec toutes les solemnités ordinaires.

Il travaille à reconcilier Ptolémée avec Cléopatre.

Pendant le séjour que César fit à Alexandrie, il s'appliqua à prendre connoissance du different qui étoit entre Ptolémée & sa sœur Cléopatre. Il les cita à comparoitre devant lui, pour décider leur querelle, & leur ordonna dans les formes, qu'ils eussent à licencier leurs armées, à venir plaider devant lui leur cause, & à recevoir la sentence qu'il prononceroit entr'eux. Cléopatre, qui connoissoit le foible de César, crut que sa présence seroit l'Avocat le plus persuasif qu'elle pouroit employer auprès de son juge. Elle ne se trompa pas; car sa présence fit sur César tout l'effet qu'elle avoit souhaité.

Après que César eut entendu les deux parties, & qu'il fut bien instruit de l'affaire, il amena Ptolémée & Cléopatre dans une assemblée du peuple, qu'il avoit fait convoquer. La lecture du Testament du feu Roi faite, il ordonna, en qualité de tuteur & d'Arbitre, que Ptolémée & Cléopatre regneroient conjointement en

en Egypte, comme le portoit le Testament : & que Ptolémée le jeune, & Arsinoé la cadette, regneroient en Cypre.

Cette sentence contenta & charma tout le monde à la reserve de Pothin, qui, craignant le ressentiment de Cléopatre, parce que c'étoit lui qui avoit fait chasser cette Princesse, fit entendre, & persuada aux Egyptiens, que le véritable dessein de César, étoit de mettre Cléopatre seule sur le trône. Par ce moyen, il remit tout dans la premiere confusion, & porta les Egyptiens à prendre les armes, de sorte qu'il falut décider le different par la voye de la guerre. AN. M. 3957. AV. J. C. 47.

César, qui n'avoit emmené avec lui que fort peu de troupes, se trouva très exposé, & courut grand risque de perir. Mais son habileté, son courage, & plus que tout cela son bonheur, le tirerent de ce danger. Il battit plusieurs fois les Egyptiens, & remporta plusieurs victoires sur eux. Enfin on en vint à une bataille décisive, où César remporta une victoire complette. Pto-

lémée, en voulant se sauver dans un bateau sur le Nil, s'y noya. Alexandrie & toute l'Egypte se soumirent au vainqueur. César rentra dans Alexandrie, & ne trouvant plus d'opposition à ses ordres, il donna la couronne d'Egypte à Cléopatre, & à Ptolémée son autre frere conjointement. C'étoit la donner en effet à Cléopatre seule: car ce jeune Prince n'avoit pas onze ans. Ce fut proprement la passion que César conçut pour cette Princesse, qui lui attira une guerre si dangereuse. Il en eut un fils, qui fut nommé Césarion, & qu'Auguste fit mourir, lorsqu'il fut maître d'Alexandrie. Son attachement pour Cléopatre le retint en Egypte plus longtems que ses affaires ne le demandoient. Il passoit les nuits entieres à faire des repas avec elle. Il avoit resolu de la mener à Rome & de l'épouser. Ce qui le tira enfin de l'Egypte, fut la guerre de Pharnace, Roi du Bosphore Cimmérien, & fils de Mithridate Roi de Pont, contre qui il falut marcher.

Il met Cléopatre sur le trône

Sueton. in Jul. Cæs. c. 52.

César après la guerre d'Alexandrie, avoit remis Cléopatre sur le trône,

&

& pour la forme seulement, lui avoit donné pour associé son frere, qui n'avoit alors qu'onze ans. Pendant sa minorité, elle avoit eu toute l'autorité entre les mains. Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, elle l'empoisonna, & demeura seule Reine d'Egypte. Dans cet intervalle, César avoit été tué à Rome par les conjurés : puis s'étoit formé le Triumvirat entre Antoine, Lépide, & César Octavien, pour venger la mort de César. Cléopatre se déclara sans hésiter pour les Triumvirs ; & ce fut inutilement que Cassius la sollicita plusieurs fois de lui donner du secours. Elle le refusa constamment. Antoine, après la defaite de Cassius & de Brutus à la bataille de Philippe, ne laissa pas de citer Cléopatre devant lui, pour repondre sur quelques griefs formés contre elle.

Cléopatre fait mourir son jeune frere.

AN. M. 3961. AV. J. C. 43. *Joseph. Antiq. XV. 4. Porphyr. p. 226.*

AN. M. 3963. AV. J. C. 41. *App. de bell. civ. l. 5. p. 671.*

Elle se rend maîtresse absolue de l'esprit & du cœur d'Antoine.

Cette Princesse, sûre de ses charmes, par l'épreuve qu'elle en avoit déja faite auprès de Jule César, se mit en chemin, espérant qu'elle pourroit aussi captiver Antoine très facilement. Elle n'y réussit que trop bien pour le malheur du Général

Romain: car son amour pour cette Princesse alla jusqu'à la fureur, & acheva d'éteindre & d'amortir quelques éteincelles d'honnêteté & de vertu qui pouvoient lui rester, & mit enfin le comble à tous ses maux. Elle saisit tellement Antoine par ses attraits, & se rendit tellement maîtresse de son esprit, qu'il ne lui pouvoit rien refuser. Il fit mourir à sa priere, Arsinoé sa sœur, qui s'étoit refugiée à Milet, dans le Temple de Diane comme dans un azile assuré.

Athen. l. 4. p. 147. 148.

C'étoit tous les jours de nouvelles fêtes. Un nouveau repas encherissoit sur le précedent, & il sembloit qu'elle s'étudiât à se surpasser elle-même. Pendant que Fulvie femme d'Antoine se donnoit de grands mouvemens à Rome pour ses intérêts, & que l'armée des Parthes étoit prête à entrer en Syrie; au lieu de prendre de bonnes mesures pour les repousser, & de repondre aux soins de Fulvie, il se laissa entrainer par Cléopatre à Alexandrie, où ils passoient le tems dans les jeux, les amusemens & les délices; se traitant l'un l'autre tous les jours avec des depenses excessives

sives & incroyables. Enfin les conquêtes que faisoit Labiénus, à la tête de l'armée des Parthes, le reveillerent de son profond sommeil, & l'obligerent de marcher contr'eux. Mais ayant appris en chemin la mort de Fulvie, il retourna à Rome, où il se reconcilia avec le jeune César, dont il épousa même la sœur Octavie, femme d'un rare mérite, qui se trouvoit veuve par la mort de Marcellus. On crut que ce mariage lui feroit oublier Cléopatre. Mais s'étant mis en chemin pour aller contre les Parthes, sa passion pour l'Egyptienne, qui tenoit quelque chose de l'enforcellement, se ralluma plus que jamais. AN. M. 3965. AV. J. C. 39.

Cette Reine au milieu des passions les plus violentes, & de l'enivrement des plaisirs, conservoit toujours du goût pour les belles lettres & pour les sciences. A la place de la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie, qui avoit été brulée quelques années auparavant, elle en rétablit une nouvelle, à l'augmentation de laquelle Antoine contribua beaucoup, lui ayant fait présent de celle qui étoit à Pergame, AN. M. 3966. AV. J. C. 38. *Epiph. de mens. & ponder.*

game, où il se trouva plus de deux cens mille volumes. Elle n'amassoit pas des livres simplement pour la décoration, elle en faisoit usage. Il n'y avoit presque point de langue vivante qu'elle ne possedât parfaitement, & dans laquelle elle ne s'exprimât avec autant de grace que de facilité.

Plut. in Ant. pag. 927.

Rupture ouverte entre César & Antoine.

Cependant les choses s'étant brouillées entre César & Antoine, au point d'une rupture ouverte, il en falut venir aux armes pour terminer le different. Antoine envoya ses légions à Ephèse, pour être à portée d'agir, & les suivit de près. Cléopatre voulut être de la partie; & c'est ce qui causa la perte d'Antoine, plus encore que le tems qu'il donna à son adversaire d'assembler toutes ses forces, quoiqu'en cela même il fit une grande faute. Quand César eut une armée, & une flotte, il se mit en campagne pour aller chercher son ennemi. La bataille se donna sur mer, près de la ville d'Actium. La victoire fut long-tems douteuse, & la fortune paroissoit aussi favorable à Antoine qu'à César, jusqu'à la retraite de Cléopatre. Antoine

Combat naval près d'Actium.

toine qui la vit fuir, oubliant tout, & s'oubliant lui-même, la suivit précipitamment, & cedat à César une victoire qu'il lui avoit très bien disputée jusques-là. L'armée de terre se voyant abandonnée de son Général, se rendit à César, qui la reçut à bras ouverts. César remporte une victoire complette. AN. M. 3973. AV. J. C. 31.

Cléopatre, de retour à Alexandrie, ne songea plus qu'à gagner César, qu'elle regardoit comme son vainqueur, & à lui faire un sacrifice d'Antoine, que ses malheurs lui avoient rendu indifferent. Tel étoit l'esprit de cette Princesse. Quoi qu'elle l'aimât jusqu'à la fureur, la couronne lui étoit encore plus chere que son mari. Elle songeoit à la conserver au prix de la vie d'Antoine. Mais pour dissiper les soupçons & les sujets de plainte d'Antoine, elle se mit à le caresser plus que jamais.

César, pour profiter de sa victoire, suivit de près Antoine & Cléopatre en Egypte. Il vint se présenter devant Péluse, dont le Gouverneur lui ouvrit les portes, selon les ordres secrets qu'il avoit reçus de la Reine. Enfin il arriva devant Ale-

Alexandrie dans l'eſpérance d'en être bientôt maître, par le moyen des intelligences ſecrettes qu'il entretenoit avec Céopatre. En effet, Antoine ayant reſolu d'attaquer Céſar par terre & par mer, la Princeſſe donna ordre à ſon Amiral, de livrer la flotte à Céſar, & au commandant de la cavalerie, d'abandonner Antoine; ce qui fut exécuté. Cette trahiſon lui fit ouvrir les yeux & lui fit ajouter foi, mais trop tard, à ce que ſes amis lui avoient dit des perfidies de la Reine. Alors plein de rage & de deſeſpoir, il courrut au Palais dans le deſſein de ſe venger de Cléopatre; mais il ne la trouva point. Cette artificieuſe Princeſſe, qui avoit prévu ce qui arriva, s'étoit dérobée à la colere d'Antoine. Elle s'étoit retirée dans un des tombeaux des Rois d'Egypte, qui étoit fortifié de bonnes murailles, & dont elle avoit fait fermer les portes. Enſuite, elle fit dire à Antoine, que préferant une mort honorable à une honteuſe captivité, elle s'étoit donné la mort au milieu des tombeaux de ſes ancêtres.

Antoine trop credule, & paſſant tout

tout d'un coup de l'excès de la colere aux plus vifs transports de la douleur, ne songea plus qu'à la suivre dans le tombeau. Il s'enferma dans sa chambre, s'enfonça l'épée dans le corps, & tomba sur le plancher. Il arriva dans le moment un officier des gardes de la Reine, qui lui venoit dire qu'elle étoit vivante. Il n'entendit pas plûtôt le nom de Cléopatre, qu'il revint de son évanouissement, & se fit porter à la forteresse, où la Reine s'étoit enfermée. C'est là qu'il mourut entre les mains de sa chere Cléopatre, qui étoit la véritable cause de tous ses malheurs. Après la mort d'Antoine, César se rendit maître de Cléoparte, & entra sans resistance dans Alexandrie. Il ordonna qu'on eût pour la Princesse tous les égards, & toutes les complaisances qu'elle pourroit desirer. Son dessein étoit de la faire servir d'ornement à son triomphe. Cependant elle donna tous les ordres pour la sepulture d'Antoine. Elle n'épargna rien pour rendre ses obseques des plus magnifiques, suivant la coutume des Egyptiens. Elle fit embaumer

Mort tragique d'Antoine.

mer ſon corps avec les parfums les plus précieux de l'orient, & le plaça parmi les tombeaux des Rois d'Egypte.

Céſar ne trouva pas à propos de voir Cléopatre dans les premiers jours de ſon deuil : mais lorſqu'il crut le pouvoir faire avec bienſéance, il ſe fit introduire dans ſa chambre, après lui en avoir demandé la permiſſion ; voulant, par les égards qu'il avoit pour elle, lui cacher ſon deſſein. Elle étoit couchée ſur un petit lit, dans un état fort ſimple & fort négligé. Quand il entra dans ſa chambre, quoi qu'elle n'eut ſur elle qu'une ſimple tunique, elle ſe leva promptement, & alla ſe jetter à ſes genoux, horriblement défigurée ; les cheveux en deſordre, le viſage effaré & ſanglant, la voix tremblante, les yeux preſque fondus à force de pleurer, & le ſein couvert de meurtriſſures & de plaïes. Cependant elle ne déſeſperoit pas, toute mourante qu'elle étoit preſque, d'inſpirer encore de l'amour à ce jeune vainqueur, comme elle avoit fait autres fois à Céſar & à Antoine.

La

La chambre où elle le reçut étoit pleine de portraits de Jules César. „ Seigneur, lui dit-elle, en lui mon- „ trant ces tableaux ; voilà les ima- „ ges de celui qui vous a adopté, pour „ vous faire succeder à l'Empire Ro- „ main, & à qui je suis redevable de „ ma couronne ". Puis tirant de son sein les lettres, qu'elle y avoit cachées : " voilà aussi, continua-t-elle, „ en les baisant, les chers témoi- „ gnages de son amour ". Elle en lut ensuite quelques unes des plus tendres, accompagnant cette lecture de paroles touchantes, & de regards passionnés: mais elle emploia inutilement tous ces artifices. César ne parut point touché de sa vue ni de son entretien ; se contentant de l'exhorter à avoir bon courage, & l'assurant de ses bonnes intentions. Cette Princesse s'aperçut bien de cette froideur, dont elle tira un mauvais augure : mais, dissimulant son chagrin, & changeant de discours, elle le remercia des complimens qu'il lui avoit fait faire, & de ceux qu'il lui faisoit lui-même. Elle ajouta, qu'en revanche, elle vouloit lui livrer tous les tresors des Rois d'Egypte. Et en effet,

fet, elle lui remit entre les mains un borderau de tous ses meubles, de ses pierreries, & de ses finances. Et comme Séleucus, un de ses tresoriers, qui étoit présent, lui reprocha qu'elle n'avoit pas tout déclaré, & qu'elle cachoit & retenoit une partie de ce qu'elle avoit de plus précieux; outrée d'une telle insolence, elle lui donna plusieurs coups sur le visage. Puis, se tournant vers César: " n'est ce pas une chose horri-
„ ble, lui dit-elle, que, lorsque vous
„ n'avez pas dédaigné de me venir
„ voir, & que vous avez bien vou-
„ lu me consoler dans le triste état
„ où je me trouve, mes propres do-
„ mestiques viennent m'accuser de-
„ vant vous, sous prétexte que j'ai
„ reservé quelques bijoux de femmes,
„ non pour en orner une misera-
„ ble comme moi; mais pour en fai-
„ re un petit présent à Octavie vo-
„ tre sœur, & à Livie votre épou-
„ se; afin que leur protection atti-
„ re de votre part, un traitement
„ favorable à une infortunée Prin-
„ cesse".

César fut ravi de l'entendre parler ainsi,

ainſi, ne doutant point que ce ne fût l'amour de la vie qui lui inſpiroit ce langage. Il lui dit qu'elle pouvoit diſpoſer, à ſon gré, des bijoux qu'elle avoit retenus: &, après l'avoir aſſurée, qu'il la traiteroit avec plus de généroſité & de magnificence qu'elle n'oſoit l'eſpérer, il ſe retira, penſant l'avoir trompée, & c'étoit lui qui le fut.

Ne doutant point que Céſar n'eût deſſein de la faire ſervir d'ornement à ſon triomphe, elle ne ſongea plus qu'à mourir, pour éviter cette honte. Dans cette funeſte reſolution, elle ſe mit au bain, & ordonna qu'on lui ſervît un repas magnifique. Au lever de table, elle écrivit un billet à Céſar, pour le prier de permettre que ſon corps fût mit auprès de celui d'Antoine, dans un même tombeau, enſuite elle ſe mis ſur un lit de repos, préſenta le bras à un aſpic, qu'un fidele ſerviteur, traveſti en payſan, lui avoit apporté dans une corbeille de figues, ayant, par cet innocent artifice, ſurpris la vigilance des gardes que Céſar avoit mis auprès d'elle. Céſar, après la lecture

lecture du billet, dépêcha deux officiers, pour la prévenir: mais, quelque diligence qu'ils puſſent faire, ils la trouverent morte. Cette Princeſſe étoit trop fiere, & trop au-deſſus du commun, pour ſoufrir qu'on la menât en triomphe attachée au char du vainqueur *. Déterminée à mourir, elle vit d'un œil tranquille & ſec, couler dans ſes veines le poiſon mortel de l'Aſpic, auquel elle avoit tendu le bras pour ſe faire piquer.

Mort de Cléopatre. AN. M. 3974. AV. J. C. 30.

Cléopatre mourut à l'âge de trente-neuf ans, dont elle avoit regné vingt-deux depuis la mort de ſon pere. Les ſtatues d'Antoine furent abatues, & celles de Cléopatre demeurerent ſur pied. Après la mort de cette Princeſſe l'Egypte fut reduite en province Romaine, & gouvernée par un Préfet qu'on y envoyoit de Rome. Le regne des Ptolémées en Egypte, à en placer le commencement à l'année même de la mort d'Alexandre le Grand, avoit duré deux cens quatre vingt-treize ans; depuis l'an du monde 3683. juſqu'à l'an 3974.

HIS-

* Privata deduci ſuperbo. Non humilis mulier triumpho. *Hor. od. 37. l. 1.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0168
DFG

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

Hiſtoire des Rois de Syrie, depuis la bataille d'Ipſus.

DANS le partage que firent les quatre Princes des Etats d'Alexandre, après la fameuſe bataille d'Ipſus, Séleucus eut pour ſon lot toute l'Aſie, juſqu'au de-là de l'Euphrate, & juſqu'au fleuve Indus. On appelle ordinairement ſes Etats, le Royaume de Syrie; parce que ce Prince faiſoit ſa principale demeure dans cette province; & ſes Succeſſeurs appellés Séleucides en firent autant. Mais il comprenoit, outre la Syrie,

Syrie, ces vaſtes & riches provinces de la Haute Aſie, qui compoſoient l'Empire des Perſes. C'eſt ici que commence les vingt années de regne que je donne à Séleucus Nicator; parce que ce ne fut que depuis la bataille d'Ipſus qu'il fut reconnu pour Roi. En y ajoutant les douze années, où il avoit déja exercé l'autorité royale, ſans en porter le titre, cela fait les trente-deux années de regne que lui donne Uſſérius.

Table Chronologique des Rois de Syrie depuis la mort d'Alexandre le Grand.

AN. M.		AV. J. C.
3704.	Séleucus Nicator	300.
3724.	Antiochus Soter	280.
3743.	Antiochus Téus	261.
3758.	Séleucus Callinicus	246.
3778.	Séleucus Céraunus	226.
3782.	Antiochus le Grand	223.
3817.	Séleucus Philopator	187.
3829.	Antiochus Epiphane	175.
3840.	Antiochus Eupator	164.
3842.	Démétrius Soter	162.
3854.	Alexandre Bala	150.
3859.	Démétrius Nicator	145.
3860.	Antiochus Théos, fils de Bala, s'empare d'une partie de la Syrie	144.
3861.	Tryphon en fait autant, peu de tems après	143.
3864.	Antiochus Sidéte, frere de Démétrius Nicator, fait mourir Tryphon & regne à sa place	140.
3874.	Démétrius Nicator, regne de nouveau en Syrie.	130.

AN. M.

AN. M. AV. J. C.

3877. Alexandre Zebina, chaſſe du Trône Démétrius, le fait mourir, & regne à ſa place 127

3880. Séleucus fils de Nicator 124

3881. Antiochus Grypus 123

3890. Antiochus le Cyzicenien partage le Royaume avec Grypus 114.

3907. Séleucus fils de Grypus 97.

3911. Antiochus Euſébe fils du Cyzicenien 93.

3912. Antiochus ſecond fils de Grypus 92.

3913. Philippe troiſiéme fils de Grypus 91.

3914. Démétrius Euchere, quatrieme fils de Grypus 90.

3919. Antiochus Dionyſius, cinquieme fils de Grypus 95.
Les quatre derniers Rois, regnerent ſucceſſivement avec Euſèbe

3921. Tygrane Roi d'Arménie regna quatorze ans en Syrie 83.

3935. Antiochus l'Aſiatique, fils d'Euſébe 69.

CHA-

CHAPITRE I.

LE Royaume de Syrie eut juſqu'à vingt-ſept Rois, dans l'eſpace de 235. ans; ce qui marque que la durée de leur regne fut ſouvent fort courte. On les appelle ordinairement les Séleucides. Ce livre comprendra l'Hiſtoire de tout le tems de la durée de ce Royaume, c'eſt-à-dire, de 235. ans, comme on vient de le marquer.

ARTICLE I.

Séleucus bâtit la ville d'Antioche.

SELEUCUS, après la bataille d'Ipſus, s'empara de la Haute Syrie, & y bâtit la ville d'Antioche ſur l'Oronte; l'appella ainſi du nom de ſon pere ou de ſon fils: car l'un & l'autre ſe nommoit Antiochus. Cette ville, où les Rois de Syrie firent dans la ſuite leur reſidence, a été long-tems la Capitale de l'O-

AN. M. 3704. AV. J. C. 300. *Strab. l. 16. p. 749. 750. Appian. in Syr. p. 124. Juſtin. l. 15. c. 4.*

l'Orient, & elle conserva encore depuis ce privilege sous les Empereurs Romains. Entre plusieurs autres villes, que Séleucus fit bâtir dans ce pays là, il y en eut trois plus remarquables que les autres : l'une, qu'il appella de son nom Séleucie ; la seconde, Apamé, de celui d'Apamée sa femme ; & la troisieme Laodicée, du nom de Laodice sa mere.

AN. M. 3705. AV. J. C. 299. *Put in Demetr. p. 903.*

Pour prévenir les suites facheuses de l'Alliance que Lysimaque avoit faite avec Ptolémée, Séleucus s'allia aussi de son côté avec Démétrius, & épousa Stratonice, fille de ce Prince. Une alliance si honorable, & avec un Prince si puissant, fit un extrême plaisir à Démétrius, dont les affaires étoient alors dans un très mauvais état.

Guerre entre Séleucus & Lysimaque.

Après la mort de Ptolémée, il restoit encore deux capitaines d'Alexandre ; Lysimaque & Séleucus, qui avoient été jusques-là toujours unis d'intérêt & d'amitié, & joints ensemble par des traités & des confédérations. Touchant déja à la fin de leur vie, (car tous deux avoient quatre-vingts ans passés,) ils auroient dû, ce semble, ne penser qu'à mourir

mourir dans l'union où ils avoient vécu. Mais tout au contraire, ils ne songeoient qu'à se faire la guerre, & à s'entre-détruire l'un l'autre. Avant de s'engager dans cette guerre, Séleucus ceda à son fils Antiochus sa propre femme, nommée Stratonice, & lui ceda en même tems une grande partie de son Empire, ne s'étant reservé que les provinces qui sont entre l'Euphrate & la mer.

Séleucus libre de tout autre soin, ne songea plus qu'à marcher contre Lysimaque. Il se mit donc à la tête d'une belle armée, & entra dans l'Asie Mineure. Tout plia devant lui jusqu'à Sardes, où il fallut mettre le siege. Il la prit aussi, & se rendit maître par là des tresors de Lysimaque. Ce dernier ayant passé l'Hellespont, pour arrêter les progrès de Séleucus, lui livra bataille en Phrigie. Il y fut battu & tué, & Séleucus devint maître de tous ses Etats. Toute la famille de Lysimaque fut exterminée par des meurtres affreux. Ainsi le Royaume de Thrace ne subsista pas plus long-tems que Lysimaque, & perit avec lui. Les

Justin. l. 17. c. 2. *Appian. in Syr. p.* 123.

Mort de Lysimaque.

AN. M. 3723. AV. J. C. 281.

provinces de cet Empire furent démembrées, & cesserent de composer un seul Royaume.

Le plaisir auquel Séleucus fut le plus sensible, fut de se trouver sur la scene le dernier des capitaines d'Alexandre, & de se voir, par cette victoire, le vainqueur des vainqueurs : c'est l'expression dont il se servoit. Il regardoit cet avantage comme l'effet d'une Providence particuliere. Son triomphe ne dura pas long-tems. Sept mois après, en allant prendre possession de la Macédoine, où il comptoit passer le reste de ses jours dans le sein de sa patrie, il fut assassiné lâchement par Céraunus, qu'il avoit comblé d'honneurs & de bienfaits. Il l'avoit reçu à sa cour dans sa fuite, l'y avoit entretenu selon son rang, & l'avoit mené dans cette expédition, à dessein, dès qu'elle seroit achevée, d'employer les mêmes forces pour l'établir en Egypte, sur le trône de son pere Ptolémée Soter. Ce scélerat, insensible à tous ces bienfaits, conspira contre son bienfaiteur & l'assassina.

Séleucus est assassiné

AN. M. 3724. Av. J. C. 280.

Séleucus Nicator avoit regné vingt ans

ans depuis la bataille d'Ipſus, où la qualité de Roi lui avoit été aſſurée; & trente, ſi l'on commence ſon regne douze ans après la mort d'Alexandre, lorſqu'il ſe rendit maître de l'Aſie, qui eſt le tems où commence l'Ere des Séleucides.

Caractère de ce Prince. *Pauſan. in Attic. p. 14.*

Ce Prince avoit de grandes qualités. Sans parler de ſes vertus guerrieres, il ſe diſtingua entre les autres Rois, par un grand amour de la juſtice, par une bonté & une clémence qui le rendoient cher aux peuples, & par un reſpect ſingulier pour la religion. Il ne manquoit pas de goût pour les belles lettres: il ſe fit un plaiſir & un honneur de renvoyer aux Athéniens leur Bibliothèque, que Xerxès leur avoit enlevée, & qu'il trouva dans la Perſe, auſſi bien que les ſtatues d'Armodius & d'Ariſtogiton, qu'Athénes honoroit comme ſes Liberateurs. Pour Céraunus, ſon meurtrier & ſon aſſaſſin, la Providence ne le laiſſa pas impuni. Elle fit venir des peuples éloignés *, pour tirer vengeance de ſes crimes.

* C'étoit des Gaulois, qui avoient fait une irruption dans l'Orient.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0177
DFG

Il fut battu & fait prisonnier dans une bataille contre ces nations barbares. On lui coupa la tête, qui fut mise au bout d'une lance, & montrée par dérision à l'armée ennemie.

AN. M. 3724. AV. J. C. 280. Guerre d'Antiochus avec Antigone.

Antiochus, surnommé Soter, succèda à son pere Séleucus. A peine ce Prince fut-il monté sur le trône, que, pour defendre ses droits sur la Macédoine, dont son pere venoit de faire la conquête peu de tems avant sa mort, il se trouva obligé d'entrer en guerre contre Antigone Gonatas, qui s'étoit déja mis en possession de ce Royaume, dont Démétrius son pere avoit été Roi. Ils leverent tous les deux de grandes armées, & formerent de puissantes alliances; l'un pour se maintenir dans sa conquête, & l'autre pour la lui enlever. La Bythinie devint le Théatre de la guerre. Les forces des deux Princes étoient si égales, que l'un n'osa pas attaquer l'autre. On fut quelque tems de cette maniere dans l'inaction, & sans rien entreprendre. Pendant cet intervalle on en vint à un traité, par lequel Antigone épousa Phila, fille de Séleucus

leucus, & Antiochus lui céda ſes prétentions ſur la Macédoine.

Dès qu'Antiochus ſe vit débarraſſé de cette guerre, il marcha contre les Gaulois, qui, s'étant repandus dans ſes provinces, y faiſoient continuellement des courſes de tous côtés, & incommodoient extrêmement leurs voiſins. Il les défit dans une ſanglante bataille, & délivra le pays de leur oppreſſion. Cette action lui fit donner le titre de *Soter*, qui ſignifie Sauveur. AN. M. 3729. AV. J. C. 275.

Soter, après la mort de Philetere, Roi de Pergame, voulut profiter de ſes Etats qu'il trouvoit à ſa bienſéance: mais Eumène ſon neveu & ſon ſucceſſeur, avec une belle armée, qu'il leva pour ſe défendre, lui livra bataille près de Sardes, & le battit ſi bien, que non ſeulement il garda ce qu'il avoit déja, mais agrandit même conſidérablement ſes Etats par cette victoire. Antiochus, après cette defaite, revint à Antioche. Il y fit mourir un de ſes fils, qui avoit remué pendant ſon abſence, & fit proclamer Roi l'autre, qui portoit le même nom

Guerre de Soter avec Eumène.

AN. M. 3743. AV. J. C. 261. *Trog. in prolog. l. 26.*

Mort d'Antiochus Soter

que lui. Ce Prince mourut fort peu de tems après, & lui laissa tous ses Etats. Il l'avoit eu de Stratonice fille de Démétrius, qui, de sa belle mere, devint sa femme.

AN. M. 3744. AV. J. C. 260. *Appian. in Syr. p. 130. Just. l. 27. c. 1. Polyæn. Stratag. l. 8. c. 50.*

Ce nouvel Antiochus, quand il parvint à la couronne, avoit pour femme Laodice sa sœur de pere. Il prit ensuite le surnom de *Théos*, qui veut dire Dieu; & c'est par là qu'on le distingue encore aujourd'hui des autres Rois de Syrie, qui ont porté le nom d'Antiochus. Les Miléſiens furent les premiers qui le lui donnerent, pour lui témoigner leur reconnoissance de les avoir délivrés de la tyrannie d'un nommé Timarque, qui s'étoit rendu tyran de Milet. Flaterie impie, fort à la mode dans ces siecles là, pour les Princes regnans; car les Lemniens avoient aussi fait des Dieux de son pere & de son grand-pere, & leur avoient élevé des Temples. Les Smyrniens en firent autant pour Stratonice sa mere.

Théus fait la guerre à Philadelphe.

Apamé sœur d'Antiochus Théus, que Philadelphe avoit renvoyée honteusement en Syrie chez son frere, sut si bien aigrir son esprit contre Ptolémée,

lémée, qu'enfin elle le porta à entreprendre une guerre, qui fut de longue durée & fort violente, & qui eut des suites très funestes pour Théus, comme la suite le fera connoitre. Ptolémée ne se mit point lui-même à la tête de ses armées. Il se contenta d'y employer ses Généraux. Théus, qui étoit dans la fleur de son âge, entra lui-même en campagne, & mena avec lui toutes les forces de Babylone & de l'Orient, pour pousser cette guerre avec la derniere vigueur. L'histoire ne nous a pas conservé le détail de ce qui se passa, peut-être parce qu'il n'y eut pas de grands avantages remportés de part & d'autre, ni d'événemens fort considérables. AN. M. 3748. AV. J. C. 256.

Pendant que Théus étoit occupé de la guerre d'Egypte, il se fit un grand soulevement dans les provinces d'orient, à quoi son éloignement l'empêcha de pourvoir assez promptement; ainsi la revolte s'augmenta, & se fortifia si bien, qu'il n'y eut plus moyen d'y remédier. L'incontinence d'Agathocle, Gouverneur du pays des Parthes pour Soter, qui avoit voulu faire violence à un jeune AN. M. 3754. AV. J. C. 250. *Just. l. 41. C. 4. Strab. l. 11. p. 515. Syncell. p. 284.*

garçon nommé Téridate, donna occasion à cette revolte.

Differentes revoltes dans l'Empire de Syrie.

A peu près dans le même tems Théodote se revolta aussi dans la Bactriane, & de Gouverneur qu'il étoit, se fit Roi de cette province. Il en soumit les mille villes qu'elle contenoit, pendant que le Roi s'amusoit à la guerre d'Egypte, pour venger la querelle d'une femme; & il se fortifia si bien dans sa revolte, qu'il ne fut plus possible de le reduire. Cet exemple fut suivi des autres nations de ce pays là, qui secouerent toutes le joug en même tems: de sorte que Théus perdit toutes les provinces orientales de son Empire, qui étoient au delà du Tigre.

AN. M. 3755. AV. J. C. 242. *Athen. l. 2. p. 45.*

Les troubles & les revoltes de l'orient, firent enfin venir à Antiochus l'envie de se debarasser de la guerre qu'il avoit avec Philadelphe. La paix se fit entr'eux; & un des premiers articles fut, que Théus répudieroit Laodice pour épouser Bérénice, fille de Philadelphe, & que, deshéritant les enfans du premier lit, il assureroit la couronne à ceux qui naitroient de son nouveau mariage. Le traité fut ratifié,

fié, & Antiochus repudia Laodice, quoi qu'elle fut sa sœur de pere, & qu'il en eut deux fils. Philadelphe lui amena sa fille à Séleucie, où Antiochus vint la recevoir, & le mariage s'y fit avec une grande magnificence. Nous allons voir qu'un mariage fondé sur des conditions si injustes, sera suivi de succès malheureux & funestes.

Peu de tems après le retour de Philadelphe en Egypte, ce Prince perdit sa chere Arsinoé. Accablé d'années & d'infirmités, il ne put survivre à la douleur que lui causoit la perte d'une personne qu'il aimoit si tendrement. Antiochus Théus n'eut pas plûtôt appris la mort de son beau-pere, qu'il repudia Bérénice, & reprit Laodice & ses enfans. Laodice qui connoissoit la legéreté & l'inconstance du Roi son mari, craignant que par un effet de la même legéreté, il ne retournât encore à Bérénice, resolut de se servir de l'occasion pour assurer la couronne à son fils ainé. Elle fait donc empoisonner Antiochus; & quand elle le fut expiré, elle mit dans son lit un nommé Artemon, qui lui ressembloit

AN. M. 3757. AV. J. C. 247.

Laodice empoisonne Théus. *Plin. l. 7. c. 12. Just. l. 27. C. 1.*

beaucoup, & pour le visage & pour la voix, afin de jouër le personnage dont elle avoit besoin. Il le fit fort adroitement; & dans le peu de visites qu'on lui rendit, il eut grand soin de recommander aux Seigneurs & au peuple, sa chere Laodice & ses enfans. On publia en son nom, des ordres, par lesquels son ainé, Séleucus Callinicus, étoit nommé successeur à la couronne. Alors on déclara sa mort, & Séleucus monta paisiblement sur le trône, & l'occupa vingt ans.

Elle fait mourir Bérénice avec son fils. AN. M. 3758. AV. J. C. 246.

Laodice ne se croyant pas assez en sûreté, tant que Bérénice & son fils vivroient, songea, de concert avec Séleucus, à s'en defaire aussi. Bérénice en fut avertie, & se sauva avec son fils à Daphné, où elle se renferma dans l'azyle que Séleucus Nicator y avoit bâti. Mais trompée par les fausses assurances, que lui donnerent ceux qui l'assiegeoient par ordre de Laodice, elle se livra à eux avec toutes les personnes qui l'avoient accompagnée. A peine furent-ils sortis de l'azyle, que premierement son fils, puis elle ensuite, & tous les Egyptiens qui l'avoient suivie, furent égor-

égorgés de la maniere la plus noire & la plus indigne. C'eſt ainſi que finit cet indigne mariage. Laodice n'eut pas une meilleure fin; car Ptolémée Evergète, pour venger la mort de ſa ſœur Bérénice, étant venu fondre ſur les Etats de Séleucus, prit Laodice & la fit mourir. Ce Prince pouſſa enſuite ſes conquêtes; & ſans une ſédition qui l'obligea de retourner en Egypte, il étoit ſur le point de ſe rendre maître de toutes les provinces de l'Empire de Syrie.

Expédition malheureuſe de Séleucus tant ſur mer que ſur terre. AN. M. 3759. AV. J. C. 245. *Juſtin. l. 27. c. 2.*

Cependant Séleucus, que la crainte des troubles domeſtiques avoit retenu dans ſon Royaume, voyant que Ptolémée étoit de retour en Egypte, partit avec une flotte conſidérable, pour reduire les villes qui s'étoient revoltées. Elle ne fut pas plûtôt en mer, qu'une horrible tempête la fit toute perir. Il ne ſe ſauva preſque perſonne que Séleucus, & quelques gens de ſa ſuite, qui échaperent tout nuds de ce naufrage général. Ce terrible coup, qui ſembloit devoir l'abymer, ſervit au contraire à rétablir ſes affaires. Les villes d'Aſie, qui s'étoient revoltées par l'horreur qu'elles avoient contre lui

lui depuis le meurtre de Bérénice & de son fils, ayant apris ces grandes pertes, & croyant qu'il avoit été assez puni, changerent leur haine en compassion, & reprirent son parti.

Ce changement inesperé l'ayant remis en possession de la meilleure partie de ses Etats, il travailla à mettre sur pied une armée pour reprendre le reste. Mais cet effort ne lui réussit pas mieux que le précedent. Son armée fut battue par Ptolémée : il perdit plus de la moitié de ses troupes, & se sauva lui même avec aussi peu de monde, qu'il en avoit eu auparavant en échapant du naufrage : comme si, dit l'historien, triste jouët de la fortune, il n'avoit recouvré son ancienne puissance, que pour la perdre une seconde fois avec plus de douleur *.

Après ce second échec, Séleucus, dans l'extrèmité où il se trouvoit reduit, eut recours à son frere Antiochus, & lui promit la souveraineté des

* Quasi ad ludibrium tantum fortunæ natus esset, nec propter aliud opes regni recepisset, quam ut amitteret. *Just.*

des provinces de l'Asie mineure, qui dépendoient de l'Empire de Syrie, pourvû qu'il le vint joindre avec ses troupes, pour agir de concert avec lui. Ce jeune Prince, qui n'avoit alors que quatorze ans, mais qui avoit déja toute l'ambition & toute la scélerateſſe, qui ne se trouvent d'ordinaire que dans des hommes d'un âge fait, accepta sans balancer les offres qu'on lui faisoit, non dans la vûe de lui conserver ses Etats, mais pour s'en emparer lui-même. Il étoit d'une avidité si grande, & toujours si prêt à prendre tout ce qui se présentoit à lui, sans aucun égard à la justice, qu'on lui donna le surnom *d'Hierax*, qui veut dire un oiseau de proye, qui fond sur tout ce qu'il trouve, & à qui tout est bon quand il le peut ravir. Cette ligue des deux freres fit songer Ptolémée à un accommodement avec Séleucus, & il y eut une trêve conclue pour dix ans. AN. M. 3761. AV. J. C. 243.

Antiochus ne laissa pas de faire ses préparatifs, comme pour marcher au secours de son frere, selon le traité qu'ils avoient fait ensemble; mais véritablement pour le detrôner lui-même. Guerre entre Séleucus & Antiochus *Just. l.* 27. c. 2.

même ; cachant sous le nom de frere, toute la mauvaise volonté d'un ennemi. Séleucus comprit alors que c'étoit à lui qu'il en vouloit, & passa aussitôt le mont Taurus pour arrêter ses entreprises. On en vint à une bataille près d'Ancyre en Galatie. Séleucus y fut defait & eut de la peine à sauver sa personne. Antiochus malgré sa victoire, courut de son côté grand risque. Ses troupes, qui étoient des Gaulois établis en Galatie, sur le bruit qui s'étoit répandu, que Séleucus avoit été tué dans l'action, avoient formé le dessein de se defaire d'Antiochus ; comptant qu'après la mort de ces deux Princes, ils feroient ce qu'il leur plairoit en Asie. Antiochus fut obligé, pour se sauver, de leur donner tout l'argent de l'armée.

Justin. l. 41. c. 4. Pendant tous ces troubles, qui agitoient la Syrie vers le Couchant, Théodote & Arsace se fortifioient dans les provinces qu'ils avoient fait revolter ; celui-ci dans la Parthie & l'Hyrcanie, & celui-là dans la Bactriane. Malgré tous ces demembremens de l'Empire, les deux freres s'opiniatroient toujours à se faire la guerre, sans

ſans conſiderer que, pendant qu'ils ſe diſputoient l'un à l'autre l'Empire que leur avoient laiſſé leurs peres, leurs ennemis communs le leur enlevoient piece à piece. Après pluſieurs pertes & pluſieurs defaites, Antiochus vaincu & dépouillé, fut obligé de chercher une retraite, & d'en changer ſouvent avec les débris de ſon parti; juſqu'à-ce qu'enfin, il fut tout-à-fait chaſſé de la Méſopotamie. Il ſe refugia chez Ariarathe, Roi de Cappadoce, dont il avoit épouſé la fille. Son beau-pere, malgré cette alliance, fut bien-tôt las d'entretenir un gendre qui lui étoit à charge, & reſolut de s'en defaire. Antiochus averti de ſon deſſein, ſe ſauva en Egypte. Il aima mieux ſe mettre entre les mains de Ptolémée, l'ennemi déclaré de ſa maiſon, que de ſe fier à un frere qu'il avoit ſi fort offenſé. Il ne fut pas plûtôt en Egypte, que Ptolémée le fit arrêter, & le mit en priſon ſous bonne garde, où il le retint pendant quelques années; juſqu'à ce qu'enfin, aſſiſté par une Courtiſane qui le voyoit, il s'évada; & en ſortant d'Egypte, il fut aſſaſſiné par des voleurs.

Calli-

Séleucus Callinicus fait diverses tentatives pour reduire Arsace.

Callinicus, se voyant debarrassé des troubles que son frere lui avoit causés, après avoir rétabli l'ordre au-dedans, & remédié aux maux qu'avoit causé cette guerre, se tourna vers l'Orient pour tâcher de reduire les revoltés; mais il n'y réussit pas. On avoit donné trop de tems à Arsace pour se fortifier dans son usurpation. Après de vains efforts pour remettre ces provinces dans l'obéïssance, Callinicus fut obligé d'abandonner honteusement son entrepriſe: ce qui donna le tems à Arsace de se fortifier, & d'établir si bien sa domination, que tous les efforts qu'on put faire dans la suite, ne furent pas capables de l'ébranler.

AN. M. 3768. Av. J. C. 236.

AN. M. 3774. Av. J. C. 230. *Just. l. 4. c. 4.*

Il est fait prisonnier.

Séleucus fit pourtant une nouvelle tentative, dès que ses autres affaires lui en laisserent le tems. Cette seconde expédition fut encore plus malheureuse que la premiere. Non seulement il fut defait dans une grande bataille, mais il y fut même fait prisonnier. Alors Arsace commença à prendre le tître de Roi, & établit solidement cet Empire d'orient, qui balança depuis la puissance Romaine, & fut une barriere

rierie que les Romains ne purent forcer. Arsace, d'une condition très basse, élevé sur le trône, & devenu aussi mémorable que Cyrus chez les Perses, Alexandre chez les Macédoniens, & Romulus chez les Romains, est une preuve de ce que dit l'Ecriture: *que le Très-Haut a la domination sur les Royaumes des hommes, qu'il les donne à qui il lui plait; & qu'il établit Roi quand il veut le dernier d'entre les hommes.* Séleucus Callinicus, quelque tems après sa détention chez les Parthes, y mourut d'une chute de cheval. Arsace, pendant tout le tems de sa captivité, le traita toujours en Roi. Il laissa deux fils & une fille qu'il avoit eu de Laodice. Il maria sa fille à Mithridate, Roi de Pont, & lui donna la Phrygie pour sa dot. Ses fils étoient, Séleucus & Antiochus. Le premier, qui étoit l'ainé, lui succeda, & prit le surnom de *Céraunus*, ou *le foudre*, qui lui convenoit très mal; car c'étoit un Prince très foible de corps & d'esprit, & qui n'a jamais rien fait qui reponde à l'idée que donne ce nom.

Dan. 4. 14.

Sa mort. AN. M. 3778. Av. J. C. 226. *Just. l.* 7. *c.* 7. *Athen. p.* 153.

Séleucus Céraunus lui succéde.

Attale, Roi de Pergame, s'étant saisi

Séleucus est empoisonné.

AN. M. 3781. AV. J. C. 223. saisi de toute l'Asie mineure, depuis le mont Taurus jusqu'à l'Hellespont, Séleucus marcha contre lui. Achéus son cousin, qui étoit homme de cœur & de tête, & que Séleucus avoit chargé du maniement des affaires, l'accompagna dans cette expédition, & lui rendit tous les services que le mauvais état de ses affaires lui permettoit. Il laissa la Regence de la Syrie à Hermias Carien. Comme il n'y avoit point d'argent pour payer l'armée, & que la foiblesse du Roi le faisoit mépriser des soldats, Nicanor & Apaturius, deux des premiers officiers, firent une conspiration contre lui pendant qu'il étoit en Phrygie, & l'empoisonnerent. Achéus vengea sa mort : il en fit mourir les deux principaux auteurs, & tous ceux qui y avoient trempé avec eux.

Antiochus le grand lui succéde. AN. M. 3782. AV. J. C. 222. Séleucus étant mort sans enfans, l'armée offrit la couronne à Achéus, & plusieurs provinces en firent autant. Mais il fut assez généreux pour la refuser alors, quoique dans la suite, il se crut forcé d'en user autrement. Dans la conjoncture présente, non seulement il n'accepta pas la couronne,

ne, mais il la conserva soigneusement à l'héritier légitime, Antiochus, frere du defunt Roi, qui n'étoit que dans sa quinzieme année. Ce jeune Prince, par les soins d'Achéus, monta sur le trône, & le remplit pendant trente six ans. A cause de ses grandes actions, ou lui a donné le surnom de grand.

Dès qu'Antiochus eut pris possession du trône, il chargea Achéus des provinces de l'Asie mineure. Epigéne eut le commandement des troupes qu'on tint auprès de la personne du Roi; & Hermias le Carien fut déclaré son premier Ministre. Achéus reprit bien-tôt ce qu'Attale avoit enlevé à l'Empire de Syrie, & le reduisit à son Royaume de Pergame.

Revoltes en orient. *Polyb. l. 5. p. 386. 395.*

Cependant Molon & Alexandre, qui étoient freres, le premier, gouverneur de la Médie, & le second de la Perse, mépriſant la jeunesse du Roi, ne voulurent plus le reconnoitre; & chacun d'eux se rendit Souverain dans la province qui lui avoit été confiée. Antiochus assembla à ce sujet son conseil pour déliberer, s'il étoit nécessaire qu'il marchât

chât lui-même contre les rebelles, ou s'il devoit tourner du côté de la Célé-Syrie, pour arrêter les entrepriſes de Ptolémée Philopator. Epigéne, qui paſſoit pour un des plus habiles capitaines de ſon tems, & en qui les troupes avoient une entiere confiance, parla le premier, & dit; qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & que le Roi devoit inceſſamment ſe tranſporter en perſonne dans les provinces d'Orient. Hermias, qui étoit un petit eſprit, mais fier & plein de lui-même, attaché à ſon ſentiment, qui auroit crû ſe deshonorer s'il eut demandé ou ſuivi un conſeil, & qui en vouloit ſur tout à Epigéne, à cauſe de ſon mérite qui lui étoit odieux, combattit avec aigreur un avis ſi ſage, & détermina le Roi à marcher contre Philopator. Xénon & Théodote furent chargés d'aller ſoumettre les revoltés.

Mariage d'Antiochus. Ses mauvais ſuccès en Orient.

Antiochus étant parti d'Antioche, vint à Séleucie, où il épouſa Laodice, fille de Mithridate Roi de Pont. Il s'arrêta quelque tems pour célébrer ſon mariage, dont la joie fut bien-tôt troublée par la nouvelle de

de la défaite des Généraux qu'on avoit envoyés contre Molon & Alexandre. Antiochus vit alors la faute qu'il avoit faite de ne pas ſuivre l'avis d'Epigéne, & vouloit abandonner le deſſein de la Célé-Syrie, pour aller, avec toutes ſes forces, arrêter cette rebellion. Mais Hermias perſiſta avec opiniâtreté dans ſon premier ſentiment, & crut dire des merveilles, en déclarant d'un ton emphatique; *qu'il convenoit au Roi de marcher en perſonne contre des Rois, & d'envoyer ſes Lieutenans contre les rebelles.* Le Roi eut encore la foibleſſe de ſe rendre à l'avis de ſon Miniſtre, mais il eut auſſi tout le tems de s'en repentir: car le nouveau Général qu'on avoit envoyé contre les revoltés, qui n'avoit d'autre mérite que d'être ami & créature du Miniſtre, alla donner, au paſſage du Tigre, dans une embuſcade, où l'ennemi l'attira par un ſtratagême, & il y périt lui & toute ſon armée.

Le Roi cependant s'étoit avancé dans la Célé-Syrie, juſqu'à la valée qui eſt entre les deux chaines du Liban & de l'Antiliban. Il en trouva

les

les passages si bien fermés, qu'il fut obligé de retourner sur ses pas. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ses troupes dans l'Orient, hâta encore sans doute sa retraite. Il assembla son conseil, & remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Epigéne, après avoir dit d'un ton modeste, que le parti le plus sage auroit été de marcher d'abord contr'eux, pour ne leur point laisser le moyen de se fortifier comme ils avoient fait, ajouta, que c'étoit une nouvelle raison maintenant de ne plus perdre de tems, & de donner tous ses soins à une guerre, qui pouvoit entrainer la ruine de l'Empire, si on la négligeoit. Hermias s'emporta violemment contre Epigéne, & le chargea d'injures; mais comme il vit que le Roi, & ceux qui composoient le conseil, étoient de l'avis d'Epigéne, & que l'on concluoit d'une voix unanime à marcher contre les rebelles, il embrassa le sentiment commun, avec une sorte d'empressement & d'ardeur: mais il se vengea d'Epigéne, en obtenant du Roi, quoiqu'avec peine, de ne le point mener avec lui

Il marche en personne contre les rebelles.

à cette expédition, & de l'exiler. Cependant sa vengeance n'étoit pas encore pleinement satisfaite. Il falloit se défaire d'un homme, dont la vertu & le mérite étoient pour lui un reproche continuel de sa mauvaise conduite. C'est ce qu'il fit, sous le faux & vain prétexte de correspondance avec les revoltés. Cependant Antiochus passa l'Euphrate, rassembla ses troupes, & les mit en quartiers d'hiver dans le voisinage, en attendant la belle saison.

Dès qu'elle fut venue, il les fit marcher du côté du Tigre, passa ce fleuve, força Molon d'en venir à une action, remporta sur lui une victoire si complette, que le rebelle, voyant tout perdu, se tua lui-même de désespoir. Son frere Alexandre étoit alors en Perse, où Néolas, un autre de leurs freres, qui s'étoit échappé de cette bataille, lui en apporta la triste nouvelle. Se voyant sans ressource ils tuerent premierement leur mere, puis leurs femmes & leurs enfans; & enfin se tuerent eux-mêmes, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur. Voilà la fin qu'eut

AN. M. 3784. AV. J. C. 220. Il soumet les rebelles.

cette rebellion, qui causa la ruine de tous ceux qui y avoient eu part. Digne recompense de quiconque ose prendre les armes contre son Prince. Après cette victoire, les debris de l'armée vaincue se soumirent au Roi, qui se contenta de leur faire une forte reprimande, & leur pardonna leur faute.

Polyb. l. 5. p. 399. AN. M. 3785. AV. J. C. 219. Se defait d'Hermias son premier Ministre.

Peu de tems après cette fameuse victoire, lorsque le Roi étoit encore occupé à rétablir son autorité dans les provinces où s'étoit faite la revolte, & à ramener tout à l'ancien ordre, on reçut la nouvelle qu'il étoit né un fils au Roi: ce qui fut un grand sujet de joie, & pour la cour & pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, songea aux moyens de se défaire du Roi, dans l'espérance qu'après sa mort, il ne manqueroit pas d'être nommé tuteur du jeune Prince, & que, sous son nom, il exerceroit un empire absolu. Le Roi instruit de son dessein, le prévint, & le fit assassiner. Cette mort causa une joie universelle dans tout l'Empire. Cet homme cruel & hautain, avoit gouverné avec dureté & violence. Il n'avoit

n'avoit jamais pû souffrir qu'on ouvrit d'avis contraire au sien, ou qu'on apportât d'opposition à ses desseins, sans perdre ceux qui auroient eu le courage de le faire. Aussi s'étoit-il fait universellement haïr. Cette haine parut sur tout à Apamée. Car dès qu'on y eut appris la nouvelle de sa mort, toute la ville en furie, courut lapider sa femme & ses enfans,

Achéus, que nous avons vû ci-dessus, refuser la couronne qu'on lui avoit offerte après la mort de Séleucus Céraunus, pour éviter les mauvais desseins de ses ennemis, qui faisoient courir le bruit à la cour, qu'il songeoit à usurper la couronne, & que, dans cette vûe, il avoit des liaisons secrettes avec Philopator, se fit declarer Roi de toutes les provinces de l'Asie Mineure, & prit la couronne qu'il avoit refusée auparavant. Il devint bien-tôt l'un des plus puissans Princes de l'Asie, & chacun recherchoit avec empressement son alliance. Revolte d'Achéus. *Polyb. l. 4. p. 314. 319.*

C'est contre lui & contre Ptolémée, qu'Antiochus songeoit à tourner ses armes. Mais il se détermina à

marcher d'abord contre Philopator ; avant d'attaquer Achéus, à qui l'on se contenta pour lors de faire de grande menaces, & toutes les troupes eurent ordre de se rendre à Apamée, pour être employées contre la Célé Syrie. Antiochus fit d'abord de grandes conquêtes dans cette province, & la soumit presque entierement ; mais la campagne suivante ne lui fut pas si favorable. Il fut battu à Raphia, & la perte de cette bataille entraina avec elle la perte de toutes les conquêtes de l'année précédente. Après cette bataille, le Roi se retira à Antioche, d'où il envoya demander la paix à Ptolémée, & lui céda les provinces qui faisoient le sujet de leur querelle. Ptolémée Philopator, qui désiroit de son côté de terminer la guerre, fut charmé de sa demande, & la paix fut conclue sur les conditions proposées par Antiochus.

Bataille de Raphia.
AN. M. 3787. Av. J. C. 217.

AN. M. 3788. Av. J. C. 216.

Ce Prince, après avoir fait la paix avec le Roi d'Egypte, donna toute son application à la guerre contre Achéus, fit tous les préparatifs pour en commencer les opérations. Il passa

passa le mont Taurus, & entra dans l'Asie Mineure pour la reduire. Il pressa si fort Achéus, qu'il fut obligé d'abandonner la campagne, & de se renfermer dans Sardes, qu'on prit par ruse. Achéus s'étant retiré dans le château, s'y defendit encore longtems; mais enfin il fut livré à Antiochus par deux traitres Crétois. Cette trahison confirma le proverbe, qui disoit; * *que les Crétois étoient des menteurs & des fourbes.* Antiochus lui fit aussi-tôt trancher la tête, & termina par là cette guerre d'Asie. *Polyb. l. 5. p. 428. Just. l. 30. c. 1.*

ARTICLE II.

Expéditions d'Antiochus vers l'Orient.

Après la mort d'Achéus, Antiochus ayant employé quelque tems à mettre ordre à ses affaires dans l'Asie Mineure, marcha vers l'Orient, pour réduire les provinces qui avoient secoué le joug de l'Empire de Syrie. Il commença son expédition par la Médie, qu'Arsace Roi des Parthes

AN. M. 3792. AV. J. C. 212. *Polyb. l. 10. p. 597-602.*

* Cretenses semper mendaces. *Tit. 1. 12.*

venoit de lui enlever, pendant qu'il étoit occupé à la guerre de Philopator & d'Achéus. Il fit traverser les deserts à son armée, entra dans la Médie, chassa Arsace, & regagna toute cette province. Antiochus y passa le reste de l'année, à rétablir l'ordre, & à faire les préparatifs nécessaires pour continuer la guerre.

AN. M. 3794. AV. J. C. 210. Il entra de fort bonne heure l'année suivante dans le pays des Parthes, où il eut le même bonheur qu'il avoit eu dans la Médie l'année précédente. Arsace fut obligé de se retirer en Hyrcanie. Antiochus l'y suivit, & força tous les postes où Arsace avoit placé des troupes pour garder l'entrée du pays, & alla assieger Séringis, capitale de l'Hyrcanie. Il y fit, au bout de quelques tems, une grande brèche, & prit la ville d'assaut. Arsace cependant se donnoit de grands mouvemens. Il assembla une armée de cent mille hommes de pié, & de vingt mille de cavalerie. Alors il fit tête à l'ennemi, & arrêta ses progrès avec beaucoup de valeur. Sa resistance fit durer la guerre, qui paroissoit presque à sa fin. Après bien

Just. l. 41. c. 5.

des

des combats, Antiochus voyant qu'il ne gagnoit rien, jugea qu'il seroit fort difficile d'abbatre un ennemi si puissant, & de le chasser entierement des provinces où il s'étoit si bien affermi avec le tems. Ainsi il commença à écouter les ouvertures d'accommodement qu'on lui fit, pour terminer une guerre si facheuse. On traita donc enfin, & l'on convint qu'Arsace garderoit la Parthie & l'Hyrcanie, à condition qu'il aideroit Antiochus à recouvrer les autres provinces revoltées. AN. M. 3796. AV. J. C. 208.

Antiochus, après cette paix, tourna ses armes contre Euthydème, Roi de la Bactriane. Il fit tous ses efforts pour reconquerir cette province; mais la valeur & la vigilance d'Euthydème, qui la défendoit, les rendit inutiles. Antiochus, dans cette guerre, donna des preuves d'une valeur extraordinaire. Dans un des combats qui s'y donnerent, il eut un cheval tué sous lui, & reçut une blessure à la bouche, qui ne fut pas dangereuse, & se termina à lui faire sauter quelques dents. Il se lassa enfin d'une guerre, par laquelle *Polyb. l. 10. p. 620. & lib. 11. p. 651-652.*

il vit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de détrôner ce Prince. Il se détermina donc à faire la paix avec lui. Il lui accorda le nom de Roi, & promit à son fils une de ses filles en mariage. Après ce traité, Antiochus passa le mont Caucase & entra dans l'Inde, où il renouvella l'alliance avec le Roi du pays. Il passa de là dans l'Arachosie, ensuite dans la Drangiane, puis dans la Carmanie, établissant dans toutes ces provinces son autorité & le bon ordre.

AN. M. 3799. AV. J. C. 205. Il passa l'hiver dans cette derniere province. De là il revint par la Perse, la Babylonie, & la Mésopotamie, & arriva enfin à Antioche au bout de sept ans qu'avoit duré cette expédition. La vigueur de ses entreprises, & la prudence avec laquelle il avoit conduit toute cette guerre, lui acquirent la reputation d'un Prince sage & vaillant, & le rendirent formidable à l'Europe aussi bien qu'à l'Asie.

Antiochus fait la conquête de la Célé-Syrie

Fort peu de tems après son arrivée, il apprit la mort de Philopator. Pendant la vie de ce Prince, Antiochus & Philippe Roi de Macédoi-

cédoine, avoient paru attachés à ſes intérêts, & toujours prêts à lui donner du ſecours. A peine fut-il mort, laiſſant après lui un jeune enfant pour lui ſucceder, que ces deux Princes ſe liguerent pour ſe défaire de ce légitime héritier, & partager enſuite cette ſucceſſion. Antiochus entra pour cet effet dans la Célé-Syrie, & dans la Paleſtine; & en moins de deux campagnes, il fit la conquête entiere de ces deux provinces. AN. M. 3800. Av. J. C. 204.

Quelques années après cette expédition, Antiochus attaqua vivement Attale, Roi de Pergame, par terre & par mer. Ce fut pendant ce tems-là, que le Miniſtère d'Alexandrie, le voyant occupé dans l'Aſie Mineure, à la guerre qui s'étoit allumée entre lui & Attale, envoya Scopas dans la Paleſtine & dans la Célé Syrie, pour tacher de reprendre ces provinces. Il parut dans la ſuite que les grands ſuccès de Scopas, venoient principalement de l'abſence d'Antiochus. En effet, dès que ce Prince, à la ſollicitation des Romains, eut mis bas les armes qu'il avoit priſes contre Attale, & qu'il fut ve-

Il la perd & en fait une ſeconde fois la conquête. *Liv. 32. Joſeph. Antiq. l. 12. c. 3.* AN. M. 3806. Av. J. C. 198.

nu en personne dans la Célé-Syrie ; les choses changerent de face, & la victoire se déclara bien-tôt pour lui. Scopas fut battu à Panéas, assiegé dans Sydon où il s'étoit retiré, & obligé de se rendre au vainqueur à des conditions honteuses.

Joseph. ibid. De là Antiochus alla dans la Palestine qu'il soumit. Dès que les Juifs, qui pour lors avoient tout sujet d'être mécontens de l'Egypte, surent que ce Prince approchoit de leur pays, ils allerent avec empressement lui porter les clefs de toutes leurs places, & quand il vint à Jérusalem, les Prêtres & les anciens sortirent en pompe au devant de lui. Ils lui rendirent toutes sortes d'honneurs, & l'aiderent à chasser du Château la garnison que Scopas y avoit laissée. Pour reconnoitre ces services, Antiochus leur accorda plusieurs privilèges ; & il ordonna par un Décret, qu'aucun étranger n'eût à entrer dans l'enclos du Temple : défense qui paroissoit véritablement faite à cause de l'attentat de Philopator, qui avoit voulu y entrer par force.

Antiochus, après la conquête de la

la Célé-Syrie & de la Palestine, forma le dessein de conquérir l'Asie Mineure. Son grand but étoit de remettre l'Empire de Syrie sur l'ancien pié, en réünissant tout ce qu'avoient eu autrefois ses Ancêtres, & sur tout Séleucus Nicator qui l'avoit fondé. Il se mit pour cela à la tête d'une puissante armée: ses progrès furent rapides, & ses victoires firent craindre aux Romains qu'il ne passât en Europe.

Antiochus forme le dessein de se soumettre toute l'Asie Mineure. AN. M. 3808. AV. J. C. 196.

Smyrne, Lampsaque & les autres villes Grecques, qui jouissoient alors de la liberté, voyant bien que le but d'Antiochus étoit de se les assujettir, resolurent de se défendre. Et comme elles étoient par elle mêmes trop foibles pour resister seules à un si puissant ennemi, elles eurent recours à la protection des Romains, qui leur fut accordée sans peine. On vit bien à Rome qu'il faloit arrêter les progrès d'Antiochus vers l'Occident, & de quelle conséquence il seroit de le laisser s'agrandir, en s'établissant sur les côtes d'Asie, selon le plan qu'il en avoit formé. On lui envoya donc incessamment une Ambassade.

Liv. lib. 33. n. 38-42. Polyb. l. 17. p. 769. 770. App. de bell. Syr. p. 86-88.

Cependant Antiochus avoit fait des détachemens de son armée, qui avoient formé les sieges de Symrne & de Lampsaque. Ce Prince avoit passé lui même l'Hellespont avec le reste de son armée, & soumis toute la Chersonnése de Thrace. Ayant trouvé la ville de Lysimachie toute en ruine, il se mit à la rebâtir, dans le dessein de fonder là un Royaume pour Séleucus son second fils, de lui soumettre tout le pays d'alentour, & de faire de cette ville, la capitale du nouveau Royaume.

Il rebâtit la ville de Lysimachie.

Ce fut justement dans le tems qu'il formoit tous ces projets, qu'arriverent en Thrace des Ambassadeurs Romains, que le Sénat lui avoit députés. Dans les premiers entretiens qu'eut le Roi avec les Ambassadeurs, tout se passa en civilités, qui paroissoient sinceres. Mais quand on commença à parler d'affaires, les choses changerent de face. L. Cornelius, qui portoit la parole, demanda qu'Antiochus rendit à Ptolémée Epiphane, toutes les villes de l'Asie qu'il avoit usurpées sur lui : qu'il évacuât toutes celles qui avoient appartenu à Philippe,

Ambassade des Romains à Antiochus.

lippe, n'étant pas juſte qu'il recueillit les fruits de la guerre que les Romains avoient euë avec ce Prince : qu'il laiſſât en paix les villes Grecques de l'Aſie qui jouiſſoient de leur liberté. Il ajouta, que les Romains étoient fort ſurpris qu'Antiochus eût paſſé en Europe, avec deux armées ſi nombreuſes de terre & de mer, & qu'il rétablit la ville de Lyſimachie : entrepriſe qui ne pouvoit avoir d'autre but que de les attaquer.

Antiochus repondit à tout cela, qu'Epiphane auroit ſatisfaction, quand ſon mariage, qui étoit déja arrêté, s'accompliroit : que pour les villes Grecques qui demandoient à conſerver leur liberté, c'étoit de lui qu'elles devoient la tenir, & non des Romains. A l'égard de Lyſimachie, il dit qu'il la rebâtiſſoit pour ſervir de reſidence à ſon fils Séleucus ; que la Thrace, & la Cherſonnèſe qui en faiſoit partie, étoient à lui ; qu'elles avoient été conquiſes ſur Lyſimaque par Séleucus Nicator un de ſes ancêtres, & qu'il y venoit comme dans ſon héritage : que pour les villes

villes qu'il avoit prises sur Philippe, il ne savoit pas sur quel titre les Romains prétendoient lui en disputer la possession; qu'il les prioit de ne se pas plus mêler des affaires de l'Asie, qu'il ne se mêloit de celles de l'Italie. Les esprits s'échaufferent, & l'assemblée se sépara en desordre: aucun des partis n'eut satisfaction, & tout prit le train d'une rupture ouverte.

Pendant ces négociations, il se répandit un bruit que le jeune Roi d'Egypte étoit mort. Antiochus se mit aussi-tôt en mer pour aller prendre possession de ce Royaume. Mais ayant appris en route des nouvelles certaines, que le bruit de la mort de Ptolémée étoit faux, il alla passer l'hiver à Antioche, sans rien entreprendre de nouveau cette année là. Il sortit de cette ville au commencement du printems pour se rendre à Ephése. A peine étoit-il parti d'Antioche, qu'Annibal y arriva. Il venoit se mettre sous sa protection. Ne l'ayant point trouvé dans cette ville, il fut obligé de le suivre à Ephése.

Annibal se retire auprès d'Antiochus.

Il l'y trouva justement dans le tems qu'il

Ce Prince se deter-

qu'il balançoit en lui même s'il entreroit en guerre avec les Romains. L'arrivée d'Annibal fit grand plaisir à Antiochus. Il ne douta point, qu'avec un homme qui avoit battu tant de fois les Romains, & qui par là s'étoit acquis à juste titre la reputation du plus grand Général qui eût jamais été, il ne pût venir à bout de tout. Il ne rouloit plus dans son imagination que des victoires & des conquêtes. La guerre fut resolue, & on employa toute cette année & la suivante à en faire les préparatifs. Dans un conseil qu'on tint à ce sujet, l'avis d'Annibal fut dès lors, & il pensa toujours de même dans la suite, qu'il faloit porter la guerre dans l'Italie; qu'autrement nul Prince, nul peuple, ne pouvoit être supérieur aux Romains; & que l'Italie ne pouvoit être vaincue que dans l'Italie même. Il ne demandoit que cent Galéres, dix mille hommes de pié, & mille chevaux. Il assuroit qu'avec cette flotte, il iroit d'abord en Afrique, où il espéroit engager les Carthaginois à se joindre à lui; & que, s'il n'y réussissoit pas, il iroit droit en Italie, où il trouveroit bien le moyen

mine à faire la guerre aux Romains.

yen de susciter des affaires aux Romains: qu'il faloit que le Roi passât en Europe avec le reste de ses troupes, sans se transporter encore en Italie; mais faisant toujours mine de vouloir y passer. Le Roi goûta d'abord extrêmement ce projet, mais il n'eut pas la force de l'exécuter; ce qui fut la véritable cause de tous ses mauvais succès dans cette guerre.

Antiochus commença par entrer dans la Gréce. Il se rendit maître de Chalcis & de toute l'Eubée. Ce Prince compta pour beaucoup, d'avoir, dans sa premiere campagne, fait la conquête & la reduction d'une Isle si considerable. Mais il étoit à la veille d'en voir faire de bien plus importantes sur lui. Les Romains, après avoir consulté la volonté des Dieux par la voie des augures, & fait tous les préparatifs nécessaires, firent passer le Consul Acilius en Gréce, pour l'opposer à Antiochus. Ce Prince ayant joint les troupes des alliés aux siennes, se rendit maître de plusieurs villes de Thessalie. Puis il se retira à Chalcis, où il épousa la fille de son hôte, dont il étoit devenu éperdument

AN. M. 3813. AV. J. C. 191. *Liv. l. 36. n. 1. Appian. in Syr. p. 93-96.*

ment amoureux : oubliant la grande entrepriſe qu'il avoit formée, la guerre contre les Romains, il paſſa tout le reſte de l'hiver en divertiſſemens & en fêtes à l'occaſion de ces nôces.

Il ne revint de l'aſſoupiſſement où cette moleſſe l'avoit jetté, que quand il apprit que le Conſul Acilius marchoit, à grandes journées, contre lui dans la Theſſalie. Comme il n'avoit que très peu de troupes, tout ce qu'il put faire alors fut de ſe ſaiſir du défilé des Thermopyles. Antiochus ſe croyoit ainſi en ſureté contre les Romains. Le Conſul s'en approcha, reſolu de l'attaquer. Mais comme il étoit impoſſible de forcer le pas, il envoya Caton, qui ayant été Conſul & à la tête des armées en Eſpagne, ſervoit alors ſous les ordres d'Acilius, ſans croire ſe deshonorer ; le Conſul l'envoya, dis-je, pour chercher quelque route écartée. Après avoir eſſuyé des fatigues incroyables, Caton traverſa les montagnes par le même ſentier, où Xerxès, & Brenus après lui, s'étoient ouvert un paſſage. Quand il fut ſur les haureurs, il s'avança ſans differer à la tête de ſon détachement, mit

Liv. lib. 15. n. 16. 27. Plut. in Caton. p. 343-344.

Il eſt defait aux Thermopyles par les Romains. AN. M. 3813. AV. J. C. 191.

mit en suite un corps de troupes, qui les gardoient. Dans le moment même, le Consul de son côté attaqua les retranchemens d'Antiochus avec toutes ses troupes, & les força. Le Roi blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui fracassa les dents, fut obligé par la douleur à tourner bride. Après sa retraite, aucune partie de son armée n'osa tenir ferme, & attendre les Romains. Toute l'armée fut taillée en piéces, à la reserve de cinq cens hommes, avec lesquels Antiochus se sauva à Chalcis. La victoire remportée sur Antiochus fut suivie de la reddition de toutes les places que ce Prince avoit prises, & en particulier de Chalcis, de toute l'Eubée & de l'Etolie, que les Romains forcerent, par la voie des armes, de se soumettre & d'abandonner Antiochus.

Liv. l. 36. n. 41-45. Appian. in Syr. p. 99. 100.

Pendant que tout ceci se passoit en Gréce, Antiochus demeuroit tranquille à Ephése, où il s'étoit retiré; s'assurant sur la parole de ses flateurs & de ses courtisans, qu'il n'avoit rien à craindre des Romains, & qu'ils ne songeoient point à passer en Asie. Annibal fut seul capable de le tirer de

de cet assoupissement. Il lui déclara nettement, qu'il devoit compter qu'au premier jour il auroit à combattre par terre & par mer, contre les Romains, dans l'Asie & pour l'Asie, & qu'il faloit se resoudre, ou à renoncer à l'Empire, ou à le defendre les armes à la main, contre des ennemis qui n'aspiroient à rien moins qu'à se rendre maîtres de l'univers.

Il perd une bataille sur mer.

Le Roi comprit alors le danger où il étoit. Il donna tous les ordres nécessaires, & alla lui-même dans la Chersonnèse, pour y mettre toutes les places en état de faire une bonne defense, après quoi il revint à Ephèse. On y resolut dans un grand Conseil, de hazarder un combat naval. Polyxénide, Amiral de la flotte, eut ordre d'aller chercher C. Livius, qui commandoit celle des Romains, & de l'attaquer. Ils se rencontrerent près du mont Coryque en Ionie. Le combat fut fort opiniâtre. Enfin l'Amiral d'Antiochus fut battu, & obligé de prendre la fuite, après avoit perdu vingt-trois vaisseaux. Il se sauva à Ephése avec le reste.

Antiochus étoit à Magnésie, occupé *Liv. l. 37. n. 8.*

pé à assembler ses forces de terre, lorsqu'il apprit la défaite de sa flotte. Il songea aussi tôt à en équiper une nouvelle. Pour cet effet il fit reparer les vaisseaux qu'on avoit sauvés, y en ajoutant de nouveaux, & envoya Annibal en Syrie, pour lui envoyer ceux de cette province & de Phénicie. Ce grand capitaine fut attaqué à son retour par les Rhodiens, qui le battirent, le poussèrent dans un port & l'y bloquerent si bien, qu'il lui fut impossible d'agir & de rendre aucun service au Roi. Ce Prince reçut la nouvelle de cette defaite, à peu près en même tems qu'il eut avis, que le Consul Romain, Cornélius Scipion, avec son frere Scipion l'Afriquain, s'avançoit à grandes journées dans la Macédoine, & qu'il se préparoit à passer en Asie par l'Hellespont. Pour empêcher que l'Asie ne devint le Théatre de la guerre, le Roi crut que le meilleur moyen étoit de recouvrer l'Empire de la mer, qu'il avoit presque perdu par la perte des deux combats dont j'ai parlé. Il resolut donc de hazarder encore une bataille; & pour cela il se rendit à Ephése où étoit sa flotte.

Ibid. n. 23-24. Corn. Nep. in Annib. c. 8. App. in Syr. pag. 100.

flotte. Il l'envoya sous la conduite de Polyxénide, avec ordre de chercher l'ennemi & de le combattre. Polyxénide trouva la flotte Romaine près de Myonnèse, ville maritime d'Ionie, & l'attaqua avec aussi peu de succès qu'auparavant. Emilius remporta sur lui une victoire complette, & l'obligea de se retirer à Ephèse, après lui avoir coulé à fonds vingt-neuf vaisseaux, & lui en avoir pris treize.

Il en perd une seconde.

Antiochus fut si frapé de ce coup, qu'il en parut entierement déconcerté; & comme si le bon sens l'avoit abandonné, il prit des mesures visiblement contraires à ses intérêts. Il fit demander la paix aux Romains; mais les conditions lui parurent si dures, qu'il ne pût se resoudre à les accepter. Ainsi il se prépara à hazarder une bataille; & les Romains, qui étoient déja passés en Asie, en firent autant de leur côté. Les deux armées s'étant rencontrées auprès de Magnésie, elles en vinrent aux mains; le combat fut fort long, & fort opiniâtre. Antiochus, qui étoit à l'aile droite, avoit enfoncé l'aile gauche des Romains, & les avoit poursuivis jusqu'aux

Liv. liv. 37. n. 31. Appian. in Syr. p. 104.

Bataille de Magnésie. Antiochus est battu. AN. M. 3814. AV. J. C. 190.

qu'aux portes du camp. Mais son aile gauche & le corps de bataille ne se battirent pas avec le même succès. L'armée fut défaite, & Antiochus perdit en cette bataille plus de cinquante mille hommes qui furent tués, ou faits prisonniers. Annibal, & Scipion l'Afriquain ne se trouverent ni l'un ni l'autre à ce combat Le premier étoit bloqué par les Rhodiens, & l'autre étoit resté malade à Elée.

Le Roi se retira à Sardes, avec ce qu'il put ramasser des troupes qui avoient échapé au carnage. De Sardes, il passa en diligence le mont Taurus & gagna Antioche. Dès qu'il y fut arrivé, il envoya des Ambassadeurs pour demander la paix aux Romains. Elle lui fut accordée, à condition qu'il évacueroit toute l'Asie en deçà du mont Taurus, & qu'il payeroit tous les fraix de la guerre. Tel fut le succès de cette guerre, qui auroit tourné infailliblement à l'avantage d'Antiochus, s'il avoit voulu suivre le plan qu'Annibal lui en avoit tracé. Mais une sotte vanité l'empêcha de suivre des conseils si sages, & de faire usage d'un si grand capitaine, dont le nom seul

Traité de paix. *Liv. l. 37. n. 45.*

seul faisoit craindre les Romains. Il ne faut pas oublier ici, qu'une des conditions du traité de paix, fut qu'Antiochus leur livreroit Annibal, aussi bien que Thoas l'Etolien; mais dès qu'ils eurent avis qu'on négocioit un traité, jugeant bien qu'ils seroient sacrifiés, ils pourvurent l'un & l'autre à leur sûreté, en se retirant avant qu'il fut conclu. Ainsi fut terminée la guerre contre Antiochus, qui ne fut pas de longue durée, puisqu'elle ne dura que deux ans. Elle couta peu de sang aux Romains, & contribua pourtant beaucoup à l'agrandissement de leur Empire. Mais en même tems cette victoire contribua aussi, d'une autre maniere, au dépérissement & à la ruine de ce même Empire, en introduisant à Rome, par les richesses qu'elle y fit entrer, le goût du luxe, de la molesse & des délices: car c'est à cette victoire remportée sur Antiochus, & à cette conquête de l'Asie, que Pline attache l'époque de la corruption des mœurs de la République Romaine, & du funeste changement qui y arriva. L'Asie vaincue par les armes

de

de Rome, vainquit Rome à son tour par ses vices *.

AN. M. 3817. AV. J. C. 187. *Justin. l. 35. c. 2.*

Antiochus étoit fort embarrassé pour trouver l'argent qu'il faloit payer aux Romains. Il alla lui-même dans les provinces d'Orient, pour recueillir le tribut qu'elles lui devoient, & laissa la Régence de la Syrie à son fils Séleucus. Quand il fut arrivé dans la province d'Elimaïde, il apprit qu'il y avoit un grand tresor dans le Temple de Jupiter Bélus. Sous un faux prétexte, que les habitans de cette province s'étoient revoltés contre lui, il entra de nuit dans le Temple, & en enleva toutes les richesses, qui y étoient gardées réligieusement depuis fort long tems. Le peuple irrité de ce sacrilege, se souleva contre lui & l'assomma avec toute sa suite.

Mort d'Antiochus. Caractère de ce Prince.

C'étoit un Prince fort louable pour son humanité, sa clémence, & sa libéralité. Jusqu'à l'âge de cinquante ans, il s'étoit conduit dans ses affaires avec une valeur, une prudence & une application qui avoient fait re-

* Armis vicit, vitiis victus est. *Senec. de Alexand.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0220
DFG

réussir toutes ses entreprises, & lui avoient mérité le titre de grand. Mais depuis ce tems, sa sagesse, & son application avoient fort decliné, & ses affaires avoient pris le même train. Sa conduite dans la guerre contre les Romains, le peu d'usage, ou plûtôt le mépris qu'il fit des sages conseils d'Annibal, la paix honteuse qu'il fut obligé d'accepter, ternirent tout l'éclat de ses premiers succès: & sa mort, causée par une entreprise impie & sacrilège, laissa à son nom & à sa mémoire une tache ineffaçable.

Séleucus Philopator lui succéde.

Après la mort d'Antiochus le grand, Séleucus Philopator, l'ainé de ses fils, qu'il avoit laissé à Antioche en partant pour les provinces d'orient, lui succéda. Ce Prince vécut dans l'obscurité & le mépris. Son régne ne fut pas de longue durée, & n'eut rien de mémorable. C'est sous lui qu'arriva l'histoire célèbre d'Héliodore, rapportée dans le second livre des Machabées. Le Roi fut bientôt puni de ce sacrilège, par celui-là même qu'il avoit employé pour piller le Temple. Héliodore, croyant avoir trouvé une occasion favorable d'usurper la couronne,

2. *Mach.* 3.

Sa mort. AN. M. 3829. Av. J. C. 175.

en se defaisant de Séleucus, le fit empoisonner. Ce Prince n'avoit regné qu'onze ans.

Antiochus Epiphane monte sur le Trône de Syrie.

Antiochus, surnommé depuis Epiphane, qui revenoit de Rome en Syrie, apprit à Athénes la mort de son frere Séleucus. On lui donna avis que l'usurpateur avoit un gros parti. Antiochus eut recours à Eumène Roi de Pergame & à son frere Attale, qui le placerent sur le trône après avoir chassé Héliodore. Ce Prince prit le titre *d'Epiphane*, c'est-à-dire, *l'Illustre*. Jamais ce titre ne fut plus mal appliqué. Toute la suite de sa vie fera voir qu'il méritoit bien plus celui *d'Epimane*, que quelques uns lui donnerent: ce mot signifie, *insensé*, *furieux*.

Conduite indigne d'Antiochus Epiphane.

On raconte de lui des choses, qui prouvent combien est juste l'épithète de mépriſable que lui donne l'Ecriture *. Il sortoit souvent du palais avec deux ou trois domestiques, & s'en alloit courir les ruës à Antioche. Il s'amusoit à causer avec des artisans, &

* Stabit in loco ejus despectus. *Dan.* 8. 21.

& à disputer avec eux des minucies de leur art, qu'il se piquoit ridiculement d'entendre aussi bien qu'eux. Il buvoit souvent avec des étrangers de la plus basse condition. Quand il apprenoit qu'il y avoit quelque partie de plaisir faite par des jeunes gens, il alloit sans rien dire, faire le fou, chanter & boire avec eux, ne gardant aucune mesure ni bienséance. On peut juger par ces traits, & par beaucoup d'autres semblables, que je passe, si Antiochus ne méritoit pas à plus juste titre le surnom d'insensé, que celui d'illustre.

A peine ce Prince étoit-il bien établi sur le trône, que les Ministres de Ptolémée Philométor, Roi d'Egypte, qui n'étoit âgé que de seize ans, lui firent demander la Palestine, & la Célé-Syrie, qu'ils croyoient appartenir à leur maître. Les Egyptiens, pour soutenir leurs prétentions, alléguoient que, dans le partage de l'Empire d'Alexandre fait après la célèbre bataille d'Ipsus, ces provinces avoient été assignées à Ptolémée Soter. Ils ajoutoient qu'Antiochus le grand, étoit convenu, en donnant sa fille en ma-

AN. M. 3831. AV. J. C. 173.

Il fait la guerre à Philométor Roi d'Egypte. 2. *Machab.* c. 4.

riage au Roi d'Egypte, de lui rendre en même tems ces provinces à titre de dot, & que ç'avoit été le principal article de ce mariage. Epiphane nioit l'un & l'autre de ces faits, & faisoit valoir ses prétentions. Toutes ces discutions ne se terminerent à rien, & il falut avoir recours aux armes pour en decider.

Liv. l. 42, n. 9. Polyb. in Legat. C. 71-72. Justin. l. 34. c. 2. Diod. Legat. 18. Hieronim. in Daniel.

Ses succès en Egypte.

Antiochus se prépara sérieusement à la guerre, dont il voyoit bien qu'il étoit menacé de la part de Philométor pour ces provinces. Se trouvant en état de la commencer, il résolut de ne la pas attendre dans ses Etats, & de la porter lui-même dans ceux de son ennemi. Il se mit donc à la tête de son armée, & marcha vers la frontiere de l'Egypte. L'armée de Ptolémée & la sienne se joignirent entre le mont Casius & Péluse, & l'on en vint à une bataille, où Antiochus remporta la victoire, dont il profita si bien, qu'il mit la frontiere en état de servir de barriere, & d'arrêter tous les efforts que pouvoit faire l'Egypte pour regagner ces provinces. Ce fut-là sa premiere expédition contre l'Egypte. Ensuite, sans entreprendre autre chose cet-

cette année, il retourna à Tyr, & mit son armée en quartier d'hiver dans les places voisines.

Il employa tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre, pour une seconde expédition en Egypte, & dès que la saison le permit, il l'attaqua & par mer & par terre; Philométor avoit mis une nombreuse armée sur pié, mais elle ne tint pas devant le Roi de Syrie. Celui-ci gagna une seconde bataille sur la frontiere, prit la ville de Péluse, & entra jusques dans le cœur de l'Egypte. Philométor fut pris, ou du moins vint se mettre lui-même entre les mains d'Antiochus, qui lui laissa sa liberté entiere. Ils mangeoient à la même table, vivoient en amis; & pendant quelque tems même, Antiochus affectoit de prendre soin des intérêts de ce jeune Roi son neveu, & de régler les affaires comme son tuteur.

Antiochus ayant eu avis que les Alexandrins avoient mis sur le trône le frere de Philométor, en prit occasion de revenir encore pour une troisieme fois en Egypte, sous prétexte

de rétablir le Roi dépoſé ; mais en effet pour ſe rendre maître abſolu du Royaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluſe, entra par terre en Egypte, & marcha droit à Alexandrie, dans le deſſein d'en former le ſiege. Dans cette extrêmité, Ptolémée Evergète & Cléopatre ſa ſœur, qui étoient dans la place, envoyerent des Ambaſſadeurs à Rome, repréſenter le triſte état où ils étoient réduits, & implorer le ſecours du peuple Romain. Le Sénat touché des repréſentations des Ambaſſadeurs, & perſuadé d'ailleurs qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Romains de laiſſer ſi fort agrandir Antiochus, réſolut d'envoyer une Ambaſſade en Egypte pour mettre fin à la guerre. C. Popilius Lénas, C. Decimus, & C. Hoſtilius, furent les trois qu'on choiſit pour cette importante négociation.

Liv. l. 45. n. 11. Cependant Epiphane, voyant la réſiſtance d'Alexandrie, dont il ſentit qu'il faudroit lever le ſiége, fit ſemblant de ſe racommoder avec Philométor, leva le ſiége d'Alexandrie, marcha droit à Memphis, & remit Philométor en poſſeſſion de tout le pays,

pays, excepté Péluſe, qu'il garda comme une clef pour entrer quand il lui plairoit en Egypte. Après cet accommodement ſimulé, il retourna à Antioche.

Les deux freres, ouvrant les yeux ſur leurs véritables intérêts, parlerent d'accommodement, & l'accommodement ſe fit en effet, par le moyen de Cléopatre leur ſœur. Dès qu'Antiochus eut appris la réünion des deux freres, il réſolut d'employer contre eux toutes ſes forces. Il ſe mit en effet à la tête d'une puiſſante armée, entra en Egypte, perça juſqu'à Memphis, & prit enſuite la route d'Alexandrie, dans le deſſein de former le ſiége de cette ville, dont la priſe l'auroit rendu maître abſolu de tout le Royaume. Il y auroit infailliblement réuſſi, s'il n'eut trouvé en y allant une Ambaſſade de Rome, qui l'arrêta, & rompit toutes les meſures qu'il avoit priſes depuis long-tems pour s'aſſujettir l'Egypte.

Il entre en Egypte pour la 3me. fois.

Les Ambaſſadeurs Romains le rencontrerent à Eleuſine, qui n'étoit qu'à un quart de lieuë d'Alexandrie. Popilius lui préſenta le décret du

Ambaſſade des Romains à Epiphane.

Liv. l. 45. n. 11. Polyb. Legat. 92.

Sénat, lui dit de le lire, & de lui rendre réponse sur le champ. Epiphane, après l'avoir lû, lui dit, qu'il en délibereroit avec ses amis, & lui rendroit sa réponse dans peu. L'Ambassadeur Romain, indigné que le Roi parlât de délai, fit avec une baguette qu'il avoit à la main, un cercle sur le sable, autour d'Antiochus, & haussant la voix: *il faut*, lui dit-il, *que vous rendiez réponse au Sénat, avant que de sortir du cercle que je viens de tracer.* Le Roi, étourdi d'un ordre si fier, après avoir un peu pensé en lui-même, répondit, qu'il feroit ce que le Sénat souhaittoit. Ce qui inspiroit à l'un tant de hardiesse, & à l'autre tant de docilité, étoit la nouvelle qu'on avoit reçue tout fraichement de la grande victoire, que les Romains avoient remportée sur Persée Roi de Macédoine. Antiochus sortit de l'Egypte au jour marqué, rendit aux Egyptiens l'Isle de Cypre, & retourna à Antioche.

AN. M. 3836. AV. J. C. 168.

Epiphane, à son retour de l'Egypte, outré de se voir arracher par les Romains, une Couronne sur laquel-

quelle il avoit compté, & dont il se voyoit presque en possession, fit tomber tout le poids de sa colere sur les Juifs, qui ne lui en avoient donné aucun sujet. Il détacha, en traversant la Palestine, vingt deux mille hommes, dont il donna le commandement à Appollonius, & lui ordonna de détruire la ville de Jérusalem. Celui-ci exécuta fidélement, & avec une cruauté inouie sa commission. Comme ce trait d'histoire est connu de tout le monde, & qu'il revient mieux à celle des Juifs qu'à celle que nous écrivons ici, il suffit d'indiquer les originaux où cette histoire est rapportée.

Ses cruautés contre les Juifs.

1. *Machab. l.* 30. & 11. 6. & 7. *Joseph. Antiq. l.* 12. *c.* 7.

Après toutes les sanglantes exécutions, que ce Prince impie & barbare avoit faites, par lui-même ou par ses Généraux, sur la nation Juive, au retour d'une expédition qu'il avoit faite en Perse, & qui ne lui avoit pas mieux réussi, que celle de ses Officiers en Judée, la main de Dieu le frapa, & il fut attaqué d'une effroyable douleur dans les entrailles, & d'une colique, qui le tourmentoit cruellement; & *ce fut avec*

Il est frapé de la main du Seigneur.

beaucoup de justice, dit l'Ecriture, *puis qu'il avoit déchiré lui-même les entrailles des autres, par un grand nombre de nouveaux tourmens.*

Mais ce premier coup n'abattit point encore son orgueil. Au contraire, se laissant aller aux transports de sa fureur, & ne respirant que feu & flamme contre les Juifs, il commanda qu'on hatât son voyage. Lorsque ses chevaux couroient avec impétuosité, il tomba de son chariot. Il eut tout le corps fracassé, & les membres tous meurtris de cette chute. Il fallut le mettre dans une litiere, où il souffroit des tourmens horribles. Il sortoit des vers de son corps, toutes les chairs lui tomboient par piéces avec une odeur si effroyable, que toute l'armée n'en pouvoit souffrir la puanteur. Ne pouvant lui-même la suporter; *il est juste*, s'écria-t-il, *que l'homme soit soumis à Dieu, & que celui qui est mortel ne s'égale pas au Dieu Souverain.* Reconnoissant que c'étoit la main de Dieu qui le frappoit, à cause des maux qu'il avoit fait dans Jérusalem, il faisoit à Dieu de magnifiques promes-

meſſes, par leſquelles il eſpéroit flêchir ſa colere. *Mais*, ajoute l'Ecriture; *ce ſcélerat prioit le Seigneur, de qui il ne devoit point recevoir miſéricorde.* En effet, ce meurtrier, ce blaſphemateur, (ce ſont les noms que le St. Eſprit ſubſtitue au ſurnom *d'Illuſtre*, que les hommes avoient donné à ce Prince,) frappé d'une horrible playe, & traité comme il avoit traité les autres, finit ſa vie criminelle par une mort miſérable.

Sa mort. AN. M. 3840. AV. J. C. 164.

Polyb. in Excerpt. Vaſeſ. p. 145.

Avant de mourir, il recommanda à Philippe, ſon frere de lait & ſon favori, qu'il établit régent pendant la minorité de ſon fils, âgé alors de neuf ans, d'employer tous ſes ſoins à élever ce jeune Prince, de la maniere la plus propre à lui enſeigner l'art de régner, & de gouverner les peuples avec juſtice & modération. Ce ſont des inſtructions, que la plû-part des Princes ne donnent à leurs enfans qu'en mourant, après leur avoir donné, pendant toute leur vie, des exemples tout contraires. Auſſi ne font-elles pas un grand fruit. Philippe prit le ſoin de

faire transporter le corps du Roi à Antioche. Ce Prince avoit regné onze ans.

Antiochus Eupator succéde à Epiphane. *Appian. in Syr. p.* 117. *Joseph. Antiq. l.* 12. *c.* 14. 1. *Macab. VI.* 17. 11. 29. & X. 10. 13.

Antiochus, surnommé Eupator, âgé de neuf ans seulement, succéda à son pere Antiochus Epiphane, dans le Royaume de Syrie. Philippe, à qui le feu Roi avoit donné la régence pendant la minorité de son fils, en arrivant à Antioche, trouva qu'un autre avoit déja usurpé l'emploi, que la confiance du feu Roi lui avoit destiné. Lysias, sur les premiers avis de la mort d'Epiphane, avoit d'abord mis sur le trône Antiochus son fils dont il étoit Gouverneur, & avoit pris, avec sa tutelle, les rênes du Gouvernement, sans avoir aucun égard à la disposition qu'avoit fait le Roi en mourant. Philippe vit bien qu'il n'étoit pas alors en état de la lui disputer. Il se retira en Egypte, dans l'espérance de trouver à cette Cour, l'assistance dont il avoit besoin pour rentrer dans ses droits & chasser l'usurpateur.

1. *Macab. V.* 1-68. 2. *Macab. X.* 14-38.

Judas Machabée cependant signaloit son courage, par plusieurs victoires considérables, qu'il remporta sur

sur les ennemis du peuple de Dieu, qui lui faisoient toûjours une guerre implacable. On peut voir le détail de ces victoires dans l'histoire des Juifs, ou dans les livres des Machabées, ou bien dans Joseph.

Philippe, que le feu Roi avoit établi régent du Royaume, voyant bien qu'il n'avoit rien à espérer du côté de l'Egypte, à cause de la brouillerie qui étoit survenue entre les deux freres, Ptolémée Philométor & Ptolémée Evergete, qui régnoient conjointement, retourna dans l'Orient, y ramassa quelques troupes de Medes & de Perses, & profitant de l'absence du Roi, qui marchoit en personne contre les Juifs, il s'empara de la capitale de l'Empire. Sur cette nouvelle, Lysias jugea qu'il étoit nécessaire de faire la paix avec les Juifs, afin de tourner ses armes contre son rival en Syrie. La paix se fit donc à des conditions fort avantageuses & fort honorables pour les Juifs. Le prompt retour d'Antiochus chassa Philippe d'Antioche, & mit fin à sa courte régence, & bien-tôt après à sa vie.

Dé-

AN. M. 3841. AV. J. C. 163.

Démétrius, fils de Séleucus Philopator qui, depuis l'année que mourut son pere, avoit toujours continué de demeurer en ôtage à Rome, étoit dans la vingt-troisieme année de son âge, quand il apprit la mort d'Antiochus Epiphane, & l'avénement d'Eupator son fils, à la couronne, qu'il prétendoit, avec justice, lui appartenir de droit, comme fils du frere ainé d'Epiphane. Il proposa au Sénat de le rétablir sur le trône de son pere; &, pour l'y encourager, il lui représenta; qu'ayant été élevé à Rome dès son bas âge, il la regarderoit toûjours comme sa patrie; les Sénateurs comme ses peres, & leurs fils comme ses freres. Le Sénat eut plus d'égard aux intérêts de la République, qu'au droit de Démétrius, & jugea qu'il seroit plus avantageux aux Romains, qu'il y eut un Roi mineur sur le trône de Syrie, qu'un Prince comme Démétrius, qui pourroit, dans la suite, leur devenir formidable. Ainsi ils firent un décrêt, pour confirmer Eupator; & envoierent en Syrie Cn. Octavius, Sp. Lucretius & L. Aure-

relius, avec le caractère d'Ambassadeurs, pour y régler toutes choses conformement aux articles du Traité fait avec Antiochus le grand. Leur vue étoit d'affoiblir, de toutes les manieres, les forces du Royaume.

Quand les Ambassadeurs furent arrivés en Syrie, ils trouverent que le Roi avoit plus de vaisseaux & d'éléphans, que le traité fait avec Antiochus le grand, après la bataille du mont Sypile, ne le portoit. Ils firent bruler les vaisseaux, & tuer les éléphans qui se trouverent passer le nombre stipulé dans le traité, & réglerent toutes les autres choses de la maniere qui leur parut la plus avantageuse aux Romains. Ce traitement parut insuportable, & souleva l'esprit du peuple contre eux. Un nommé Leptine en fut si indigné, que, de rage, il se jetta sur Octavius pendant qu'il étoit au bain, & le tua. On soupçonna Lysias, Régent du Royaume, d'avoir trempé sous main dans cet assassinat. On envoia aussitôt des Ambassadeurs à Rome, pour justifier le Roi, & protester qu'il n'avoit eu aucune part à cet attentat. *Appian. in Syr. p. 117. Just. l. 34. c. 3.*

Le

Le Sénat les renvoya sans leur donner aucune réponse, pour marquer, par ce silence, combien il étoit indigné du meurtre commis dans la personne d'Octavius, dont il se reservoit l'examen & la vengeance. Cependant, pour honorer sa mémoire, il lui érigea une statuë parmi celles des grands hommes qui avoient versé leur sang pour la défense de sa patrie.

Cicer. Philip. 9. n. 4.

Démétrius crut que le mécontentement des Romains contre Eupator, étoit pour lui une conjoncture favorable, dont il falloit profiter; & il s'adressa une seconde fois au Sénat, pour en obtenir la permission de retourner en Syrie. Il fit cette démarche contre l'avis de la plûpart de ses amis, qui lui conseilloient de se sauver sans rien dire. L'événement lui fit bien-tôt connoître qu'ils pensoient juste. Comme les mêmes raisons d'intérêt, qu'avoit eu d'abord le Sénat de le retenir à Rome subsistoient toûjours, il en reçut la même réponse, & eut la douleur d'essuyer un second refus. Alors il revint au premier conseil de ses amis; & Polybe l'Historien, qui étoit alors à Rome, fut un

de

de ceux qui le preſſérent le plus vivement de l'exécuter ſecrettement, mais promptement. Il le crut. Après avoir pris toutes ſes meſures, il ſortit de Rome ſous prétexte d'une partie de chaſſe, ſe rendit à Oſtie, & s'embarqua, avec une petite ſuite, dans un vaiſſeau Carthaginois, qui alloit à Tyr, & qui l'attendoit.

Démétrius ſe ſauve de Rome. *Polyb. Legat. 107.*

Démétrius ayant débarqué à Tripoli en Syrie, le bruit ſe répandit, que c'étoit le Sénat qui l'avoit envoyé prendre poſſeſſion de ſes Etats, & qu'il étoit bien réſolu de l'y ſoutenir. Auſſi-tôt on regarda Eupator comme un homme perdu, & tout le monde l'abandonna pour prendre le parti de Démétrius. Eupator & Lyſias, arrêtés par leurs propres ſoldats, furent livrés au nouveau venu, qui les fit mourir. Ainſi Démétrius ſe trouva établi ſur le trône ſans oppoſition, & avec une rapidité prodigieuſe.

Une des premieres actions de ſon regne, fut de délivrer les Babyloniens de la tyrannie de Timarque, & d'Heraclide, qui avoient été les deux grands favoris d'Antiochus Epi-

piphane. Il avoit fait le premier gouverneur, & le second tréſorier de cette province. Timarque ayant ajouté la rebellion à ſes autres crimes, Démétrius le fit mourir; il ſe contenta de bannir l'autre. Les Babyloniens eurent tant de joye de ſe voir délivrés de l'oppreſſion de ces deux freres, qu'à cette occaſion ils donnerent à leur libérateur le titre de *Soter* ou *Sauveur*, qu'il porta toûjours depuis.

Guerre contre les Juifs.

Sur le faux & calomnieux raport qu'Alcime, à la tête d'une troupe de Juifs Apoſtats, vint faire au nouveau Roi, que Judas & ſes freres avoient tué tous ceux du parti du Roi, qui étoient tombés entre leurs mains, Démétrius s'imaginant que tous les Juifs étoient revoltés contre lui, envoya contr'eux ſes Généraux avec de puiſſantes armées. Mais Judas Machabée diſſipa tous leurs efforts, les mit en fuite & les tailla en piéces. Démétrius voyant la défaite de ſes troupes, & ayant peut-être même reçu la lettre du Sénat, en faveur des Juifs, par laquelle on lui enjoignoit de ne les plus tourmen-

menter, & on le menaçoit de la guerre, s'il continuoit de le faire, retira ſes troupes de la Judée, & laiſſa ce pays jouïr quelque tems de la tranquillité. En effet, Démétrius ménageoit extrêmement les Romains dans ce tems-là, & ſe donnoit de grands mouvemens pour les engager à le reconnoître pour Roi, & à renouveller le traité fait avec les Rois ſes prédeceſſeurs. Enfin, à force de ſollicitations preſſantes, il obtint ce qu'il vouloit. Les Romains le reconnurent pour Roi de Syrie, & renouvellerent les traités faits avec cette Couronne. AN. M. 3844. AV. J. C. 160. *Polyb. Legat.* 120.

Pour cultiver leur amitié, il envoya l'année ſuivante Menochare en Ambaſſade à Rome, conjointement avec quelques autres. Ils furent chargés d'une Couronne, peſant dix mille piéces d'or †, dont il faiſoit préſent au Sénat, pour lui témoigner ſa reconnoiſſance des bons traitemens qu'il en avoit reçu, pendant qu'il étoit en ôtage à Rome. Le Sénat reçut AN. M. 3845. AV. J. C. 159. Ambaſſade de Démétrius à Rome.

† Elle valoit plus de dix mille piſtoles. *Polyb. Legat.* 120.

çut les Ambassadeurs avec les honneurs ordinaires, & accepta le présent qu'ils apportoient.

AN. M. 3850. AV. J. C. 154. Démétrius s'abandonne aux plaisirs. *Joseph. Antiq. l. 13. c. 3. Justin. l. 35. c. 1. Athen. l. 10. p. 440.*

Démétrius, qui se trouvoit sans guerre & sans occupation, commençoit à donner dans les plaisirs, & menoit une vie oisive, & d'une bizarrerie assez singuliere. Cette conduite lui faisant négliger tous les devoirs de la royauté, souleva bientôt tous les esprits contre lui. Il se forma une conspiration pour le déposer. Elle fut découverte, mais elle ne fut pas éteinte. Les mécontens, soutenus sous main par Ptolémée Philométor, Attale & Ariarathe, qui cherchoient à se venger de quelque mécontentement, qu'ils avoient reçu de Démétrius, susciterent un imposteur, pour lui faire jouer le personnage de fils d'Antiochus Epiphane, & pour le charger des prétentions héréditaires à la Couronne de Syrie. Cet imposteur étoit un nommé Alexandre Bala, de basse extraction, mais fort propre à jouer le rôle qu'on lui donnoit.

Imposture de Bala surnommé Alexandre.

Quand il fut bien dressé, les trois Rois qui étoient du secret, le reçon-

connurent pour Roi. Ensuite, il fut mené à Rome avec Laodice, fille véritable d'Antiochus Epiphane, afin de mieux couvrir l'imposture. A force de sollicitations & d'adresse, on le fit reconnoître, & on obtint un décret du Sénat en sa faveur, qui, non seulement lui permettoit de retourner en Syrie pour recouvrer ses Etats, mais qui lui accordoit même l'assistance du peuple Romain pour cet effet. Le Sénat connoissoit fort bien l'imposture & la fiction, mais il étoit bien aise d'humilier Démétrius dont il étoit mécontent. Avec cette déclaration des Romains, l'imposteur n'eut pas de peine à trouver des troupes. Il se saisit de Ptolémaïde dans la Palestine, & là, sous le nom d'Alexandre fils d'Antiochus Epiphane, il prit le titre de Roi de Syrie, & plusieurs mécontens vinrent l'y trouver, & se ranger autour de lui. AN. M. 3851. AV. J. C. 153.

Cette nouvelle fit sortir Démétrius de son indolence, pour songer à se défendre. Il assembla tout ce qu'il put de troupes. Alexandre de son côté arma aussi. Les deux Rois

Rois se mirent en campagne. Démétrius, qui ne manquoit ni de courage, ni de bon sens, quand le vin ne lui troubloit pas la raison, remporta la victoire dans une premiere bataille; mais il n'en tira aucun avantage. Alexandre eut bien-tôt de nouvelles troupes, que lui fournirent les trois Rois qui l'avoient produit, & qui continuoient à le soutenir vigoureusement. On en vint à un second combat, qui fut decisif. Démétrius fut défait, & dans la retraite son cheval le précipita dans une fondriere, où ceux qui le poursuivoient le tuérent à coups de flèches. Il avoit regné douze ans. Alexandre, par cette victoire, se trouva maître de l'Empire de la Syrie. Dès qu'il se vit tranquille, il envoya demander en mariage à Ptolémée Roi d'Egypte, Cléopatre sa fille. Elle lui fut accordée, & son pere la conduisit lui-même jusqu'à Ptolémaïde, où se célébra le mariage.

AN. M. 3852. AV. J. C. 152.

AN. M. 3854. AV. J. C. 150.

Démétrius est tué dans un combat.

v. *Macab.* *l.* 51-56.

AN. M. 3856. AV. J. C. 148.

Le nouveau Roi se trouvant paisible possesseur de la couronne de Syrie, crut qu'il n'avoit rien plus à faire, qu'à prendre tous les plaisirs que

que lui fournissoient l'abondance, & le pouvoir où il étoit parvenu. Il laissa entierement le soin des affaires à son favori nommé Ammonius. Ce favori insolent & cruel, fit mourir Laodice sœur de Démétrius, & veuve de Persée Roi de Macédoine, Antigone fils de Démétrius; enfin tous ceux du sang royal qu'il put trouver. Cette conduite lui attira bientôt, & à son maître aussi, la haine des peuples.

Mauvaise conduite d'Alexandre. *Liv. Epist. l. 50. Justin. l. 35. c. 2. Joseph. Antiq. l. 3. c. 8. 1. Macab. X. 67-89. Diod. in Excerpt. Vales. p. 346.*

Démétrius, l'ainé des fils de Démétrius, étoit à Cnide. Quand il eut avis de cette haine des peuples, il crut l'occasion favorable pour rentrer dans ses droits. Il alla débarquer avec quelques compagnies de Crétois en Cilicie. Il y vint bien-tôt un assez grand nombre de mécontens, pour en former une armée, avec laquelle il se rendit maître de tout ce pays-là. Alexandre se réveilla, & quitta son serrail pour songer à ses affaires. Il se mit à la tête d'une armée qu'il forma de toutes les troupes qu'il put assembler. Les deux armées se joignirent, & on en vint aux mains. Alexandre perdit la bata-

taille, & s'enfuit avec cinq cent chevaux vers Zabdiel Prince Arabe *, à qui il avoit confié ses enfans. Trahi par celui en qui il avoit eu le plus de confiance, on lui trancha la tête.

AN. M. 3859. AV. J. C. 143. Il avoit été cinq ans sur le trône. Démétrius, qui étoit parvenu à la Couronne par cette victoire, prit le surnom de *Nicator*, qui veut dire le vainqueur; titre qu'il ne mérita pas trop bien.

Ce jeune Prince, qui étoit sans expérience, laissoit tout faire à Lasthene son favori. C'étoit un homme corrompu & téméraire, qui se conduisoit si mal, qu'il fit bien-tôt perdre à son maître le cœur de ceux qui lui étoient les plus nécessaires pour le soutenir. Démétrius s'abandonna sans mesure à toutes sortes d'excès, de violences & de cruautés, poussa à bout la patience des peuples, de sorte que tous ses sujets se trouverent disposés à une revolte générale. Diodote, surnommé Tryphon, amena en Syrie Antiochus fils d'A-

Démétrius s'attire la haine de ses peuples. *Joseph. Antiq. l. 13. c. 8. & 9.*

* Il est nommé dans les livres des Machabées Emacuel.

d'Alexandre Bala, & fit déclarer par tout ſes prétentions à la Couronne par un manifeſte. Les mécontens ſe rangerent en foule auprès du prétendant, & le proclamerent Roi. Ils marcherent ſous ſes étentards contre Démétrius, le battirent & l'obligerent à ſe retirer à Séleucie. Ils ſe rendirent maîtres d'Antioche, y placerent Antiochus ſur le trône des Rois de Syrie, & lui donnerent le ſurnom de Théos, qui ſignifie Dieu.

Antiochus Théos. *Appian. in Syr. p. 132.*

Tryphon, dont le plan étoit de ſe ſervir des prétentions d'Antiochus, juſqu'à ce qu'il eut détrôné Démétrius, & enſuite de ſe défaire de ce jeune Prince, & de prendre la Couronne pour lui-même; voyant tout au point où il vouloit, pour commencer à exécuter le projet qu'il avoit formé de faire périr Antiochus, le fit tuer ſecrettement. Il fit enſuite courir le bruit, qu'il étoit mort de la pierre; & en même tems il ſe déclara Roi de Syrie, en ſa place, & prit poſſeſſion de la Couronne.

AN. M. 3860. AV. J. C. 144. Thryphon fait mourir Antiochus & uſurpe la Couronne. *Juſtin. l. 36. c. 1. 1. Macab. XII. 19. 54. XIII. 30. Epit. Liv. l. 55.*

Démétrius cependant s'amuſoit à ſe divertir à Laodicée, & s'abandonnoit aux plus infâmes débauches,

Expédition de Démétrius en Orient. AN. M. 3863. Av. J. C. 141. *Just. l. 36. C. 1. Lib. 38. c. 9. Lib. 41. c. 5. & 6. Orosius l. 5. c. 4.* Ses succès, sa prise, & sa détention.

sans devenir plus sage par l'adversité, & sans qu'il parut même qu'il sentit le moins du monde ses malheurs. Il revint enfin un peu de sa léthargie, à l'occasion des députés, qui lui vinrent de l'Orient, pour l'inviter à y passer. Les Parthes avoient inondé presque tout l'Orient, & subjugué tous les pays d'Asie, qui sont entre l'Inde & l'Euphrate. Démétrius, à la sollicitation de ces peuples, entreprit cette expédition & passa l'Euphrate, laissant Tryphon en possession de la plus grande partie de la Syrie. Il comptoit qu'étant une fois maître de l'Orient, avec ce surcroit de puissance, il seroit plus en état à son retour de réduire ce rebelle.

Dès qu'il parut en Orient, tous les peuples se déclarerent en sa faveur; & avec les secours qu'il en tira, il défit plusieurs fois les Parthes; mais à la fin, sous prétexte de traiter avec lui, ils l'attirerent dans une embuscade, où il fut fait prisonnier, & toute son armée taillée en pieces. Ce fut par ce coup, que l'Empire des Parthes s'établit d'une maniere si ferme, qu'il se soutint en-

ensuite pendant plusieurs siecles, & devint la terreur de tous ses voisins, jusqu'à aller de pair avec les Romains même, par la force des armes, & la réputation des exploits militaires.

Mithridate Roi des Parthes, Prince brave & sage, entre les mains de qui tomba Démétrius, l'envoya en Hyrcanie, qui lui fut assignée pour sa résidence, & lui donna sa fille Rhodogune en mariage. Cependant il étoit toujours regardé comme prisonnier de guerre, quoiqu'il eut d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Son fils Phraate, qui lui succeda, le traita de la même sorte. On remarque en particulier de ce Mithridate, qu'ayant subjugué plusieurs nations differentes, il prit de chacune ce qu'elle avoit de meilleur dans ses loix & dans ses coutumes, & qu'il en fit un excellent corps de loix, & de maximes d'Etat pour le gouvernement de son Empire: c'est là faire un bel usage de ses victoires, d'autant plus louable, qu'il est rare & presque inouï, d'être plus attentif à

profiter des sages coutumes des peuples vaincus, qu'à s'enrichir de leurs trésors.

Antiochus Sidéte. AN. M. 3864. AV. J. C. 140.

Quand la Reine Cléopatre vit son mari pris & retenu prisonnier par les Parthes, & qu'elle eut appris que Démétrius avoit épousé Rhodogune, elle en fut si outrée, qu'elle ne garda plus de mesures, & résolut de chercher de l'appui par un nouveau mariage. Dans cette vûe, elle fit proposer à Antiochus frere de Démétrius de l'épouser, & en ce cas de lui procurer la Couronne. Antiochus accepta les offres de Cléopatre, l'épousa, & prit le titre de Roi de Syrie.

AN. M. 3865. AV. J. C. 139. *Joseph. Antiq. XII.* 12. & 13. 1. *Macab. XV.* 1-41. *XVI.* 1-10.

Au commencement de l'année suivante, il fit une descente en Syrie, avec une armée de troupes étrangeres, qu'il avoit prises à sa solde en Gréce, dans l'Asie Mineure, & dans les Isles; & après avoir joint ce qu'il avoit de troupes à celles de Cléopatre, il se mit en campagne pour aller combattre Tryphon. La plû-part des troupes de cet usurpateur, lassés de sa Tyrannie, le quitterent & vinrent grossir l'armée d'Antio-

tiochus. Tryphon, qui ne se voyoit pas alors en état de lui faire tête, se retira à Dora. Antiochus vint l'y assieger par-mer & par terre avec toutes ses forces. Comme la place ne pouvoit pas tenir long-tems contre une armée aussi puissante que celle du Roi, Tryphon se sauva par mer à Orthosie, d'où il gagna Apamée, qui étoit le lieu de sa naissance; il y fut pris & on le fit mourir. Ainsi Antiochus mit fin à cette usurpation, & resta tranquille possesseur du Royaume de son pere, qu'il occupa neuf ans. Sa passion pour la chasse, lui fit donner le surnom de *Sidéte* ou *le chasseur*, du mot Zidah, qui signifie la même chose dans la langue Syriaque.

Démétrius chez les Parthes. AN. M. 3873. AV. J. C. 131. *Valer. Max. l. 9. c. 1. Just. l. 38. c. 9. 10. Lib. 39. c. 1.*

Démétrius Nicator étoit toujours retenu prisonnier par les Parthes dans l'Hyrcanie, où rien ne lui manquoit que la liberté: mais sans elle tout le reste n'est rien. Il avoit fait quelques tentatives pour se la procurer, & pour retourner dans son Royaume. Elles furent toutes inutiles. Il fut arrêté, à deux differentes reprises, dans le milieu de sa fuite, & pour

toute peine ramené dans le lieu de son exil, où il fut gardé avec plus de soin, mais traité toujours avec la même magnificence.

Expédition d'Antiochus Sidéte contre les Parthes.

Antiochus Sidéte, qui craignoit que le Roi des Parthes, sous prétexte de venir rétablir Démétrius dans son Royaume, ne s'en emparât lui-même, voulut le prévenir, & marcha contre lui avec une puissante armée. Il eut d'abord de

Ses succès.

grands succès. Il battit Phraate, Roi des Parthes en trois batailles, & reprit la Babylonie & la Médie. Toutes les provinces de l'Orient, qui avoient autrefois appartenu à l'Empire de Syrie secouerent le joug des Parthes, & se soumirent à lui, excepté la Parthie même, où Phraate se trouva réduit dans les bornes étroites de son premier Royaume.

Ces premiers succès n'eurent point de suite. Antiochus, ayant mal à propos divisé ses troupes, & les ayant mises dans des quartiers d'hiver, si écartés les uns des autres, qu'elles ne pouvoient pas aisément se rejoindre, & former un seul corps d'armée, pour se défendre si on les at-

attaquoit; les habitans du pays, qui se trouvoient extrêmement incommodés de ces hôtes à qui rien ne suffisoit, conspirerent avec les Parthes de les massacrer tous en un même jour dans leurs quartiers, sans leur donner le tems de se rassembler, & la chose s'exécuta. Antiochus, qui avoit gardé quelques corps de troupes auprès de sa personne, se mit en devoir d'aller secourir les quartiers les plus proches de lui; mais il fut accablé par le nombre, & y perit lui-même. Tout le reste de l'armée fut massacré dans ses quartiers, ou fait prisonnier.

AN. M. 3874. Av. J. C. 130.

Saïmort.

La nouvelle de cette défaite répandit un grand deuil à Antioche, & y causa une grande consternation. On y pleura en particulier la mort d'Antiochus, Prince estimable par plusieurs bonnes qualités. Plutarque rapporte de lui un mot qui lui fait honneur. Un jour qu'il prenoit le divertissement de la chasse, s'étant égaré, & se trouvant seul, il se retira dans une cabane de pauvres gens, qui le reçurent du mieux qu'il leur fut possible sans le connoître.

Caractère d'Antiochus Sidéte. *Plut. in Apoph. p.* 184.

Pendant le souper, lui-même ayant fait tomber la conversation sur la personne & la conduite du Roi, ces bonnes gens lui dirent que le Roi étoit un bon Prince; mais que sa trop grande passion pour la chasse, lui faisoit négliger les affaires de son Royaume, & qu'il s'en reposoit sur des courtisans, qui ne répondoient pas toujours à ses bonnes intentions. Antiochus ne répondit rien sur le champ. Le lendemain, sa suite étant arrivée à la cabane, il fut reconnu pour ce qu'il étoit. Il raconta à ses officiers ce qui s'étoit passé la veille, & leur dit, comme par reproche: *depuis le tems que je vous ai attachés à mon service, je n'ai commencé que hier à entendre la vérité sur ce qui me regarde.*

Démétrius remonte sur le trône de Syrie. AN. M. 3874. Av. J. C. 130.

Phraate, battu trois fois par Antiochus, avoit enfin relâché Démétrius, & l'avoit envoyé avec un corps de troupes en Syrie, dans l'espérance que son arrivée y pouroit causer quelques troubles, qui obligeroient Antiochus d'y retourner. Mais après le massacre d'Antiochus & de son armée, il détacha un parti de

de cavalerie pour le ratraper. Démétrius, qui avoit craint quelque contr'ordre de cette nature, avoit fait tant de diligence, qu'il avoit déja passé l'Euphrate avant que ce parti fut sur la frontiere. Ainsi il recouvra ses Etats, & en fit de grandes réjouissances, pendant que tout le reste de la Syrie pleuroit la perte de l'armée, à laquelle il n'y avoit presque point de famille, qui ne fut intéressée d'une maniere particuliere, par la perte de quelque proche parent.

Pendant que l'Empire de Syrie étoit agité de ces troubles, Ptolémée Physcon, gardoit toujours la même conduite en Egypte: pour se venger d'une invasion que Démétrius, depuis qu'il étoit remonté sur le trône de Syrie, avoit faite dans ses Etats, il appuya contre lui, un imposteur, nommé Alexandre Zébina. Il etoit le fils d'un fripier d'Alexandrie; mais il se disoit fils d'Alexandre Bala, & prétendoit, en cette qualité, que la Couronne de Syrie lui appartenoit. Physcon lui prêta une armée pour s'en mettre en possession. Il ne fut pas plûtôt en Syrie, que,

Just. l. 38. c. 8. & 9. Lib. 39. c. 1. Valer. Max. lib. 9. c. 2. 7. AN. M. 3377. AV. J. C. 127.

que, sans examiner les droits du prétendant, on vint en foule prendre son parti, parce qu'on ne pouvoit souffrir Démétrius. Les Syriens ne se mettoient pas en peine quel Roi ils prenoient, pourvû qu'ils se défissent de celui qu'ils avoient.

Alexandre Zébina défait Démétrius, & s'empare de la Couronne. Mort de Démétrius

A la fin, une bataille en décida. Démétrius fut entierement défait, & s'enfuit à Ptolémaïde, où étoit Cléopatre sa femme, qui lui en fit fermer les portes. Démétrius fut obligé de s'enfuir à Tyr, où il fut tué. Après sa mort, Cléopatre conserva une partie du Royaume : Zébina eut tout le reste ; & pour s'y affermir, il fit une alliance étroite avec Hyrcan Souverain Sacrificateur des Juifs, qui profita en habile homme de toutes ces divisions pour se bien établir, & pour procurer à ses peuples l'affermissement de liberté, & plusieurs autres avantages considérables, qui rendirent les Juifs redoutables à leurs ennemis.

AN. M. 3880. AV. J. C. 124.

Séleucus, fils aîné de Démétrius, songea à monter sur le trône, & se fit déclarer Roi. Cléopatre sa mere, dévorée d'ambition, prétendoit regner

gner elle-même, & trouvoit fort mauvais, que son fils voulût s'établir à son préjudice. Elle avoit aussi lieu de craindre qu'il ne lui prit envie de venger la mort de son pere, dont on savoit fort bien qu'elle avoit été la cause. Pour le prévenir elle le tua de ses propres mains, en lui enfonçant un poignard dans le sein. Il ne regna qu'un an. On a de la peine à comprendre qu'une femme & qu'une mere soit capable de se porter à de si horribles excès. Cléopatre, après avoir tué son fils ainé, plaça sur le trône Antiochus son autre fils, mais sans lui donner aucune part aux affaires ; & comme ce Prince étoit fort jeune, n'ayant pas plus de vingt ans, il la laissa gouverner assez patiemment pendant quelque tems. Pour le distinguer des autres Antiochus, on lui donne ordinairement le surnom de *Grypus*, qui est pris de son grand nez. Joseph l'appelle *Philometor* : mais ce Prince, dans ses médailles, prenoit le titre d'*Epiphane*.

Just. l. 39. c. 1. & 2. Liv. Epit. l. 60. Appian. in Syr. p. 132.

Mort de Sélencus.

Zébina s'étant bien établi, après la mort de Démétrius Nicator, dans la possession d'une partie de l'Empi-

re de Syrie ; Physcon, qui le regardoit comme sa créature, prétendoit qu'il lui en fit hommage. Zébina le refusa nettement. Physcon résolut de l'abbattre comme il l'avoit élevé, & s'étant accommodé avec sa Niéce Cléopatre, il envoia une armée considérable à Grypus, & lui donna sa fille Tryphéne en mariage. Grypus, par le moien de ce secours, battit Zébina, & l'obligea de se renfermer dans Antioche, d'où il fut chassé honteusement, ayant été surpris, pillant le Temple de Jupiter pour fournir aux fraix de la guerre. Ce Prince supposé, fut encore quelque tems errant de lieu en lieu à la campagne : mais à la fin on le prit, & on le fit mourir.

Antiochus Grypus défait Zébina.

Après la défaite & la mort de Zébina, Antiochus Grypus se sentant assez âgé, voulut commencer à gouverner par lui-même. L'ambitieuse Cléopatre, qui voyoit par là diminuer son pouvoir, & éclipser sa grandeur, ne put le souffrir, & résolut de se défaire de Grypus, comme elle avoit déja fait de son frere Séleucus, & de donner la couronne

AN. M. 3884. AV. J. C. 120.

à

à un autre fils en bas âge, qu'elle avoit eu d'Antiochus Sidéte. Cette scélerate femme, & déteſtable mere, prépara pour cet effet une coupe empoiſonnée, & la préſenta à ſon fils, au retour de quelque exercice qu'il venoit de faire. Mais le Prince inſtruit de ſon deſſein, la pria d'abord, comme par honnêteté pour ſa mere, de prendre cette coupe pour elle-même. Sur le refus conſtant qu'elle en fit, il lui fit entendre que le ſeul moyen de ſe purger du ſoupçon qu'on formoit contre elle, étoit de boire la liqueur qu'elle lui avoit offerte. Cette malheureuſe & indigne Princeſſe, ſe voyant ſans iſſue & ſans reſſource, avala la coupe. Le poiſon fit ſon effet ſur le champ, & délivra la Syrie de ce monſtre, qui, par ſes crimes inouïs, avoit été ſi longtems le fleau de cet Etat. Elle avoit été femme de trois Rois de Syrie; ſavoir, Alexandre Bala, Démétrius Nicator, & Antiochus Sidéte; & elle fut mere de quatre, qui ſont Antiochus, de Bala; Séleucus & Antiochus Grypus, de Démétrius; & Antiochus de Cyzique, d'Antiochus Sidéte.

Mort de Cléopatre. AN. M. 3884. AV. J. C. 120.

déte. Elle avoit causé la mort de deux de ses maris : & pour ses enfans elle en tua un de sa propre main, & vouloit se défaire aussi de Grypus, par le poison qu'il lui fit avaler à elle-même.

Guerre entre Grypus & Antiochus de Cyzique son frere. AN. M. 3890. AV. J. C. 114.

Antiochus Grypus se préparoit à faire la guerre aux Juifs, lorsqu'il lui tomba sur les bras une guerre domestique, qui lui fut suscitée par Antiochus de Cyzique son frere de mere. Il étoit fils de Cléopatre & d'Antiochus Sidéte, & né pendant que Démétrius étoit détenu prisonnier chez les Parthes. Sa mere l'avoit envoié à Cyzique où il fut élevé, d'où lui est venu le surnom de Cyzicenien. Grypus à qui ce jeune Prince donnoit de l'ombrage, voulut le faire empoisonner. On découvrit son dessein, & le Cyzicenien, pour se défendre, prit les armes & tâcha de faire valoir les prétentions qu'il croyoit avoir à la couronne de Syrie. Les deux freres en vinrent à une bataille où le Cyzicenien fut défait, & obligé de se retirer à Antioche, d'où il sortit pour aller lever de nouvelles troupes. Il y laissa Cléopa-

Cléoparte sa femme, comme dans un lieu de sureté & hors d'insulte. Mais Grypus étant venu mettre le siege devant la ville, & l'aiant forcée de se rendre, la Princesse tomba entre ses mains & devint sa prisonniere. Triphéne sa femme lui demanda de lui mettre Cléopatre entre ses mains. Cléopatre s'étoit mise sous la protection d'un sanctuaire inviolable; c'étoit un des Temples d'Antioche. Grypus représenta à sa femme, que l'asyle où sa sœur s'étoit refugiée étoit respectable & sacré; que Cléopatre étoit sa sœur à elle, & à lui sa proche parente, & qu'ainsi il la prioit de ne lui en plus parler, parce qu'il ne pouvoit pas y consentir. Tryphéne, loin de se rendre * à ses raisons, entra dans une plus grande fureur par un sentiment de jalousie, s'étant mise dans la tête que ce n'étoit pas par pitié, mais par amour, que son mari prenoit ainsi le parti de cette malheureuse Princesse: elle envoia donc des soldats dans le Temple, qui ne purent l'arracher autrement de l'autel,

* Sed quanto Grypus abnuit, tanto soror muliebri pertinaciâ accenditur, rata non misericordiæ hæc verba, sed amoris esse. *Justin.*

tel qu'en lui coupant les mains dont elle le tenoit embraſſé.

Le Cyzicenien revint, à la tête d'une nouvelle armée, livrer une ſeconde bataille à ſon frere, le défit, & le chaſſa de la Syrie. Grypus ſe voyant obligé d'abandonner ſon Royaume au vainqueur, ſe retira à Aſpendus en Pamphylie. Mais un an après il revint dans la Syrie & la regagna. Les deux freres partagerent enſuite cet Empire entr'eux. Le Cyzicenien eut la Célé-Syrie & la Phénicie, & fit ſa reſidence à Damas. Grypus eut tout le reſte, & demeura à Antioche. Tous deux donnoient également dans le luxe & la débauche. Ils vêcurent quelque tems en paix, mais la guerre ſe ralluma entr'eux avec plus de chaleur que jamais, & dura juſqu'à la mort de Grypus. Ce Prince fut aſſaſſiné par un de ſes vaſſaux, après avoir regné vingt-ſept ans. Il laiſſa cinq fils. Séleucus l'ainé de tous lui ſuccéda à la couronne. Les quatre autres furent tous Rois à leur tour, ou du moins prétendirent au trône.

AN. M. 3893 AV. J. C. 111.

AN. M. 3907. AV. J. C. 97. Mort de Grypus.

Après la mort de Grypus, le Cyzicenien

zicenien s'empara de la ville d'Antioche, & fit tous ſes efforts pour enlever le reſte du Royaume aux enfans de Grypus. Mais Séleucus, à qui il reſtoit quantité d'autres bonnes villes, ſe maintint contre lui, & trouva de quoi ſoutenir ſes droits. Il remporta même une grande victoire ſur le Cyzicenien, le fit priſonnier, & lui ôta la vie. Séleucus entra dans Antioche, & ſe trouva maître de tout l'Empire de Syrie. Il ne ſut pas le garder long-tems. Antiochus Euſébe, fils du Cyzicenien vint à Aradus * & s'y fit couronner. Il marcha enſuite contre Séleucus, le défit entierement, l'obligea de ſe retirer à Mopſueſtie ville de la Cilicie, & d'abandonner le reſte au vainqueur. Dans cette retraite il opprima ſi fort les habitans, par les gros ſubſides qu'il demandoit, qu'enfin ils ſe mutinerent, vinrent tous inveſtir la maiſon où il étoit, & y mirent le feu. Il y fut brulé avec tous ceux qui s'y trouverent.

Porphyr. in Grac. Scalig.

AN. M. 3910. AV. J. C. 94. *Joſeph. Antiq. l. 13.*

Antiochus & Philippe, qui étoient deux jumeaux, pour venger la mort de Séleucus leur frere, marcherent, con-

Conſt regne d'Antiochus. AN. M. 3912.

* Iſle & ville de Phénicie.

Av. J. C. 92. contre Mopsueſtie, la prirent, la raſerent, & firent paſſer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouva d'habitans. Mais au retour, Euſébe les chargea & les défit. Antiochus ſe noya, en voulant paſſer l'Oronte à la nage ſur ſon cheval. Philippe fit une belle retraite avec un corps conſiderable, qu'il trouva bien-tôt moyen de groſſir aſſez pour tenir la campagne, & pour diſputer l'Empire à Euſébe. Peu de tems après il lui livra une grande bataille, dans laquelle il le défit. Par cette victoire Philippe ſe trouva ſupérieur à ſes affaires, & en état de chaſſer Euſébe de l'Empire. Ce malheureux Prince alla chercher un azyle chez les Parthes.

Sa mort.

Deux ans après, Euſébe, ſecouru par les peuples qui lui avoient généreuſement donné azile chez eux, revint en Syrie, rentra en poſſeſſion d'une partie de ce qu'il avoit auparavant, & ſuſcita de nouvelles affaires à Philippe. Un autre concurrent lui tomba ſur les bras preſque en même tems: c'étoit Antiochus Denys ſon frere, le cinquieme fils de Grypus. Il ſe ſaiſit de la ville de Damas

mas, s'y établit Roi de la Célé-Syrie, & s'y maintint pendant trois ans.

Les Syriens donnent à Tigrane la couronne de Syrie. AN. M. 3921. AV. J. C. 83. *Just. l. 4. c. 1. & 2. Appian. in Syr. p. 118. Joseph. Antiq. 13-24.*

Les Syriens, las des guerres continuelles que se faisoient, dans leur pays, les Princes de la maison de Séleucus pour la souveraineté, & ne pouvant plus souffrir le pillage, les meurtres & les autres calamités auxquelles ils se voyoient continuellement exposés, résolurent enfin de leur donner l'exclusion à tous, & de se soumettre à un Prince étranger, qui pût les délivrer de tous les maux que ces divisions leur attiroient, & rétablir la paix dans leur pays. Après avoir déliberé sur le choix du Prince à qui ils donneroient la couronne de Syrie, ils se déterminerent pour Tigrane Roi d'Armenie, & lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui faire savoir leur resolution, & le choix qu'ils avoient fait de lui. Tigrane l'accepta, vint en Syrie, prit possession de la couronne, & la porta quatorze ans.

Eusébe ainsi chassé de ses Etats par ses sujets & par Tigrane, se refugia en Cilicie, où il passa le reste de ses jours dans l'obscurité. Pour

Philip-

Philippe on ne sait ce qu'il devint. Séléne femme d'Eusébe, conserva Ptolémaide avec une partie de la Phénicie & de la Célé Syrie, & y regna encore plusieurs années; ce qui la mit en état de donner à ses deux fils une éducation digne de leur naissance. L'ainé s'appella Antiochus l'Asiatique, & le cadet Séleucus Cybiosacte. Ce premier regna quatre ans sur une partie de la Syrie, après que Tigrane l'eut abandonnée, pour aller défendre son propre pays contre les Romains. Mais Pompée le dépouilla de son Royaume, pendant la guerre contre Mithridate, & reduisit la Syrie en province de l'Empire Romain. Ainsi, pendant qu'on laissoit l'Armenie à Tigrane, qui avoit fait beaucoup de mal aux Romains, dans le cours d'une longue guerre, on dépouilla Antiochus, qui ne leur avoit fait jamais aucun tort, & ne méritoit point du tout le traitement qu'on lui fit. La raison qu'on en donna, fut, que les Romains avoient conquis la Syrie sur Tigrane; qu'il n'étoit pas juste qu'ils perdissent le fruit de leur victoire: qu'Antiochus étoit

Antiochus l'Asiatique dépouillé de ses Etats. *Appian. in Syr. pag. 133. Just. l. 40. c. 2.*

étoit un Prince, qui n'avoit ni le courage, ni la capacité néceſſaires pour défendre le pays : que le mettre entre ſes mains, ce ſeroit l'expoſer aux ravages & aux courſes continuelles des Juifs & des Arabes, ce que Pompée n'avoit garde de faire. En conſequence de ce raiſonnement, Antiochus perdit ſa couronne, & fut reduit à la néceſſité de vivre en ſimple particulier. C'eſt en lui que finit l'Empire des Séleucides en Aſie, qui avoit duré près de deux cens cinquante ans.

AN. M. 3939. AV. J. C. 65.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Hiſtoire des Rois de Macédoine, & de la Gréce, depuis la célébre bataille d'Ipſus.

APRE'S la bataille d'Ipſus, dans le partage que firent des Etats d'Alexandre, les quatre Princes conféderés contre Antigone & Démétrius, nous avons vû que Caſſandre fils d'Antipater, eut pour ſa portion la Macédoine & la Gréce. Depuis ce partage ſolemnel, la Macédoine changea ſouvent de maître. Cet Empire ne ſubſiſta que cent cinquante-deux ans, après lequel eſpace, la Macédoine fut miſe au nombre des provinces de l'Empire Romain.

Abregé Chronologique des Rois de Macédoine.

AN. M.		AV. J. C.
3704	Caſſandre	300.
3707	Philippe & Alexandre enfans de Caſſandre	297.
3710	Démétrius Poliorcéte	294.
3717	Pyrrhus & Lyſimaque	287.
3724	Ptolémée Céraunus. Son frere Méléagre regna quelque peu de tems après lui	280.
3726	Soſthéne	278.
3728	Antigone Gonatas	276.
3762	Démétrius fils d'Antigone Gonatas	242.
3772	Antigone Doſon	232.
3784	Philippe	220.
3825	Perſée dernier Roi de Macédoine	179.

ARTI-

ARTICLE I.

Regne de Caſſandre en Macédoine, en qualité de Roi.

AN. M. 3704. AV. J. C. 300. *Polyb. l. 15. p. 572.*

L'hiſtoire ne nous apprend rien de Caſſandre depuis la fameuſe bataille d'Ipſus. Apparemment que ce Prince, content de ſon lot, vivoit tranquillement dans ſes Etats, tandis que les trois autres Rois étoient perpétuellement en guerre, pour tâcher de s'enrichir & de s'aggrandir aux dépens les uns des autres. Peut-être même que la maladie, dont il mourut trois ou quatre ans après le partage, commençoit à ſe faire ſentir, & rendoit ce Prince moins propre aux expéditions militaires, & le retenoit malgré lui dans ſes Etats. Quoiqu'il en ſoit, Caſſandre mourut d'hydropiſie, après avoir gouverné la Macédoine dix-neuf ans depuis la mort de ſon pere Antipater, & trois ou quatre depuis le dernier partage. Il laiſſa trois fils, qu'il avoit eus de Theſſalonice ſœur d'Alexandre le grand. Philippe, qui lui ſucceda, étant mort fort peu

de

des tems après lui, laissa la couronne en dispute entre ses deux freres.

Dans la querelle des deux fils de Cassandre pour la couronne, Thessalonice leur mere favorisoit Alexandre qui étoit le plus jeune. Antipater l'aîné en fut si outré, que, de rage, il la tua de ses propres mains, quoiqu'elle le conjurât, par les mammelles qu'il avoit succées, de lui épargner la vie. Alexandre pour venger ce parricide, appella à son secours Pyrrhus Roi d'Epire, & Démétrius qui regnoit en Gréce. Pyrrhus arriva le premier, reconcilia les deux freres, retint quelques villes de Macédoine pour le prix du secours qu'il avoit donné, & se retira. Démétrius survint dans le moment. Alexandre alla au devant de lui, le reçut avec beaucoup de marques d'amitié & de reconnoissance, mais lui témoigna, que l'état des affaires étoit changé, & qu'il n'avoit plus besoin de son secours. Ce compliment deplut fort à Démétrius. Au-dehors cependant il ne laissa pas d'en agir comme ami avec Alexandre; & ces deux Princes se donnerent plusieurs repas l'un à l'autre. Mais enfin Dé-

AN. M. 3710. AV. J. C. 294. Dispute d'Antipater & d'Alexandre. *Plut. in Demet. p.* 905. *Just. l.* 16. *c.* 1.

métrius, sur un avis vrai ou supposé, qu'Alexandre pensoit à se défaire de
AN. M. 3710. AV. J. C. 294. lui, le prévint & le tua. Ce meurtre souleva d'abord les Macédoniens; mais quand il leur eut rendu compte de sa conduite, ils se déclarerent pour lui, & le proclamerent Roi de Macédoine. Il conserva cette couronne pendant sept ans. Antipater, infame meurtrier de sa mere, se voyant haï & rejetté de tous, s'en alla dans la Thrace, où il ne survêcut pas long-tems à la perte de son Royaume.

Par la mort de Thessalonice & de ses deux fils, une des branches de la famille Royale de Philippe Roi de Macédoine se trouva entiérement éteinte, comme l'autre, qui étoit par Alexandre le grand, l'avoit été par la mort du jeune Alexandre & d'Hercules ses deux fils. Ainsi ces deux Princes, qui, par leurs guerres injustes, avoient porté de tous côtés le fer & le feu, & causé la désolation de tant de provinces, & de tant de familles Royales, par une juste punition de la Providence, éprouverent dans leurs maisons les mêmes maux qu'ils avoient

voient fait souffrir aux autres. Philippe, Alexandre, leurs femmes & tous leurs descendans périrent de mort violente.

Démétrius fait de grands préparatifs de guerre. AN. M. 3716. AV. J. C. 288. *Plut. in Demet. p. 909. Just. l. 16. c. 2.*

Démétrius, qui, depuis la bataille d'Ipsus, avoit éprouvé d'étranges revers de fortune, se croyant assez affermi en Gréce & en Macédoine, commença à faire de grands préparatifs pour recouvrer l'Empire de son pere en Asie. Il forma pour cet effet une armée de plus de cent mille hommes, & équipa une flotte de cinq cens voiles. Il ne s'étoit point vû de si grand armement depuis Alexandre le grand. Ptolémée, Lysimaque & Séleucus, informés des formidables préparatifs de Démétrius en prirent l'allarme. Pour en prévenir l'effet, ils renouvellerent leur alliance, & ils y engagerent aussi Pyrrhus Roi d'Epire; de sorte que Lysimaque commença à attaquer la Macédoine d'un côté, tandis que Pyrrhus en faisoit autant de l'autre. Démétrius, qui étoit alors occupé en Gréce à ses préparatifs pour l'expédition d'Asie qu'il méditoit, accourut promptement pour défendre ses propres Etats. Mais a-

vant qu'il pût s'y rendre, Pyrrhus lui avoit déja enlevé Bérée, une des plus considérables villes de Macédoine, où il trouva les femmes, les enfans & les effets de la plus part des soldats de Démétrius.

La nouvelle de cette prise causa un desordre général dans l'armée de Démétrius. Une grande partie refusa absolument de le suivre. Ils déclarerent d'un air mutin & séditieux, qu'ils vouloient s'en aller chez eux défendre leurs familles & leurs biens. Enfin la chose alla si loin, que Démétrius, voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur les esprits, prit le parti de se sauver en Gréce deguisé en simple soldat, & l'armée entra au service de Pyrrhus, qu'elle proclama Roi de Macédoine.

Caractère de Démétrius different de celui de Pyrrhus.

La difference du caractère de ces deux Princes contribua beaucoup à un si prompt changement. Démétrius, qui prenoit pour véritable grandeur, une vaine pompe & une fastueuse magnificence, s'étoit fait mépriser des Macédoniens, par l'endroit même par où il prétendoit s'attirer leur estime. Il étoit fier, hautain, mépri-

sant:

sant : ou il ne donnoit pas le tems de parler, ou il traitoit si rudement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoyoit tous mécontens. Les Macédoniens avoient toute une autre idée de Pyrrhus. Ils entendoient dire, & ils l'avoient eux-mêmes éprouvé, qu'il étoit doux, affable, accessible, prompt & très ardent à reconnoitre les services qu'on lui avoit rendus, lent à se mettre en colere & à punir. On voit par cet exemple, & par mille autres, combien il est important aux Princes de s'attacher les peuples par l'affection, en les traitant avec bonté & douceur, & en les aimant véritablement ; moyen unique d'en être eux-mêmes aimés ; ce qui fait leur plus solide gloire, leur plus essentielle obligation, & en même tems leur plus grande sûreté.

Lysimaque étant survenu dans le moment que Pyrrhus venoit d'être proclamé Roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, & que par conséquent, il devoit avoir sa part du Royaume de Macédoine. Pyrrhus eut égard aux prétentions *Plut. in Pyrrh. p. 389. 390.*

de Lysimaque. Ainsi ils partagerent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord, loin de les concilier, & de les réünir, fut pour eux un sujet continuel de haines & de divisions. Lysimaque même fit si bien, par ses émissaires, qu'il debaucha les troupes de Pyrrhus. Celui-ci, qui craignoit les suites de cette desertion, se retira avec ses Epirotes & les troupes de ses alliés, & perdit la Macédoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée.

Plut. in Demet. p. 910-911.

Pour ce qui regarde Démétrius, après la revolte de ses troupes, il s'étoit retiré dans la ville de Cassandrie : là ayant ramassé les debris de sa fortune, il s'en retourna en Gréce, où il avoit encore plusieurs villes qui lui étoient demeurées soumises & attachées. Après y avoir mis le meilleur ordre qu'il put à ses affaires, il en laissa le Gouvernement à son fils Antigone ; & avec ce qu'il put ramasser de troupes de ce pays là, ce qui ne passoit pas dix à onze mille hommes, il s'embarqua & fit voile vers l'Asie, resolu d'y chercher fortune en desesperé. Il eut d'abord quelques heureux succès, mais qui n'eurent point de suite.

ſuite. Après pluſieurs tentatives inutiles pour pénétrer dans les provinces de l'Orient, abandonné de la plus part de ſes troupes, errant dans les deſerts & les bois, & mourant de faim, il fut obligé de ſe rendre à Séleucus, qui le fit mener ſous bonne garde dans la Cherſonnèſe de Syrie, où il le retint priſonnier. On lui accorda la liberté de chaſſer dans un parc, & toutes les commodités de la vie en abondance.

Antigone ayant appris la détention de ſon pere, fut pénétré de la plus vive douleur, & écrivit à tous les Rois, & à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius, s'offrant en otage pour lui, & propoſant d'abandonner, pour le prix de ſa delivrance, tout ce qui lui reſtoit encore. Pluſieurs villes & un grand nombre de provinces firent pour lui la même priere. Lyſimaque, au contraire, envoya offrir à Séleucus une groſſe ſomme d'argent s'il vouloit faire mourir ſon priſonnier. Une propoſition ſi inhumaine & ſi barbare, fit horreur à Séleucus; & pour accorder une grace, qui lui étoit demandée de tant d'endroits,

il sembloit n'attendre que l'arrivée de son fils Antiochus & de Stratonice, afin que Démétrius leur eut obligation de sa liberté. Cependant ce Prince infortuné, après avoir été détenu prisonnier pendant trois ans, tomba dans une grande maladie, causée par l'inaction, la bonne chere & l'excès du vin, & il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Antigone son fils, à qui l'on envoya l'urne qui renfermoit ses cendres, lui fit de magnifiques funerailles.

Ce Prince surnommé Gonatas, qui depuis la fatale expédition de son pere en Asie avoit regné dix ans en Gréce, après la mort de Ptolémée Céraunus & de Sosthéne, qui avoient été tous les deux successivement l'un après l'autre, assis quelque tems sur le trône de Macédoine, trouva le moyen d'y monter lui-même, & se mit en possession de ce Royaume. Antiochus fils de Séleucus se mit en état de le lui disputer. Pendant que les deux Princes faisoient les préparatifs de la guerre, & se disposoient à marcher l'un contre l'autre, on en vint à un traité, par lequel Antigone épousa Phila,

AN. M. 3728. AV. J. C. 276.

Phila, sœur d'Antiochus, & celui-ci lui ceda ses prétentions sur la Macédoine. De cette sorte Antigone Gonatas, demeura paisible possesseur de la Macédoine, & la laissa à sa posterité, qui en jouit pendant quelques générations, jusqu'à Persée le dernier Roi de cette race, qui fut vaincu par Paul Emile, & dépouillé de ses Etats, dont les Romains firent dans la suite une province de l'Empire.

Quelques années après la mort de Pyrrhus, Antigone Gonatas Roi de Macédoine, étant devenu fort puissant, & pour cela même formidable aux Etats de la Gréce, les Lacédémoniens & les Athéniens firent une ligue contre lui, & engagerent Philadelphe Roi d'Egypte à y entrer. Antigone, pour dissiper la ligue qu'avoient formé ces deux peuples, & pour en prévenir les suites, commença sans perdre de tems, par mettre le siege devant Athénes. Ptolémée aussi-tôt y envoya une flotte dont il donna le commandement à Patrocle. Arée Roi de Lacédémone, se mit en même tems à la tête d'une armée pour secourir la place par terre: Mais Pa-

AN. M. 3736. AV J. C. 268. *Justin. l. 26. c. 2.*

trocle & Arée n'ayant pû convenir entr'eux sur la maniere d'attaquer l'ennemi, chacun se retira chez soi; & Athénes, abandonnée ainsi de ses alliés, demeura en proie à Antigone, qui y mit garnison. L'histoire ne nous dit plus rien de considerable au sujet de ce Prince. Il mourut âgé de 80. ou 83. ans, après un regne de 34. en Macédoine, & de 44. en Gréce. Il eut pour successeur son fils Démétrius, qui regna dix ans, & qui se rendit maître de la Cyrénaïque, & de toute la Lybie. Il laissa un fils nommé Philippe, qui étoit en très bas âge. On lui donna pour tuteur Antigone, lequel ayant épousé la mere de son pupille monta sur le trône, & regna pendant douze ans. Comme il étoit magnifique en promesse, mais sans effet, on lui donna le surnom de *Doson* *.

Polyb. l. 2. p. 131.

* Ce nom en Grec signifie un homme qui donnera, c'est-à-dire qui promet de donner, & qui ne donne point.

ARTICLE II.

Etat de la République des Achéens.

Nous voici arrivés au tems où la République des Achéens commence à paroître avec éclat dans l'hiſtoire, & ſoutient des guerres en particulier contre celle de Lacédémone. C'eſt ce qui m'engage à faire connoître auparavant cette République, & à expoſer ici ſon état préſent.

La République des Achéens n'étoit conſiderable dans les premiers tems, ni par le nombre de ſes troupes, ni par la grandeur de ſes richeſſes, ni par l'étendue de ſon domaine; mais par une grande reputation de probité, de juſtice, & d'amour de la liberté. Le gouvernement de cette République étoit Démocratique. Elle conſerva ſa liberté juſqu'au tems de Philippe & d'Alexandre: mais ſous eux, & depuis eux, elle fut ou ſoumiſe aux Macédoniens, qui s'étoient rendus maîtres de la Gréce, ou opprimée par de cruels tyrans. Elle étoit compoſée de douze villes renfermées dans le Péloponnéſe, ſituées le long d'une côte qui n'a ni ports ni abris. *Polyb. p.* 125.

Le bon ordre qui régnoit dans cette République, y attira plusieurs villes voisines, qui furent associées à ses loix & à ses priviléges. Sicyone fut une des premieres qui s'y joignit, par le moyen d'Aratus l'un de ses Citoyens, qui, après avoir délivré sa patrie du joug de la Tyrannie, la porta à s'unir à la ligue des Achéens. Et ce fut un des plus grands services qu'il rendit à sa patrie, pour la maintenir dans la liberté qu'il lui avoit procuré.

AN. M. 3752. AV. J. C. 252.

Aratus, après s'être engagé, & avoir engagé sa ville dans la ligue des Achéens, alla servir dans leurs troupes, & se fit extrêmement aimer de ses Généraux, par sa promptitude & sa vivacité à exécuter leurs ordres. Ayant été élu pour la premiere fois Général des Achéens, il alla ravager la Locride, & tout le territoire de Calydon. Huit ans après ayant été élu pour la seconde fois Général, il rendit un grand service à toute la Gréce, par une action que Plutarque égale aux entrepriſes les plus fameuſes des Généraux Grecs. Ce fut d'enlever à Antigone Gonatas

tas Roi de Macédoine, la Citadelle de Corinthe; ce qu'il exécuta avec une promptitude, un courage & un bonheur, qui lui attirerent une reputation universelle. Cette hardiesse suivie d'un si heureux succès, ne pouvoit manquer d'avoir des suites très favorables. Les Mégariens quitterent le parti d'Antigone & se joignirent à Aratus. Leur exemple fut suivi de ceux de Trézéne, d'Epidaure & de Mégalopolis.

Aratus rétablit les villes Grecques dans leur ancienne liberté.

Toutes les vûes d'Aratus, & toutes ses entreprises, pendant qu'il fut en charge, tendoient à chasser les Macédoniens du Péloponnése, à abolir toutes les tyrannies, & à rétablir toutes les villes dans leur encienne liberté & dans l'usage de leurs loix. Et ce fut par ce motif, que, tant que vêcut Antigone Gonatas, il s'opposa fortement aux entreprises de ce Prince. Il garda la même conduite sous Démétrius, qui succeda à Antigone son pere. Depuis la mort de ce Prince, qui n'avoit regné que dix ans, Aratus trouva d'heureuses dispositions dans les esprits, pour venir à bout de ses desseins. Plusieurs des

Tyrans

Tyrans que ce Prince soutenoit de son crédit, prirent le parti de renoncer volontairement à l'autorité qu'ils avoient usurpée sur leurs citoyens ; d'autres intimidés par les menaces d'Aratus, ou gagnés par ses promesses, imiterent leur exemple.

Etat de la République de Sparte. *Plut. in Agid. p. 791-801.*

Après que l'amour de l'or & de l'argent se fut glissé dans la ville de Sparte, & qu'à la suite des richesses, l'avarice, le luxe, la molesse, & la volupté qui en sont inséparables, y eurent trouvé accès, en rompant les fortes barrieres que la sagesse de Licurgue y avoit opposées, Sparte se vit déchûe de son ancienne gloire, & de son ancienne puissance, & fut reduite dans un état d'humiliation & de bassesse, qui dura jusqu'au tems du regne d'Agis, & de Léonide, dont nous avons maintenant à parler.

Caractère des deux Rois de Sparte.

Agis étoit le sixieme descendant du fameux Agésilas qui passa en Asie, & fit trembler le Persan dans Suse. Léonide étoit de la maison des Agides, & le huitieme qui regna à Sparte après Pausanias, qui avoit vaincu Mardonius à la bataille de Platée.

Ces

Ces deux Rois étoient d'un caractère tout opposé. Léonide qui avoit vêcu longtems dans les palais des Satrapes, & à la cour de Séleucus, étoit un homme livré au plaisir, au luxe, & à la bonne chere. Agis au contraire; faisoit gloire d'aller vêtu d'une simple casaque, de rappeller les repas publics, les bains, & toute l'ancienne maniere de vivre de Sparte. Il disoit hautement; *qu'il ne se soucieroit par d'être Roi, s'il n'espéroit de faire revivre les loix & l'ancienne discipline de Sparte.*

Cette discipline avoit commencé à décheoir, depuis le moment, qu'après avoir ruiné le Gouvernement d'Athénes, Lacédémone commença à se remplir d'or. C'est là l'époque fatale des abus, de la molesse, du luxe, & de la volupté qui se glisserent dans Sparte, & qui la plongerent dans le sein de la corruption, sans qu'elle ait pu jamais s'en relever.

Tel étoit l'état de Sparte, quand Agis songea à remédier à des abus si criants, dans le tems même qu'Aratus travailloit à délivrer sa patrie. L'entrepriſe étoit belle, mais bien hazar- AN. M. 3756. AV. J. C. 248.

Agis entreprend de reformer Sparte.

hazardeuse. Il trouva d'abord, contre son attente, les plus jeunes, disposés à entrer dans ses vûes; mais la plus part des vieux, & les Dames sur tout, tremblerent au seul nom de reforme & de Licurgue. Elles s'y opposerent toutes, voiant bien que cette vie simple & frugale qu'on vouloit rétablir, alloit leur faire perdre, non seulement leur luxe & leurs délices, mais encore tous leurs honneurs, & toute la puissance qu'elles avoient à cause de leurs richesses.

Agis persuadé que l'exemple seroit plus efficace que les discours, s'avança un jour au milieu de l'assemblée, déclara qu'il mettoit en commun tous ses biens, qui étoient très considerables, & qui consistoient en terres labourables, en paturages, & en six cens talens d'argent comptant; que sa mere, & sa grand mere alloient faire la même chose, aussi bien que ses parens & ses amis, qui tous étoient les plus riches de Sparte. Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune Prince, & en même tems ravi de joie, de ce qu'on revoioit enfin un Roi digne de Sparte.

te. Léonide son collegue s'y opposa, mais inutilement. Il fut obligé de s'enfuir, & on mit à sa place Cléombrote. Agis fit passer une Loi, qui aboliſſoit toutes les dettes, & qui ordonnoit un nouveau partage des terres. Le premier article fut exécuté au grand contentement des débiteurs. Agésilas, qui étoit pour lors Ephore, & chargé de dettes, donna volontiers les mains à l'exécution de cette Loi. Il dit même d'un air insultant, *que, de sa vie, il n'avoit vû un feu si beau ni si clair*, que celui qu'on alluma dans la place publique, pour bruler tous les contracts, & toutes les obligations.

Pour le second article, il ne montra pas la même ardeur. Il ne vouloit point abandonner sa terre. Aussi faiſoit-il toujours naître quelque nouvelle difficulté pour l'empêcher; & alleguant prétexte sur prétexte, il gagna du tems, jusqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée, pour aller au secours des Achéens, avec qui ils étoient ligués contre les Etoliens. Agis partit donc sans perdre de tems. Les soldats témoignerent une joie extraordinaire

de

de marcher sous ses ordres. Il joignit Aratus auprès de Corinthe, où l'on délibera, si l'on devoit hazarder la bataille, & sur la disposition que l'on donneroit aux troupes. Aratus ayant resolu de ne pas combattre, il congédia ses alliés, après les avoir comblés de louanges. Agis partit avec ses troupes, & reprit le chemin de Sparte.

Mort cruelle d'Agis. AN. M. 3760. AV. J. C. 244.

Ce Prince à son retour, y trouva un grand changement. On avoit fait revenir Léonide son collegue, qui avoit été obligé de s'enfuir, & le peuple l'avoit rétabli sur le trône. Agis voyant les choses en cet état, se refugia dans le Temple de Minerve, & Cléombrote dans celui de Neptune. Quoique Léonide fut plus irrité contre Cléombrote, néanmoins parce qu'il étoit son gendre, & qu'il ne vouloit pas affliger sa fille, jusqu'au point de faire mourir son mari, il se contenta de le chasser de Sparte. Pour Agis, il le fit cruellement étrangler en prison. Sa rage n'étant pas encore assouvie, il sacrifia à son ressentiment la mere & l'ayeule de ce Prince infortuné, qui, au

Plut. in Agide p. 802-804.

au bruit du péril qui menaçoit leur fils, étoient accourues à la prison, remplissant tout de leurs cris. Après cette cruelle & barbare exécution, Léonide alla au palais d'Agis, prit la femme de ce malheureux Prince, & l'obligea par force, d'épouser son fils Cléoméne, quoiqu'il ne fut pas encore en âge d'être marié. Il ne vouloit pas que cette veuve, qui étoit très riche, & qui surpassoit en beauté & en bonne grace, toutes les autres Dames de Sparte, tombât entre les mains d'un autre. Elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage, mais tout fut inutile. Elle fut donc unie à Cléoméne, pour qui elle prit beaucoup d'affection : mais elle eut toujours une haine mortelle pour Léonide. *Plut. in Cleom. p. 805.*

Après la mort de ce Prince, qui ne survêcut pas long-tems à la condamnation & à la mort d'Agis, son fils Cléoméne lui succéda au trône. Quoique jeune, il vit avec peine qu'il n'avoit que le vain titre de Roi, & que toute l'autorité étoit entre les mains de Ephores, qui abusoient *An. M. 3762. Av. J. C. 242. Plut. in Cleom. ibid.*

abusoient étrangement de leur pouvoir. Il songea dès lors à changer le gouvernement. Il crut que la guerre lui en faciliteroit l'exécution, & il travailla à commettre sa ville avec les Achéens, qui, sous la conduite d'Aratus, ravageoient le pays des Arcadiens.

Heureux succès de Cléoméne.

Dès que les Ephores furent informés de cet acte d'hostilité, ils mirent leurs troupes en campagne sous la conduite de Cléoméne. Celui-ci rencontra les Achéens près de Pallantium ville d'Arcadie, & leur présenta la bataille. Mais Aratus effraié de cette audace ne voulut point hazarder le combat, & se retira; ce qui lui occasionna de violens reproches de la part des siens, & de vives railleries de celle des ennemis, qui n'étoient pas en tout cinq mille hommes; au lieu que les troupes d'Aratus étoient de plus de vingt mille. Cette retraite enfla tellement le courage de Cléoméne, & le rendit si fier parmi ses citoiens, qu'il ne cessoit de leur rappeller un mot d'un de leurs anciens Rois, qui disoit, que

que les Lacédémoniens ne demandoient jamais combien les ennemis étoient, mais où ils étoient. Il battit les Achéens dans une seconde & troisieme rencontre, & ces victoires lui firent un grand honneur, & augmenterent beaucoup son crédit.

Il reforme Sparte.

Quand il fut de retour à Sparte, il pensa efficacement à mettre en exécution le projet de reforme qu'il méditoit depuis quelque tems. Il fit assassiner les Ephores, & bannir les plus mutins des citoyens qui s'opposoient à ses vûes. Aiant convoqué une assemblée, il y déduisit les raisons de la conduite qu'il avoit tenue. Il leur représenta, qu'il ne cherchoit point son propre intérêt, mais uniquement celui de la République, en faisant revivre parmi les citoyens l'égalité, & la discipline que le sage Licurgue y avoit autrefois établies, & auxquelles Sparte devoit toute sa gloire, & toute sa réputation.

Après avoir parlé ainsi, il fut le premier qui mit son bien en commun; après lui ses parens, ses amis, & enfin tous les autres citoyens suivirent

virent cet exemple, & tout le pays fut partagé. Bien-tôt les exercices & les repas reprirent leur ancien ordre, & leur ancienne gravité. Le luxe, la moleſſe, l'intempérance, & tous les autres vices furent bannis de Sparte, & on y vit revivre la tempérance, le travail, la modeſtie, & toutes les autres vertus.

Nouveaux ſuccès de Cléoméne.

Cléoméne ſe doutant bien que les Achéens & Aratus penſeroient indubitablement qu'il n'oſeroit ſortir de ſa ville, dans le mouvement & le trouble qu'y avoient excités le rétabliſſement de l'ancienne diſcipline, crut que rien ne lui ſeroit plus honorable, ni plus utile à ſa République, que de faire voir la bonne volonté de ſes troupes à ſon égard, & en même tems l'affection de ſes citoyens pour lui. Il ſe jetta donc d'abord dans les terres de Mégalopolis. y fit un grand dégât, & amaſſa un butin très conſiderable. Quelque tems après il ſuivit les Achéens, en les harcelant & les défiant tous les jours avec audace. Il les contraignit enfin d'en venir au combat, où il remporta ſur eux une grande victoire.

toire. Il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de monde, & fit un grand nombre de prisonniers.

Les Achéens réduits à l'extrémité, envoyerent des Députés à Cléoméne pour traiter de paix. Cléoméne la leur accorda volontiers, à condition qu'ils lui accorderoient eux-mêmes le Généralat de la ligue Achéenne. Les Achéens très disposés à recevoirs la paix à cette condition, prierent Cléoméne de se rendre à Lerne pour conclure ce traité. Un accident imprévû qui lui arriva, rompit l'entrevûe, & Aratus, par envie & par jalousie pour Cléoméne, manœuvra pour empêcher que la négociation ne se renouât.

Cependant Cléoméne alloit toujours en avant, & s'empara d'un grand nombre de villes du Péloponnése, dont Argos étoit la plus considérable, & enfin il se rendit maître aussi de Corinthe; mais non pas de la citadelle. Alors, sans plus délibérer, on envoya à Antigone *Doson* Roi de Macédoine, pour lui demander du secours, & il fut resolu qu'on lui livreroit la citadelle de Corinthe. *Plut. in Cleom. p. 814.*

Ce

Ce Prince, sans perdre de tems, s'avança à grandes journées avec son armée. Cléoméne, malgré la supériorité des troupes des ennemis, forma & exécuta de grandes entreprises, qui lui firent un grand honneur, & arracherent de la bouche même de ses ennemis cet aveu, & cette louange, que Cléoméne étoit un excellent Capitaine, très digne & très capable de conduire les affaires les plus grandes, & les plus difficiles. Après ces expéditions, les troupes des deux partis entrerent en quartiers d'hiver.

Bataille de Sélasie. AN. M. 3781. AV. J. C. 223. *Polyb. l. 2. p. 150. Plut. in Céom. p. 818.*

Dès que l'Eté fut venu, les Macédoniens & les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigone se mit à la tête de son armée, & s'avança vers la Laconie. Son armée montoit à vingt-huit mille hommes de pié, & douze cens chevaux. Celle de Cléoméne n'étoit en tout, que de vingt mille hommes. Les deux armées s'étant rencontrées au défilé de Sélasie, on fut quelques jours à se regarder, & à reconnoitre la situation des differens postes. Enfin de part & d'autre, on prit le parti d'en venir à une bataille

bataille décisive. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculoient, pressés par la valeur des Lacédémoniens : tantôt ceux-ci étoient pressés par le nombre, & la pesanteur de la Phalange Macédonienne. Enfin, les troupes d'Antigone s'avançant piques serrées & baissées, & tombans sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la Phalange doublée, les chasserent de leurs retranchemens. Alors la deroute fut générale. Une grande partie des Lacédémoniens furent tués ; le reste prit la fuite en desordre. Il ne resta autour de Cléoméne que quelques cavaliers avec lesquels il se retira à Sparte. Cléoméne vaincu.

Lors qu'il y fut arrivé, il conseilla à ses citoyens de recevoir Antigone ; & leur dit qu'en quelque état qu'il se trouvât, s'il pouvoit faire quelque chose qui fut utile à Sparte, il le feroit avec un très grand plaisir. Etant ensuite entré en sa maison, il ne voulut ni boire, quoiqu'il eut grand soif, ni s'asseoir quoiqu'il fut très las : mais après s'être appuié quelque tems, tout armé, sur une

colonne, repaſſant en lui-même les divers partis qu'il pourroit prendre, il ſortit tout d'un coup, & alla avec ſes amis au port de Gythium, & s'étant embarqué ſur des vaiſſeaux qu'il avoit fait préparer, il fit voile vers l'Egypte.

Il ſe retire en Egypte

Antigone traite Sparte avec bonté *Plut. in Cleom. p. 819.*

A peine Cléoméne étoit-il parti qu'Antigone arriva devant Sparte, & s'en rendit maître. Il parut la traiter, non en vainqueur, mais en ami, déclarant qu'il avoit fait la guerre, non aux Spartiates, mais à Cléoméne, dont la fuite avoit ſatisfait & déſarmé ſa colere. Il ajoûta qu'il ſeroit glorieux pour ſon nom, que l'on dit dans la poſtérité, que Sparte avoit été ſauvée par le Prince, qui ſeul avoit eu le bonheur de la prendre.

Il ſe retire en Macédoine.

Trois jours après qu'Antigone fut entré dans Sparte, il en partit ſur les nouvelles qu'il reçut que la guerre étoit allumée dans la Macédoine, & que les Barbares faiſoient un dégât horrible dans tout le pays. Antigone étoit déja attaqué d'une grande maladie, qui dégénera enfin en une Phtiſie totale, par un Catharre

géné-

général sur tout son corps, qui l'emporta deux ou trois ans après. Il ne se laissa poutant point abbatre au mal, & il trouva encore en lui des forces pour fournir à de nouveaux combats dans son propre Royaume. On dit qu'après la victoire qu'il remporta sur les Illyriens, transporté de joie, il répéta plusieurs fois, *ô la belle, ô l'heureuse journée!* & il poussa ce cri avec un si grand effort, qu'il se rompit une veine, & perdit beaucoup de sang. Ce symptome fut suivi d'une fievre continue très violente dont il mourut. Il avoit nommé auparavant pour son successeur Philippe, fils de Démétrius, âgé pour lors de quatorze ans, ou plûtôt il lui remit le Sceptre, dont il n'avoient été que dépositaire. Sa mort.

Cependant Cléoméne arriva à Alexandrie. Quand il salua le Roi pour la premiere fois, il en fut reçu assez froidement, & sans aucune distinction marquée. Mais quand il eut donné des preuves de son grand sens, alors Ptolémée connut tout son prix & l'estima infiniment. Il eut honte même & se repentit d'avoir

négligé un si grand homme, & de l'avoir abandonné à Antigone. Il tâcha donc de relever & de consoler ce Prince infortuné par toutes sortes d'honneurs, & l'encouragea en lui promettant qu'il le renvoyeroit en Gréce avec une flotte & de l'argent, & qu'il le rétabliroit sur le trône. Mais Ptolémée Evergete mourut avant qu'il eut pû acomplir la promesse qu'il avoit faite à Cléoméne, de le renvoier dans sa patrie.

Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes.

AN. M. 3782. AV. J. C. 222.

Vers ce même tems il étoit arrivé à Rhodes un grand tremblement de terre, qui y causa des dommages très considerables. Tous les murs, les maisons des particuliers, tous les arsenaux, tous les endroits du port où les vaisseaux étoient enfermés, furent ruinés en partie. Le fameux Colosse, qui passoit pour une des merveilles du monde, fut abbattu & entierement détruit. Dans ce désastre commun, les Rhodiens reduits à la derniere extrêmité, députerent chez tous les Princes voisins pour implorer leur secours. Il y eut entr'eux, pour consoler & soulager cette ville désolée, une émulation

Libéralité des Princes pour secourir cette ville. *Polyb. l. 5. p. 428-431.*

bien

bien digne de louange, & qui eſt ſans exemple. Hiéron & Gélon en Sicile, Ptolémée en Egypte, ſe ſignalerent entre tous les autres. Les premiers fournirent plus de cent talens. Ptolémée, ſans parler de beaucoup d'autres dépenſes qui montoient à des ſommes conſiderables, fournit trois cens talens, un million de meſures de froment: & en particulier, pour retablir le fameux Coloſſe, neuf millions. Antigone, Séleucus, Pruſias, Mithridate, & tous les autres Princes, ainſi que toutes les villes voiſines ſignalerent leur libéralité. En aſſez peu d'années, Rhodes fut rétablie dans un état plus opulent & plus magnifique qu'elle n'avoit jamais été, à l'exception du Coloſſe.

Ce Coloſſe étoit une ſtatue du Soleil d'une ſi énorme grandeur (*) que les navires paſſoient à pleines voiles entre ſes jambes. Elle avoit ſoixante & dix coudées, c'eſt-à-dire 105 piés de hauteur. Il y avoit peu

(*) La matiere du Coloſſe étoit d'airain.

de gens qui puſſent embraſſer ſon pouce. Ce fut l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y employa douze ans. On prétend que l'argent qu'on leva dans la contribution dont je viens de parler, montoit à cinq fois autant que la perte. Les Rhodiens au lieu d'emploier cet argent, comme c'étoit la principale intention de ceux qui l'avoient donné, à relever le Coloſſe, prétendirent que l'Oracle de Delphe le leur avoit défendu, & garderent cet argent dont ils s'enrichirent. Le Coloſſe demeura abbattu comme il étoit ſans qu'on y touchât pendant 875 ans, au bout deſquels, l'an de Jeſus-Chriſt 653. Moawias, le ſixieme Caliſe ou Empereur des Sarrazins, ayant pris Rhodes, le vendit à un marchand Juif, qui en eut la charge de neuf cens chameaux.

Strab. l. 14. p. 652.

Sort du fameux Coloſſe de Rhodes. *Zonar.*

Etat & caractères des Etoliens. *Polyb. 331. Strab. l. 10. p. 450.*

Les Etoliens, ſur tout dans le tems dont nous parlons, étoient devenus un peuple fort puiſſant. Leur domaine primitif s'étendoit depuis le fleuve Achélous juſqu'au détroit du Golfe de Corinthe, & juſqu'au pays des Locres ſurnommés Ozoles. Mais par

par la suite des tems, ils s'étoient emparés de plusieurs villes dans l'Acarnanie, dans la Thessalie, & dans d'autres contrées voisines. Ils vivoient à peu près sur terre, comme les Pirates sur mer. Ils se distinguerent particulierement dans la guerre contre les Gaulois, qui firent une irruption dans la Gréce. L'accroissement de leur puissance les avoit rendus fiers & insolens.

Depuis que Cléoméne de Sparte avoit perdu son Royaume, & qu'Antigone, par la victoire qu'il remporta à Sélasie, avoit en quelque sorte pacifié la Gréce, les peuples du Péloponnése avoient entierement négligé les armes & le mêtier de la guerre. Les Etoliens songerent à profiter de cette indolence; ils entrerent à main armée dans le Péloponnése, & ravagerent les terres des Messéniens. Aratus Général des Achéens, irrité de cette insolence, & de cette perfidie, courut au secours des Messéniens; il fut défait près de Caphyes dans une grande bataille qui s'y donna. *Polyb. l. 4. p. 272.*

Les Achéens se virent dont obli-

gés de tendre encore les mains à la Macédoine, & d'appeler à leur secours le Roi Philippe. Ce Prince étant venu à Corinthe, reçut les plaintes de plusieurs villes contre les Etoliens, & d'un commun consentement, la guerre leur fut déclarée. C'est ce qu'on appelle la guerre des alliés. Elle commença à peu près dans le tems qu'Annibal songeoit à assieger Sagonte. On profita de part & d'autre, de la saison de l'hiver, pour travailler aux préparatifs de la guerre.

Cléoméne Roi de Sparte, qui vivoit refugié à Alexandrie, ayant appris la mort d'Antigone, & que les Achéens étoient engagés dans une guerre contre les Etoliens; que les Lacédémoniens ses sujets, s'étoient unis avec les derniers, contre les peuples d'Achaïe & de Macédoine, & que tout sembloit le rappeller dans sa patrie, demanda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il supplia le Roi de lui donner des troupes, & des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grace, il pria du moins qu'on

qu'on le laiſſât partir avec ſa famille, & qu'on lui permit de profiter de l'occaſion favorable, qui ſe préſentoit de rentrer dans ſon Royaume. Mais on lui refuſa encore cette derniere grace ſur des prévoyances timides, qui n'avoient pas la moindre vrai-ſemblance. Le Miniſtre de Ptolémée Philopator, ne crut pas même qu'il fut ſûr de le laiſſer libre dans Alexandrie. Sur une accuſation inventée à plaiſir, & qu'il appuia d'une fauſſe lettre, que lui-même avoit ſuppoſée à ce malheureux Prince, il détermina le Roi à le faire arrêter, & à l'enfermer dans une maiſon ſûre, où il lui fourniroit toujours le même entretien, & où il lui laiſſeroit la liberté de voir ſes amis, mais non celle de ſortir.

Ce traitement jetta Cléoméne dans un chagrin mortel: & comme il ne voioit aucune fin à ſes maux, il prit avec ſes amis, qui le venoient voir, une réſolution que le ſeul déſeſpoir pouvoit lui ſuggerer. C'étoit de repouſſer par les armes l'injuſtice de Philopator, de ſoulever contre lui le peuple, & de mourir

d'une maniere digne de Sparte. Ses amis ayant trouvé le moien de le tirer de prison, ils courent tous ensemble les armes à la main, dans toutes les ruës, exhortant & appellant le peuple à la liberté, mais personne ne s'émut. Ils tuent le gouverneur de la ville qui venoit à leur rencontre, & quelques autres Seigneurs. Cléoméne déchu de son espérance, alloit errant ça & là, par toute la ville, sans que personne se présentât pour le suivre, ni pour le combattre, chacun au contraire prenant la fuite. Alors voyant que leur entreprise ne pouvoit réussir, ils la terminerent par une fin tragique & sanglante, en s'entregorgeant tous les uns les autres, pour se dérober à la honte du supplice. Ainsi finit Cléoméne, après avoir régné seize ans à Sparte. Le Roi fit mettre son corps en croix, & condamna à mort sa mere, ses enfans, & toutes les femmes qui l'avoient accompagné.

Mort tragique de Cléoméne.

AN. M. 3784. AV. J. C. 220. *Polyb. l. 4. p. 304.*

Depuis trois ans que Cléoméne avoit quitté Sparte, on n'avoit pas songé à y nommer des Rois, parce qu'on espéroit toujours qu'il pourroit

roit revenir, & que l'on conservoit pour lui une grande estime, & un grand respect. Dès qu'on eut appris sa mort, on procéda à l'Election des Rois. On nomma d'abord Agésipolis, encore enfant, qui étoit de l'une des deux familles Royales, & on lui donna pour tuteur, Cléoméne son oncle. Ensuite on choisit Licurgue, dont aucun des Ancêtres n'avoit régné, mais qui avoit gagné les Ephores, en leur donnant à chacun un talent. C'étoit mettre la Royauté à vil prix.

Philippe pour remplir les engagemens qu'il avoit pris avec les Achéens contre les Etoliens, partit de Macédoine avec quinze mille hommes d'infanterie, & huit cens chevaux. Ce jeune Prince se conduisit pendant le cours de cette guerre, qui dura deux ans, avec tant de sagesse, de capacité, d'activité & de courage, qu'il s'attira l'estime & l'admiration de tous les peuples de la Gréce, & commençoit à se faire craindre, non seulement de ses voisins, mais jusqu'en Italie, où la renommée avoit porté la gloire de son *ibid.* *pag.* 32.

nom & de ſes armes. En effet dans cette guerre des alliés, on voit des entrepriſes de ce Prince ſi bien concertées, conduites avec tant de ſecret, & exécutées avec tant de prudence & de promptitude, qu'elles paſſent tout ce que l'on pouvoit attendre d'un Prince à l'âge où étoit alors Philippe, & portent le caractère d'un vieux guerrier, exercé de longue main, dans toutes les fineſſes, & dans toutes les ruſes de la guerre.

Polyb. l. 5. p. 376. Les Etoliens las & fatigués d'une guerre qui ne tournoit pas à leur avantage comme ils l'avoient eſperé (car ils croioient ſe jouer de Philippe, comme d'un enfant; & Philippe leur montra qu'en ſageſſe & en reſolution, il étoit homme fait, & conſommé dans le métier; & qu'eux, ils s'étoient véritablement conduits en enfans dans toutes leurs entrepriſes) les Etoliens, dis-je, abbattus & rebutés par les mauvais ſuccès, firent demander la paix à Philippe, qui la leur accorda avec plaiſir *. Le traité fut

* La guerre que ce Prince méditoit contre les Romains, ne contribua pas peu à le déterminer à la paix.

fut ratifié, & chacun se retira dans son pays. Cette paix de Philippe, & des Achéens, avec les Etoliens, la bataille perdue par les Romains près du lac de Thrasymene, & celle qu'Antiochus le Grand perdit à Raphia; tous ces événemens arriverent dans la troisieme année de la cent quarantieme Olympiade. AN. M. 3787. AV. J. C. 217.

La guerre des Carthaginois & des Romains, c'est-à-dire, des deux plus puissans peuples qui fussent alors, attiroit l'attention de tous les Rois, & de tous les peuples de la terre. Philippe Roi de Macédoine, s'y croyoit d'autant plus intéressé que ses Etats n'étoient séparés de l'Italie que par la mer Adriatique, que nous appellons aujourd'hui le Golfe de Venise. Quand il apprit par le bruit public, qu'Annibal avoit passé les Alpes, il fut bien aise, à la vérité, de voir les Romains & les Carthaginois en guerre les uns contre les autres; mais comme l'événement étoit incertain, il ne voyoit pas encore clairement quel parti il devoit embrasser. Mais trois victoires remportées de suite par Annibal ayant levé

Philippe conclut un traité avec Annibal. AN. M. 3788. AV. J. C. 216. *Liv. l. 23, n. 33.*

levé tous ses doutes, il lui envoya des Ambassadeurs, qui malheureusement tomberent entre les mains des Romains. Philippe ayant appris l'avanture des Ambassadeurs, envoya à Annibal une seconde Ambassade, qui fut plus heureuse que la premiere, & rapporta une copie du traité conclu avec Annibal.

Polyb. l. 5. p. 439. Philippe, dès ce moment, ne fut plus occupé que du grand dessein de porter la guerre en Italie : la pensée de cette entreprise ne le quittoit ni jour ni nuit ; de sorte que, dans tous ses rêves, il ne parloit que de guerre & de combats contre les Romains, & se réveilloit souvent en sursaut, plein de fueur & tout hors de lui-même. Ce Prince, encore jeune, étoit naturellement vif & ardent dans tout ce qu'il entreprenoit. Ses heureux succès, les espérances que lui donnoient ses courtisans, & le souvenir des grandes actions de ses prédécesseurs, allumoient en lui une ardeur qui prenoit tous les jours de nouvelles forces. Après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour cette guerre,

Ses bons & mauvais succès.

il

il s'embarqua pour aller attaquer les Romains d'un côté, tandis qu'Annibal le faiſoit avec tant de ſuccès de l'autre. Il eut d'abord quelque leger ſuccès; mais ayant été ſurpris de nuit devant Apollonie, dont il formoit le ſiege, il fut battu & entierement défait; de ſorte qu'il ſe vit obligé de s'en retourner en Macédoine, avec les triſtes débris de ſes troupes, preſque déſarmées & dépouillées.

Ce jeune Roi, en qui juſques-là on avoit remarqué & admiré beaucoup de qualités d'un grand Roi, changea tout d'un coup de caractère & de conduite. Au lieu de la douceur, de la ſageſſe, de la moderation qu'il avoit fait paroitre juſques-là, on le vit traiter les villes & les peuples, non ſeulement avec fierté & hauteur, mais encore avec injuſtice & dureté; & n'étant plus ſenſible comme auparavant à ſa réputation, il s'abandonna ſans retenue à toutes ſortes de débauches & de déréglemens: effet trop ordinaire de la flatterie, dont le poiſon mortel corrompt preſque toujours les meilleurs *Plut. in Arat. p. 1049. Polyb. l. 8. p. 518.*

leurs Princes, & ruine tôt ou tard toutes les belles espérances qu'on en avoit conçues.

Tandis que Philippe s'étoit conduit par les avis d'Aratus, tout lui avoit réussi, & il s'étoit fait la réputation d'un grand Roi tout jeune qu'il étoit. Mais depuis que ce Prince s'étoit livré aux conseils flateurs de sa Cour, & qu'Aratus s'étoit retiré, tout sembloit aller en décadence. Philippe même, à qui les plus grands crimes ne coutoient plus rien, résolut de se défaire d'un si grand homme, à qui il avoit de si grandes obligations, & le fit empoisonner d'un poison lent qui le consuma peu à peu. Aratus connut fort bien la cause de son mal; mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta patiemment, sans en dire un mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement ayant craché du sang en présence d'un ami qui étoit dans sa chambre, comme il vit que cet ami en étoit surpris: *voilà mon cher Céphalon*, dit Aratus, *le fruit de l'amitié des Rois.* Il mourut de cette ma-

Philippe fait empoisonner Aratus. AN. M. 3788. AV. J. C. 216.

maniere à Egium, lorſqu'il étoit Capitaine Général pour la dix-ſeptieme fois. On ne peut nier qu'Aratus n'ait été un des plus grands hommes de ſon tems. Il peut être regardé en quelque ſorte comme le fondateur de la République des Achéens : c'eſt lui du moins, qui lui donna la forme & l'éclat qu'elle conſerva long tems depuis, & qui en fit un des plus puiſſans Etats de la Gréce.

Vers ce tems là, Philippe fit une expédition contre les Illyriens, qui eut un heureux ſuccès. Il ſouhaitoit depuis long-tems de ſe rendre maître de la ville de Liſſus ; mais il déſeſperoit de pouvoir prendre le château, qui paſſoit pour imprenable, tant il étoit bien ſitué & bien fortifié Ne pouvant réuſſir par force, il eut recours à une embuſcade, qui eut tout le ſuccès qu'il pouvoit déſirer. Un petit valon ſéparoit la ville du château. Il découvrit, dans cet intervalle, un endroit couvert d'arbres, & fort propre à cacher une embuſcade. Il y plaça de nuit l'élite de ſes troupes. Le lendemain il attaqua *Polyb. l. 2. p. 519.*

qua la ville d'un autre côté. Les habitans, qui étoient en grand nombre, se défendirent très courageusement, & pendant quelque tems, l'avantage fut égal de part & d'autre. Enfin ils firent une furieuse sortie, & poussèrent vivement les assiegeans. La garnison du château, qui vit que Philippe se retiroit, crut sa défaite assurée; &, voulant avoir part au butin, sortit en grand nombre, & se joignit aux habitans. Cependant ceux qui étoient en embuscade attaquerent le château, & l'emporterent sans beaucoup de résistance. En même tems, sur le signal dont on étoit convenu, les fuiards tournerent visage, & poursuivirent les habitans jusques dans la ville, qui se rendit peu de jours après.

Marcus Valerius Levinus, en qualité de Prêteur, avoit eu pour département la Gréce & la Macédoine. Il sentit bien de quelle importance il étoit, pour diminuer les forces de Philippe, de lui débaucher quelques uns de ses alliés. Il commença par les Etoliens & fit avec eux une ligue offensive & deffensive, dans laquel-

quelle il paroit qu'entrerent plusieurs Rois, entr'autres Attale Roi de Pergame, & les Lacédémoniens. Sparte étoit alors partagée en deux factions, dont les intrigues & les disputes, poussées jusqu'aux dernieres violences, excitoient de grands troubles dans la ville. L'une portoit avec chaleur les intérêts de Philippe, l'autre étoit ouvertement déclarée contre lui. Celle-ci prévalut. Il paroit que Machanidas étoit à la tête de ce parti, & que, profitant des troubles qui agitoient pour lors la République, il s'en rendit le maître, & en devint le Tyran. Les actes d'hostilité commencerent sur le champ. Les Achéens & les autres alliés députérent vers Philippe, & le presserent de venir en Gréce pour les défendre & les soutenir. Ce Prince ne tarda pas, il battit par deux fois les troupes des alliés, & les Etoliens furent obligés de se renfermer dans la ville de Lamia. Le succès ne fut pas le même pour les Macédoniens à la bataille qui se donna peu de tems après sous les murs de la ville d'Elis. Ils furent battus & mis en

en deroute par les alliés, auxquels s'étoient joint quelques troupes Romaines, commandées par Sulpitius. Philopémen, qui étoit Général de la cavalerie des Achéens, se distingua beaucoup dans cette journée, & tua de sa main Démophante, qui commandoit la cavalerie des Eléens.

Philopémen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, étoit de Mégalopolis, ville de l'Arcadie dans le Péloponnése. Il reçut une excellente éducation par les soins de Cassandre de Mantinée, qui, après la mort de son pere, par reconnoissance pour les services importans qu'il en avoit reçu, servoit au jeune pupille de tuteur & de Gouverneur. Dès qu'il fut sorti des mains de ses maîtres & de ses Gouverneurs, il se mit dans les troupes que la ville de Mégalopolis envoyoit faire des courses dans la Laconie, pour piller & pour emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes ces courses, il étoit toujours le premier quand on sortoit, & le dernier quand on revenoit.

Education & grandes qualités de Philopémen. *Plut. in Philop. p. 356-361.*

Pendant qu'il n'y avoit point de trou-

troupes en campagne, il occupoit ſon loiſir à ſe rendre robuſte & leger, par les exercices de la chaſſe; ou bien il s'appliquoit à cultiver la terre. Le ſoir, il ſe jettoit ſur une méchante paillaſſe comme l'un de ſes eſclaves, & paſſoit ainſi la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il alloit avec ſes vignerons travailler à la vigne, ou mener la charue avec ſes laboureurs, après quoi il s'en retournoit à la ville, où il vaquoit aux affaires publiques, avec ſes amis & les Magiſtrats. Il tâchoit d'augmenter ſes revenus en mettant ſes terres en valeur, qui eſt le plus juſte de tous les gains, perſuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité que de faire profiter ſon bien, en s'abſtenant de celui des autres.

Philopémen écoutoit volontiers les diſcours des Philoſophes, & liſoit avec plaiſir & avec fruit leurs traités; non pas tous indifferemment, mais ſeulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu. Quant aux livres qui traitent d'autres matieres, il aimoit ſur

tout

tout à lire les traités d'Evangelus, qu'on appelle les *Tactiques*, c'eſt-à-dire, l'art de ranger des troupes en bataille, & les hiſtoires de la vie d'Alexandre. Il étoit également propre, & à combattre, & à commander, n'étant inferieur à aucun ſoldat, pour un coup de main, ni au deſſous des plus vieux Capitaines en ſageſſe & en prudence. Etant encore tout jeune, il ſe diſtingua dans la bataille de Sélaſie, & on peut dire qu'Antigone, en un certain ſens, fut redevable de cette victoire au courage & à la prudence du jeune Philopémen. Ce Prince lui rendit un témoignage bien éclatant & bien glorieux. Car, après la bataille, faiſant ſemblant d'être faché, de ce que la cavalerie avoit chargé avant le ſignal contre l'ordre qu'il en avoit donné, & Alexandre Général de la cavalerie, ayant répondu que ce n'étoit pas lui, mais un jeune officier de Mégalopolis, qui avoit commencé contre ſes ordres: Antigone lui dit, *ce jeune homme, en ſaiſiſſant l'occaſion, s'eſt conduit en grand Capitaine; &*

vous

vous Capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme.

Il eſt vrai qu'Aratus fut le premier, qui éleva la communauté des Achéens, à ce haut degré de gloire & de puiſſance où elle parvint; mais il manquoit de hardieſſe & de courage, pour la ſoutenir ſans le ſecours d'autrui. Et c'eſt ce qui le fit recourir aux Rois de Macédoine avec qui il contracta amitié, & auxquels par là, ſa République demeura ſoumiſe. Mais dès que Philopémen eut commencé à prendre en main le Gouvernement; comme il étoit grand homme de guerre, & qu'il avoit fait pancher la victoire de ſon côté dans tous ſes premiers combats, il releva le courage des Achéens; & les trouvant en état de réſiſter par eux-mêmes à leurs ennemis, il leur fit ſecouer le joug des puiſſances étrangeres.

Il faut avouer que Philopémen, de quel côté qu'on l'enviſage, eſt un grand homme de guerre, & un beau modele pour tous ceux que la Providence appelle à la profeſſion des armes. On ne peut trop exhor-

ter

ter les jeunes officiers, & la nobleſſe, à étudier avec attention un ſi parfait modele, & à s'y conformer en tout ce qui eſt imitable pour eux. Il fut appellé *le dernier des Grecs*, comme Brutus dans la ſuite fut appellé *le dernier des Romains*, pour marquer que la Gréce, après Philopémen, n'avoit produit aucun grand homme qui fut digne d'elle.

Diverſes expéditions de Philippe & de Sulpitius. AN. M. 3797. AV. J. C. 207. *Polyb. l.* 10. *p.* 612-614. *Liv. l.* 28. *n.* 5. 8.

Dès que le printems fut venu, le Proconſul Sulpitius, & le Roi Attale ſe rendirent à Lemnos avec leurs flottes, qui, jointes enſemble, faiſoient ſoixante galeres. Philippe, de ſon côté, pour être en état de faire face à l'ennemi, ſoit par terre, ſoit par mer, s'avança vers Démétriade. Il écouta favorablement les Ambaſſadeurs des alliés, qui y étoient venus de tous côtés pour implorer ſon ſecours. Afin de pouvoir courir à propos au ſecours des alliés qui ſeroient attaqués, il établit dans la Phocide, dans l'Eubée, & dans la petite île de Péparethe des Signaux, & plaça de ſon côté ſur le Tiſée, montagne fort haute de Theſſalie, des gens pour les obſerver, afin d'être

tre averti promptement de la marche des ennemis, & des endroits qu'ils auroient dessein d'attaquer. Je vais expliquer en quoi consistoient ces Signaux, cette matière étant assez curieuse pour faire excuser une digression, que l'on peut passer si l'on craint qu'elle ennuye. Nous reprendrons ensuite les expéditions de Sulpitius & de Philippe.

Digression sur les signaux par le feu.

Je raporterai presque mot à mot ce que dit Polybe de ces Signaux, & j'y joindrai la description de l'instrument dont on se servoit pour cela, telle que M. Chevalier, Professeur de Mathématiques au college royal de Paris l'a tracée. Tite live, dans le recit des expéditions de Philippe, a copié presque literalement Polybe, mais en faisant mention de ces Signaux par le feu *, il se con-

* Philippus ut ad omnes hostium motus posset occurrere, in Phocidem atque Euboeam, & Peparethum mittit, qui loca alta eligerent, unde editi ignes apparerent: ipse in Tisæo (mons est in altitudinem ingentem cacuminis editi) speculum, posuit, ut ignibus procul sublatis, signum, ubi quid moliren-tur hostes, momento temporis acciperet. *Liv. lib. 282. n. 5.*

tente de les indiquer simplement, parce que l'invention n'en étant pas due aux Romains, cela regardoit moins son histoire.

Polyb. liv. 10. pag. 614-618.

Comme la maniere de donner des Signaux par le feu, dit Polybe, quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, je crois qu'il est à propos de ne point passer legerement sur cette matiere, mais de m'y arrêter un peu, pour en donner une connoissance parfaite.

C'est une vérité reconnue de tout le monde, que l'occasion peut beaucoup en toutes choses, mais principalement dans la guerre. Or de tout ce qui s'est inventé pour la saisir, rien n'est plus utile que les Signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer, ou qu'elles se passent actuellement, il est facile, par ce moyen, de les faire savoir à trois ou quatre journées de là, & quelquefois même à une plus grande distance: & par-là on se met en état de recevoir à point nommé le secours dont on a besoin.

Autrefois cette maniere d'avertir, parce

parce qu'elle étoit trop ſimple, n'étoit preſque d'aucune utilité. Car, pour en faire uſage, il falloit être convenu de certains Signaux: & comme il y a une infinité de divers événemens, la plû-part, ne pouvoient ſe connoître par cette voye. Par exemple, il étoit facile de faire ſavoir qu'il étoit arrivé une armée navale à Orée, à Péparethe, ou à Chalcis, parce qu'on avoit prévu ces cas, & qu'on étoit convenu des Signaux qui pouvoient les marquer. Mais une revolte ſubite, une trahiſon, un grand meurtre commis dans la ville, & d'autres choſes pareilles, qui arrivent aſſez ſouvent, & qu'on ne peut prévoir; ces ſortes d'événemens, qui demandent néanmoins que ſur le champ on en délibere, & qu'on y apporte un prompt remede, ne pouvoient s'annoncer par le moyen des fanaux. Car il n'eſt pas poſſible de convenir d'un ſignal pour des événemens qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir.

Enée *, cet auteur dont nous

* Enée vivoit du tems d'Ariſtote, il écrivit

avons un ouvrage sur les devoirs d'un Général d'armée, s'est efforcé de remedier à cet inconvénient : mais il s'en faut beaucoup qu'il l'ait fait avec tout le succès qu'on auroit souhaitté, & qu'il s'étoit proposé lui-même. O en va juger.

Ceux, dit Enée, qui veulent s'entredonner des Signaux pour des affaires pressantes, doivent commencer par préparer deux vaisseaux de terre, qui soient également larges par tout, & également profonds. C'est assez qu'ils ayent quatre pieds & demi de largeur. Il faut avoir ensuite des morceaux de liege, qui soient proportionnés à l'ouverture de ces vaisseaux, mais qui ayent un peu moins de largeur, (pour pouvoir descendre aisément jusqu'au fond des vaisseaux.) On fiche au milieu de ce liege un bâton qui doit être dans l'un, & dans l'autre des deux vases, d'une égale grandeur. On divise

vit un ouvrage sur l'art militaire. Cinéas Conseiller de Pyrrhus, fit un abrogé de ce livre. Pyrrhus écrivit aussi sur la même matiere. *Ælian. Tact. Cap.* 1.

viſe ce bâton par des intervales bien marqués, de trois doigts chacun, pour y écrire les choſes qui arrivent le plus ordinairement dans une guerre. Sur l'un de ces intervales par exemple: *il eſt entré de la cavalerie dans le pays.* Sur l'autre, *il eſt arrivé de l'infanterie peſamment armée.* Sur le troiſieme, *de l'infanterie legere.* Sur le ſuivant, *de l'infanterie & de la cavalerie.* Sur un autre, *des vaiſſeaux.* Enſuite, *des vivres.* Et ainſi du reſte, juſqu'à ce qu'on ait rempli tous les intervales des choſes que l'on prévoit, qui peuvent vraiſemblablement arriver dans la guerre dont il s'agit.

Après cela, il faut obſerver, que les deux vaiſſeaux ayent chacun un petit tuyau ou robinet, d'une égale groſſeur, afin que les eaux ſe vuident également. Pour lors, on remplit d'eau les vaſes: on poſe deſſus les morceaux de liege avec leurs bâtons; & l'on ouvre les robinets. Cela fait, il eſt clair que, les vaſes étant égaux, le liege deſcendra, & les bâtons s'enfonceront dans les vaſes, à proportion que ceux-ci ſe vui-

deront. Pour être plus sûr de cette justesse, il en bon d'en faire l'épreuve auparavant, & d'examiner si tout s'accorde & concourt ensemble, par une exécution uniforme de part & d'autre.

Quand on s'est bien assuré, on porte les deux vases aux deux endroits où l'on doit donner & observer les Signaux: on y verse de l'eau, & on y met le liege avec le bâton. A mesure qu'il arrivera quelqu'une de ces choses, qui auront été écrites sur les bâtons, on leve un flambeau ou un fanal, & on le tient élevé jusqu'à ce que de l'autre côté, on en leve un autre. (Ce premier signal n'est que pour s'assurer de part & d'autre, qu'on est prêt & attentif.) Alors on baisse le fanal, & on ouvre les robinets. Quand l'intervale, c'est à-dire, l'endroit du bâton où la chose dont on veut avertir est écrite, sera descendu au niveau des vases, celui qui donne le signal leve son flambeau, & de l'autre côté, sur le champ, le correspondant ferme le robinet de son vase, & regarde ce qui est écrit sur la partie

du

du bâton, qui touche à l'ouverture du vaisseau : si de part & d'autre tout a été exécuté avec la même promptitude, de part & d'autre on lira la même chose.

On s'apperçoit aisément, que cette méthode marque les événemens d'une maniere trop vague & trop indéterminée. Car, outre qu'on ne peut avertir de quelque chose à quoi on ne s'attendoit pas, ce qui est écrit sur le bâton, n'est point du tout précis & circonstancié. On n'y voit pas combien il est arrivé de cavalerie ou d'infanterie ; ni en quel endroit du pays sont ces troupes, ni combien il est arrivé de vaisseaux, ni ce qu'on a de vivres.

La derniere méthode a pour auteur Cléoxène ; d'autres l'attribuent à Démoclète : mais nous l'avons perfectionnée. C'est toujours Polybe qui parle. Elle fixe tout, & par son moyen on peut avertir de tout ce qui se passe : elle demande seulement beaucoup de précaution & d'exactitude. La voici :

On prend les vingt-quatre lettres de l'alphabet, on les divise en cinq

parties, & on les inscrit dans une tablette de haut en bas, selon leur ordre naturel, sur cinq colonnes, cinq dans chacune, excepté la derniere, qui n'en a que quatre.

L'alphabet étant rangé de la sorte, celui qui doit donner le signal, commencera par montrer deux fanaux, deux flambeaux, & il les tiendra levés jusqu'à ce que, de l'autre côté, on en ait aussi levé deux. Ce premier signal servira à faire connoître, que, de part & d'autre on est prêt, après quoi on baisse ces flambeaux.

Il s'agit maintenant de faire lire dans cet alphabet, à celui que l'on instruit de loin, ce qu'on lui veut apprendre. Celui qui donne le signal élévera des flambeaux à sa gauche, pour faire connoître par leur nombre à l'autre, dans quelle colonne il doit prendre des lettres pour les écrire à mesure qu'on les lui montrera; de sorte que si c'est la premiere colonne, il n'éléve qu'un flambeau; si c'est la seconde, il en éléve deux, & ainsi du reste; & cela toujours à gauche. Il en fera autant

tant à sa droite, pour marquer à celui qui reçoit le signal, quelle lettre d'une colonne il faudra qu'il observe & qu'il écrive. Voilà dequoi ils conviendront mutuellement.

Après ces conventions, chacun s'étant mis à son poste, il faudra que celui qui donne le signal, ait un instrument géometrique, garni de deux tuyaux, afin qu'il connoisse par l'un la droite, & par l'autre la gauche de celui qui doit lui répondre. On dressera la tablette proche de cet instrument, & l'on élévera à droit & à gauche, un solide de dix piés de largeur, & environ de la hauteur d'un homme, afin que les flambeaux que l'on élévera au-dessus, fassent une lumiere sûre & aisée à discerner; & quand on voudra les abaisser, ils soient entierement cachés derriere.

Tout cela disposé ainsi, de part & d'autre, je suppose par exemple qu'on veuille annoncer, que *cent* hommes de l'isle de Crête se sont retirés chez les ennemis. On choisira d'abord les mots qui marqueront cela en moins de lettres qu'il sera possible, comme: *Kretois cent ont de-*

ſerté ; ce qui exprime la même choſe avec beaucoup moins de lettres. On l'annoncera ainſi.

La premiere lettre eſt un K, * qui eſt dans la ſeconde colonne. On élévera donc à gauche deux flambeaux, pour marquer à celui qui reçoit le ſignal que c'eſt la ſeconde colonne, c'eſt-à-dire un K. Enſuite on élévera quatre flambeaux à gauche pour marquer le P, † qui eſt dans la quatrieme colonne, puis deux à droite, pour l'avertir que cette lettre eſt la ſeconde de la quatrieme colonne. On fera la même choſe pour les lettres ſuivantes.

Par cette méthode, il n'arrive rien qu'on ne puiſſe annoncer d'une maniere fixe & déterminée. Voilà ce que propoſe Polybe, grand homme de guerre comme on ſait, & grand politique. On pourroit perfectionner cette méthode, & en faire uſage en pluſieurs occaſions.

Pauſan. l. 2. p. 130. Dans les tems fabuleux, lorſque les cinquante Danaïdes égorgerent tou-

* Cela eſt ainſi diſpoſé dans le grec.

† Le Rho, ou, r s'écrit ainſi en lettre majuſcule dans la langue Grecque.

toutes en une seule nuit leurs maris, excepté Hypermemnestre, qui épargna Lyncée, on dit que l'un & l'autre s'étant sauvés par la fuite, & étant arrivés chacun de son côté en un lieu de sûreté, ils se le firent savoir mutuellement par des signaux de feu, & que de-là étoit venuë la fête des flambeaux établie à Argos.

Agamemnon, en partant pour l'expédition de Troie, avoit promis à Clytemnestre, que le jour même que la ville seroit prise, il l'avertiroit de sa victoire par les feux qu'il feroit allumer. Il lui tint parole, comme on le voit dans la tragedie d'Eschyle, qui porte le nom de ce Prince, où la sentinelle, chargée d'observer ce signal, marque qu'elle passoit de bien mauvaises nuits dans ce facheux poste.

Cesar bell. Gall. lib. 2. & 7.

On voit dans les mémoires que César nous a laissés, sur la guerre des Gaules, qu'il emploioit aussi ce moien.

Le même César en raporte un autre usité chez les Gaulois. Lorsqu'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, ou qu'on avoit besoin d'un

prompt ſecours, ils s'entravertiſſoient par des cris redoublés, qui étoient portés d'un lieu à un autre; de ſorte que le maſſacre des Romains, qui avoit été fait à Orléans au lever du ſoleil, fut ſû ſur les huit à neuf heures du ſoir en Auvergne à quarante lieuës de-là.

Col. Rhodig. lib. 8. c. 8. On parle d'une voye bien plus courte. On prétend que le Roi de Perſe, lorſqu'il porta la guerre dans la Gréce, avoit diſpoſé des eſpéces de ſentinelles d'un lieu à un autre, qui ſe communiquoient par la voix les nouvelles que l'on vouloit faire porter au loin; & qu'elles pouvoient arriver d'Athénes à Suſe, (l'eſpace eſt de plus de cent cinquante lieuës) en quarante huit heures.

Lib. 19. p. 666. Diodore dit que les Perſes plaçoient des gens qui avoient bonne voix, ſur des hauteurs aſſez proches l'une de l'autre, pour qu'ils puſſent s'entendre, & ils ſe crioient l'un à l'autre la choſe qui étoit arrivée. Ainſi la nouvelle voloit de bouche en bouche par toutes les Satrapies ou Gouvernemens, juſqu'aux extrêmités du Royaume: de ſorte qu'en un

un jour elle arrivoit à un lieu éloigné de trente journées de chemin. Il falloit bien des voix, & la nouvelle n'étoit gueres ſecrette.

Pline raporte un moien d'une autre eſpece, qui n'étoit pas tout à fait ſans vrai-ſemblance. Decimus Brutus défendoit la ville de Modéne aſſiegée par Antoine, qui la ſerroit de près, & ne lui laiſſoit aucun moien de faire ſavoir de ſes nouvelles aux Conſuls, ayant fait des lignes autour de la ville, & fait dreſſer des filets dans la riviere. Brutus ſe ſervit de pigeons aux pieds deſquels il attacha ſes lettres, qui arriverent en ſûreté où il vouloit. *Lib. 7. c. 37.*

Les voiageurs rapportent, que pour porter des nouvelles d'Alexandrette à Alep, lorſque les vaiſſeaux ſont arrivés dans ce port, on ſe ſert des pigeons qui ont des petits à Alep; on leur attache au col ou aux piés un billet, contenant les nouvelles qu'on veut communiquer. Les pigeons s'envolent, s'élévent fort haut, & vont à tire d'aile à Alep, où l'on prend les bulletins, on emploïe le même moien en pluſieurs endroits.

DES-

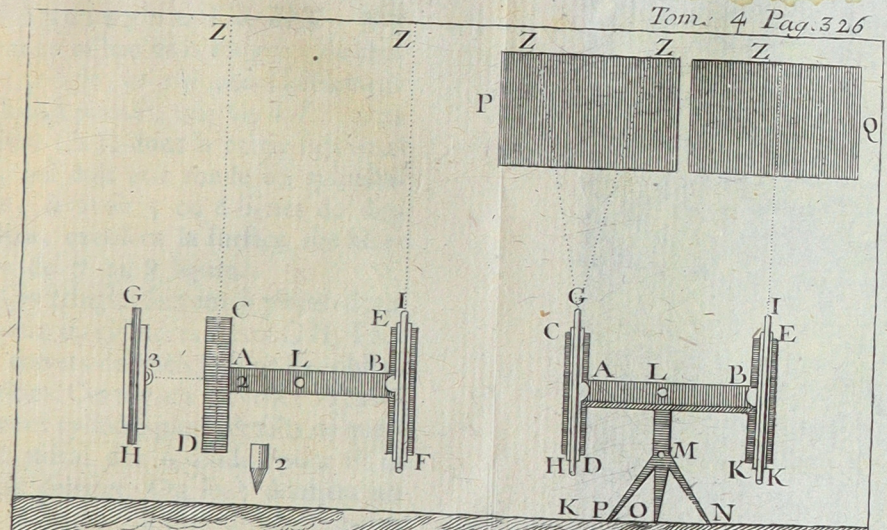
DESCRIPTION

De l'Instrument emploié dans les signaux par le feu.

VOICI, dit M. Chevalier, comme je conçois l'instrument décrit par Polybe, pour se communiquer des nouvelles à une grande distance par des signaux de feu.

A B est une traverse de bois, de 4 ou 5 piés de long, sur 5 ou 6 pouces de large, & 2 ou 3 pouces d'épaisseur. A ses extrêmités sont attachées à tenons & mortoises, & bien perpendiculairement par leur milieu, deux autres tringles de bois C D, E F, de même largeur & épaisseur que la traverse, & de 3 ou 4 piés de long. Les côtés de ces tringles doivent être bien paralleles, & leur surface supérieure très unie. On tracera sur le milieu de la surface de chacune de ces tringles, une ligne droite parallele à leurs côtés, & par conséquent ces lignes seront paralleles entr'elles. A un pouce & demi, ou deux pouces de distance de ces lignes, & préciſément

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0330
DFG





Signaux par le feu

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0331
DFG

ment au milieu de la longueur de chaque tringle, on enfoncera solidement & bien à plomb, une vis de fer ou de cuivre (2), dont la partie supérieure, qui doit être ronde ou cylindrique, & avoir 5 ou 6 lignes de diamètre, excedera la surface des tringles de 7 ou 8 lignes.

Ces tringles servent à placer deux tuyaux ou cylindres creux GH, IK, au travers desquels se font les observations. Ces tuyaux doivent être exactement cylindriques, & faits de quelque métal dur & solide, pour ne se point dejetter. On leur donnera un pié de longueur plus qu'aux tringles qui les portent : ainsi ils les deborderont de 6 pouces à chaque bout. Il faut que ces tuyaux soient attachés, & fixés sur deux regles de même métal, qui auront dans le milieu de leur longueur une petite partie excedente & arondie, (3) d'environ un pouce. Cette partie (3) sera percée dans son milieu d'un trou bien rond, d'environ un demi pouce de diamètre ; desorte qu'apliquant les regles qui portent ces tuyaux sur les tringles de bois CD, EF, ce trou soit exactement rem-

rempli par la partie excedente & cylindrique de la vis (2) qu'on y a mise, sans qu'ils puissent varier. La tête de la vis peut surpasser de quelques lignes la surface de la regle. Il faut observer que les tuyaux puissent tourner avec leur regle de métal autour de ces vis pour les aligner sur les massifs P, Q, derriere lesquels se font les signaux de feu, suivant les differentes distances des lieux où se feront les signaux.

On doit noircir les tuyaux en dedans, afin que l'œil appliqué à l'un de leurs bouts, ne reçoive point de raions refléchis. Il faut aussi placer vers le bout du côté de l'observateur, un Diaphragme de 3 ou 4 lignes d'ouverture, & placer à l'autre bout deux fils, l'un vertical, & l'autre horisontal, qui se croisent dans l'axe du tuyau.

Au milieu de la traverse AB, on fait un trou rond de 2. pouces de diamêtre, pour porter le pié LMNOP, qui porte toute la machine, & autour duquel elle tourne comme sur un pivot. L'on peut nommer cette machine Alidade, quoiqu'elle soit differente de celles que l'on applique à des

des cercles, demi-cercles, & même à des quarrés géométriques, dont on se sert pour lever des cartes, des plans, faire des arpentages &c., mais elle a le même usage, qui est de prendre des alignemens.

Celui qui donne le signal, & celui qui le reçoit, doivent avoir chacun un semblable instrument: autrement celui qui reçoit le signal, ne pourroit distinguer si les signaux qu'on lui donne, sont à droit où à gauche de celui qui les fait, ce qui est essentiel, dans l'exécution de Polybe.

Les deux massifs P, Q, destinés à marquer la droite & la gauche de celui qui donne les signaux, à découvrir ou cacher les feux, suivant les circonstances de l'observation, doivent être plus ou moins grands, & plus ou moins éloignés l'un de l'autre, selon que la distance entre les lieux où se donnent & reçoivent les signaux, sera plus ou moins grande.

On n'a cherché, dans la description de la machine précedente, qu'à expliquer la maniere dont on pourroit exécuter l'idée de Polybe, pour donner des signaux par des feux; sans en ap-

approuver l'usage pour des distances un peu considerables. Car il est certain, que, quelque machine que l'on puisse faire, ces signaux de 2 3 4 & 5 flambeaux ne se distingueront point à une distance de 5 ou 6 lieues au plus, comme il le suppose. Il faudroit pour cela, non des flambeaux qu'on puisse hausser ou baisser à la main, mais des feux très grands & étendus, comme des charretées de paille ou de bois, pour qu'ils puissent être aperçus, & par conséquent des massifs d'une grandeur énorme pour les cacher.

L'on ne connoissoit point les lunettes d'aproche du tems de Polybe: elles n'ont été decouvertes ou perfectionnées que dans le dernier siecle. Elles auroient rendu ces signaux possibles à une distance beaucoup plus grande que de simples tuyaux: mais je doute encore qu'elles pussent être emploiées à l'usage auquel Polybe destine ces signaux, pour une distance plus grande que deux ou trois lieues. Mais je crois qu'une place assiegée pourroit communiquer ses besoins à une armée de secours, ou lui marquer combien de tems elle est en état de

de se défendre, afin qu'elle prit ses mesures; & que reciproquement l'armée de secours pourroit communiquer ses desseins à la ville assiegée, surtout en se servant de lunettes d'approche.

Suite des Expéditions de Philippe & de Sulpitius.

Le Proconsul & le Roi Attale s'avancerent vers l'Eubée, & formerent le siege d'Orée, qui en est une des principales villes. Elle avoit deux châteaux très bien fortifiés, & pouvoit faire une longue resistance; mais Plator qui y commandoit pour Philippe, la livra par trahison aux assiegeans. Il avoit donné exprès les signaux trop tard pour que Philippe pût la secourir. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpitius avoit assiegée aussi-tôt après qu'Orée eut été prise. Les signaux y furent donnés à propos, & le Commandant, sourd & inaccessible aux promesses du Proconsul, se préparoit à faire une bonne defense. Sulpitius vit bien qu'il avoit fait une tentative imprudente, & il eut la sagesse d'y renoncer sur le champ. La ville étoit très bien fortifiée par elle-même, & d'ailleurs située dans l'Eu-

ripe,

ripe, ce détroit fameux * dans lequel le flux & le reflux n'arrivent pas sept fois seulement par jour, à des tems fixes & marqués, comme c'est le bruit commun, dit Tite-Live, mais où il est bien plus fréquent, & où les flots son agités tantôt d'un côté tantôt de l'autre, avec tant de violence, qu'on diroit que ce sont des torrens qui se précipitent du haut des montagnes: de sorte que les vaisseaux n'y peuvent jamais trouver ni repos ni sûreté.

Attale assiegea Opunte, ville située assez près de la mer, chez les Locriens dans l'Achaïe. Philippe fit une diligence extraordinaire pour la secourir, ayant fait en un seul jour plus de soixante mille, c'est-à-dire plus de vingt lieues. La ville venoit d'être prise quand il en aprocha, & il auroit pu sur-

* Haud alia infestior classi Statio est. Nam & venti ab utriusque terræ prærultis montibus subiti ac procellosi se dejiciunt, & fretum ipsum Euripi, non septies die, sicut fama fert, temporibus statis reciprocat: sed temere, in modum venti nunc huc nunc illuc, verso mari, velut monte præcipiti devolutus torrens rapitur. Ita nec nocte, nec die quies navibus datur. *Liv.*

surprendre Attale qui la ravageoit, si celui-ci, averti de son arrivée, ne se fût retiré précipitamment. Philippe le poursuivit jusqu'au bord de la mer.

Attale s'étant retiré à Orée, & là ayant appris que Prusias Roi de Bithynie étoit entré dans ses Etats, il reprit le chemin de l'Asie, & Sulpitius retourna à l'île d'Egine. Philippe après avoir pris plusieurs petites villes, & fait échouer le dessein de Machanidas tyran de Sparte, qui songeoit à attaquer les Eléens, occupés à préparer la célébration des jeux Olympiques, se rendit à l'assemblée des Achéens qui se tenoit à Egium, où il comptoit trouver la flotte Carthaginoise, & la joindre à la sienne: mais sur la nouvelle du depart de celle des Romains & d'Attale, elle s'étoit retirée.

Philippe * avoit une vraie douleur de ce que, quelque diligence qu'il pût faire, il n'arrivoit jamais à tems pour exécu-

* Philippus merebat & angebatur, cum ad omnia ipse raptim isset; nulli tamen se rei in tempore occurrisse, & rapientem omnia ex oculis eluisse celeritatem suam fortunam, *Liv.*

exécuter ſes projets ; la fortune, diſoit-il, prenant plaiſir à lui enlever ſous ſes yeux toutes les occaſions, & à rendre ſes courſes, & tous ſes mouvemens inutiles. Il diſſimula pourtant ſon chagrin dans l'aſſemblée, & y parla avec un air de fermeté & de confiance. Ayant pris les Dieux & les hommes à témoins, qu'il n'avoit manqué aucune occaſion de ſe mettre en marche pour chercher partout l'ennemi, il ajouta, qu'il ne pouvoit dire, de quel côté il y avoit eu le plus de promptitude, ou du ſien à voler au ſecours des alliés, ou de celui des ennemis à ſe derober de ſes mains par la fuite. Que c'étoit déja de leur part un aveu qu'ils ſe croyoient inferieurs à lui en forces ; mais qu'il eſperoit remporter bien-tôt ſur eux une victoire complette, qui en ſeroit une preuve ſenſible. Ce diſcours raſſura beaucoup les alliés. Après avoir donné les ordres néceſſaires, & fait quelques legeres expéditions, il retourna en Macédoine, pour y porter la guerre contre les Dardaniens.

Celébre victoire

Les Romains uniquement occupés de la guerre contre Annibal, à laquelle

quelle ils avoient resolu de mettre fin, prirent peu de part à celle des Grecs, & les laisserent à eux-mêmes pendant deux ans sans se mêler de leurs differens. La premiere de ces deux années, Philopémen fut nommé Capitaine Général des Achéens. Revêtu de cette premiere charge de la République, il assembla les alliés avant que de penser à se mettre en campagne, les exhorta fortement à seconder son zèle par leur courage, & à soutenir dignement sa reputation & la leur. Ensuite il partit pour visiter les villes & pour donner ordre à tout, & leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il se mit en campagne, & assembla ses troupes auprès de Mantinée. Dès qu'il eut des nouvelles que Machanidas, tyran de Lacédémone, qui épioit avec une puissante armée l'occasion d'assujettir tout le Péloponnése, étoit arrivé sur les terres de Mantinée, il songea à lui livrer bataille. Le tyran l'accepta, & des deux côtés on se mit en état de bien faire son devoir. L'heure du combat étant venue, Philopémen le commença vigoureuse-

ment

remportée par Philopémen prés de Mantinée. AN. M. 3798. Av. J. C. 206. *Polyb. l.* 11. *p.* 629.

ment par la cavalerie des Tarentins, dans un terrein qui se trouvoit fort propre à faire agir. Le premier choc fut fort violent, & le sort du combat fut fort long-tems douteux. Enfin les troupes étrangeres, que le tyran avoit à sa solde, eurent l'avantage. L'aile gauche de Philopémen ne put resister à un choc si rude. Elle fut entierement rompue, & s'enfuit en hâte vers la ville de Mantinée, qui n'étoit gueres éloignée que d'un quart de lieue du champ de bataille.

Philopémen loin d'être ébranlé par le mauvais succès de ce premier choc, & de perdre tête, ne fut attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet, qui est fort ordinaire dans ces occasions, & dont on ne peut trop se donner de garde. Après la déroute de l'aile gauche, Machanidas, au lieu de mettre à profit cet avantage, & d'attaquer de front avec son infanterie le centre des ennemis, se laisse emporter en jeune homme par l'ardeur de ses troupes, & poursuit sans ordre les fuyards. Alors Philopémen donna toute son attention, pour attaquer avec

avec succès le centre des ennemis. Il en saisit le moment, lorsque, pour venir à lui, ils s'étoient jettés dans un fossé qui separoit les deux centres. Il fit sonner la charge, tailla en pieces un grand nombre des ennemis, & mit le reste en fuite. Philopémen tua de sa propre main le tyran, qui, de retour de la poursuite de l'aîle gauche des ennemis, venoit au secours de son corps d'armée. Par cette action, le Général Achéen mit le comble à cette glorieuse victoire. Cette bataille ne couta pas beaucoup de monde aux Achéens: mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étoient encore en plus grand nombre. La mort de Machanidas ne rendit pas à Sparte son ancienne liberté, elle se termina simplement à lui faire changer de maître. Le tyran avoit été exterminé, mais non la tyrannie. Machanidas eut pour successeur Nabis, encore pire que lui, sans que nous voyons dans Sparte aucun mouvement, aucun effort pour secouer le joug de l'esclavage. Nabis, dans le commencement ne forma au-

Nabis tyran de Sparte. *Polyb. l. 13. p. 674.*

cune entreprise au dehors. Il ne s'occupoit qu'à jetter des fondemens solides d'une longue & dure tyrannie. Pour cela, il s'attacha à perdre tout ce qui restoit de Spartiates dans cette République. Il en chassa les plus distingués en richesses & en naissance, & il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de son parti.

Les Etoliens cependant se voyant négligés des Romains, qui étoient occupés à une guerre plus importante pour eux que celle de la Gréce, firent leur paix avec Philippe. Les Romains leur en sûrent mauvais gré, & sur tout de l'avoir faite contre la teneur expresse du traité, sans leur consentement. Cependant comme de part & d'autre on vouloit la paix; Philippe, pour mettre ordre aux affaires de son Royaume, les Romains, pour être plus en état de pousser vigoureusement la guerre contre Carthage, le traité fut bientôt conclu. Les alliés des deux côtés y furent compris. Ainsi fut terminée cette guerre des Alliés, par une paix qui ne fut pas de longue durée.

Traité de paix conclu entre Philippe & les Romains. AN. M. 3800. AV. J. C. 204. *Liv. l. 29. n. 10.*

ARTI-

ARTICLE III.

Les Romains portent la guerre en Gréce.

Philippe, depuis le traité conclu avec les Romains, n'avoit ceſſé de moleſter les alliés qui y étoient compris. Tout recemment il avoit envoyé des troupes & de l'argent à Annibal en Afrique. On apprenoit qu'actuellement il remuoit en Aſie. Tous ces mouvemens donnoient de l'inquiétude au peuple Romain. Il ſe ſouvenoit des peines que Pyrrhus lui avoit données avec une poignée d'Epirotes, nation bien inférieure aux Macédoniens. Ainſi, délivré de la guerre de Carthage, il crut devoir prévenir les entrepriſes de ce nouvel ennemi, qui pouvoit devenir redoutable, ſi on lui laiſſoit le tems de ſe fortifier. On reçut auſſi des lettres de Levinus Propréteur, & d'Aurélius ſon lieutenant, par leſquelles ont apprit, qu'on avoit tout à craindre de la part de Philippe, que le danger étoit preſſant, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Sur

Les Romains déclarent la guerre à Philippe. AN. M. 3804. AV. J. C. 200.

ces nouvelles il fut resolu qu'on déclareroit la guerre à Philippe. Le Consul P. Sulpitius, à qui la Macédoine étoit échue par le sort, se mit en mer avec une armée, & y arriva bientôt.

Claudius Cento, que le Consul avoit envoyé au secours d'Athénes, étant entré dans le Pyrée avec ses Galeres, rendit aux habitans le courage & la confiance. Il ne se contenta pas de mettre la ville & tout le pays voisin en sûreté; mais ayant appris que la garnison de Chalcis ne gardoit aucune regle, ni aucune discipline, il partit avec sa flotte pour la surprendre. Ayant trouvé les sentinelles endormies, il y entra sans peine, mit le feu aux greniers remplis de blé, & à l'arsenal qui étoit plein de machines de guerre, tailla en pieces toute la garnison, & après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin immense qu'il avoit amassé, il retourna au Pyrée d'où il étoit parti.

Expéditions du Consul Sulpitius dans la Macédoine.

Le Consul qui campoit entre Apollonie & Dyrrachium, envoya en Macédoine un détachement assez considerable, sous la conduite du lieutenant Apastius, qui ravagea le plat pays, & se

se rendit maître de plusieurs petites villes. Philippe, qui étoit alors en Macédoine, travailloit fortement aussi de son côté aux préparatifs de la guerre. Quand tout fut prêt pour la campagne, il alla à la tête de son armée, au-devant du Consul, qui étoit déja entré en Macédoine. Les deux armées s'étant rencontrées, furent deux jours à se regarder. Le troisieme, Sulpitius sortit de son camp, & rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui craignoit de hazarder une action générale, envoya un détachement de quinze cens hommes, auxquels les Romains en opposerent un pareil nombre, qui eut l'avantage & mit l'autre en fuite. Quelques jours après le combat s'engagea; Philippe eut d'abord l'avantage, & si ses troupes avoient su se moderer dans la poursuite des Romains, cette journée auroit decidé non seulement de la bataille présente; mais peut-être encore du succès de toute la guerre. Mais pour s'être livrées témérairement à une ardeur inconsiderée, elles tomberent au milieu des cohortes Romaines. Pour lors la face du combat changea: *Liv. l. 31. n. 22. 27.*

ceux qui poursuivoient auparavant, prirent la fuite, & il y en eut beaucoup de tués. Le Roi lui-même courut un grand danger; & si un cavalier ne lui eût donné son cheval, il alloit être percé de coups. Philippe arriva enfin à son camp, d'où il sortit le soir même, avec les debris de son armée, craignant d'être forcé s'il attendoit jusqu'au lendemain.

Alliance des Etoliens avec les Romains.

Les Etoliens qui n'attendoient que l'événement pour prendre parti, ne tarderent pas alors à se déclarer en faveur des Romains. Ils firent quelques courses dans la Macédoine, qui leur réussirent mal, Philippe les ayant battus en plusieurs occasions. Il vainquit aussi les Dardaniens, qui étoient entrés dans son pays pendant son absence, & se consola par ces petits avantages du mauvais succès qu'il avoit eu contre les Romains. La campagne suivante, il ne se passa rien de considerable, parce que les Consuls n'entroient dans la Macédoine que dans l'arriere saison, & que tout le reste du tems se passoit en escarmouches. T. Quintius Flaminius, ayant été nommé Consul, & la Macédoine lui

lui étant échue, il n'imita pas ses prédecesseurs; mais il partit de Rome au commencement du printems.

Dès que Flaminius fut arrivé dans son departement, Philippe eut avec lui une entrevûe, dans laquelle il fit inutilement des propositions de paix. Ils ne purent s'accommoder, & il falut en venir à la voie des armes. Il se donna plusieurs legers combats, qui ne décidoient rien. Enfin les Romains ayant attaqué les Macédoniens en tête & en queue, ceux-ci perdirent courage & prirent tous la fuite. Il n'en perit pourtant pas plus de deux mille, parce que la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre. Les vainqueurs pillerent le camp, & prirent leurs tentes & leurs esclaves.

Philippe est vaincu par Flaminius. AN. M. 3806. AV. J. C. 198.

Après cette bataille, Flaminius passa par l'Epire, où tout se soumit à lui. De là il entra en Thessalie, dont il prit plusieurs villes des plus considerables. Ensuite étant entré dans la Phocide, la plûpart des villes se rendirent à lui volontairement. Il n'y eut qu'Elatie qui lui ferma ses portes. Il fut obligé de l'assieger dans les formes. Après une longue & vigoureuse

resistance de la part des assiegés, il se rendit maître d'abord de la ville, puis de la citadelle.

Les Achéens se déclarent en faveur des Romains.

Les Achéens se trouvoient fort embarrassés & divisés sur le parti qu'ils devoient prendre. Les uns vouloient qu'on fit alliance avec les Romains, & les autres tenoient le parti de Philippe avec beaucoup de chaleur. Enfin, après de longues & de vives altercations, le parti qui favorisoit les Romains prévalut, & on abandonna Philippe. Il n'y eut que les Dyméens, les Mégalopolitains & ceux d'Argos, qui lui resterent fidelement attachés.

Le commandement est continué à Flaminius. AN. M. 3807. AV. J. C. 197. *Liv. l. 32. Polyb. l. 17. p. 742. Plut. in Flam. p. 371.*

On nomma de nouveaux Consuls à Rome. Mais comme on attribuoit, & avec raison, le retardement des affaires de Macédoine aux fréquens changemens de ceux qui en étoient chargés, on continua Flaminius dans son commandement, & on lui envoya des recrues. Philippe lui envoya un Héraut d'armes pour lui demander une entrevûe; il ne se rendit pas difficile, & la lui accorda. Le lieu & le jour pris, ils s'y rendirent de part & d'autre. Chacun y fit ses propositions,

tions ; mais on ne put convenir de rien. Tout le tems s'étant passé en altercations, l'assemblée fut renvoiée au lendemain. Mais on n'avança pas plus les affaires dans cette seconde conference que dans la premiere. Enfin dans une troisieme, Philippe se reduisit à demander du tems pour envoier à Rome des Ambassadeurs. On ne put lui refuser une demande si raisonnable, & l'on convint d'une trêve, à condition néanmoins, que, sur le champ, il feroit sortir ses troupes de la Phocide & de la Locride. On envoia de part & d'autre des Ambassadeurs à Rome.

Quand ils furent arrivés, on commença par entendre ceux des alliés, qui maltraiterent fort Philippe, sur plusieurs points. On fit ensuite entrer les Ambassadeurs du Roi. Comme ils commençoient un grand discours, on leur coupa la parole, en demandant s'ils céderoient les villes de Démétriade, de Chalcis & de Corinthe, ou non. Ayant repondu, qu'ils n'avoient point reçu d'ordre, ni d'instruction sur cet article, ils furent renvoyés, sans avoir rien obtenu. On

laissa Flaminius maître de faire la paix, ou de continuer la guerre. Il se détermina à ce dernier parti, parce qu'il aimoit bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix. Ainsi il n'accorda plus d'entrevûe à Philippe, & lui fit déclarer, qu'il n'écouteroit plus aucune proposition de sa part, s'il ne convenoit d'abord d'abandonner toute la Gréce.

Philippe alors songea sérieusement aux préparatifs de la guerre, & le Proconsul à s'assurer de l'alliance de Nabis tyran de Sparte. Il faut avouer que cette alliance avec un tyran, aussi decrié par ses injustices & ses cruautés, que l'étoit Nabis, fait peu d'honneur aux Romains. Mais Rome alors peu délicate sur les moyens de parvenir à ses fins, croioit devoir prendre tous ses avantages, aux depens même de l'équité & de l'honneur. Ensuite le Proconsul se transporta à Thébes, suivi d'un détachement de troupes assez considerable, ce qui ôta la liberté des suffrages dans l'assemblée. L'alliance avec les Romains fut resolue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer.

Les

Les armées des deux côtés se mirent en marche pour en venir aux mains, & pour terminer la guerre par une bataille. Elles étoient à peu près égales en nombre, & composées chacune de vingt-cinq, ou vingt-six mille hommes. Elles se rencontrerent auprès de Scotusse. Une grosse pluie accompagnée de tonnerres étant tombée la nuit précédente, le lendemain matin, le tems étoit si couvert & si sombre, qu'à peine voioit-on à deux pas du lieu où l'on étoit. Philippe détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs, appellées Cynoscéphales, qui separoient son camp de celui des Romains. Quintius Flaminius en fit autant de son côté. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens. D'abord on fut de part & d'autre un peu surpris de cette rencontre, ensuite on se tâta les uns les autres. Les Romains mal menés, depêcherent à leur camp pour demander du secours; & le renfort qui lui fut promptement envoyé fit bientôt changer de face au combat. Les Macédoniens se voyant accablés, se sauverent par la

Bataille de Cynoscéphales. *Polyb. l. 17. p. 754. Liv. l. 33. n. 3. Plut. in Flam. p. 372. Just. l. 30. cap. 4.*

fuite sur les hauteurs, & de là, envoyerent au Roi demander du secours.

Philippe fit partir sur le champ la cavalerie de Thessalie & de Macédoine, & tous les soldats mercenaires. Quand ce renfort eut été ajouté au premier détachement, les Macédoniens reprirent courage, retournerent à la charge, & a leur tour chasserent les Romains des hauteurs. La victoire même eût été complette, sans la resistance qu'ils rencontrerent dans la cavalerie Etolienne, qui combattit avec une hardiesse & un courage étonnant. Il venoit à Philippe, courier sur courier, qui crioient que les Romains épouvantés prenoient la fuite, & que le moment étoit venu de les defaire entierement. Philippe ne put se refuser à ces cris redoublés, ni aux instances de l'armée, qui demandoit à combattre, & il la fit sortir de ses retranchemens. Le Proconsul en fit autant de son côté, & mit son armée en ordre de bataille. Ainsi le combat devint général.

Philippe vaincu. L'aile droite de Philippe eut d'abord tout l'avantage, & les Romains furent obligés de plier; mais son aile gauche

gauche ayant été entierement renverſée, entraina avec elle l'autre aîle quoique victorieuſe. Philippe voyant toute ſon armée en deſordre, ſon aîle droite chargée en queue, & la gauche entierement defaite, raſſembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens, & chercha ſon ſalut dans la fuite. Il ſe retira à Tempé, où il s'arrêta pour y attendre ceux qui s'étoient ſauvés par la fuite. Les Macédoniens dans cette bataille perdirent treize mille hommes. La perte du côté des Romains fut d'environ ſept cens hommes. Ainſi ſe termina la journée de Cynoſcéphales.

Quelques jours après le combat, il vint des Ambaſſadeurs de Philippe au Général Romain, qui étoit à Lariſſe, ſous prétexte de demander une trêve pour enterrer les morts; mais en effet pour obtenir de lui une entrevûe. Le Proconſul accorda l'un & l'autre, & ajoûta des honnêtetés pour le Roi, en diſant, qu'il devoit avoir bonne eſpérance. Le Général Romain partit avec les alliés pour le rendez vous, qui étoit à l'entrée de Tempé. Le lendemain Phi-

Philippe arriva au lieu de la conférence, & trois jours après le Conseil s'étant assemblé, il y entra & parla avec tant de sagesse & de prudence, qu'il adoucit tous les esprits. Il dit qu'il accepteroit & exécuteroit tout ce que les Romains & les alliés lui prescriroient, & que, pour le reste, il s'en remettoit entierement à la discrétion du Sénat.

Flaminius accorda au Roi quatre mois de trêve, reçut de lui quatre cens talens, prit pour otage Démétrius son fils, & quelques autres de ses amis, & lui permit d'envoier à Rome pour recevoir du Sénat la décision de son sort. Après cela tous les intéressés dépécherent à Rome; les uns pour solliciter la paix, les autres pour y mettre obstacle. L'affaire fut agitée dans le Sénat. Les Ambassadeurs y firent de longs discours, chacun selon ses intérêts & ses vûes. Mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant raportée au peuple, le projet de Flaminius fut approuvé, & les conditions ratifiées. Les principaux articles du traité furent; que toutes les autres villes Grecques, tant

tant en Asie qu'en Europe, seroient libres & se gouverneroient selon leurs loix; que Philippe avant la fête des jeux Isthmiques, évacueroit celles où il avoit garnison; qu'il rendroit aux Romains les prisonniers & les transfuges, & leur livreroit tous ses vaisseaux pontés, à l'exception de cinq felouques & de la galere à seize rangs de rames; qu'il donneroit mille talens, moitié incessamment, & l'autre moitié en dix ans, cinquante chaque année en forme de tribut. Parmi les ôtages qu'on exigea de lui, étoit Démétrius son fils, qui fut envoié à Rome. *Liv. l. 33. n. 30. Plut. in Flam. p. 374.* AN. M. 3808. AV. J. C. 196.

Ce fut ainsi que Flaminius termina la guerre de Macédoine, au grand contentement des Grecs. Ce traité de paix, dès qu'on en eut connoissance, causa une joie universelle dans toute la Gréce. Mais lorsque, dans l'assemblée des jeux Isthmiques, un Héraut, par ordre de Flaminius, eut publié à haute voix, que le Sénat & le peuple Romain & Quintius Flaminius, déclaroient les Grecs libres, & vouloient qu'ils se gouvernassent par leurs loix & leurs usa-

uſages, ils ne furent plus maîtres de leur joie. Ils ſe livrerent ſans meſure, aux tranſports de leurs ſentimens avec des cris & des applaudiſſemens, ſi ſouvent, & ſi fortement répétés, que la mer en retentit au loin; & que des corbeaux, qui, dans ce moment, voloient par hazard ſur l'aſſemblée, tomberent dans le ſtade: tant il eſt vrai que de tous les biens humains, il n'en eſt point de plus agréable à la multitude, que la liberté.

Joie des Grecs quand on leur déclare que Rome leur rend leur ancienne liberté.

Quand les jeux furent finis, preſque tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée coururent en foule vers le Général Romain. Chacun s'empreſſoit d'approcher de ſon liberateur, de le ſaluer, de lui baiſer les mains, & de jetter ſur lui des couronnes, & des feſtons de fleurs. Je demande en effet, s'il y eut jamais pour un mortel, une journée plus agréable, ou plus glorieuſe que celle-ci le fut pour Flaminius, & pour tout le peuple Romain. Que ſont tous les triomphes du monde, en comparaiſon de ce que nous venons de voir? Qu'on entaſſe enſemble tous

tous les trophées, & toutes les victoires; toutes les conquêtes d'Alexandre, & des plus grands Capitaines, que deviennent-elles, rapprochées de cette unique action de bonté, d'humanité, de justice? C'est un grand malheur que les Princes ne soient pas sensibles comme ils devroient l'être, à une joie aussi pure, & à une gloire aussi touchante, que celle de faire du bien aux hommes. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

Les Romains font la guerre à Nabis Tyran de Sparte. AN. M. 3809. AV. J. C. 195. *Liv. l.* 33. *n.* 44.

Sur le raport que firent les commissaires que le Sénat avoit envoiés, pour regler les affaires de Philippe, que la Gréce nourrissoit dans son sein un Tyran plus avare & plus cruel qu'aucun de ceux qu'on avoit vûs jusques-là, qui songeoit à l'asservir, & qu'elle ne feroit que changer de maître, retombant dans une servitude plus facheuse que la premiere; le Sénat chargea Flaminius de veiller sur Nabis. Tous les peuples de la Gréce goûtoient, dans un tranquille repos, les douceurs de la paix & de la liberté, & n'admiroient pas moins dans cet état la tem-

tempérance, la justice & la moderation du vainqueur Romain, qu'ils avoient admiré auparavant son courage & son intrépidité dans la guerre. Les choses étoient dans cette situation, lors que Quintius reçut de Rome un décret, qui lui permettoit de déclarer la guerre à Nabis. Sur cela, il convoqua l'assemblée des alliés à Corinthe, & il fut résolu, d'un commun consentement, qu'on déclaretoit la guerre au Tyran de Sparte, s'il refusoit de rétablir Argos dans son ancienne liberté, & chacun promit d'envoier de prompts secours: ce qui s'exécuta fidelement.

AN. M. 3793. AV. J. C. 211. *Liv. l. 26. n. 24.*

On avoit songé d'abord à commencer la campagne par le siege d'Argos: mais Quintius jugea plus à propos de marcher droit au Tyran. Il avoit eu soin de bien fortifier Sparte, & d'avoir de bonnes troupes. Il prit en même tems des mesures pour se précautionner contre les mouvemens intérieurs & domestiques. Pour celà, il fit arrêter environ quatre-vingt citoyens des principaux de la jeunesse, qui lui étoient, disoit-il, justement suspect; avec promesse néan-

anmoins, de les relâcher après qu'on auroit repoussé l'ennemi : mais la nuit suivante, il les fit tous égorger. Ayant ainsi jetté la terreur dans les esprits, il songea à se défendre courageusement, bien resolu de ne point sortir de la ville dans le mouvement où elle étoit, & de ne point hazarder une bataille contre des troupes beaucoup supérieures en nombre.

Quintius s'étant avancé jusqu'à l'Eurotas, qui coule presque sous les murs de la ville, & travaillant à y établir son camp, Nabis détacha contre les ennemis, ses troupes étrangeres. Les Romains, qui ne s'attendoient pas à cette sortie, furent mis d'abord un peu en désordre : mais s'étant bien rétablis, ils repousserent l'ennemi jusques dans la ville. Le lendemain il y eut encore un choc, qui fut très rude de part & d'autre ; mais toujours au désavantage de Nabis, qui y perdit beaucoup de monde.

Dans le même tems le frere du Proconsul, qui commandoit la flotte Romaine, forma le siege de Gythium, place alors très forte & très importante. Les flottes d'Eumène & des Rho-

Rhodiens ſurvinrent fort à propos; car les aſſiegés ſe défendoient avec un grand courage. Enfin, après une longue & vigoureuſe reſiſtance, ils ſe rendirent.

La priſe de cette ville allarma le Tyran. Il envoia un Héraut à Quintius, pour lui demander une entrevuë, qui lui fut accordée. Outre pluſieurs raiſons, que Nabis faiſoit valoir en ſa faveur, il inſiſta fortement, ſur l'alliance, preſque encore toute récente, que les Romains, & Quintius lui-même, avoient faite avec lui dans la guerre contre Philippe: alliance ſur laquelle il devoit d'autant plus compter, que les Romains ſe donnoient pour fideles & religieux obſervateurs des traités, auxquels ils ſe vantoient de ne donner jamais d'atteinte. Que, de ſa part, il n'y avoit rien de changé depuis le traité: qu'il étoit le même qu'il avoit toujours été auparavant, & qu'il n'avoit donné aux Romains aucun nouveau ſujet de plainte & de reproche. Ce raiſonnement étoit concluant; &, pour dire le vrai, Quintius n'avoit rien de ſolide à y oppoſer. Auſſi, en lui ré-

répondant, ne fit-il que se répandre en plaintes vagues, & que lui reprocher son avarice, sa cruauté, sa tyrannie. Mais, lors du traité, étoit-il moins avare, moins cruel, moins tyran? Il ne fut rien conclu dans cette premiere entrevue.

Le lendemain, Nabis convint d'abandonner la ville d'Argos, puisque les Romains l'exigeoient; comme aussi de leur rendre les prisonniers & les transfuges. Il pria Quintius, s'il avoit quelqu'autre demande à lui faire, de les mettre par écrit, afin qu'il en pût déliberer avec ses amis. Quintius tint conseil avec les alliés; & quoique d'abord la plû-part fussent d'avis de continuer la guerre contre Nabis, & d'exterminer, en sa personne, & le Tyran & la tyrannie, ils revinrent tous à celui du Général Romain, qui sût si bien se retourner, que les alliés lui laisserent la liberté de faire ce qu'il jugeroit le plus utile pour le bien de sa République, & pour celui des alliés.

Alors Quintius, n'ayant admis à son conseil que les principaux officiers de l'armée, convint avec eux des

des conditions qu'on pouvoit offrir au Tyran, & les lui envoya. Aucun des articles du traité ne plaisoit au Tyran; mais il fut surpris, & se trouvoit heureux qu'on n'eut point parlé de faire revenir les bannis. Ce traité, quand on en fut le détail dans la ville, excita un soulèvement général: ainsi il ne fut plus mention de paix, & la guerre recommença tout de nouveau.

Quintius alors songea à pousser vivement le siege, & commença par examiner attentivement la situation & l'état de la ville, pour l'attaquer, en même tems, de tous côtés, & y jetter la terreur, sans donner le tems aux ennemis de se reconnoitre. En effet, ayant en même tems donné l'assaut à la ville de toutes parts, le Tyran ne savoit à quoi entendre, ni quels ordres donner, ni où il falloit envoier du secours; & il étoit tout hors de lui.

Les Lacédémoniens soutinrent quelque tems l'attaque des assiegeans, tant qu'on combattit dans des défilés & des lieux étroits: mais quand les Romains furent arrivés dans des rues plus

plus larges, alors les Lacédémoniens, ne pouvant plus soutenir leur effort, ni tenir devant eux, prirent la fuite, & se retirerent dans les lieux les plus élevés & les plus escarpés. Nabis, croiant la ville prise, cherchoit avec grande inquiétude, comment, & de quel côté il pourroit s'échaper. Un des principaux officiers de son armée sauva la ville. Il fit mettre le feu aux édifices qui étoient proches du mur. Les maisons furent bien-tôt enflammées: l'incendie gagna en peu de tems, & la fumée seule étoit capable d'arrêter les ennemis. Le Général Romain fit sonner la retraite; & après s'être vû presque maître de la place, il fut contraint de remener ses troupes dans le camp.

Les trois jours suivans il profita de la terreur qu'il avoit jettée dans la ville; tantôt en faisant de nouvelles attaques, tantôt en faisant fermer par des ouvrages, diferens endroits, pour ôter aux assiegés toute issuë & toute espérance de se sauver. Nabis se voyant sans ressource, députa Pythagore vers Quintius, pour ménager un accommodement. Il refusa d'abord

bord de l'écouter, & lui ordonna de sortir du camp. Mais le suppliant s'étant jetté à ses genoux, après beaucoup de prieres, il obtint enfin pour son maître la trêve, aux mêmes conditions qui lui avoient auparavant été prescrites. L'argent qu'on exigeoit fut payé, & les ôtages remis entre les mains de Quintius.

Le Général Romain, après avoir accordé la paix à Nabis, & pris congé d'Eumène, des Rhodiens & de son frere, qui étoient venus à son secours au siege de Sparte, & qui retournoient à leur flotte, se rendit à Argos, qu'il trouva dans des transports de joye incroyables. Ces peuples ne pouvoient lever les yeux de dessus celui qui avoit entrepris cette guerre exprès pour eux, & qui les avoit délivrés d'une dure & honteuse servitude, & qui venoit de les faire rentrer dans leur ancienne liberté. Tous les peuples de la Gréce voioient, avec un sensible plaisir, la paix rétablie dans leur pays: mais Sparte laissée en servitude, & un Tyran maintenu au milieu de la Gréce, troubloient leur joye, & ne leur permet-

mettoit pas d'en goûter toute la douceur.

Pour les Etoliens, on peut dire que la paix accordée à Nabis étoit leur triomphe. Depuis ce honteux & indigne traité, car ils l'appelloient ainsi, ils décrioient par tout le peuple Romain, & disoient qu'il s'étoit rendu le protecteur & le satellite du Tyran.

Au commencement du printems, Quintius se rendit, d'Elatie où il avoit passé l'hiver, à Corinthe. Il y convoqua une assemblée générale des députés de toutes les villes. Là il leur représenta, comment Rome s'étoit prêtée, avec joie & empressement, aux prieres de la Gréce, qui avoit imploré son secours, & avoit fait avec elle une alliance, dont il esperoit qu'on n'auroit pas lieu de se repentir. Il parcourut, en peu de mots, les actions & les entreprises des Généraux Romains qui l'avoient précédés, & rapporta les siennes, avec une modestie qui en relevoit le mérite. Il fut écouté avec un applaudissement général, excepté lorsqu'il vint à parler de Nabis, où l'assem- AN. M. 3810. AV. J. C. 194.

blée, par un murmure modeſte, fit ſentir ſa ſurpriſe & ſa douleur, de ce que le liberateur de la Gréce avoit laiſſé, dans le ſein d'une ville auſſi illuſtre que Sparte, un Tyran, non ſeulement inſuportable à ſa patrie; mais redoutable à toutes les autres villes.

Quintius qui n'ignoroit pas la diſpoſition des eſprits à ſon égard, ſur ce ſujet, crut devoir rendre compte de ſa conduite en peu de mots: mais il le fit d'une maniere fort peu ſatisfaiſante, n'aiant en effet rien de ſolide à dire, pour juſtifier à cet égard, & la conduite des Romains & la ſienne. Ce qu'il ajouta, qu'il ſe préparoit à partir avec ſon armée pour retourner en Italie, & que, dans dix jours ils entendroient dire, qu'on auroit retiré les garniſons de Démétriade & de Chalcis, & qu'il alloit, à leurs yeux, rendre aux Achéens la citadelle de Corinthe, fut mieux reçu de l'aſſemblée, & la conſola, en quelque ſorte; du moins calmat-il les murmures qui s'étoient élevés au ſujet de Nabis. En effet l'aſſemblée n'étoit pas encore finie, qu'on vit la gar-

garnison descendre de la citadelle, puis sortir de la ville. Quintius la suivit de près, & se retira au milieu des acclamations des peuples, qui l'appelloient leur sauveur & leur liberateur, & faisoient mille vœux au ciel pour lui. Il tira pareillement les garnisons de Chalcis & de Démétriade, & y fut reçu avec les mêmes applaudissemens. De-là il passa en Thessalie, où il trouva tout à reformer, tant le désordre étoit général.

Enfin il s'embarqua pour l'italie; & étant arrivé à Rome, il y entra en triomphe. La cérémonie dura trois jours, pendant lesquels il fit passer en revuë, devant le peuple, les précieuses dépouilles qu'il avoit amassées dans la double guerre contre Philippe & contre Nabis. Démétrius, fils du premier, & Armene, fils du second, étoient parmi les ôtages, & ornoient le triomphe du vainqueur. Mais ce qui en faisoit le plus bel ornement, étoient les citoyens Romains délivrés de l'esclavage, qui suivoient le char, la tête rasé, en signe de la liberté qui venoit de leur être rendue.

A peine, pour ainsi dire, étoit-il

parti de la Gréce, que Nabis alla mettre le siege devant Gythium. Les Romains instruits par les Achéens de cette infraction du traité, envoierent en Gréce le Préteur Acilius, avec une flotte pour prendre la défense des alliés. Les Achéens avoient cette année là pour Général le fameux Philopémen. Il ne le cédoit à personne pour les combats de terre, mais il n'avoit aucune connoissance de la Marine. Il se chargea néanmoins du commandement de la flotte Achéenne, se flattant d'y réussir aussi bien qu'ailleurs *; mais il

Philopémen est battu sur mer par Nabis. AN. M. 3813. AV. J. C. 191. *Liv. lib. 35. n. 25.*

* Le grand Prince de Condé pensa & parla bien plus sagement. Comme on parloit d'une bataille navale, ce Prince dit qu'il souhaiteroit passionnément d'en voir une pour sa propre instruction. Un officier de Marine qui étoit présent, lui dit, „ Monseigneur, si votre Alteſſe y étoit, „ il n'y a point d'Amiral qui ne fût ravi „ de recevoir vos ordres. Mes ordres, „ *reprit brusquement le Prince* : je me garderois bien de dire seulement mon avis. „ Je me tiendrois sur le pont bien tranquillement, & je regarderois tous les „ mouvemens, & toutes les manœuvres „ pour m'instruire".

il apprit à ses dépens à compter moins sur lui, & connut de quel prix en tout, étoit l'expérience. Nabis qui avoit équipé à la hâte quelques vaisseaux, le battit, & peu s'en falut qu'il ne le fit prisonnier. Cette disgrace ne le découragea pas, mais le rendit plus sage & plus circonspect, & c'est là l'usage que les personnes sensées doivent faire de leurs fautes, qui, par là, souvent leur deviennent plus utiles que les plus heureux succès. Nabis triomphoit: Philopémen se promit bien de lui rendre cette joie de courte durée. En effet, peu de jours après l'aiant surpris, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il brula son camp, & fit un grand carnage de ses troupes.

Il remporte une grande victoire sur Nabis.

Il vit bien cependant que pour humilier le Tyran, il en faloit venir à un combat dans les formes. En effet, la bataille se donna auprès de Sparte. Philopémen le battit, & fit une terrible boucherie de ses troupes, de sorte qu'à peine resta-t-il au Tyran la quatrieme partie de son armée. Cette victoire fit un grand honneur à Philopémen, parce qu'il

étoit visible qu'on ne la devoit qu'à sa prudence & à son habileté. Il retourna chez lui chargé de gloire. Mais Nabis ayant été tué quelque tems après en trahison, Philopémen, au premier bruit de la mort du Tyran, marcha avec un assez gros corps de troupes vers Sparte, où il trouva tout en trouble & en confusion. Il convoqua les principaux, leur parla d'une maniere conforme aux conjonctures présentes, & fit si bien, qu'il engagea cette ville à entrer dans la ligue des Achéens.

Il va attaquer Messéne.

Quelque tems après, Dinocrate le Messénien, ennemi particulier de Philopémen, détacha Messéne de la ligue des Achéens, & songeoit à s'emparer d'un poste considerable près de cette ville, nommé Corone. Philopémen, âgé pour lors de soixante dix ans, & Général des Achéens pour la huitieme fois, étoit actuellement malade. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, il partit, fit une marche forcée, & s'avança vers Messéne avec un escadron peu nombreux, mais composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Dino-

cra-

crate qui étoit venu à sa rencontre, fut d'abord enfoncé, & mis en fuite; mais cinq cent chevaux qui gardoient le plat pays de Messéne, étant survenus, & l'ayant renfoncé, il tourna face, & mit à son tour Philopémen en deroute. Celui-ci uniquement attentif à sauver les jeunes gens qui l'avoient suivi, fit des actions extraordinaires de courage; mais étant tombé de son cheval, & sa chûte l'ayant blessé considerablement à la tête, il fut pris par les ennemis, qui le menerent à Messéne. On le mit en prison, & on le livra à l'exécuteur, qui lui donna le poison. Philopémen le prit sans faire la moindre plainte. Le poison fit bientôt son effet, car il étoit si abbattu & si foible, qu'il fut éteint dans un moment.

Il est fait prisonnier & mis à mort. AN. M. 3821. AV. J.C. 183. *Plut. in Philop. p. 366.*

Quand le bruit de la nouvelle de sa mort se fut répandu parmi les Achéens, aussi-tôt tous leurs jeunes gens se rendirent à Mégalopolis. Là dans un grand conseil qui fut tenu, on résolut de ne pas differer d'un moment la vengeance de cet horrible attentat. On choisit Licortas

Les Achéens vengent la mort de leur Général.

pour Général, & on se jetta dans la Messénie, où tout fut mis à feu & à sang. Les Messéniens se voyant sans ressource & hors d'état de se défendre, députerent vers les Achéens pour finir la guerre, & demander pardon de leurs fautes passées. Licortas, touché de leurs prieres, ne crut pas devoir les rebuter, comme ils sembloient le mériter. Il leur dit que l'unique moyen d'obtenir la paix, étoit de livrer les auteurs de la rebellion & de la mort de Philopémen, de remettre tous leurs intérêts à la disposition des Achéens, & de recevoir garnison dans la citadelle. Ces conditions furent agrées & exécutées sur le champ.

Célébre convoi de ce Général

Alors on pensa aux obseques de Philopémen. Après qu'on eut brulé son corps, qu'on eut ramassé ses cendres, & qu'on les eut mises dans une urne, on se mit en marche pour les porter à Mégalopolis. Cette cérémonie ressembloit moins à un convoi funebre, qu'à une sorte de pompe triomphale, ou plûtôt c'étoit un mélange de l'une & de l'autre. Tous les peuples des villes & des villages

des

des environs venoient au devant de ce convoi, comme pour honorer Philopémen au retour d'une victoire. Il fut enterré très honorablement, & les prisonniers de Messéne furent lapidés autour de son Tombeau. Toutes les villes, par des décrets publics, lui décernerent les plus grands honneurs, & lui érigerent plusieurs statues avec de magnifiques inscriptions.

ARTICLE IV.

Plaintes contre Philippe.

DEPUIS que le bruit s'étoit répandu chez les peuples voisins de la Macédoine, que ceux qui alloient à Rome, se plaindre de Philippe, y étoient écoutés, & que plusieurs s'étoient bien trouvés de l'avoir fait, un grand nombre de villes & de particuliers y porterent leurs plaintes, contre un Prince dont le voisinage leur étoit fort à charge à tous. Le Roi Euméne entr'autres, y envoia des Ambassadeurs, à la tête desquels étoit son frere Athénée, pour

AN. M. 3821 Av. J. C. 183. *Liv. lib. 39. n. 46.*

donner avis au Sénat, que Philippe ne retiroit pas ses garnisons de la Thrace, comme il avoit promis de le faire, & pour se plaindre de ce qu'il avoit envoyé du secours en Bythynie, à Prusias qui faisoit la guerre à Euméne. Le Sénat, par considération pour Démétrius fils de Philippe, qui étoit en ôtage à Rome, envoia avec lui des Ambassadeurs en Macédoine, & termina tout sans bruit & sans éclat. Les marques de considération que le Sénat donnoit à ce jeune Prince, pour relever son crédit auprès de son pere, ne servirent qu'à exciter contre lui l'envie, & causerent sa perte dans la suite.

Persée accuse Démétrius son frere d'avoir voulu le faire assassiner.

Persée, frere ainé de Démétrius, mais fils d'une concubine de Philippe, voioit avec une peine & une douleur infinie, que la considération de son frere Démétrius dans la Macédoine, & son crédit chez les Romains augmentoient de jour en jour. N'ayant plus d'espérance de parvenir au trône que par le crime, il y mit toute sa ressource. Il fit confidence de son dessein à ses amis, & engagea dans son parti presque

que tous les Seigneurs de la Cour. Il accusa Démétrius devant Philippe d'avoir voulu le faire assassiner. Le Roi les fit comparoître devant lui, en présence de deux de ses confidens. Après leur avoir parlé avec beaucoup de force, il les entendit tous les deux. Persée parla le premier, & ne manqua pas, pour indisposer le Roi contre Démétrius, de faire entrer dans ses charges l'amitié des Romains pour Démétrius, & le zele de celui-ci pour la République Romaine. Démétrius parla ensuite pour sa justification, & n'eut pas de peine à se laver du crime de fratricide. Philippe les ayant fait sortir l'un & l'autre pour un moment, après s'être entretenu avec ses amis, les fit rentrer & leur dit: " Qu'il " ne décideroit pas leur affaire sur " de simples paroles, & sur des dis- " cours d'une heure, mais sur l'in- " formation qu'il feroit de leur con- " duite, & de la maniere dont ils " se comporteroient dans les petites " comme dans les grandes choses, " dans leurs discours, & dans leurs " actions ". Le jugement fit assez

Démétrius se justifie.

Jugement de Philippe.

connoitre, que si d'un côté Démétrius s'étoit lavé du crime d'avoir attenté à la vie de son frere, de l'autre néanmoins, ses liaisons avec les Romains le rendoient suspect à Philippe.

Démétrius songe à se retirer en Italie.

Démétrius se voyant sans espérance de pouvoir appaiser son pere à son égard, surtout quand il le vit obsédé par son frere, de telle sorte qu'il ne pouvoit plus en approcher, prit la résolution de se retirer chez les Romains. Mais le Roi en ayant été averti, fut extrêmement indigné de cette derniere entreprise de Démétrius. Une lettre supposée écrite à Philippe de la part de Quintius, acheva de déterminer ce pere infortuné à se défaire de ce jeune Prince, dont la sagesse & la modération devoient faire sa consolation.

Philippe donne des ordres pour s'en défaire secrettement.

Il donna ordre à Midas de l'en délivrer. Celui-ci lui donna du poison dans un repas qui suivit la cérémonie d'un sacrifice. Il n'eut pas plûtôt pris ce breuvage, qu'il se sentit saisi de douleurs violentes. Il se retira dans son appartement, se plaignant avec amertume de la cruauté de

de son pere, & accusant hautement le fratricide de son frere, & le meurtre de Didas. Comme il redoubloit ses plaintes à mesure que ses douleurs augmentoient, deux domestiques de Didas, qui étoient entrés dans la chambre, lui jetterent des couvertures sur la tête & l'étouferent. Telle fut la fin de ce jeune Prince, qui méritoit un meilleur sort.

Il se passa près de deux ans, sans qu'on découvrît rien du complot formé par Persée contre son frere. Cependant Philippe, dévoré de chagrins & de remords, déploroit sans-cesse la mort de son fils, & se reprochoit à lui même sa cruauté. Ce mystère d'iniquité fut enfin découvert par un nommé Xychus, qui avoit servi de secretaire dans cette détestable intrigue. Antigone, neveu d'Antigone Doson, le fit arrêter & conduire devant Philippe. D'abord il nia tout; mais dès qu'on fit mine de le mettre à la torture, il avoua tout, & dévelopa toute l'intrigue. Les coupables furent punis, ou échapérent par la fuite au supplice qu'ils méritoient.

Liv. lib. 40. n. 54.

Philippe punit les auteurs de la mort de son fils.

Quoi-

Persée se rerite de la Cour.

Quoique le crime de Persée fut découvert, il connoissoit trop son pouvoir & son crédit pour craindre pour sa vie. Il prit seulement la précaution de s'éloigner de la Cour, & de se soustraire à l'indignation de son pere, qui n'auroit pas manqué de le faire arrêter, pour le punir comme il le méritoit, s'il en avoit pû trouver le moyen. La seule pensée qui l'occupa, fut d'empêcher qu'avec l'impunité, il ne pût encore jouir du fruit de son crime. Dans cette vûe il fit venir Antigone, à qui il étoit redevable de la découverte du complot, & qu'il jugeoit très propre à remplir le trône de Macédoine par son mérite personnel, & par la réputation, & la gloire toute récente de son oncle Antigone *Doson*.

Philippe destine Antigone pour lui succéder.

„ Réduit au triste état, lui dit-
„ il, de souhaiter pour moi ce que
„ les autres peres détestent, com-
„ me le plus horrible des malheurs,
„ je veux dire, d'être sans enfans;
„ je songe à remettre entre vos mains,
„ un Royaume dont je suis redeva-
„ ble à la tutelle de votre oncle,
„ & que non seulement il m'a con-
„ ser-

» servé, mais qu'il a encore beau-
» coup augmenté par son courage.
» Je n'ai que vous que je trouve di-
» gne du sceptre. Si je ne trouvois
» personne capable de le porter di-
» gnement, j'aimerois mieux qu'il pé-
» rît, & s'anéantit pour toujours que
» de le voir passer entre les mains de
» Persée, comme la récompense de sa
» perfide impiété. Je croirai Démé-
» trius sorti du tombeau, & rendu à
» son pere, si je puis vous substi-
» tuer à sa place, vous, qui seul avez
» pleuré sur la mort de mon fils,
» & sur ma malheureuse crédulité,
» qui me l'a fait perdre".

Depuis ce discours, il le combla de toutes sortes d'honneurs, pour le mettre en vûe, & le produire en public. Il visita plusieurs villes de Macédoine, & recommanda Antigone aux grands Seigneurs avec beaucoup de zèle & d'affection; & s'il avoit vècu plus long-tems, on ne doute point, qu'il ne l'eût mis en possession du trône. Ce malheureux Prince tomba dans une facheuse maladie dont il mourut. Il expira en pleurant l'un de ses fils, & en pronon-

Mort de Philippe.

AN. M. 3826. AV. J. C. 178.

nonçant des exécrations contre l'autre. Antigone auroit pû être mis sur le trône, si la mort du Roi eut été d'abord rendue publique. Le médecin Calligéne, qui étoit dans les intérêts de Persée, la céla jusqu'à ce que Persée fût arrivé. Il avoit eu soin de lui dépêcher des couriers dès les premiers indices que la maladie seroit mortelle, & que le Roi n'en reléveroit pas. Persée surprit tout le monde par sa prompte arrivée, & se mit en possession du trône qu'il avoit acquis par son crime.

Persée succede à Philippe.

Dès que Persée fut monté sur le trône, il fit mourir Antigone, que Philippe, à son préjudice, avoit desigué pour lui succeder. Ensuite pour s'y mieux affermir, il envoya des Ambassadeurs aux Romains, pour leur demander qu'ils renouvellassent l'Alliance qu'ils avoient faite avec son pere; & que le Sénat le reconnût pour Roi. Persée ne faisoit ces démarches que pour gagner du tems, & se préparer à loisir à la guerre qu'il méditoit contre les Romains.

AN. M. 3830. AV. J. C. 174.

Sur les nouvelles qu'on eut à Rome, que Persée avoit envoyé des Am-

Ambassadeurs à Carthage, & que le Sénat leur avoit donné audience de nuit dans le temple d'Esculape, on jugea à propos de faire passer des Ambassadeurs en Macédoine, pour veiller sur la conduite de ce Prince. Cependant comme on voyoit clairement, & à n'en pas douter, que tout se préparoit à la guerre, & qu'il falloit s'attendre qu'elle éclateroit au premier jour, on commença à s'y préparer par les cérémonies de Religion, qui, chez les Romains, précédoient toujours les déclarations de guerre: c'est à-dire, par l'expiation des prodiges, & par divers sacrifices qu'on offroit aux Dieux. Liv. lib. 41. n. 27.

Persée de son côté se donnoit beaucoup de mouvement, & ne cessoit de solliciter les villes de la Gréce, par des Ambassades, & par de magnifiques promesses. On y étoit assez porté d'inclination pour lui; soit que les Grecs aspirassent à quelque changement, soit parce qu'ils étoient bien aises d'avoir eu lui un appui, qui tint en respect les Romains.

Ceux-ci n'ignoroient pas les mesures que prenoit Persée pour gagner

guer les peuples & les villes de la Gréce ; & ces mouvemens du Roi les jettoient dans de grandes inquiétudes. Eumène Roi de Pergame, qui tenoit son Royaume des bien-faits des Romains, vint exprès à Rome pour achever de les en éclaircir. On donna quelques jours après audience aux Ambassadeurs du Roi de Persée. Ils trouverent le Sénat fort prévenu contre leur maître ; & celui d'entr'eux qui portoit la parole, & qui s'appelloit Harpale, aigrit encore les esprits par son discours. Il dit que Persée souhaitoit qu'on le crût sur sa parole, lorsqu'il déclaroit n'avoir rien dit, ni fait qui ressentît l'ennemi. Qu'au reste, s'il s'appercevoit qu'on cherchât opiniâtrement contre lui un sujet de guerre, il sauroit bien se défendre avec courage.

Liv. lib. 42. n. 15. Harpale étant retourné en Macédoine, avec le plus de diligence qu'il lui fut possible, raporta à Persée qu'il avoit laissé les Romains dans la disposition de ne pas tarder longtems à lui déclarer la guerre. Le Roi n'en fut pas faché, se croyant en état, avec les grands préparatifs qu'il

qu'il avoit faits, de la soutenir avec succès. Il en vouloit surtout à Eumene, par qui il soupçonnoit avec raison, que Rome avoit été instruite de toutes ses démarches les plus secrettes; & ce fut contre lui qu'il commença à se déclarer, non par la voye des armes, mais par celle du crime & de la trahison. Il tenta la voye de l'assassinat & du poison; mais ni l'une ni l'autre de ces deux voyes ne lui réussit. Quand le Sénat fut instruit de ces noirs complots de Persée, il ne délibera plus s'il faloit déclarer la guerre à un Prince, qui employoit les assassinats & les poisons, pour se défaire de ses ennemis, & prit cependant toutes les mesures néceſſaires pour réussir dans cette importante entreprise.

Persée veut faire assassiner Eumène.

On nomma pour Consuls P. Licinius Crassus, & Cassius Longinus. La Macédoine échut par le sort à Licinius. Non seulement Rome & l'Italie, mais tous les Rois & toutes les villes, tant de l'Europe que de l'Asie, avoient les yeux tournés sur les deux puissants peuples qui alloient entrer en guerre: chacun d'eux

Av. M. 3833. Av. J. C. 171.

d'eux prit parti ou resta neutre, selon que ses inclinations ou ses intérêts le demandoient. Pour ce qui regarde les villes libres, presque par tout la populace panchoit du côté du Roi, & des Macédoniens. Après plusieurs Ambassades, qui n'aboutirent à rien qu'à gagner du tems, la guerre fut déclarée dans les formes. Le Consul Licinius, qui devoit commander en Macédoine, reçut ordre de se préparer au plûtôt avec son armée.

Les Romains déclarent la guerre à Persée.

Licinius, après avoir offert ses vœux aux Dieux dans le Capitole, partit de Rome revêtu d'une Cotte d'armes selon la coutume. Mille pensées inquiétantes s'offrirent alors à l'esprit sur le succès de la guerre, qui est toujours douteux & incertain. La puissance du Roi de Macédoine, la gloire ancienne des Macédoniens, celle de Philippe qui s'étoit rendu célebre, surtout par la guerre qu'il avoit faite contre les Romains, augmentoient beaucoup la réputation de Persée; & l'on savoit que, depuis qu'il étoit monté sur le trône, il n'avoit cessé de se préparer à la guerre

Départ du Consul pour la Macédoine. *Liv. lib. 42. n. 49-63.*

re qui éclatoit alors. Pleins de ces pensées, les citoyens conduisirent en foule le Consul hors de la ville. Il alla droit à Brindes, où étoit le rendez-vous de l'armée, & ayant passé la mer avec ses troupes, il arriva à Nymphée sur les terres des Apolloniates.

Persée, après un grand conseil qu'il tint à Pella au sujet de cette guerre, donna ordre à tous ses Généraux d'assembler leurs troupes à Gythium, & il s'y rendit bientôt lui-même avec tous les Seigneurs de la Cour, après avoir offert à Minerve une Hécatombe, c'est à-dire, un sacrifice de cent bêtes. Il y trouva l'armée toute assemblée, qui montoit à trente-neuf mille hommes de pied, & à quatre mille chevaux. Il n'est pas hors de propos de remarquer ici, que depuis l'armée qu'Alexandre le Grand avoit menée en Asie, nul Roi de Macédoine n'en avoit eu une si nombreuse.

Mouvemens des deux armées.

Les deux armées se mirent en mouvement. Celle des Macédoniens, après quelques jours de marche, arriva à Sicurie, ville située au bas du

du mont Oeta. Celle du Consul à Gomphi dans la Thessalie, après avoir surmonté d'horribles difficultés dans les chemins, & dans les defilés qui étoient presque inaccessibles. Le Consul s'avança, & alla camper sur le fleuve Pénée. Persée cependant, envoya plusieurs détachemens pour ravager le pays de Phéres. Il fit un grand butin, qu'il distribua à ses troupes. La lenteur des Romains à secourir les alliés les décrioit dans leur esprit, & ils se reprochoient à eux-mêmes de n'avoir pas été au secours de ceux de Phéres.

Le Roi, tout fier de ce qu'on lui avoit laissé ravager impunément les terres des Phéréens, marcha sans perdre de tems pour attaquer les Romains. Il se présenta sur les dix heures du matin à une demi lieue de leur camp. Ceux-ci s'étant tenu en repos, sans faire le moindre mouvement, les troupes du Roi s'en retournerent dans leur camp. Elles firent la même chose pendant quelques jours; mais les Romains restoient toujours retranchés dans leur camp sans en sortir. Enfin Persée ayant

ayant rangé son armée à la pointe du jour, mena sa cavalerie, & ses troupes armées à la légere vers le camp Romain, & les mit en bataille à cinq cens pas des retranchemens du Consul.

L'arrivée du Roi, & la bonne contenance de ses troupes, jetterent l'allarme dans tout le camp. Le Général se voyant comme forcé d'accepter le combat, rangea en bataille son infanterie dans le camp même, & fit sortir la cavalerie seule, & les troupes armées à la légere, qu'il mit en ordre de bataille devant les retranchemens. Ce ne fut ici qu'un combat de cavalerie, laquelle de part & d'autre étoit à peu près égale pour le nombre, & pouvoit monter de chaque côté à quatre mille hommes, sans compter les soldats armés à la légere. L'action tourna entierement à l'avantage du Roi. Les Romains perdirent dans ce combat deux mille hommes de leur infanterie légere au moins, & eurent deux cens cavaliers de tués & autant de pris; de l'autre côté, vingt cavaliers seulement.

Combat de Cavalerie.

Les Romains sont vaincus.

ment, & quarante fantaſſins demeurerent ſur la place.

Hyppias & Léonat, qui commandoient la Phalange Macédonienne, étoient d'avis que le Roi pouſſât vivement les ennemis, & allât les attaquer dans leurs retranchemens. Il paroit en effet que Perſée, pour peu qu'il fit d'effort, pouvoit rendre ſa victoire complette, & que, dans l'ardeur où étoient ſes troupes, & dans l'effroi qu'elles avoient jetté parmi les Romains, la pleine défaite de ceux-ci étoit aſſurée. Mais Perſée ſe rendant à la penſée folle & extravagante, d'Evandre ſon homme de confiance, s'arrêta tout court dans un moment déciſif, & manqua une occaſion, que l'on peut dire preſque ſûre, de défaire pleinement les ennemis, & qu'il ne retrouva plus. Il auroit pû reparer avantageuſement cette premiere faute par un peu de vigilance pendant la nuit. Mais le Seigneur qui l'avoit arrêté au milieu de ſa victoire, & qui vouloit détruire le Royaume de Macédoine, l'endormit, & l'aſſoupit d'un profond ſom-

Faute de Perſée.

sommeil, pour donner le tems à l'ennemi de s'échaper de ses mains.

En effet, Persée le lendemain s'avança pour attaquer les ennemis & leur livrer combat; mais il n'étoit plus tems, il trouva leur camp abandonné. Quand il les vit retranchés de l'autre côté de la rive, il reconnut l'énorme faute qu'il avoit faite la veille, de ne pas les poursuivre vivement après leur défaite: mais il avoua, que c'en étoit encore une plus grande, d'être demeuré tranquille & sans action pendant la nuit. Car sans mettre le reste de l'armée en mouvement, s'il avoit seulement détaché ses troupes armées à la légere contre les ennemis, pendant qu'en trouble & en désordre ils passoient la riviere, il auroit pû sans peine défaire une partie de leur armée.

Les Romains à la vérité, ayant mis une riviere entr'eux & l'ennemi, ne se voyoient plus dans le danger prochain d'être attaqués & mis en deroute: mais l'échec qu'ils venoient de recevoir, & l'atteinte qu'ils avoient donné à la gloire du nom Romain, les pénétroient de la plus vi-

ve douleur. Les Macédoniens au contraire, victorieux & chargés des dépouilles de leurs ennemis, étoient enivrés de gloire, & se promettoient tout de leur courage. Tous demandoient, avec une ardeur & un empressement incroyable, qu'on les mit seulement aux mains avec les ennemis. Si le Roi en effet eût sû profiter de cette ardeur, il n'y a pas de doute qu'il n'eût resté toûjours supérieur. Mais il laissa émousser cette pointe de courage, & cette confiance qui sont l'ame du combat, & un gage presque assuré de la victoire. Persée, au lieu de poursuivre vivement l'ennemi, & de l'attaquer sans lui donner aucun relâche, s'amusa à demander lâchement la paix à des vaincus, qu'on ne voulut lui accorder, qu'aux conditions qu'il laisseroit au pouvoir du Sénat, de disposer de sa personne & de son Royaume, comme il lui plairoit. Cette honteuse démarche de Persée ranima extrêmement le courage des Romains, qui, tous vaincus qu'ils étoient, voyoient, pour ainsi dire, leur vainqueur à leurs pieds, venir de-

demander la paix. Il paroit par cette conduite, que Persée avoit peu de consistance, ou qu'il avoit entrepris cette guerre bien témérairement, & sans savoir où trouver des ressources pour la soutenir, & la pousser avec la vigueur qu'elle demandoit; ou bien enfin qu'il étoit fort mal conseillé. Après plusieurs petites rencontres, qui ne décidoient de rien, les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver; Persée dans la Macédoine, & les Romains dans la Thessalie.

Claudius est repoussé avec perte de la ville d'Uscana.

Il n'y eut rien de fort mémorable l'année suivante, excepté la perte que fit Claudius sous les murs de la ville d'Uscana en Illyrie. Cet officier ayant été envoyé par le Consul Hostilius pour défendre le pays, alla camper à Lycnide, près d'Uscana qui appartenoit à Persée, & où il avoit une grosse garnison. Claudius dans le dessein de s'emparer de cette ville, sur la parole qu'on lui avoit donnée de la lui livrer, s'en approcha avec presque toutes ses troupes, sans défiance, & sans avoir pris aucune précaution. Lorsqu'il y pensoit le moins, la garnison

ANN. M. 3834. AV. J. C. 170. *Liv. lib.* 43. *n.* 9. & 10.

fit une furieuse sortie contre lui; mit toutes ses troupes en fuite, les poursuivit fort loin, & en fit un fort grand carnage. D'onze mille hommes, à peine deux mille purent-ils se sauver dans le camp où il en étoit resté mille pour la garde. La nouvelle de cette perte affligea beaucoup le Sénat, d'autant plus qu'elle avoit été causée par l'imprudence & l'avarice de Claudius.

Ibid. n. 11. Le soin de la guerre de Macédoine occupoit fort les Romains. Q. Marcius Philippus, l'un des deux Consuls qui venoient d'être élus, en fut chargé. Avant qu'il partit, Persée avoit cru devoir profiter du tems de l'hiver pour faire une expédition contre l'Illyrie. Elle lui réussit fort heureusement, & presque sans aucune perte de sa part. Il se rendit maître de toutes les places fortes, dont la plus part avoient garnison Romaine, fit un grand nombre de prisonniers. Il auroit pu engager dans son parti plusieurs Princes & plusieurs Républiques, mais son avarice & la crainte de faire de la dépense, qui, comme le remarque Polybe,

lybe, lui firent souvent manquer des entrepriſes très importantes, lui firent négliger cet avantage. Il revint donc en Macédoine content de ſon expédition, & alla tenir ſa cour à Dium. *Polyb. Legat. 76. & 77.*

Dès que le printems fut venu, le Conſul Marcius partit de Rome, ſe rendit en Theſſalie, & de là, ſans perdre de tems, s'avança dans la Macédoine, perſuadé que c'étoit dans le cœur de ſes Etats, qu'il falloit attaquer Perſée. Il eut dans ſa marche des peines incroyables à ſurmonter, tant les chemins étoient eſcarpés & impratiquables. Il fut encore extrêmement incommodé par les fréquentes attaques des troupes du Roi: de ſorte que le Général Romain étoit fort inquiet, ne pouvant ni avancer, ni reculer ſans honte, ni même ſans danger. Il eſt certain que ſi le Conſul avoit eu à faire à un ennemi ſemblable aux anciens Rois de Macédoine, dans le défilé étroit où ſes troupes ſe trouvoient enfermées, il auroit infailliblement reçu un très grand échec. Enfin, après bien des peines & des fatigues, l'ar-

mée arriva dans la plaine, & se trouva non seulement en sûreté, mais même en situation de répandre par tout la terreur.

Persée fuit devant le Consul.

En effet, bientôt après qu'elle fut sortie du défilé, pendant que le Roi étoit au bain, on vint lui annoncer que les ennemis approchoient. Cette nouvelle le jetta dans une terrible allarme. Incertain du parti qu'il devoit prendre, & de moment à autre changeant de résolution, il jettoit des cris, & plaignoit son sort de se voir vaincu sans combat. Enfin il prit le parti de se retirer, laissant les entrées de son Royaume ouvertes & libres à l'ennemi, & se refugia avec précipitation, dans le tems qu'il auroit encore pû l'arrêter tout court, & le faire périr. Mais Dieu avoit ôté à Persée le conseil & la prudence; & dans l'aveuglement où la terreur l'avoit jetté, il ne vit & ne fit rien de tout ce qui pouvoit le sauver.

Le Consul, après avoir fait reconnoitre les passages qui conduisoient à Dium, se mit en marche & y arriva le second jour. Quand il fut entré dans la ville, il fut dans le dernier

nier étonnement, de voir que le Roi eût si facilement abandonné une ville si bien fortifiée. Il continua sa marche, & se rendit maître de plusieurs places sans trouver presque aucune résistance. Mais plus il avançoit, moins il trouvoit de vivres, & plus la disette augmentoit; ce qui l'obligea de retourner à Dium. Il se trouva même dans la nécessité de quitter cette ville pour se retirer à Phila, où le Prêteur Lucretius lui avoit marqué qu'il trouveroit des vivres en abondance. Son départ de Dium avertit Persée, qu'il devoit maintenant recouvrer, par son courage, ce qu'il avoit perdu par sa timidité. Il se remit donc en possession de cette ville, & en repara promptement les ruines. Il se fit de part & d'autre plusieurs petites expéditions tant par mer que par terre; mais ces expéditions n'eurent pas des suites considerables.

Il reprend courage.

Le tems des Comices, c'est-à-dire, des Assemblées pour élire à Rome des Consuls, approchant, tout le monde attendoit avec inquiétude sur qui tomberoit un choix si important,

& l'on ne parloit d'autre chose dans toutes les conversations. On n'étoit point content des Consuls, qui, depuis trois ans, avoient été employés contre Persée, & qui avoient fort mal soutenu l'honneur Romain. Les formidables préparatifs qu'avoit fait Persée, & quelques avantages qu'il avoit remportés dans les premieres campagnes, augmentoient la crainte des Romains, & les allarmoient presque sur l'événement de cette guerre. Ils voyoient bien qu'il en faloit confier le soin à un Général qui eût de la sagesse, de l'expérience & du courage; en un mot, qui fut en état de conduire une guerre aussi importante que celle dont il s'agissoit actuellement.

Paul Emile est nommé Consul & chargé de la guerre de Macédoine. AN. M. 3836. AV. J. C. 168. *Plut. in Æmil. Paul. pag. 259.*

Tout le monde jetta les yeux sur Paul Emile. Il fut élu Consul tout d'une voix, & comme forcé de se rendre malgré lui au choix du peuple. On dit que le jour même qu'il fut nommé Général pour aller faire la guerre contre Persée, comme il s'en retournoit chez lui, accompagné de tout le peuple qui le suivoit pour lui faire honneur, il rencontra sa fille

Tertia

Tertia encore petit enfant, qui fondoit en larmes. Il l'embrassa & lui demanda le sujet de ses pleurs. Tertia le serrant avec ses petits bras, & le baisant : *Vous ne savez donc pas mon pere*, lui dit elle, *que notre Persée est mort.* Elle parloit d'un petit chien qu'elle élevoit, & qui avoit nom *Persée.* Paul Emile frappé de ce mot, lui dit, *à la bonne heure, ma chere enfant, j'accepte de bon cœur cet augure.*

Départ du Consul.

Après que le Consul eut tout préparé pour la guerre dont on l'avoit chargé, il partit pour se rendre incessamment dans la Macédoine, aussi bien que le Prêteur Cn. Octavius, qui avoit le commandement de la flotte, & L. Anicius, autre Prêteur, qui devoit succeder à Appius Claudius. Le nombre des troupes que chacun d'eux devoit commander fut réglé de la maniere qui suit. L'armée du Consul étoit de trente mille hommes ; celle du Prêteur Anicius de vingt & un mille. Les troupes qui devoient servir sur la flotte étoient de cinq mille hommes. Ces

trois corps réünis ensemble faisoient cinquante six mille hommes.

Comme la guerre qu'on se préparoit à faire cette année dans la Macédoine paroissoit de la derniere conséquence, on prit toutes les précautions capables de la faire réussir. Il fut ordonné qu'on ne choisiroit pour les emplois de Tribun, que des hommes qui eussent déja été en charge; & on laissa à Paul Emile la liberté de prendre pour son armée, parmi tous les Tribuns, ceux qu'il lui plairoit. Rome ne pouvoit se conduire avec plus de sagesse qu'elle fait ici.

Persée se met en état de resister au Consul. *Liv. l.* 44. *n.* 23.

Pendant qu'on avoit travaillé à Rome aux préparatifs de la guerre, le Roi de Macédoine de son côté ne s'étoit pas endormi. La crainte du danger prochain dont il étoit menacé, l'ayant enfin emporté sur son avarice, il convint de donner à Gentius Roi d'Illyrie trois cens talens d'argent, & acheta à ce prix son alliance. Son avarice néanmoins lui fit trouver une ressource pour conserver son argent & l'amitié du Roi d'Illyrie. Car ayant appris que ce Prince avoit fait emprisonner les Ambassa-

baſſadeurs Romains, ſous prétexte qu'ils étoient des eſpions, & le croyant ſuffiſamment engagé & ſans retour contre les Romains par ce coup d'éclat, il fit revenir ceux qui portoient les trois cens talens, ſe félicitant lui-même en ſecret de l'heureux ſuccès de ſa perfidie, & de ſon habileté à conſerver ſon argent.

Son avarice lui fit manquer une autre alliance, qui ne lui auroit pas été moins favorable. Il avoit fait venir d'au-de là du Danube, un corps de troupes Gauloiſes *, compoſé de dix mille cavaliers, & d'autant de fantaſſins, & il étoit convenu de donner dix pieces d'or à chaque cavalier, cinq à chaque fantaſſin, & mille à leurs capitaines. Quand ce ſecours fut arrivé, Perſée qui aimoit bien mieux garder ſon argent que ſa parole, ne s'acquitta point de ſes promeſſes. Les Gaulois, qui n'étoient

Son avarice lui fait manquer pluſieurs alliances.

* Ces Gaulois depuis leur établiſſement dans la Sarmatie Européenne près les embouchures du Nieper, avoient pris le nom de Baſtarnes.

pas gens à se payer des beaux complimens que Persée leur avoit fait faire à leur arrivée, frémirent de fureur & de rage, quand ils virent qu'on les avoit trompés. Ils s'en retournerent sur le champ: & reprenant le chemin du Danube, ils ravagerent la Thrace qui se trouvoit sur leur passage. Quel aveuglement! Persée pensoit bien differemment de Philippe, un de ses plus illustres prédécesseurs, qui avoit coutume de dire: *Que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Conquêtes du Prêteur Anicius dans l'Illyrie. *ibid. n.* 30-32.

Dès le commencement du printems, les Généraux Romains s'étoient rendus chacun à leur département. Le Consul en Macédoine, Octavius à Orée avec la flotte, & Anicius dans l'Illyrie. Ce dernier eut un succès aussi rapide qu'heureux. Il termina la guerre contre Gentius, avant qu'on sût à Rome qu'elle étoit commencée. Elle ne dura que trente jours. Ayant traité avec bonté Scorda la capitale du pays qui s'étoit rendue, les autres villes suivirent bientôt son exemple. Gentius lui-même vint se jet-

ter

ter aux pieds d'Anicius, & implorer sa clémence, avouant les larmes aux yeux sa faute, ou plûtôt sa folie d'avoir abandonné le parti des Romains. Le Prêteur le traita humainement. Il envoya à Rome Perpenna porter la nouvelle de sa victoire, & peu de jours après il y fit conduire Gentius, sa mere, sa femme, ses enfans & son frere, avec les principaux Seigneurs du pays. La vûe de prisonniers si illustres, augmenta fort la joye du peuple. On rendit des actions de graces aux Dieux, & il se fit aux Temples un grand concours de personnes de tout âge & de tout sexe.

Le Consul tente de pénétrer dans la Macédoine.

Quand Paul Emile se fut approché des ennemis, il trouva Persée campé près de la mer au pied du mont Olympe, dans des lieux qui paroissoient inaccessibles, où il s'étoit fortifié de telle sorte, qu'il se croyoit entierement en sûreté, & qu'il espéroit de consumer, & de rebuter enfin le Consul par la longueur du tems, & par les difficultés qu'il auroit à faire subsister ses troupes dans un pays déja ravagé, & à s'y maintenir. En effet Paul Emile eut besoin

besoin de toute son habileté, & de toute sa prudence, pour se faire un passage pour pénétrer dans la Macédoine. Entreprendre de forcer les retranchemens des ennemis, c'eût été exposer les troupes à la boucherie. Il n'étoit pas aisé non plus de faire une diversion, & d'obliger le Roi à retirer une partie de ses troupes. Le Consul prit le parti de se tenir quelques jours en repos, pour trouver quelque expédient. Enfin à force de chercher, & de s'informer, il apprit de deux marchands Perrhébiens, dont la prudence & la fidélité lui étoient connues, qu'il y avoit un chemin qui conduisoit à Pythium, ville située au plus haut du mont Olympe; que ce chemin n'étoit pas d'un difficile accès, mais qu'il étoit bien gardé. Le Consul y envoya, sous la conduite de Scipion son fils, un détachement de cinq mille hommes, qui arriva sur la hauteur après trois jours de marche. Il y eut un combat fort rude sur cette hauteur, & la victoire demeura quelque tems douteuse. Mais enfin les troupes du Roi furent forcées de toutes parts, & mises

mises en déroute. Les Romains les poursuivirent vivement, & allerent camper dans la plaine.

Les fuyards étant arrivés au camp de Persée, y répandirent une si grande terreur, que ce Prince décampa sur l'heure, & se retira saisi de frayeur, & presque sans espérance. Il tint un grand conseil pour déliberer sur le parti qu'il falloit prendre. Il fut conclu qu'on se retireroit sous les murs de Pydna, & qu'on s'y prépareroit à donner bataille à l'ennemi. Le Prince ranimé par le courage de ses officiers, va camper sous les murs de cette ville, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, assigne à chacun son poste, & donne tous les ordres avec beaucoup de présence d'esprit, resolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroitroient.

Paul Emile étant arrivé à Pythium, & ayant rejoint le détachement de Scipion, descendit dans la plaine. Le Roi lui présenta la bataille. Mais quand le Consul eut consideré la bonne disposition des Macédoniens, & le nombre de leurs troupes, il fit alte pour penser à ce qu'il avoit à faire.

faire. Les jeunes officiers pleins d'ardeur & d'impatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de lui, & le conjurent de donner sans differer. Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le succès qu'il venoit d'avoir sur le mont Olympe, se distingua sur tous les autres par son empressement, & fit les plus fortes instances.

„ Autrefois, dit le Consul au jeu-
„ ne Scipion, j'ai pensé comme vous
„ faites aujourd'hui, & un jour vous
„ penserez comme moi. Je vous ren-
„ drai compte de ma conduite dans
„ un autre tems: reposez-vous en
„ maintenant sur la prudence d'un
„ ancien Général". Le jeune officier se tut, bien persuadé que le Consul avoit de bonnes raisons pour en user ainsi. En achevant ces mots, il donna ordre de former un camp: ensuite il fit entrer son armée dans ses retranchemens, ne voulant point mettre aux mains avec des troupes toutes fraiches, les siennes qui étoient harassées de fatigue, & épuisées par une longue & pénible marche. Le Roi de son côté voyant que les Romains

mains refuſoient de combattre, ſe retira auſſi dans ſon camp, & le combat fut differé juſqu'au lendemain.

Quoique des deux côtés la reſolution de combattre fut priſe, cependant ce fut plutôt une eſpece de hazard qui engagea la bataille, que l'ordre des Généraux, qui, de part & d'autre ne ſe preſſoient pas beaucoup. Des ſoldats Thraces chargerent quelques Romains qui revenoient du fourage. Sept cens Liguriens coururent au ſecours de ces fourageurs. Les Macédoniens firent avancer des troupes pour ſoutenir les Thraces; & les renforts qu'on envoyoit aux uns & aux autres groſſiſſant toûjours, la bataille ſe trouva enfin engagée.

Combat auprès de la ville de Pydna.

La charge étant enfin commencée, la Phalange Macédonienne ſe diſtingua parmi toutes les troupes du Roi d'une maniere particuliere. Elle mit en deſordre toute la premiere ligne des troupes Péligniennes, & la ſeconde commença à ſe rallentir beaucoup. Véritablement elle ne prit pas la fuite; mais au lieu d'avancer, elle faiſoit ſa retraite vers le mont Olocre. Ce que voyant Paul Emile,

il

il déchira ses habits, pénétré de douleur, de ce que ces premieres troupes étant rendues, les Romains craignoient d'affronter la Phalange. La victoire sembloit se déclarer pour les Macédoniens; & elle n'auroit pas été douteuse, si Persée, au lieu de s'abandonner à ses frayeurs & de s'enfuir, eût, par sa présence & par son exemple, animé ses troupes, qui étoient toutes resolues à bien faire.

Fuite honteuse de Persée.

Paul Emile ne savoit par quel endroit entamer la Phalange, qui montroit un front hériſſé, & couvert de piques épaisses & serrées, comme d'un retranchement impénétrable. Mais s'appercevant que, par l'inégalité du terrein, elle étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles, & qu'elle reculoit d'un côté pendant qu'elle s'avançoit de l'autre, il sépara ses troupes par pelotons, & leur ordonna de se jetter dans les espaces vuides de la Phalange des ennemis. Cet ordre donné si à propos, fut cause du gain de la bataille. La Phalange fut rompue, & mise en désordre. Trois milles Phalangistes, qui

Paul Emile victorieux.

qui se distinguerent sur tous les autres, furent tous taillés en pieces, sans qu'aucun d'eux quittât son rang, & cessât de combattre jusqu'au dernier soupir.

Cette grande bataille fut décidée si promptement, que le combat ayant commencé vers les trois heures après midi, la victoire se déclara avant quatre. Au milieu de la joye qu'elle causoit dans tout le camp Romain, le Général seul étoit plongé dans une extrême affliction. Scipion le plus jeune de ses deux fils, qui depuis fut appellé Affricain & Numantin, pour avoir ruiné Carthage & Numance, ne paroissoit point. On craignoit qu'il n'eût été tué. L'allarme fut générale dans le camp, & changea les cris de joye en un morne silence. Enfin comme la nuit étoit fort avancée, & qu'on desesperoit de le retrouver, il revint de la poursuite des fuyards, & rendit la joye à son pere & à toute l'armée.

Cependant Persée continuant de fuir, avoit passé la ville de Pydna, & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute sa cavalerie, qui s'étoit sau-

sauvée de la bataille sans aucun échec. Il y arriva sur le minuit & tua de sa main à coups de poignard les deux gardes de son trésor, qui avoient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avoit faites; & qui, avec une liberté hors de saison, lui avoient donné des conseils sur ce qu'il devoit faire pour se relever. Ce traitement cruel à l'égard de deux des premiers officiers de sa cour, qui n'avoient commis de faute que par trop de zèle, aliena de lui tous les esprits. Allarmé par la désertion presque générale de ses officiers & de ses courtisans, il alla à Amphipolis, emportant avec lui la plus grande partie de ses trésors. D'Amphipolis, il passa dans l'Isle de Samothrace, & se refugia dans le Temple de Castor & de Pollux.

Le Consul se rend maître de toute la Macédoine.

Le Consul étant parti de Pydna, arriva le lendemain à Pella. Ayant appris que Persée s'étoit refugié dans la Samothrace, il se rendit à Amphipolis, pour passer de là dans l'Isle. Pendant ce tems là, le Prêteur Octavius, qui commandoit la flotte, aborda à Samothrace, & tint le Roi bloqué

bloqué dans l'Isle; de sorte qu'il ne pouvoit ni s'embarquer, ni s'enfuir. Cependant malgré toute la vigilance de l'Amiral Romain, Persée gagna secrettement un certain Oroandes de Crète, qui avoit un vaisseau marchand, & lui persuada de le recevoir dans son bord avec toutes ses richesses: elles montoient à deux mille talens. Mais soupçonneux comme il étoit, il ne se désaisit pas du tout. Il n'en envoya qu'une partie, & reserva à faire porter le reste avec lui. Le Crétois suivant en cette rencontre le génie de sa nation, embarqua sur le soir tout l'or & l'argent qu'on lui avoit envoyé, manda à Persée qu'il n'avoit qu'à se rendre vers le minuit sur le port avec ses enfans, & ses gens qui lui étoient absolument nécessaires pour le service de sa personne. Le Roi s'y rendit avec sa femme & ses enfans, & le reste du trésor qui le suivoit. On ne sauroit exprimer sa douleur, & son désespoir, lorsqu'il apprit qu'Oroandes, avec sa riche charge, étoit en pleine mer. Il falut qu'il retournât à son azyle avec sa femme, &

Philip-

Philippe son fils aîné. Il avoit confié ses autres enfans à Jon de Thessalonique, qui avoit été son favori, & qui le trahit dans sa mauvaise fortune; car il livra ses enfans à Octavius; ce qui fut la principale cause qui obligea Persée à se remettre lui même au pouvoir de ceux qui avoient ses enfans entre leurs mains.

Persée se livre au vainqueur

Il se livra donc lui & Philippe son fils au Prêteur Octavius, & celui ci le fit embarquer pour être conduit au Consul, à qui auparavant il en avoit donné avis. Paul Emile envoya au devant de lui son gendre Tubéron. Persée vêtu de noir, entra dans le camp avec son fils seul. Le Consul le voyant arriver, se leva de son siege, & s'étant un peu avancé, lui tendit la main. Persée se jetta à ses pieds: mais il le releva sur le champ, & ne souffrit pas qu'il embrassât ses genoux. L'ayant introduit dans sa tente, il le fit asseoir vis-à-vis de ceux qui formoient l'assemblée. Après quelques demandes, auxquelles le Roi ne répondit que par des sanglots & des lar-

larmes, le Consul renvoya l'assemblée, & chargea Tubéron d'avoir soin de Persée. Il l'invita ce jour là à venir manger avec lui, & ordonna qu'on lui rendit tous les honneurs qu'on pouvoit lui rendre dans l'état où il se trouvoit. Ainsi fut terminée la guerre de Macédoine entre les Romains & Persée, laquelle avoit duré quatre ans. Ainsi finit un Royaume si illustre, tant dans l'Europe que dans l'Asie. Persée avoit regné onze ans. On le comptoit pour le quarantieme Roi depuis Caranus, qui, le premier, avoit regné en Macédoine. Une conquête si importante ne couta à Paul Emile que quinze jours.

AN. M. 3826. AV. J. C. 168.

La nouvelle de cette victoire causa à Rome une joye inexprimable. Le peuple s'y livra sans bornes & sans mesures. On ordonna des prieres publiques, & des sacrifices en actions de graces pour la protection éclatante, que les Dieux avoient accordée à la République. On prorogea le commandement de l'armée dans la Macédoine à Paul Emile, puis on nomma dix Commissaires pour aller régler les

les affaires de ce Royaume. Lorſqu'ils y furent arrivés, Paul Emile, conformément aux inſtructions que les Commiſſaires lui avoient apportées de Rome, déclara que la Macédoine ſeroit libre, & qu'elle ne payeroit aux Romains, que la moitié des tributs qu'elle payoit au Roi: ce qui fut fixé à la ſomme de cent talens. Il ordonna de plus, que la Macédoine ſeroit partagée en quatre cantons iſolés l'un de l'autre, & ſans aucun commerce.

La Macédoine eſt déclarée libre. *Liv. lib. 45. n. 29. & 30.* AN. M 3837. AV. J. C. 177.

Quand Paul Emile eut réglé toutes les affaires de ce pays, il prit congé des Grecs; & après avoir exhorté les Macédoniens à ne pas abuſer de la liberté que les Romains leur avoient accordée, il partit pour l'Epire, dont il livra au pillage, par ordre du Sénat, les villes qui s'étoient déclarées en faveur du Roi Perſée. Après l'exécution de ce Décret du Sénat, Paul Emile prit le chemin de Rome. Quand il fut arrivé à l'embouchure du Tibre, il remonta cette riviere ſur la galere du Roi de Macédoine, qui étoit à ſeize rangs de rames. Tous les Romains

Départ de Paul Emile pour retourner à Rome. *ibid. n. 33-40.*

mains en foule sortirent au-devant de lui, & l'accompagnerent de dessus le rivage.

Après quelques débats, l'honneur du triomphe lui fut accordé. Il alla au Capitole monté sur un char superbe & magnifiquement orné. Le malheureux Persée, ses enfans, ses courtisans & ses amis, servirent d'ornement au triomphe du vainqueur. Quelque compassion qu'eût Paul Emile des malheurs de Persée, & quelque porté qu'il fût à le servir, il ne put faire autre chose pour lui, que d'obtenir qu'on le transfereroit, de la prison publique, dans un lieu plus commode. Lui & son fils Alexandre furent menés par ordre du Sénat à Albe, où il fut gardé, & où on lui fournit de l'argent, des meubles & des gens pour le servir. La plû-part des Auteurs prétendent qu'il se fit mourir lui-même en s'abstenant de manger. La Macédoine ne fut reduite en province Romaine que vingt ans après.

Il entre en triomphe.

Mort de Persée.

Le butin qu'on transporta de Macédoine à Rome, en même tems qu'on y amena Persée, étoit immense, tant

en or & en argent, qu'en meubles & autres richeſſes. Paul Emile n'étoit pas riche, & perſonne n'avoit plus de droit que lui ſur ce butin. Cependant, par un déſintéreſſement qu'on ne ſauroit aſſez louer, mais qui n'a gueres d'imitateurs, il ne s'en attribua rien. Il permit ſeulement à ſes fils, qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la Bibliotheque de Perſée. Les jeunes Seigneurs pour lors, & ceux qui étoient deſtinés à commander un jour les armées, ne témoignoient pas du mépris pour l'étude, & ne la croyoient pas indigne de leur naiſſance, ou inutile à la profeſſion des armes. Revenons.

Le faux Philippe. AN. M. 3852. AV. J. C. 152. *Paterc. l.* 1. *c.* 11. *Flor. l.* 2. *c.* 14.

Pendant l'eſpace des 15 ou 16 premieres années qui ſuivirent la défaite & la mort de Perſée, il y eut dans la Gréce beaucoup de troubles, que les Romains ſuſcitoient & entretenoient adroitement, pour affoiblir une puiſſance qu'ils redoutoient & qu'ils vouloient s'aſſujettir. Au bout de ce tems un certain Andriſcus d'Adramytte, ville de la Troade dans l'Aſie Mineure, homme de la

la plus basse naissance, se donnant pour un fils de Persée, prit le nom de Philippe & entra en Macédoine, dans l'espérance de s'y faire reconnoître pour Roi par les habitans du pays. Il avoit composé sur sa naissance une fable qu'il débitoit par tout où il passoit, prétendant qu'il étoit né d'une concubine de Persée. Il avoit espéré qu'on le croiroit sur sa parole, & qu'il se feroit dans la Macédoine un grand mouvement en sa faveur. Quand il vit que tout y demeuroit tranquille, il se retira en Syrie chez Démétrius *Soter*, dont la sœur avoit épousé Persée. Ce Prince, qui connut tout d'un coup la fourberie, le fit arrêter & l'envoya à Rome.

Comme il ne produisoit aucune preuve de sa prétendue naissance, & que rien dans son extérieur n'annonçoit un Prince, on n'en fit pas grand cas à Rome. Il y fut traité avec beaucoup de mépris, & gardé avec beaucoup de négligence. Andriscus en profita pour s'enfuir, & s'échapa de Rome. Il se sauva dans la Thrace, où il trouva le moyen de

lever une assez grosse armée, avec laquelle il se rendit maître de la Macédoine, soit de gré soit de force, & prit les marques de la dignité Royale. Il ajouta à cette premiere conquête une partie de la Thessalie, qu'il soumit à ses loix.

La chose commença à paroitre sérieuse aux Romains. Ils nommerent Scipion Nasica pour aller appaiser ce tumulte dans sa naissance, le jugeant avec raison très propre pour cette commission. En effet, dès qu'il fut arrivé en Gréce, & qu'il eut été exactement instruit de l'état des affaires de la Macédoine & de la Thessalie, il leva une armée chez les alliés, avec laquelle il enleva bien-tôt au faux Philippe, les conquêtes qu'il avoit faites dans la Thessalie, & le poussa lui-même dans la Macédoine.

Andriscus bat le Préteur Juventius.

Cependant à Rome on donna ordre au Préteur Juventius Thalna, de passer au plû-tôt en Macédoine. Il s'y rendit sans perdre de tems. Mais ne regardant Andriscus que comme un Roi de Théatre, il ne crut pas devoir prende de grandes pré-

précautions contre lui, & s'engagea témérairement dans un combat où il perdit la vie avec une partie de l'armée. Q. Cécilius Métellus, nommé récemment Prêteur, alla remplacer Juventius. Il battit sous les murs de Pidna le faux Philippe, & le défit entierement. Il se retira chez les Traces d'où il revint avec une nouvelle armée. Il eut la témérité de hazarder une seconde bataille, qui fut encore moins heureuse pour lui que la premiere. Il se refugia dans son malheur chez un petit Roi de Thrace, à la bonne foi duquel il s'abandonna. Mais son hôte, qui ne s'en piquoit pas trop, & qui la faisoit céder à ses intérêts, le remit entre les mains de Métellus, qui l'envoya à Rome.

Il est lui-même battu, mis en fuite & fait prisonnier par Metellus. AN. M. 3856. AV. J. C. 148.

Un autre avanturier, qui se disoit aussi fils de Persée, & qui se faisoit nommer Alexandre, eut le même sort que le premier, si ce n'est que Métellus ne put l'arrêter. Ce fut pour lors que la Macédoine fut entierement soumise aux Romains & réduite en province de l'Empire.

Un troisieme Usurpateur, quel-

ques années après parut encore sur les rangs, & se donna pour fils de Persée sous le nom de Philippe. Sa prétendue Royauté fut de peu de durée. Il fut vaincu & tué en Macédoine par Trémellius, surnommé Scrofa, parce qu'il avoit dit qu'il dissiperoit les ennemis *ut Scrofa porcos.*

Troubles dans l'Achaïe.

Métellus après avoir pacifié la Macédoine, y demeura encore quelque tems. Il s'étoit élevé dans la ligue des Achéens, de violens troubles, excités par la témérité & l'avarice de ceux qui occupoient les premieres places. La ligue Achéenne & Sparte, avoient envoyé des Ambassadeurs à Rome, sur une affaire qui les partageoit. Damocrite cependant, & Diæus, qui lui succeda dans la charge de Général des Achéens, sans avoir aucun égard aux sollicitations de Métellus, entrerent l'un & l'autre à main armée dans la Laconie, & la ravagerent.

Des Commissaires, envoyés de Rome à ce sujet, étant arrivés en Gréce, on convoqua l'Assemblée à Corinthe. Aurélius Oreste, qui étoit

à

à la tête de la commission, notifia le Décret du Sénat, qui separoit de la ligue Achéenne plusieurs villes. Quand les Députés eurent rendu compte de ce Décret, la multitude entra en fureur, se jetta sur les Lacédémoniens qui se trouverent à Corinthe, & les massacra tous. Elle poussa l'excès jusqu'à arracher de la maison des Commissaires ceux qui s'y étoient refugiés, & elle les auroit eux-mêmes maltraités, s'ils ne s'étoient dérobés à sa violence par la fuite.

Oreste & ses collegues, de retour à Rome, exposerent ce qui leur étoit arrivé. Le Sénat en fut très indigné, & députa sur le champ Julius dans l'Achaïe, avec quelques autres Commissaires: mais il le chargea de se plaindre moderément, & d'exhorter simplement les Achéens à ne pas prêter l'oreille à de mauvais conseils, de peur que, par imprudence, ils n'encourussent la disgrace des Romains; malheur qu'ils pouvoient éviter, en punissant eux-mêmes ceux qui les y avoient exposés. Les Commissaires s'acquitterent exactement & avec habileté de leur commission; mais ils ne réussirent pas mieux que

les premiers. Diæus & Critolaüs & ceux de leur faction, souffloient dans les esprits le feu de la discorde; faisant entendre, non sans fondement, que Rome vouloit asservir toutes les villes de l'Achaïe, & détruire absolument la ligue Achéenne. Enfin par leurs discours séditieux, ils vinrent à bout d'engager les Achéens à faire la guerre aux Lacédémoniens, & par contre coup aux Romains.

Guerre des Achéens avec les Romains.

Le Magistrat des Béotiens, qui s'appelloit Pythéas, aussi téméraire, & aussi violent que Critolaüs, entra dans ses vûes, & engagea les Béotiens à joindre leurs armes à celles des Achéens. La ville de Chalcis se laissa aussi entraîner dans leur parti. Les Romains avoient choisi pour l'un des Consuls Mummius, & l'avoient chargé de la guerre d'Achaïe. Métellus, pour lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre, fit avancer ses troupes contre les rebelles, les atteignit près de Scarphée, ville de la Locride, & remporta sur eux une victoire considerable. Critolaüs disparut dans la bataille, sans qu'on sût ce qu'il étoit devenu. On croit qu'en

qu'en fuyant, il tomba dans des marais où il fut noyé. Diæus prit le commandement à sa place & leva une nouvelle armée.

Métellus après le combat, marcha avec son armée victorieuse vers Thébes, qu'il trouva presque entierement deserte. Touché du triste état de cette ville, il défendit tout acte d'hostilité. De Thébes, après avoir pris Mégare, il fit marcher ses troupes vers Corinthe, où Diæus s'étoit retiré.

Les choses étoient en cet état lorsque le Consul Mummius arriva. Il avoit hâté sa marche dans la crainte de trouver tout pacifié à son arrivée, & qu'un autre que lui n'eût la gloire d'avoir terminé cette guerre. Métellus lui laissa le commandement, & retourna en Macédoine. Un leger avantage remporté sur le Consul, enfla de telle sorte le courage des Achéens, qu'ils eurent la hardiesse de lui offrir la bataille. Le Consul fit d'abord semblant de la refuser; mais enfin il l'accepta, & le combat se donna auprès de Leucopetra *, & du défilé de l'Isthme.

Le Consul défait entierement la ligue des Achéens.

* Ce lieu est inconnu.

La victoire ne fut pas long-tems douteuse, les Achéens furent rompus & mis en fuite. Diæus livré au desespoir, courut à toute bride vers Mégalopolis sa patrie; & étant entré dans sa maison, il y mit le feu, tua sa femme, avala du poison, & mit ainsi lui-même à sa vie une fin digne de tous les crimes qu'il avoit commis.

Ruine de la ville de Corinthe. AN. M. 3858. AV. J. C. 146.

Le Consul étant entré dans la ville, l'abandonna au pillage. On fit main basse sur tout ce qui étoit resté d'hommes, les femmes & les enfans furent vendus. Après avoir placé à l'écart les statues, les tableaux & les meubles les plus précieux pour les envoyer à Rome, on mit le feu à toutes les maisons, dont l'incendie générale dura plusieurs jours. Ensuite on abbattit les murailles, & on les détruisit jusques dans les fondemens. Tout cela s'exécutoit par ordre du Sénat, pour punir l'insolence des Corinthiens, qui avoient violé le droit des gens, en maltraitant les Ambassadeurs que Rome leur avoit envoyé. Ainsi périt la ville de Corinthe, la même année que Carthage fut

fut prise & détruite par les Romains, neuf cens cinquante ans depuis qu'elle eut été fondée par Alétès fils d'Hippotes, le sixieme des descendans d'Hercule. Depuis ce tems là, la Gréce fut reduite en province Romaine, sous le nom de province d'Achaïe.

Métellus de retour à Rome fut honoré du triomphe, comme vainqueur de la Macédoine & de l'Achaïe, & prit le surnom de Macédonien. Le faux Roi Andriscus étoit trainé devant son char. Entre les autres dépouilles, il fit passer ce qu'on appelloit *la troupe d'Alexandre le Grand.* Ce Prince, à la bataille du Granique, avoit perdu vingt-cinq de ses amis. Il leur fit faire à chacun par Lysippe une statue équestre, & y joignit la sienne. Ces statues avoient été placées à Dium ville de Macédoine. Métellus les fit transporter à Rome, & en décora son triomphe.

Mummius obtint aussi l'honneur du triomphe, & en conséquence de la conquête qu'il avoit faite de l'Achaïe, il prit le surnom d'Achaïcus. Il eut soin de décorer la cérémonie

d'un grand nombre de ſtatues & de tableaux, qu'il avoit trouvés à Corinthe, & qui firent depuis l'ornement des édifices publics de Rome, & de pluſieurs autres villes d'Italie.

Reflexions ſur les cauſes de la grandeur & de la ruine de la Gréce.

Après avoir vû la ruine totale de la Gréce, qui nous a fourni pendant tant de ſiecles de ſi beaux exemples de vertu, & d'événemens ſi mémorables, il doit nous être permis de retourner ſur nos pas, pour conſiderer en abregé & d'un même coup d'œil, la naiſſance, le progrès & la décadence des principaux Etats qui la compoſoient. Je ne m'arrête pas aux tems fabuleux de la Gréce, qui précédent la guerre de Troie, & qui forment le premier âge, & pour ainſi dire l'enfance de la Gréce.

Premier âge.

Second âge.

Le ſecond âge, qui s'étend depuis la priſe de Troie juſqu'au regne de Darius I. chez les Perſes, fut comme ſon adoleſcence & ſa jeuneſſe, où elle ſe forma, ſe fortifia, ſe prépara aux grandes choſes qu'elle devoit faire dans la ſuite, & jetta les fondemens de cette puiſſance & de cette gloire, qui depuis porterent ſi haut ſa reputation. Les Grecs formés

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0426
DFG

més dès le berceau à l'amour du travail, à la culture des terres & des arts, à l'estime de la pauvreté, ou du moins d'une fortune médiocre; de la simplicité dans les batimens, dans les meubles, dans les vêtemens, dans les équipages, dans les domestiques, dans la table, ne faisoient cas que de la probité, de l'honneur, de la gloire & de la liberté. Que ne devoit-on pas attendre de peuples formés de la sorte, élevés & nourris dans ces principes, imbus dès la plus tendre enfance de maximes si propres à élever l'ame, & à lui inspirer de grands & de nobles sentimens? L'effet surpassa toute l'espérance qu'on auroit pû en concevoir.

Troisieme âge.

Ce sont ici les beaux jours de la Gréce, qui ont fait & feront toujours l'admiration de tous les siecles. Le mérite & la vertu des Grecs, renfermés dans l'enceinte obscure de leurs villes, n'avoient encore paru que foiblement jusqu'ici, & avoient jetté peu d'éclat. Pour les faire éclorre pleinement, & les mettre dans tout leur jour, il falloit quelque grande

&

& importante occasion, où la Gréce attaquée par un ennemi formidable, & exposée aux dangers les plus extrêmes, fût contrainte en quelque façon de sortir d'elle-même, & de se montrer au-dehors telle qu'elle étoit. C'est ce que fit l'invasion des Perses dans la Gréce; d'abord sous Darius, puis sous Xerxès son fils. Qu'on repasse dans sa mémoire les prodiges de valeur & de fermeté qui éclaterent alors, & qui continuerent dans la suite. Qu'on se remette sous les yeux les journées de Marathon, des Thermophyles, de Salamine, de Platée, & la glorieuse retraite des dix mille. A quel degré de gloire & de réputation ces victoires n'éleverent-elles pas la Gréce?

La principale cause de l'affoiblissement & de la decadence des Grecs, fut la désunion qui se mit entr'eux. La Perse, qui les avoit trouvés invincibles du côté des armes, tant qu'ils demeurerent unis, mit toute son attention & toute sa politique, à jetter parmi eux des semences de discorde. C'est à quoi depuis, elle employa son or & son argent, qui lui

lui réussirent mieux que n'avoient fait auparavant le fer & les armes. Dès lors les Grecs, attaqués sourdement de la sorte par les présens, commencerent à se diviser, & à tourner contr'eux même leurs armes victorieuses.

Cet affoiblissement donna lieu à Philippe & à Alexandre de les asservir. Les Romains acheverent ce que ces deux Princes n'avoient fait qu'imparfaitement, & les soumirent enfin totalement; mais ce fut par degrés & avec beaucoup d'artifice. Ils se servirent des Grecs pour abbattre & détruire la puissance Macédonienne; & ils se soumirent ensuite tous ces peuples les uns après les autres sous differens prétextes. Ainsi la Gréce fut enfin absorbée dans l'Empire Romain, & en devint une province sous le nom d'Achaïe.

Cependant, après que la Gréce eut été dépouillée de son ancien pouvoir, il lui resta une autre souveraineté, que les Romains ne purent lui enlever, & à laquelle eux-mêmes furent obligés de se soumettre, & de rendre hommage. Athénes demeura

meura toûjours la Métropole & la capitale des Sciences, l'Ecole des beaux arts, le centre & la regle du bon goût pour toutes les productions de l'esprit. Rome toute fiere qu'elle étoit, reconnut ce glorieux Empire. Elle envoyoit ses plus illustres citoyens se former & se perfectionner en Gréce. Un Ciceron, déja l'admiration du barreau, jugea qu'il lui manquoit quelque chose, & ne rougit point de devenir le disciple des grands Maîtres que la Gréce avoit dans son sein.

HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE VINGTIEME.

Hiſtoire du Royaume d'Epire.

CHAPITRE I.

Hiſtoire de Pyrrhus.

L'EPIRE eſt une province de la Gréce, ſeparée de la Theſſalie & de la Macédoine par le mont Pindus. Les plus puiſſants de ſes peuples étoient les Moloſſes. Les Rois d'Epire prétendoient deſcendre de Pyrrhus fils d'Achille, qui étoit venu s'établir dans ce pays. Ils s'appelloient *Eacides*, du nom d'Eacus, grand pere d'Achille. La généalogie des Rois de cet Empire eſt fort obſcure. C'eſt ce qui fait que

je

je me borne à écrire l'hiſtoire du Prince qui s'eſt le plus diſtingué, & dont la connoiſſance peut être d'une grande utilité. Le lecteur comprend d'avance que je veux parler du grand Pyrrhus.

Origine & enfance de Pyrrhus. *Plut. in Pyrrh. p. 383.*

Pyrrhus étoit fils d'Eacide, que les Moloſſes dans une revolte avoient chaſſé du trône. Ce ne fut point ſans peine que Pyrrhus, encore à la mammelle, fut ſauvé des mains des revoltés, qui le pourſuivirent pour l'égorger. Après diverſes avantures, il fut conduit en Illyrie à la cour du Roi Glaucias, qui le prit ſous ſa protection. Caſſandre, mortel ennemi d'Eacide, preſſa le Roi d'Illyrie de lui remettre entre les mains ce jeune Prince, lui offrant deux cens talens. Mais Glaucias eut horreur d'une telle propoſition; & dès que le jeune Pyrrhus eut atteint l'âge de douze ans, il le remena lui-même en Epire avec une puiſſante armée, & le rétablit dans ſes Etats.

Il eſt dépouillé de ſes Etats.

A l'age de dix-ſept ans, ſe croyant aſſez affermi ſur le trône, il quitta ſa ville capitale, & alla faire un voyage en Illyrie, pour ſe trouver aux

aux nôces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avoit été élevé. Les Molosses profitant de son absence, se revolterent encore, chasserent tous ses amis, pillerent ses biens, & se donnerent à Néoptoleme son grand oncle. Pyrrhus ayant ainsi perdu son Royaume, & se voyant dénué de tout secours, se retira auprès de Démétrius, qui avoit épousé sa sœur Déidamie. Il se trouva à la bataille d'Ipsus, & s'y distingua parmi les plus braves. Démétrius ayant été défait, il ne l'abandonna pas. Il lui conserva les villes Grecques qu'il lui avoit confiées; & quand Démétrius eut fait la paix avec Ptolémée, Pyrrhus alla pour lui en ôtage en Egypte.

Il se retire en Egypte où il épouse Antigone fille de la Reine Bérénice.

Pendant qu'il fut à la cour de Ptolémée Soter, il se distingua dans les chasses, & dans tous les exercices, & donna des preuves de sa force, de son adresse & de sa grande patience dans tous les travaux. Il ne fut pas long-tems à cette cour, sans s'appercevoir, que, de toutes les femmes de Ptolémée, Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir sur

sur l'esprit du Prince, & qui surpassoit toutes les autres en finesse & en prudence. Il s'attacha à elle particulierement, & lui faisoit assidûment sa cour. Car, déja habile politique, il n'oublioit rien pour gagner l'amitié de ceux de qui dépendoit sa fortune, & pour s'insinuer auprès des personnes qui pouvoient lui être utiles. Ses manieres nobles & prévenantes, lui acquirent l'estime & le cœur de Ptolémée, jusqu'au point de lui donner en mariage Antigone, fille de Bérénice sa femme favorite, préferablement à beaucoup d'autres jeunes Princes qui la demandoient.

Il remonte sur le trône.

AN. M. 3707. Av. J. C. 297.

Quand Pyrrhus eut épousé Antigone, la Reine eut assez de crédit sur l'esprit de son mari, pour faire accorder à son gendre une flotte & de l'argent, qui lui servirent à rentrer dans ses Etats. Voilà par où commença la fortune d'un Prince exilé, qui a passé pour le plus grand capitaine de son siecle. Et il faut avouer que toutes les démarches de sa jeunesse annonçoient un rare mérite, & donnoient de grandes espérances pour l'avenir. Dans le different d'Antipater

pater & d'Alexandre fils de Caſſandre, pour la ſucceſſion au trône de Macédoine, Pyrrhus fut appellé par Alexandre, pour venir l'aider à terminer la querelle qui le diviſoit d'avec ſon frere. Le Roi d'Epire entra en Macédoine, ſoumit pluſieurs villes, en retint une partie pour le prix du ſecours, avec le droit d'arbitrage; &, après avoir reconcilié les deux freres, il ſe retira. Sept ans après il entra dans la ligue de Ptolémée, de Lyſimaque, & de Séleucus contre Démétrius ſon beau frere, qui s'étoit rendu maître de la Macédoine, par un meurtre exécrable, qu'il avoit commis en la perſonne d'Alexandre, légitime poſſeſſeur. Il entra auſſi-tôt en campagne; & avant que Démétrius, qui étoit alors en Gréce, pût ſe rendre en Macédoine, Pyrrhus lui avoit déja enlevé Bérée, une des plus conſiderables villes de ſon Royaume, où il trouva les femmes, les enfans, & les effets de la plû-part des ſoldats de Démétrius. La nouvelle de cette priſe cauſa un déſordre général dans l'armée; elle ſe mutina, abandonna

AN. M. 3710. AV. J. C. 294. *Plut. in Demetr. p. 905.*

Il eſt proclamé Roi de Macédoine.

AN. M. 3717. AV. J. C. 287. donna Démétrius, & entra au service de Pyrrhus, qu'elle proclama Roi de Macédoine.

Les Macédoniens le mettoient beaucoup au dessus de Démétrius, non seulement pour la douceur de ses mœurs, & pour sa probité, mais même pour le mérite guerrier. Il les avoit battus dans quelques occasions; mais ils ne lui savoient pas si mauvais gré de leur défaite, qu'ils admiroient son courage. Ils disoient que les autres Princes n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs gardes, par l'affectation de pancher le cou comme lui, & par une maniere de parler fiere & hautaine: que Pyrrhus étoit le seul qui le représentoit par ses grandes & louables qualités.

Il n'étoit pas lui-même exempt d'une ridicule vanité, sur l'article de la ressemblance avec Alexandre pour les traits du visage: mais la reponse naïve d'une femme l'en détrompa: voici comment cela arriva. Dans la persuasion où étoit le Roi d'Epire qu'il ressembloit à Alexandre, il fit apporter les portraits de Philippe,

Luciano. advers. in doct. p. 552.

pe, d'Alexandre, de Perdiccas, de Caſſandre & de quelques autres Princes. Enſuite il demanda à une Dame de Lariſſa, chez qui il étoit logé, auquel de ces Princes elle trouvoit qu'il reſſemblât. La Dame refuſa long tems de repondre. Enfin preſſée de le faire, elle lui dit; qu'il n'avoit ni l'air ni la figure d'aucun de ceux dont elle voyoit les portraits: mais qu'il reſſembloit parfaitement à *Batrachion*: c'étoit un cuiſinier fort connu dans la ville. Cette réponſe ne dut pas lui plaire. Quoiqu'il en ſoit, les Macédoniens croyoient revoir en lui un autre Alexandre, & ne trouvoient perſonne qu'ils puſſent comparer à Pyrrhus.

Lyſimaque étant ſurvenu, dans le moment que Pyrrhus venoit d'être proclamé Roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, & que, par conſequent, il devoit avoir ſa part du Royaume de Macédoine. Pyrrhus qui ne comptoit pas beaucoup ſur la fidelité des Macédoniens, donna les mains aux prétentions de Lyſimaque. Ainſi ils par- *Plut. in Pyrrh. p. 389.*

partagerent entr'eux les villes & les provinces. Pyrrhus trouvant les Macédoniens plus souples & plus soumis, quand il les menoit à la guerre, que lorsqu'ils étoient en paix, & n'étant pas lui-même d'un naturel fort tranquille, & qui pût longtems supporter le repos, faisoit tous les jours de nouvelles entreprises, sans beaucoup ménager, ni ses sujets, ni ses alliés; ce qui aliena de lui un peu les esprits. Lysimaque, instruit de l'indisposition des troupes contre Pyrrhus, en profita, pour les aigrir encore d'avantage par ses émissaires. La plus part des Macédoniens furent entraînés; & Pyrrhus, qui craignoit les suites de cette désertion, se retira avec ses Epirotes, & les troupes de ses alliés. Il perdit ainsi la Macédoine de la même maniere qu'il l'avoit gagnée.

Expédition de Pyrrhus en Italie. AN. M. 3724. AV. J. C. 280.

Le retour de Pyrrhus en Epire, depuis qu'il avoit absolument abandonné la Macédoine, le mettoit en état de mener une vie tranquille au milieu de ses sujets, & de goûter les douceurs de la paix en gouvernant sagement ses peuples. Mais Pyr-

Pyrrhus n'étoit pas d'un caractère à vivre dans le repos. Il lui faloit de l'action & du mouvement ; & il ne pouvoit s'empêcher d'en donner aux autres. Les habitans de Tarente, qui étoient en guerre avec les Romains, lui en préſenterent une belle occaſion. Ils lui envoyerent une célebre Ambaſſade avec de magnifiques préſens. Les Ambaſſadeurs avoient ordre de lui dire, qu'ils n'avoient beſoin que d'un Capitaine ſage, expérimenté & de réputation ; & qu'avec les troupes des alliés, ils mettroient ſur pié une armée de vingt mille chevaux, & de trois cens cinquante mille hommes de pié. On juge aiſément comment Pyrrhus reçut une propoſition ſi flateuſe pour lui, & ſi conforme à ſon caractère. *Plut. in Pyrrh. p. 390 Juſtin. l. 18. c. 1. 2.*

Après avoir fait tous les préparatifs néceſſaires pour cette guerre, il envoya d'abord l'orateur Cineas à Tarente, avec trois mille hommes de pié ; puis il embarqua ſur des vaiſſeaux de tranſport, qui lui étoient venus d'Italie, vingt élephans, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie, deux mille archers,

& cinq cens frondeurs. Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva un vent de Nord si impétueux, qu'il fut obligé de céder à sa violence & de se laisser entrainer. Il courut un très grand danger. Sa galere fut si battue par la proue, qu'elle étoit sur le point de s'entr'ouvrir. Dans cette extrêmité, Pyrrhus ne balança point, il se jetta à la mer. Ses amis & ses gardes s'y jetterent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le secourir & pour le sauver. Enfin après avoir lutté une partie de la nuit contre les vents & les vagues, il fut jetté le lendemain sur le rivage, le corps extrêmement foible & abbatu, mais sans avoir rien perdu de ce courage, toûjours grand & toûjours invincible, qui seul l'empêchoit de succomber. Après avoir rassemblé ceux de sa suite qui s'étoient échapés du naufrage, il marcha avec eux à Tarente.

Lorsque Pyrrhus fut arrivé dans cette ville, il fut étrangement surpris d'en trouver les habitans occupés de leurs plaisirs, & s'y livrant

vrant sans ménagement & sans interruption. Il dissimula d'abord sa surprise, jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles que ses vaisseaux étoient sauvés, & que la plus grande partie de son armée l'eût rejoint. Alors il parla & agit en maître. Il commença par fermer tous les lieux d'exercices, supprimer les festins, les spectacles & les assemblées de nouvellistes. Il fit prendre les armes à ceux qui étoient en âge de servir; & dans les montres & les revûes, il se rendit sévere & inéxorable pour tous ceux qui y manquoient. De cette sorte il eut bien-tôt rétabli le bon ordre & la discipline, & formé de bons soldats. Dans ce tems-là, il reçut la nouvelle que le Consul Levinus s'avançoit contre lui avec une puissante armée. Il se mit alors en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit, n'ayant pas encore reçu le secours des alliés. Il envoya devant un Héraut aux Romains pour leur demander, si, avant que de commencer la guerre, ils ne voudroient pas consentir à terminer à l'amiable les differens qu'ils avoient avec les

Grecs d'Italie, en le prenant pour juge & pour arbitre. Le Consul Levinus répondit au Héraut, *que les Romains ne prenoient point Pyrrhus pour arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

Après cette réponse, Pyrrhus s'avança, & alla camper sur la riviere de Siris. Quand il vit la contenance & le bon ordre des troupes Romaines, qui étoient campées de l'autre côté de la riviere, & la bonne assiette de leur camp, il en fut étonné; & s'adressant à Mégaclès un de ses amis qui se trouva auprès de lui: *cette ordonnance des barbares*, lui dit-il, *n'est nullement barbare: nous verrons si le reste y répondra.*

Il bat les Romains. AN. M. 3724. Av. J. C. 280.

Déja inquiet du succès de l'avenir, il résolut d'attendre l'arrivée de ses alliés, se contentant de faire avancer un corps de troupes pour disputer le passage aux Romains, au cas qu'ils entrepriſſent de le tenter; mais il n'étoit plus tems, les Romains avoient déja passé la riviere, & le corps avancé de Pyrrhus courut risque d'être envelopé. Il fut con-

contraint de regagner avec précipitation le gros de l'armée. Quand le Roi vit les Romains en deça de la riviere, marcher contre lui en belle ordonnance, alors il ſerra ſes rangs, & commença l'attaque. Il ſe livra au combat ſans s'épargner, faiſant la fonction de ſoldat; mais ſans perdre de vûe celle de Général: & au milieu des plus grands dangers, il conſervoit tout ſon ſang froid, & donnoit ſes ordres, comme s'il eut été loin du péril. Le combat fut très opiniâtre, & la victoire longtems douteuſe. On dit que les uns & les autres plierent ſept fois, & revinrent ſept fois à la charge. Enfin elle ſe déclara en faveur de Pyrrhus. Il mit les Romains en fuite, en fit un grand carnage, & s'empara du camp qu'il trouva abandonné. Denys d'Halycarnaſſe fait monter la perte des Romains à près de quinze mille hommes, & à treize mille du côté de Pyrrhus. D'autres Hiſtoriens diminuent la perte de part & d'autre.

Un échec ſi conſiderable, ne fut pas capable d'abbattre le courage des

Romains. Ils ne penſerent qu'à ſe préparer à une ſeconde action. Cette grandeur d'ame ſurprit & effraya Pyrrhus tout victorieux qu'il étoit. C'eſt pourquoi, il jugea à propos de leur envoyer le premier une Ambaſſade, pour les ſonder, & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voie d'acommodement. Le Sénat, d'un commun accord, & d'une voix unanime, répondit à Cineas ſon Ambaſſadeur: que Pyrrhus commençât par ſortir de l'Italie; qu'alors, s'il vouloit, il envoyât demander la paix: mais que tant qu'il ſeroit en armes dans leur pays, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Lévinus.

Quand Cineas fut de retour à Tarente, il fit au Roi un fidele rapport de tout ce qu'il avoit vû & appris à Rome, & lui dit entr'autres choſes; *que le Sénat lui avoit paru une aſſemblée de pluſieurs Rois.* Noble & juſte idée de cet auguſte corps! Et ſur la grande quantité d'habitans, dont il avoit vû leurs villes & leurs campagnes peuplées, il

il lui dit, *qu'il craignoit beaucoup que Pyrrhus ne combattit contre un hydre.* En effet Lévinus avoit déja levé une nouvelle armée, deux fois plus nombreuse que la premiere, & il laissoit encore à Rome une infinité d'hommes capables de porter les armes, & de faire plusieurs armées aussi puissantes que celle qu'il venoit de lever.

Pyrrhus tente inutilement la fidélité de Fabricius.

Le retour de Cineas à Tarente, fut suivi de près de l'arrivée des Ambassadeurs, que les Romains envoyoient à Pyrrhus; du nombre desquels étoit Fabricius. Cette Ambassade n'eut pas un meilleur succès à Tarente, que la premiere à Rome. Pyrrhus informé du mérite de Fabricius, & connoissant par lui-même tout ce qu'il valoit, voulut se l'attacher. Il employa inutilement les plus belles promesses; l'or & l'argent, & tout ce qui est capable de faire impression sur le cœur, & de séduire un mortel. Fabricius demeura toujours incorruptible. Il étoit persuadé, qu'il y avoit plus de gloire & de grandeur d'ame, à pou-

voir mépriser tout l'or du Roi qu'à regner *.

Le Prince, voulant encore faire une avance auprès des Romains pour obtenir la paix, en leur envoyant les prisonniers qu'il avoit faits, les confia à Fabricius; & pour lui marquer plus particulierement son estime, il déclara qu'il ne les confioit qu'à lui, à condition, que, si le Sénat ne vouloit pas faire la paix, ces prisonniers lui seroient renvoyés, après qu'ils auroient embrassé leurs parens & leurs amis, & qu'ils auroient célebré les Saturnales. Ils lui furent en effet renvoyés après la fête; le Sénat ayant ordonné peine de mort contre quiconque demeureroit, & ne se rendroit pas auprès de Pyrrhus.

L'année suivante, Fabricius ayant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp, & lui rendit une lettre du médecin du Roi, qui lui offrit d'empoisonner Pyr-

* Fabricius Pyrrhi regis aurum repulit, majusque regno judicavit regies opes posse contemnere. *Sen. Epist.* 120.

Pyrrhus, si les Romains lui promettoient une recompense proportionnée à la grandeur du service qu'il leur rendroit. Fabricius, qui conservoit toujours le même fonds de probité & de justice, au milieu de la guerre, fut frappé d'une juste horreur à une telle proposition. Après en avoir conferé avec son collegue, il écrivit promptement à Pyrrhus, pour l'avertir de se précautionner contre cette noire perfidie. Sa lettre étoit conçue en ces termes.

Cajus Fabricius & Quintus Emilius, Consuls.

AU ROI PYRRHUS,

SALUT.

„ IL paroit que vous vous connoissez mal en amis & en ennemis, & „ vous en tomberez d'accord, quand „ vous aurez lu la lettre qu'on nous „ a écrite. Car vous verrez que vous „ faites la guerre à des gens de bien „ & d'honneur, & que vous donnez „ votre confiance à des méchans &

„ à des perfides. Ce n'eſt pas tant
„ pour l'amour de vous, que nous
„ vous donnons cet avis, que pour
„ l'amour de nous-mêmes ; afin que
„ votre mort ne donne point une
„ occaſion de nous calomnier, & que
„ l'on ne croye pas que nous avons
„ eu recours à la trahiſon ; parce
„ que nous déſeſperions de termi-
„ ner heureuſement cette guerre par
„ notre courage ".

Pyrrhus ayant reçu cette lettre & bien averé le fait, fit punir ſon médecin ; & pour témoigner à Fabricius ſa reconnoiſſance, il renvoya au Conſul tous les priſonniers ſans rançon. Les Romains, qui ne vouloient ni accepter une grace de leur ennemi, ni recevoir une recompenſe pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injuſtices, ne refuſerent pas les priſonniers ; mais ils lui renvoyerent un pareil nombre de Tarentins & de Samniſtes. Du reſte ils ne voulurent point entendre parler de paix, que Pyrrhus n'eût préalablement évacué l'Italie, & ne ſe fût retiré dans l'Epire. Cependant comme les affaires du Roi demandoient

doient un second combat, il assembla son armée, se mit en marche, & attaqua les Romains près de la ville d'Asculum.

Le combat fut rude & opiniâtre, & la victoire douteuse jusqu'à la fin. Pyrrhus, d'abord ayant été poussé dans des lieux impraticables à la cavalerie, perdit beaucoup de monde. Mais s'étant enfin tiré de ce terrein désavantageux, & ayant gagné la plaine, il fit usage de ses élephans avec beaucoup de succès. Comme il trouva une vive résistance, le carnage fut grand, il fut lui-même blessé dans la mêlée. Les deux armées acharnées l'une contre l'autre, firent des efforts extraordinaires de courage, & ne cesserent de combattre, que lorsque la nuit les sépara. Les Romains se retirerent les premiers, & gagnerent leur camp, qui étoit fort proche. La perte fut à peu près égale, & monta en tout des deux côtés à quinze mille hommes. L'avantage néanmoins parut rester du côté de Pyrrhus, qui étoit démeuré le dernier sur le champ de bataille. Quelqu'un le félicitant sur

Il remporte un second avantage sur les Romains.

sa victoire, il répondit: *Si nous en remportons encore une pareille, nous sommes perdus sans ressource.*

Plut. in Pyrrh. p. 397. Justin. l. 18. c. 2. AN. M. 3726. AV. J. C. 278. Il passe en Sicile & en fait la conquête.

Pendant qu'il s'occupoit des tristes pensées de son peu de succès, ne se voyant presque plus aucun moyen de soutenir glorieusement une si grande entreprise, ni aucune voye pour s'en retirer honorablement, un rayon d'espérance & de bonne fortune ranima son courage. Il arriva des députés de Sicile, qui vinrent lui remettre entre les mains Syracuse, Agrigente & la ville des Léontins, & le prier de venir chasser les Carthaginois de leur Isle, & la délivrer des Tyrans. Il saisit cette occasion, passe au plûtôt en Sicile, & se rend maître de Syracuse, qui lui fut livrée par le Gouverneur. Les manieres honnêtes & prévenantes, qu'il employa dans les commencemens lui gagnerent tous les cœurs, ce qui lui facilita extrêmement la conquête de l'Isle. Il ruina la domination des Carthaginois, & les réduisit à la seule ville de Lilybée.

Dionys. Halic.

Des progrès si rapides enflerent de telle sorte le cœur de Pyrrhus, qu'il

qu'il changea sa douce domination en une violente tyrannie. Ce changement de conduite de sa part, changea aussi tous les esprits, les aliena, & mit tout le monde contre lui. La mort injuste & cruelle des deux premiers citoyens de Syracuse, qui avoient été les principaux instrumens de ses progrès dans cette Isle, acheva de le rendre odieux & insuportable aux Siciliens. Dans le tems qu'il ne voyoit que revoltes contre lui, & que nouvelles entrepriſes, il lui vint à propos des lettres d'Italie, qui lui marquoient le pressant besoin qu'avoient ses alliés de son secours, pour pouvoir se soutenir contre les ennemis. Ce fut pour lui un prétexte honnête pour sortir de Sicile, & pour faire croire que ce n'étoit ni une fuite, ni un abandonnement de l'Isle, comme s'il eût déseſperé d'y réussir. Quand il se fut embarqué, il tourna ses yeux vers la Sicile, & dit, en s'écriant, à ceux qui étoient autour de lui. *Ah! le beau champ de bataille, que nous laissons là aux Carthaginois & aux Romains.* Après son départ, l'Isle retourna à ses anciens

Il abandonne la Sicile & repasse en Italie.

ciens maîtres. Ainsi il la perdit avec autant de rapidité qu'il l'avoit conquise.

Il est battu par les Romains.

Dès que Pyrrhus fut arrivé en Italie, il marcha à grandes journées contre les Romains, qui étoient campés dans le pays des Samnites. Il voulut surprendre Manlius l'un des Consuls; mais il fut découvert. Le Général Romain sortit au devant de lui en bon ordre, le battit, & remporta enfin une victoire pleine & entiere, qui valut en un sens aux Romains, la conquête de toutes les nations.

C'est ainsi que Pyrrhus se vit déchu de ses magnifiques espérances sur l'Italie & la Sicile, après avoir employé à toutes ces guerres six années complettes, & ruiné entierement ses affaires. La manie qu'il avoit de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empêchoit de conserver ce qu'il avoit. C'est pourquoi Antigone Gonatas le comparoit à un homme qui a le dé heureux; mais qui case mal. Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pied & cinq cens chevaux; & comme il n'avoit point de

Il repasse en Epire. *Plut. in Pyrrh. p. 400. Paus. l. 1. c. 23. Justin. l. 25. c. 3.*

fonds

fonds pour faire subsister ces troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Il se jetta dans la Macédoine, marcha contre Antigone, le défit, le mit en fuite, & lui débaucha toute son armée, qui vint se rendre à lui. Après ce combat, qui enfla extrêmement son courage, il reprit toutes les villes de Macédoine. Quoique ses affaires ne fussent pas dans un degré de consistance & de fermeté, qui dût lui mettre l'esprit en repos, il se livra encore à de nouvelles espérances, & à de nouvelles entreprises. Cléonyme, pour se venger de l'injustice de ses Citoyens, qui l'avoient privé du trône auquel il avoit un droit légitime, & de l'infidélité de sa femme, qui l'avoit abandonné pour se livrer à un autre qu'elle aimoit, mena Pyrrhus contre Sparte, avec une armée de vingt mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & vingt-quatre élephans. AN. M. 3730. AV. J. C. 274.

L'arrivée de Pyrrhus devant Sparte, jetta le trouble & l'allarme dans tous les cœurs. Cléonyme vouloit que Pyrrhus l'attaquât sans différer un

Il tente de surprendre Sparte. AN. M. 3732. AV. J. C. 272.

un moment, pour profiter du trouble où étoient les habitans, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à un siege ; & de l'absence du Roi Aréus, qui étoit allé en Créte au secours des Gortyniens. Mais Pyrrhus, qui comptoit la prise de cette ville sûre & immanquable, remit l'attaque au lendemain. Ce délai sauva Sparte, & montra qu'il est des momens favorables & décisifs qu'il faut saisir, & qui ne reviennent plus. En effet les Spartiates profiterent de la nuit pour se retrancher, & se mettre en état de défense.

Dès que le jour parut, Pyrrhus se mit en mouvement pour se rendre maître de la ville : mais le moment favorable étoit passé. Le Roi sentit alors, mais trop tard, que l'avis de Cléonyme étoit le seul qu'il auroit dû suivre. Il essaya cependant de forcer la place. L'attaque fut des plus vives, & la résistance des assiegés ne fut pas moins opiniâtre. La nuit sépara les combattans, & mit fin à l'attaque, qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Lacédémoniens se dé-

défendirent avec un nouveau courage, & une nouvelle ardeur. Pyrrhus se flattant que les Lacédémoniens, qui avoient perdu beaucoup de monde, & qui étoient presque tous blessés, prendroient le parti de se rendre, fit cesser le combat. En effet, la ville étoit réduite aux abois, & paroissoit hors d'état de pouvoir soutenir une nouvelle attaque. Dans ce moment, où tout étoit désespéré, un des Généraux d'Antigone leur amène de Corinthe, un corps assez considerable de troupes étrangeres. A peine furent-elles entrées dans la ville, qu'on vit arriver de Créte le Roi Aréus, avec deux mille hommes de pied.

Ces deux renforts arrivés à Sparte dans le même jour, ne firent qu'animer d'avantage Pyrrhus, & rallumer son ambition. Il attaqua de nouveau la place; & après quelques essais, comme il vit qu'il n'en remportoit que des blessures, il renonça à son entreprise, & se mit à ravager le plat pays, dans la résolution d'y passer l'hiver. Mais une nouvelle lueur d'espérance l'appella à Argos. Pendant

dant qu'il étoit en marche pour se rendre à cette ville, le Roi Aréus lui dressa plusieurs ambuscades dans le chemin, & lui tailla en pieces les Gaulois & les Molosses, qui faisoient son arriere garde. Ptolémée son fils périt dans une de ces rencontres, & toutes les troupes se débanderent & prirent la fuite.

Pyrrhus ayant appris cette triste nouvelle, mena promptement sa cavalerie des Molosses, contre la cavalerie de Lacédémone, qui poursuivoit aveuglement les fuyards. Il en fit un grand carnage. Toujours intrépide & terrible dans les batailles, animé par la douleur de la perte de son fils, & par le desir de la venger, il se surpassa lui-même; & par sa force & son audace, il effaça tout ce qu'il avoit fait dans tous les autres combats. Il tua de sa propre main Evalcus Général de la cavalerie de Sparte, & fit un carnage horrible de tous ces Lacédémoniens qui défendoient leur Général. Après avoir comme célebré par ce grand combat les funerailles de son fils, & avoir soulagé en quelque sorte son

son affliction, en assouvissant sa colere & sa vengeance dans le sang de ceux qui avoient tué Ptolémée, il continua sa route. Lorsqu'il fut arrivé devant Argos, il dépêcha un Héraut à Antigone, qui étoit campé sur les hauteurs, pour lui offrir de vuider la querelle par un combat singulier. Antigone se contenta de répondre; *que si Pyrrhus étoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.*

Il surprend la ville d'Argos.

Sur la priere que la ville d'Argos fit faire aux deux Rois par ses Ambassadeurs, de se retirer, & de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun d'eux; mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre, Antigone s'y rendit volontiers, & donna aux Argiens son fils en ôtage. Pyrrhus promit aussi de se retirer; mais comme il ne donnoit aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi: Et ce n'étoit point sans fondement. La nuit venue il s'approcha des murailles, & ayant trouvé une porte ouverte par Aristeas qui l'avoit fait venir, il fit entrer une partie de ses troupes, & eut

eut le tems de se saisir de la place, avant que d'être apperçu.

Les Argiens voyant l'ennemi dans leur ville, courent à la forteresse, & se retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre. Ils députerent vers Antigone pour le presser de venir à leur secours. Celui-ci se mit en marche sans délai, & fit entrer dans la ville, son fils avec ses officiers & ses meilleures troupes. En même tems, arriva aussi dans Argos le Roi Aréus avec mille Crétois, & ceux des Spartiates, qui avoient pu faire le plus de diligence. Quand le jour parut, Pyrrhus fut fort surpris de voir la citadelle remplie d'ennemis. Pour lors perdant toute espérance, il ne songea plus qu'à se retirer. Dans sa retraite, pendant que la place put lui donner du terrein, il fit bonne contenance; mais quand il fut engagé dans la rue étroite qui conduisoit à la porte, la confusion qui étoit déja fort grande, augmenta infiniment par l'arrivée des troupes, que son fils, sur un mal entendu, amenoit à son secours, & par la chute d'un éle-

phant,

phant, qui tenoit la porte comme fermée; de sorte qu'on ne pouvoit plus ni avancer ni reculer.

Pyrrhus voyant l'agitation de ses gens poussés & repoussés, se jette au milieu des ennemis qui le poursuivoient. Comme il combattoit en désesperé, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuirasse. La blessure ne fut ni grande ni dangereuse. Pyrrhus tourne aussi-tôt contre celui qui l'avoit frappé. C'étoit un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mere regardoit le combat de dessus le toit d'une maison, comme toutes les autres femmes. Voyant le danger de son fils, & saisie de frayeur pour lui, elle prit à deux mains une grosse tuile, & la jetta sur Pyrrhus. Elle lui tomba justement sur la tête; & le casque n'ayant pu parer le coup, dans le moment il perdit connoissance: ses mains lâcherent les rênes, & il tomba de son cheval sans être remarqué de personne. Mais bientôt après un soldat le reconnut, & l'acheva en lui coupant la tête.

Mort de Pyrrhus. AN. M. 3733. AV. J. C. 271.

Al-

Alcinoé fils d'Antigone, ayant pris cette tête, pouſſa à toute bride vers ſon pere, & la jetta à ſes pieds. Il en fut fort mal reçu, comme faiſant un perſonnage indigne de ſon rang. Antigone fit rendre des honneurs magnifiques au Roi. Après s'être rendu maître du camp & de l'armée de Pyrrhus, il traita avec beaucoup de bonté & de généroſité Hélénus ſon fils, auſſi bien que tous ſes amis, & les renvoya en Epire. Hélénus monta ſur le trône de ſon pere, & regna après lui quelque tems en Epire, qui fut dans la ſuite réünie à l'Empire Romain, lorſque la Macédoine fut réduite en Province Romaine.

Caractère de Pyrrhus.

On ne peut ſans injuſtice refuſer de reconnoître dans Pyrrhus pluſieurs grandes qualités. Il étoit d'un caractère doux, affable, & d'un accès facile à tout le monde. Il étoit reconnoiſſant des ſervices qu'on lui rendoit, & étoit prompt & ardent à les recompenſer. Il pardonnoit aiſément les fautes que l'on commettoit à ſon égard, & ne puniſſoit qu'à regret. De jeunes officiers dans le vin avoient fait

fait de lui des plaisanteries offensantes : l'ayant sû, il les fit venir, & leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent ainsi parlé : *Oui Seigneur*, répondit l'un d'entr'eux, *& nous en aurions bien dit d'avantage, si le vin ne nous eût manqué.* Cette plaisanterie, qui marquoit de l'ingénuité & de l'esprit, le fit rire, & il les renvoya.

Le témoignage glorieux qu'on dit lui avoit été rendu par Annibal, l'homme du monde le plus capable de juger seinement du mérite guerrier, ne permet pas de refuser à Pyrrhus le titre de grand Capitaine. Personne en effet, ne savoit mieux que lui, prendre ses postes, ranger ses troupes, gagner le cœur des hommes & se les attacher. Jamais conquerant n'a montré plus de valeur, plus de courage & plus d'audace. En le voyant dans les combats, on croyoit voir la vivacité, l'intrépidité, & cette ardeur martiale d'Alexandre. Toutes ces grandes qualités n'empêchent point, qu'on ne puisse reprocher avec justice à Pyrrhus plusieurs défauts essentiels, dans ce qui fait le grand

Ca-

Capitaine. Il s'exposoit sans ménagement comme un simple soldat, & comme un avanturier. Il n'avoit aucune regle dans ses entrepriſes, & s'y livroit aveuglement, sans jamais consulter les regles de la prudence, par tempérament, par passion, & par impuissance de se tenir en repos. Il n'avoit point de consistance dans ses desseins, & changeoit de vûes & de résolution avec une légéreté, qui marquoit peu de jugement.

On ne peut certainement lui accorder les qualités d'un bon Roi, qui aime véritablement ses peuples, qui fait consister son courage à les défendre, son bonheur à les rendre heureux, & sa gloire à leur procurer une paix tranquille & assurée. Violent, inquiet, impétueux, il falloit qu'il fût toujours en mouvement, & qu'il y mit les autres. Toujours errant, & courant de côté & d'autre, & allant chercher de contrée en contrée un bonheur qui le fuyoit, & qu'il ne rencontroit nulle part. Un tel caractère approche fort d'un Héros de Roman, & d'un chercheur d'a-

d'avantures, mais il n'a jamais fait celui d'un grand Roi & d'un bon Roi.

CHAPITRE II.

Histoire du Royaume de Pont.

Origine du Royaume de Pont. AN. M. 3490. AV. J. C. 514.

LE Royaume de Pont dans l'Asie Mineure étoit un démembrement ancien de la Monarchie des Perses, que Darius fils d'Hystape, au rapport de quelques Historiens, avoit fait en faveur d'Artabaze, fils d'un des Seigneurs Persans, qui avoient conspiré contre les Mages, & l'avoient placé lui-même sur le trône de Perse. Mais plusieurs raisons portent à croire, que cet Artabaze étoit fils de Darius, le même qui est nommé Artabazane, concurrent de Xerxès pour la Couronne de Perse, & qui fut fait Roi de Pont, pour le consoler de la préference qu'on avoit donnée à Xerxès sur lui. Sa posterité a joui de ce Royaume pendant dix-sept générations, qui sont

l'espace de quatre cens quarante-neuf ans. Elle a donné à cet Etat seize Rois, dont le dernier est Mithridate le Grand, surnommé Eupator, qui s'est rendu si célebre par les guerres qu'il soutint en differens tems contre les Romains, pendant près de trente ans.

Mithridate le grand monte sur le trône. AN. M. 3881. AV. J. C. 123. *Appian. in Mithridat. in Excerptis Photii. c. 32.*

Ce Prince, dont je rapporterai l'histoire en abregé, succéda à son pere Mithridate, surnommé Evergète, & n'avoit que douze ans, lorsqu'il monta sur le trône. Il commença son regne par faire mourir sa mere & son frere, & la suite ne répondit que trop à ce commencement cruel & barbare. On ne sait rien des premieres années de son regne, si ce n'est qu'il corrompit à force d'argent, un des Généraux Romains pour se faire céder en propre la Phrygie. Il ne retint pas fort long-tems cette province. Les Romains l'en dépouillerent bien-tôt après, ce qui commença à l'indisposer contr'eux.

AN. M. 3913. AV. J. C. 91. Il s'empare de la Cappadoce.

Ariarathe Roi de Cappadoce étant mort, Mithridate qui l'avoit fait assassiner, voulut profiter de sa succession pour agrandir ses Etats. Pour cela,

cela, il tua le fils ainé d'Ariarathe, chassa le second, s'empara de la Cappadoce, & mit sur le trône un de ses enfans encore jeune, à qui il donna le nom d'Ariarathe. Mais peu de tems après, Silla mettant en exécution, par la force de ses armes, un décret du Senat, chassa ce jeune Prince, & établit sur le trône de Cappadoce Ariobarzane, que la nation, conformement au décret de Rome, s'étoit choisi pour Roi. Mithridate n'osa pour lors s'opposer à l'entreprise de Sylla : mais dissimulant le chagrin que lui causoit la conduite des Romains, il pensa dès lors à s'en venger. Il se fortifia par de bonnes alliances, & entr'autres par celle de Tigrane Roi d'Arménie qui étoit son gendre, & un Prince très puissant. Mithridate l'engagea à entrer dans ses vûes, & dans son projet contre les Romains. *Just. l. 38. c. 1. & 2. Plut. in Sill. p. 453.*

La premiere entreprise, & le premier acte d'hostilité vint de la part de Tigrane. Ce Prince dépouilla Ariobarzane de la Cappadoce, dont les Romains l'avoient mis en possession, & y rétablit Ariarathe, fils de Mithridate. Mais ce jeune Prince fut une seconde fois dépouillé de son Royau- Rupture entre Mithridate & les Romains. AN. M. 3915. AV. J. C. 89.

me, & Ariobarzane rétabli par la force des Romains. Nicoméde, Roi de Bithynie, à la sollicitation des Romains, fit une irruption sur les terres de Mithridate, ravagea tout le plat pays jusqu'à la ville d'Amastris, & revint chez lui chargé d'un grand butin. Le Roi de Pont, qui n'ignoroit pas par le conseil de qui le Roi de Bithynie avoit fait cette irruption dans ses Etats, & qui auroit pu aisément la repousser, ne fit aucun mouvement. Il étoit bien aise de mettre les Romains dans leur tort, & d'avoir un juste sujet de leur déclarer la guerre. Il commença par des remontrances, qu'il fit faire à leurs Généraux & à leurs Ambassadeurs; mais comme la réponse vague qu'on fit à ses propositions ne le satisfit point, il marcha incontinent contre la Cappadoce, chassa de nouveau Ariobarzane, & mit pour la troisieme fois sur le trône, son fils Ariarathe. La rupture éclata pour lors entre les deux peuples.

Mithridate défait les Romains en trois differentes occasions.

Les Généraux Romains n'attendirent pas, pour marcher contre Mithridate, qu'il leur vint des ordres de Rome. Ils formerent trois armées

des

des troupes qu'ils avoient en differens endroits de l'Asie Mineure. Chacune étoit composée de quatre mille hommes en y comprenant la cavalerie. Les Commandans étoient L. Cassius, Manlius Aquilius, & Q. Oppius. Ils firent la guerre avec tant de négligence & si peu de conduite, qu'ils furent tous trois battus en differentes occasions, & leurs armées ruinées. Aquilius & Oppius furent même faits prisonniers. Mithridate les traita avec toutes sortes d'insultes, & les fit périr au milieu des tourmens. Il renvoya chez eux tous les Grecs qu'il avoit faits prisonniers, & leur fournit même des vivres pour leur voyage. Cette action de bonté lui ouvrit toutes les portes des villes. On venoit de toutes parts à sa rencontre avec des cris de joye. On l'appelloit le conservateur, le pere des peuples, le liberateur de l'Asie, & on lui donnoit tous les noms par lesquels on désigne Bacchus, & il paroit qu'il les méritoit à juste titre; car il passoit pour le Prince de son tems qui bûvoit le plus, & qui portoit le vin mieux que personne; qualité dont il se vantoit avec complaisance, &

Just. l. 38. c. 3-7. Athen. l. 5. p. 213.

Cicer. Orat. pro Flacco n. 60.

Plut in Sympos. l. 1. p. 624.

qu'il croyoit lui faire beaucoup d'honneur. Le fruit de ces premieres victoires fut la conquête de la Bithynie entiere, de la Phrygie, de la Myſie, de la Lyſie, de la Pamphylie, de la Paphlagonie, & de pluſieurs autres provinces.

AN. M. 3916. AV. J. C. 88. *Appian. p. 185. Cicer. in Orat. p. 30. lege Manil. n. 7.* Maſſacre des Romains & des Italiens.

Mithridate conſidérant que les Romains & en général tous les Italiens, qui ſe trouvoient dans l'Aſie Mineure, ne manqueroient pas d'y ménager ſourdement des intrigues fort contraires à ſes intérêts, ſi on les y laiſſoit demeurer, envoya d'Ephéſe où il étoit, des ordres ſecrets à tous les Gouverneurs des provinces, & à tous les Magiſtats des villes de toute l'Aſie Mineure, d'en faire un maſſacre général, dans un même jour qu'il leur marqua. L'exécution de ces ordres barbares porta la déſolation dans toutes ces provinces. Il y eut quatre vingt mille Romains ou Italiens égorgés dans cette boucherie. Quelques-uns même en font monter le nombre à près d'une fois autant. Lorſqu'il fut maître de l'Aſie Mineure, il envoya en Gréce Archélaüs, l'un de ſes Généraux, avec une armée de ſix vingt mille hommes. Ce Général prit Athé-

Athénes, & la choisit pour sa résidence. Pendant le séjour qu'il y fit, il engagea dans les intérêts de son maître la plus part des villes & des Etats de la Gréce. Voilà en quel état Sylla trouva les affaires quand il fut chargé de la guerre contre Mithridate.

Sylla est chargé de la guerre contre Mithridate. AN. M. 3917. Av. J. C. 87.

A l'arrivée de Sylla toutes les villes lui ouvrirent leurs portes à l'exception d'Athénes, qui se trouvant au pouvoir du Général de Mithridate, fut obligée malgré elle même de résister. Le Général Romain en forma le siege, qui l'arrêta long-tems. Il n'est pas aisé de dire si l'attaque fut plus vive, & poussée avec plus de vigueur que la défense ne fut opiniâtre. Car, de part & d'autre, on fit paroître un courage & une constance incroyable. Les sorties étoient fréquentes, & accompagnées de combats presque dans les formes, où le carnage étoit grand, & la perte ordinairement assez égale des deux côtés. Il y a même apparence que Sylla auroit échoué, & qu'il auroit été forcé de lever honteusement le siege & de se retirer, sans la trahison de deux esclaves Athéniens, qui étoient dans le Pyrée, & qui donnoient avis de tout aux

ennemis par le moyen de balles de plomb, sur lesquelles ils écrivoient tout ce qui se passoit au dedans, & qu'ils jettoient aux Romains avec des frondes. Ainsi quelques sages mesures que prit Archélaüs, qui défendoit le Pyrée, rien ne lui réussissoit. Enfin Sylla se rendit maître de la ville, & la livra au pillage. Le carnage fut horrible. Le jour même, il assiegea la citadelle, où Aristion, & ceux qui s'y étoient refugiés, furent bien-tôt contraints de se rendre, pressés par la faim & par la soif *. Peu de jours après, Sylla se rendit maître du Pyrée, dont il brûla toutes les fortifications.

Sylla gagne deux grandes batailles. AN. M. 3918. AV. J. C. 86.

La campagne suivante fut fatale aux armes de Mithridate. Il perdit deux grandes batailles; l'une auprès de Cheronée, & l'autre dans les plaines d'Archomène. Ces victoires faisoient d'autant plus d'honneur à Sylla, que son armée étoit très peu nombreuse, & ne passoit pas quinze mille hommes; au lieu que les troupes des ennemis étoient de plus de cent

* La famine étoit si grande, qu'on avoit vendu le boisseau d'orge jusqu'à mille dragmes (cinq cens livres.)

cent mille. Ils perdirent dans ces deux batailles la plus grande & la meilleure partie de leurs troupes. Du côté des Romains, la perte fut très petite. La nouvelle de ces deux défaites jetta Mithridate dans une grande consternation. Cependant comme ce Prince étoit d'un caractère fecond en ressources, il ne perdit point courage, & songea à reparer ces pertes en faisant de nouvelles levées.

Il ne fut pas plus heureux lui-même en Asie que ses Généraux ne l'avoient été dans la Gréce. Fimbria qui y commandoit une armée Romaine, battit le reste de ses meilleures troupes. Il poursuivit les fuyards jusqu'aux portes de Pergame où résidoit Mithridate, & l'obligea d'en sortir lui même & de se retirer à Pitane, place maritime de la Troade. Fimbria l'y poursuivit, & investit la place par terre. Si Lucullus, qui croisoit la mer avec la flotte Romaine, avoit voulu seconder Fimbria, on auroit pu se saisir de la personne de Mithridate, & terminer heureusement une guerre si importante, & qui leur couta dans la suite bien cher. Mais Lucullus n'étoit *Plut. in Syl. p. 466. Appian. p. 204.*

pas ami de Fimbria, & il ne voulut point se mêler de ce qui le regardoit. Il n'est que trop ordinaire dans les Etats où la mésintelligence regne entre les Ministres & les Généraux d'armée, de voir les uns & les autres négliger le bien public, de peur de contribuer à la gloire de leurs rivaux.

Il accorde la paix à Mithridate, & termine cette premiere guerre. AN. M. 3910. AV. J. C. 84.

Pendant que Sylla remportoit de grands avantages dans la Gréce, la faction qui lui étoit opposée, & qui pour lors étoit toute puissante à Rome, l'avoit fait déclarer ennemi de la République. Le Général Romain se trouva fort embarrassé. D'un côté, il auroit desiré de voler au secours de sa patrie, qui étoit dans un pitoyable état; de l'autre, il ne pouvoit se résoudre à laisser imparfaite par son départ, une guerre aussi grande & aussi importante que celle de Mithridate. L'ardent desir qu'il avoit d'aller porter un prompt secours à sa patrie, lui fit donc prêter l'oreille à un accommodement, que Mithridate lui fit proposer; mais cependant, sans rien faire d'indigne de la grandeur Romaine. Il donna la Loi en vainqueur, & proposa en maître les conditions de

de paix. Le Roi de Pont voulut avoir une conference avec le Général Romain. L'entrevûe se fit à Dardane dans la Troade. Mithridate accepta les conditions, & fut déclaré ami & allié du peuple Romain. Ainsi fut terminée la premiere guerre contre Mithridate, qui avoit duré quatre ans, pendant lesquels Sylla recouvra la Gréce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, & plusieurs autres provinces dont Mithridate s'étoit emparé, & contraignit ce Prince de se renfermer dans les bornes du Royaume de ses peres.

Sylla condamna l'Asie à payer en commun vingt mille talens, & outre cette imposition, il foula extrêmement les particuliers, en abandonnant leurs maisons à l'insolence & à l'avidité des gens de guerre qu'il logea chez eux, & qui vivoient à discretion comme dans des villes conquises. Après avoir ainsi châtié l'Asie, il partit d'Ephèse avec tous ses vaisseaux, & le troisieme jour, il arriva dans le port du Pyrée. S'étant fait initier aux Mistères, il prit pour lui la Bibliotheque d'Apellicon *, où

Plut. in Sull. pag. 468.

* C'étoit un riche Athénien très curieux en livres.

étoient les ouvrages d'Aristote, & en enrichit celle qu'il avoit à Rome.

Depuis le départ de Sylla, Mithridate étant retourné dans le Pont, tourna ses armes contre ceux de la Colchide, & du Bosphore, qui s'étoient revoltés contre lui. Les premiers demanderent son fils pour Roi; & l'ayant obtenu, ils rentrerent aussi-tôt dans l'obéissance. Le Roi attribuant cette soumission aux intrigues de son fils, en prit de l'ombrage; & l'ayant fait venir, il le chargea de chaines d'or, & peu après le fit mourir. Voilà de quel excès est capable l'esprit de domination. Tout est pour lui matiere de soupçons & de défiances; & un Prince qui s'y livre est toujours prêt de renoncer aux sentimens de la nature, pour sacrifier à sa jalousie ce qu'il a de plus cher au monde.

Seconde guerre contre Mithridate. AN. M 3921. Av. J. C. 83. *Appian. p.* 213. 216.

Mithridate, qui regardoit la paix qu'il avoit faite avec Sylla comme honteuse & désavantageuse, prépara une grosse flotte, & une nombreuse armée pour se mettre en campagne, quand l'occasion s'en présenteroit. Elle ne tarda pas long-tems. Muréna Général pour les Romains en

en Asie, qui souhaitoit avec passion d'obtenir l'honneur du triomphe, la lui fit naître. Ce Général fit une irruption dans la Cappadoce, & se rendit maître de Comane, ville la plus puissante du Royaume. Mithridate en porta d'abord ses plaintes au Commandant Romain, & ensuite à Sylla & au Sénat; mais il n'eut aucune satisfaction ni d'un côté ni d'un autre. Mithridate alors se mit en campagne, livra bataille à Muréna, le défit & l'obligea de se retirer en Phrygie, après avoir fait une très grande perte. Sylla, qui venoit d'être nommé Dictateur, ne pouvant plus souffrir que, contre le traité qu'il avoit fait avec le Roi, on continuât encore de l'inquieter, envoya Gabinius vers Muréna, pour lui ordonner de laisser ce Prince en repos. Muréna obéit. Ainsi finit la seconde guerre contre Mithridate, qui n'avoit pas duré trois ans. Muréna, de retour à Rome, reçut l'honneur du triomphe qu'il n'avoit pas trop mérité.

AN. M. 3923. Av. J. C. 81.

La réputation extraordinaire de Sertorius, qui suscitoit de terribles affaires aux Romains dans l'Espagne, fit naître à Mithridate, la pensée de lui

Mithridate se prépare à la guerre.

Plut. in Sertor. p. 580. AN. M. 3928. AV. J. C. 76. *Appian. p. 216. & 217.*

lui envoyer une Ambassade, pour l'engager à joindre ensemble leurs forces contre leur ennemi commun. Il y eut effectivement un traité fait & juré entr'eux, qui portoit que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce : que pour cet effet, Sertorius lui envoyeroit des troupes & un de ses Capitaines pour les commander ; & que de son côté, Mithridate donneroit à Sertorius, trois mille talens comptant, & quarante galeres. Sertorius lui envoya Marcus Marius un des Sénateurs bannis de Rome. Ce nouveau Général commença sa campagne par décharger, au nom de Sertorius, la plû-part des villes des taxes exhorbitantes, dont Sylla les avoit accablées. Une conduite si moderée & si avantageuse au peuple, lui ouvrit les portes des villes sans le secours des armes ; & le nom seul de Sertorius faisoit plus de conquêtes que toutes les forces de Mithridate. Mais comme toutes ces conquêtes ne tournoient pas au profit de ce Prince, & que, contre la teneur du traité conclu avec Sertorius, les Romains lui avoient enlevé la Bithynie, & en avoient fait une province Romaine, Mithri-

thridate crut devoir prendre d'autres arrangemens, dont les suites pussent tourner à son avantage.

La mort de Sylla & les troubles qui agitoient alors la République, parurent au Roi de Pont une conjoncture favorable pour rentrer dans les conquêtes qu'il avoit cédées. Après avoir fait de grands préparatifs de guerre, tant sur terre que sur mer, il commença par s'emparer de la Paphlagonie, & de la Bithynie. L'Asie Mineure foulée par l'exaction des partisans & des usuriers Romains, & cherchant à se délivrer de leur oppression, se déclara pour lui une seconde fois. Telle fut la cause de la troisieme guerre Mithridatique, qui dura près de douze ans.

Troisieme guerre contre Mithridate. AN. M. 3929. AV. J. C. 75. *Appian. bell. Mithrid. p.* 175.

On envoya contre lui les deux Consuls Luculle & Cotta. Celui-ci devança son collegue, & arriva le premier. Il voulut profiter de l'absence de Luculle pour faire quelque action d'éclat, & l'empêcher d'y avoir part. Il se prépara donc à combattre Mithridate. Mais il fut battu par terre & par mer, perdit dans le combat naval soixante vaisseaux avec tout leur équipage, & dans le combat de terre,

re, quatre mille hommes de ſes meilleures troupes. Il fut obligé de ſe retirer à Chalcédoine, ſans avoir d'autres ſecours à eſpérer, que celui qu'il plairoit à ſon collegue de lui donner. Luculle ayant appris ſa défaite, alla promptement le ſecourir, & le fit avec tout le ſuccès qu'il pouvoit attendre.

Luculle eſt envoié contre Mithridate. *Plut. in Lucul. p. 497.*

Mithridate, animé par le double avantage qu'il venoit de remporter ſur les Romains, entreprit le ſiege de Cyzique. Cette ville lui ouvroit un paſſage de la Bithynie dans l'Aſie Mineure, qui lui auroit été très avantageux, pour y porter la guerre avec toute la ſûreté & la facilité poſſible. C'eſt pour cela qu'il vouloit s'en rendre maître. Il l'aſſiegea & l'inveſtit par terre avec trois cens mille hommes, & par mer avec quatre cens vaiſſeaux. Luculle l'y ſuivit de près, & ſe poſta ſur une hauteur très avantageuſe, qui lui donnoit le moyen de couper les convois aux ennemis, & de faciliter les ſiens. Le ſiege fut long & pouſſé avec la derniere vigueur. La réſiſtance ne fut pas moins vigoureuſe. Luculle uſa de tant d'habileté pour couper les vivres aux en-

Ses victoires.

ne-

nemis, qu'il réduisit cette armée innombrable à une extrême famine ; & c'est ce qui sauva la ville. Le Roi fut enfin obligé de lever le siege, & de se retirer honteusement de devant Cyzique, après y avoir passé près de deux ans. Luculle poursuivit l'armée, & l'ayant atteinte auprès du Granique, il en tua vingt-mille hommes sur la place, & fit une infinité de prisonniers.

Après ce nouveau succès, Luculle ramassa des vaisseaux pour composer une flotte. Ensuite il poursuivit les deux que Mithridate avoit laissées dans l'Hellespont, les battit dans deux combats, dans un tems où les flottes ennemies ne songeoient à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie, & à porter l'allarme & le ravage jusques aux portes de Rome. Il leur tua presque tout leur monde, & prit leurs trois Généraux. Après avoir dégagé les côtes par ces deux victoires, il tourna ses armes vers le continent ; réduisit premierement la Bithynie, puis la Paphlagonie, marcha ensuite jusques dans le Pont, & porta la guerre jusques dans le sein même des Etats du Roi.

Quand

Quand Luculle y arriva, il travailloit à de nouvelles levées pour se défendre contre cette attaque qu'il avoit bien prévûe. Lorsque tout fut prêt, il se mit en campagne de fort bonne heure au printems, & alla camper dans la plaine de Cabires, où le Général Romain vint le joindre. Mithridate eut l'avantage en deux occasions; mais à la troisieme, il fut entierement défait & obligé de prendre la fuite, sans avoir un seul écuyer, ni un seul valet qui fut resté auprès de lui, ni même un seul cheval. Les Romains auroient pu se saisir de sa personne; mais l'avarice des soldats, qui s'amusoient à recueillir les richesses que le Roi avoit exprès répandues dans tous les chemins, leur fit manquer une proye qu'ils poursuivirent depuis si longtems avec tant de travaux & de dangers, & priva le Consul de ce qui devoit faire le prix de toutes ses victoires.

Après cette défaite des ennemis, Luculle prit la ville de Cabires, & plusieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richesses, & un grand nombre de prisonniers à qui

qui il donna la liberté. Parmi ces prisonniers étoient plusieurs parens du Roi, & une Princesse nommée Nyssa, sa propre sœur. Ce fut pour elle un grand bonheur d'être prise. Car les autres sœurs de ce Prince, & ses femmes qu'on avoit envoyées plus loin du danger, & qui se croyoient en sûreté & en repos, périrent toutes misérablement, Mithridate leur ayant envoyé dans la suite l'ordre de mourir. Ces morts affligerent extrêmement Luculle, qui étoit d'un caractère doux & humain. Il passa outre & continua de poursuivre Mithridate: mais ayant appris qu'il avoit quatre journées sur lui, & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour se retirer chez son gendre Tigrane, il s'en retourna sur ses pas, & envoya Clodius Appius à Tigrane, pour lui redemander Mithridate. Ensuite il tourna sa marche vers la province d'Asie, que les Traitans & les Usuriers tenoient dans une affreuse oppression. Il s'appliqua à procurer du soulagement à cette malheureuse province. Il reprima l'injustice & la dureté des partisans, qui ne manquerent pas de jetter les hauts cris. Mais Lu-

Il regle les affaires d'Asie.

Luculle mépriſa leurs clameurs, avec une fermeté d'autant plus admirable qu'elle eſt plus rare, & qu'il la crut néceſſaire pour arrêter la cruelle avidité de ces ſangſues du peuple.

Ambaſſade des Romains vers Tigrane. AN. M. 3934. AV. J. C. 70. *Plut. in Lucul. p.* 504.

Cependant Tigrane vers lequel Luculle avoit envoyé un Ambaſſadeur, pour lui redemander Mithridate, outré de la liberté du Romain, & peu content du ſimple titre de Roi que le Conſul lui donnoit dans ſa lettre (car il prenoit celui de Roi des Rois) repondit; que Mithridate étoit le pere de Cléopatre ſa femme; que ſon union avec lui étoit trop étroite pour pouvoir le livrer au triomphe du Conſul; & que ſi les Romains étoient aſſez injuſtes pour lui faire la guerre, il ſauroit bien ſe défendre, & les en faire repentir. Dans la lettre qu'il écrivit au Conſul, il mit ſimplement à Lucullus, ſans y ajouter le titre ordinaire *d'Imperator*, ou autres ſemblables qu'on donnoit aux Généraux Romains.

Luculle déclare la guerre à Tigrane.

Sur le raport de l'Ambaſſadeur Luculle déclara la guerre à Tigrane, & retourna en diligence dans le Pont pour la commencer. Ayant laiſſé ſix mille hommes pour garder le pays, il

il partit à la tête de douze mille hommes de pié, & de trois mille de cavalerie. Il avançoit toujours dans les Etats de ce Prince & touchoit déja pour ainsi dire aux portes de son palais, sans que Tigrane en voulut rien croire. Il marcha droit à Tigranocerte, prit ses quartiers autour de la place & en forma le siege. Tigrane ne put souffrir cette hardiesse du Général Romain, & malgré le conseil de Mithridate, qui étoit alors dans le Pont occupé à lever des troupes, & de tout ce qu'il y avoit de gens sensés auprès de lui, qui l'exhortoient à ne point hazarder le combat, & à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres aux Romains, il marcha avec toutes ses forces contr'eux. Il disoit à ses amis qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit, c'est qu'il n'alloit avoir à faire que contre Luculle seul, & non contre tous les Généraux Romains ensemble. Il mesuroit l'espérance du succès sur le nombre de ses troupes. Son armée en effet, tant infanterie que cavalerie, passoit deux cens mille hommes.

Quand il eut passé le mont Taurus,

&

& que Luculle fut son approche, il alla au-devant de lui avec sa petite armée, & se campa dans la plaine, ayant une grosse riviere devant lui. Cette poignée d'hommes excita la risée de Tigrane, & fournit à ses flateurs matiere de plaisanterie. Le Roi lui-même voulant paroitre agréable & fin railleur, dit en cette occasion ce bon mot, qui a été fort relevé :

Bon mot de Tigrane.

S'ils viennent comme Ambassadeurs, ils sont beaucoup; mais s'ils viennent comme ennemis, ils sont bien peu. Le lendemain, Luculle fit sortir son armée des retranchemens, pour passer la riviere & aller droit aux barbares : alors Tigrane, revenant à peine à lui-même comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois : *Quoi! ces gens là viennent à nous!* Comme Luculle se mettoit en état de passer la riviere, quelques uns des officiers Généraux l'avertirent d'éviter d'en venir aux mains ce jour là, comme étant un de ces jours malheureux que les Romains appelloient noirs; c'étoit le six d'Octobre. Luculle leur fit alors cette reponse qui est devenue si célébre : *J'en ferai*, dit-il,

Belle parole de Luculle.

il, *un jour blanc, & je le rendrai heureux aux Romains.*

Après que Luculle eut fait passer la riviere à ses troupes, il attaqua les ennemis, qui s'étoient rangés en bataille avec assez de désordre & de confusion. L'action ne fut ni vive, ni opiniâtre, & la victoire ne fut pas douteuse, la plus grande partie des troupes du Roi ayant pris la fuite, sans avoir rendu le moindre combat. Tigrane, ce Roi si pompeux & si brave en paroles, n'eut pas le courage d'attendre le choc des deux armées. Il prit lâchement la fuite & abandonna honteusement son armée dès le commencement de l'action. On dit que, dans cette déroute, il périt du côté des ennemis plus de cent mille hommes de pié; que presque toute leur cavalerie fut mise en pieces; & que, du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts & cent blessés.

Victoires de ce Général sur Tigrane.

Si Luculle eût poursuivi Tigrane après sa victoire, sans lui donner le tems de lever de nouvelles troupes, il l'auroit pris ou chassé du pays. On trouva fort mauvais & à l'armée & à Rome qu'il y eut manqué, & on l'accusa non, de négligen-

Dion Cassius Lib. 35. p. 1.

gligence, mais d'avoir voulu par là se rendre nécessaire, & conserver plus long-tems le commandement. Ce fut une des raisons qui indisposerent les esprits contre lui & qui firent penser les Romains à lui donner un successeur. Pendant ce délai, Mithridate & Tigrane avoient travaillé sans relâche à lever de nouvelles troupes. Enfin leur armée se trouva formée. Elle étoit de soixante dix mille hommes d'élite, que Mithridate avoit bien exercés à la maniere des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle se mit en campagne. Ces deux Rois avoient soin, à tous les mouvemens qu'ils faisoient, de prendre un bon terrein pour leur camp, & de le bien fortifier pour n'y être pas attaqués par Luculle: & aucun des artifices dont il usa ne put les engager à un combat. Leur dessein étoit de le miner peu à peu, de lui enlever ses convois, & de l'obliger par là à quitter le pays faute de vivres. Il s'avisa enfin de faire mine d'aller mettre le siege devant la ville d'Artaxate, autrefois capitale d'Arménie, où étoient les femmes, les enfans

&

& les tréfors de Tigrane. Cette ruſe lui réuſſit, & l'Arménien ſortit en effet de ſon camp pour rompre ſon deſſein. Il dévança le Général Romain, & ſe poſta devant la riviere d'Arſamia, reſolu de lui en diſputer le paſſage. Les Romains paſſerent le fleuve, ſans être arrêtés par la vûe & par les efforts des ennemis. Il y eut enſuite un grand combat, où les Romains remporterent encore une pleine victoire. Il ſe trouva trois Rois dans l'armée ennemie, dont aucun ne fit plus mal ſon devoir que Mithridate. Car ne pouvant ſupporter la vûe des Légions Romaines, dès qu'elles chargerent, il fut des premiers à prendre la fuite; ce qui jetta ſi fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit abſolument courage; & ce fut la principale cauſe de la perte de la bataille.

Mutinerie de l'armée de Lucullo.

Luculle, après cette victoire, vouloit continuer ſa marche vers Artaxate, mais ſes troupes ſe mutinerent & refuſerent de le ſuivre. Il fut obligé de revenir ſur ſes pas, repaſſa le mont Taurus, entra dans la Meſopotamie, où il prit la ville de Niſibe qui étoit aſſez forte, & mit ſes

Dion. Caſſius lib. 37. p. 3-7.

troupes en quartiers d'hiver. Cependant Mithridate étoit entré dans le Pont avec quatre mille hommes de ſes propres troupes, & quatre mille autres que lui donna Tigrane. Pluſieurs habitans du pays ſe joignirent à lui par haine contre les Romains, & par un reſte d'affection pour leur Roi.

Mithridate rentre dans ſes Etats.

Mithridate ſoutenu & fortifié par ces nouveaux ſecours, & par les troupes que pluſieurs peuples & Princes voiſins lui envoyerent, reprit courage, & ſe vit plus que jamais en état de tenir tête aux Romains. Auſſi, non content d'être rétabli dans ſes Etats, qu'un moment auparavant il n'oſoit eſpérer de pouvoir jamais revoir, il eut la hardieſſe d'attaquer les troupes Romaines ſi ſouvent victorieuſes, & battit un corps d'armée commandé par Fabius. Après cette victoire, il en remporta une ſeconde ſur Triarius, le défit & lui tua ſept mille hommes, entre leſquels on comptoit cent cinquante Centurions, & vingt-quatre Tribuns; ce qui rendit cette perte une des plus grandes que les Romains euſſent faites depuis long-tems. L'armée auroit été entiérement défaite ſans

AN. M. 3937. AV. J. C. 67.

la

la bleſſure que reçut Mithridate, qui allarma extrêmement ſes troupes, & laiſſa aux ennemis le tems de ſe ſauver.

Luculle, en arrivant, trouva les corps morts ſur le champ de bataille, & ne les fit pas enterrer; ce qui aigrit encore ſes ſoldats contre lui. L'eſprit de revolte alla ſi loin, qu'ils refuſerent de le ſuivre contre Mithridate. Ils lui repondirent brutalement, que comme il ne ſongeoit qu'à s'enrichir ſeul des dépouilles des ennemis, il allât auſſi combatre ſeul contre eux. On ne peut refuſer à Luculle la gloire d'avoir été un des plus grands capitaines de ſon tems, & d'avoir eu preſque toutes les qualités qui forment un parfait Général d'armée. Mais il lui en manquoit une dont le défaut diminuoit le mérite de toutes les autres; je veux dire l'art de gagner les cœurs, de ſe faire aimer des troupes. Et ce qui montre que la revolte de l'armée venoit en partie de ſa faute, c'eſt que ſous Pompée, elles furent toutes très ſoumiſes. Mithridate profitant de ce déſordre, eut le tems de recouvrer ſon Royaume, & de faire de grands ravages dans la Cappadoce. *Dion Caſſ. l. 35. p. 7.*

Pompée est nommé Général à la place de Luculle.

AN. M. 3938. AV. J. C. 66.

Cependant à Rome on avoit nommé de nouveaux Consuls, & un nouveau Général pour succeder à Luculle, qu'on accusoit de trainer la guerre en longueur pour prolonger son commandement. Le nouveau Général étoit Pompée, dont le peuple faisoit alors son idole. On lui donna par un Décret solemnel, un pouvoir presque sans bornes. Toutes les armées & les forces avec lesquelles Luculle avoit défait les deux Rois Mithridate & Tigrane, lui furent soumises, & toutes les provinces de l'Asie attribuées. C'étoit assujettir à un seul homme tout l'Empire Romain. Les Nobles & les Sénateurs en étoient très mortifiés, & auroient bien voulu s'opposer à ce Décret, regardant ce haut degré de puissance où on élevoit Pompée, comme une tyrannie déja formée dans la République. Mais il n'y avoit pas moyen de resister à la multitude, qui aimoit Pompée au delà de toute expression.

La premiere démarche que fit le nouveau Général, en arrivant dans les provinces de son gouvernement, fut de défendre qu'on obéit en quoique ce fût aux ordres de Luculle. Ce-

Celui-ci partit pour Rome, où il porta quantité de livres, qu'il avoit ramassés dans ses conquêtes, & dont il en forma une bibliotheque, qui étoit ouverte à tous les savans & à tous les curieux, qu'elle attira chez lui en grand nombre. On accorda à Luculle l'honneur du triomphe, mais ce ne fut qu'après de longues contestations. Il fut le premier qui apporta des Cerises à Rome. Ce fruit avoit été jusqu'alors inconnu dans l'Europe, il fut ainsi appellé du nom de Cérasonte, ville de Cappadoce, d'où l'on en prit les premiers plants. *Plin. l. 15. c. 25. &c.*

Pompée commença par engager dans le parti des Romains Phraate Roi des Parthes. Il offrit aussi la paix à Mithridate: mais ce Prince se croyant sûr de l'amitié & de l'assistance de Phraate, n'en voulut point entendre parler. Quand il apprit que Pompée l'avoit prévenu, il envoya pour traiter avec lui. Mais Pompée ne voulant plus la lui accorder qu'à des conditions peu favorables, le Roi ne voulut pas s'y soumettre, & il falut en venir à une bataille. Elle se donna sur l'Euphrate, & tour- Ses victoires sur Mithridate &c.

na entierement à l'avantage des Romains, qui firent un carnage horrible des barbares. Il y eut plus de dix mille hommes de tués sur la place, & tout le camp fut pris.

Mithridate, avec huit cens chevaux, s'ouvrit dès le commencement du combat, un chemin l'épée à la main au travers de l'armée Romaine, & passa outre. Mais ces huit cens chevaux se débanderent & se dissiperent bien-tôt, & il se trouva seul avec trois de ses gens, du nombre desquels étoit Hypsicratia une de ses épouses, femme d'un courage mâle & d'une audace guerriere. Ce malheureux fugitif ne vit plus de ressource pour lui, que du côté de Tigrane son gendre. Il lui envoya des Ambassadeurs pour lui demander la permission de se refugier chez lui, & du secours pour rétablir ses affaires absolument ruinées. Tigrane fit arrêter ces Ambassadeurs, les fit jetter en prison, & mit la tête de son beaupere à prix, promettant cent talens à quiconque pourroit s'en saisir, ou le tuer; sous prétexte que c'étoit Mithridate qui avoit fait prendre les armes à son fils contre lui, avec qui

Plut. in Pomp. p. 626. Appian. p. 242. Dion Cass. l. 36. p 25.

qui il étoit alors en guerre, mais en effet pour faire sa cour aux Romains.

Pompée, après la victoire qu'il venoit de remporter, mena son armée dans la grande Arménie contre Tigrane. Ce Prince effrayé de cette nouvelle, & sentant bien qu'il n'étoit pas en état de resister à une armée si puissante, prit le parti de recourir à la générosité & à la clémence du Général Romain. Il lui remit entre les mains les Ambassadeurs de Mithridate, & les suivit lui même de fort près. Sans prendre aucune précaution, il entra dans le camp des Romains, & vint mettre sa personne & sa couronne à la discretion de Pompée & du Sénat. Quand il fut assez près de Pompée, il prit son diadème, pour le mettre à ses piés, & alloit se prosterner honteusement à terre, pour lui embrasser les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'empêcher; & le prenant par la main, il le mena dans sa tente, le fit asseoir auprès de lui à sa droite, & son fils le jeune Tigrane à sa gauche, & les fit souper ce soir là avec lui.

Tigrane vient se rendre à Pompée.

Le lendemain il prit connoissance des affaires de ce Prince. Il le condamna à payer six mille talens aux

Romains, pour les fraix de la guerre qu'il leur avoit fait sans sujet, & à leur céder toutes ses conquêtes en deça de l'Euphrate. L'Aménien fut fort content de ces dispositions qui lui laissoient encore une couronne. Il paya les six mille talens, & fit outre cela présent à l'armée Romaine de cinquante dragmes pour chaque soldat, de mille à chaque Centenier, de dix mille à chaque Tribun : & par cette liberalité, il obtint le titre d'ami & d'allié du peuple Romain. On lui pardonneroit une telle profusion, s'il ne s'étoit pas souillé par des bassesses indignes d'un Roi.

Plut. in Pomp. p. 637. Dion. Cass. l. 36 p. 28. Appian. AN. M. 3939. AV. J. C. 65.

Pompée ayant tout réglé en Arménie, marcha vers le Nord de ce Royaume à la poursuite de Mithridate. Il battit les Albaniens, & les Ibériens, peuples situés entre la mer Caspienne & le Pont Euxin, qui entreprirent de l'arrêter, & les obligea de demander la paix. Le Roi des Ibériens lui envoya un lit, une table, & un trône, le tout d'or massif; le priant de recevoir ces présens pour gage de son amitié. Pompée les reçut, les remit entre les mains des tréforiers pour le trésor public. Après avoir fait plusieurs

sieurs autres conquêtes, & avoir soumis plusieurs peuples barbares, le Général Romain, voyant qu'il étoit impossible de suivre Mithridate dans le pays reculé où il s'étoit retiré, ramena son armée au midi. Comme il y avoit encore dans le Pont & dans la Cappadoce, plusieurs places fortes dont les gouverneurs étoient attachés à Mithridate, il jugea à propos d'y retourner pour les reduire.

Caine ou la ville neuve, étoit la plus forte de toutes, & ce fut celle aussi qui fit le plus de résistance. Pompée la prit, & avec elle tous les trésors de Mithridate. On y trouva des mémoires secrets qu'il avoit dressés lui-même. Dans l'un de ces mémoires il marquoit les personnes qu'il avoit empoisonnées, entr'autres son propre fils Ariarathe. On y trouva aussi ses mémoires de médecine. Car entre les autres qualités extraordinaires de ce Prince, il avoit celle d'être très habile dans la médecine. Ce fut lui qui inventa le contrepoison admirable, qui porte encore son nom, & dont les médecins se sont si bien trouvés, qu'on l'emploie encore aujourd'hui avec succès. *Plin. l. 25. c. 2.*

Vers

Vers ce tems là, il vint à Pompée des Ambaſſadeurs de la part de Mithridate, qui étoit alors dans le Royaume du Boſphore. Il demandoit la paix aux mêmes conditions qu'on l'avoit accordée à Tigrane. Pompée répondit, qu'il vînt donc auſſi en perſonne comme avoit fait Tigrane. Mithridate ne put conſentir à une telle baſſeſſe, & les négociations ſe rompirent. Le Roi ſe remit à faire des préparatifs de guerre avec autant de vigueur que jamais. Pompée qui en eut avis, jugea à propos de ſe rendre ſur les lieux pour avoir l'œil à tout. Le Roi de Pont, qui étoit inépuiſable en reſſources, & qui, loin de ſe laiſſer déconcerter par les plus grands revers, ſembloit reprendre un nouveau courage & de nouvelles forces à chaque perte même qu'il faiſoit, conçut le deſſein d'une entrepriſe bien extraordinaire.

Entrepriſe hardie de Mithridate.

Dans le tems qu'on le croyoit perdu ſans retour, il forma le projet de traverſer la Pannonie, de paſſer les Alpes, & d'aller attaquer les Romains dans l'Italie même, comme avoit fait Annibal. Il commençoit à ſe mettre

mettre en état d'exécuter cette grande entrepriſe, qui auroit donné bien de l'embarras aux Romains, lorſque ſon armée, excitée par Pharnace ſon fils, conſpira contre lui, & élut Pharnace pour Roi. Alors Mithridate étant abandonné de tout le monde, & voyant que ſon fils ne vouloit pas même lui permettre de ſe ſauver où il pourroit, ſe retira dans ſon appartement, & après avoir donné du poiſon à ſes femmes, à ſes concubines, & à celles de ſes filles qui étoient alors auprès de lui, il en prit lui-même: mais comme il vit que le poiſon n'agiſſoit pas aſſez promptement ſur lui, il eut recours à ſon épée, & comme le coup qu'il ſe donna ne fut pas ſuffiſant pour le tuer, il fut obligé de prier un ſoldat Gaulois de l'achever. Dion dit que ce fut ſon propre fils qui le tua.

Il ſe donne la mort. AN. M. 3941. Av. J. C. 63.

Mithridate avoit regné ſoixante ans, & avoit vêcu ſoixante-douze. Sa grande peur étoit de tomber entre les mains des Romains, & d'être mené en triomphe. Pour prévenir ce malheur, il portoit toûjours ſur lui du poiſon, afin de leur échaper par cette voie, s'il ne trouvoit point d'autre ref-

ressource. L'appréhension qu'il eut que son fils ne le livrât à Pompée, lui fit prendre la funeste resolution qu'il exécuta avec tant de promptitude. On dit communément, que ce qui empêcha que le poison ne fit son effet sur lui, étoit qu'il avoit pris tant de contre-poison, que son tempérament en étoit devenu à l'épreuve du poison. Mais on prétend que c'est une erreur, & qu'il est impossible de trouver un remede qui puisse produire un tel effet.

Caractère de ce Prince.

Telle fut la fin de Mithridate, Prince *, dit un historien, dont il est encore plus difficile de se taire, & dont il est encore plus difficile de parler : plein de vivacité dans les guerres, distingué par son courage, très grand quelques fois par les faveurs de la fortune, & toûjours par la fermeté inébranlable de son ame; véritablement Général par la prudence & le conseil; soldat par les coups de main

* Vir, neque silendus, neque dicendus sine curâ : bello acerrimus, Virtute eximius: Aliquando fortuna, semper animo maximus: consiliis dux, miles manu: odio in Romanos Annibal. *Vell. Paterc. Lib.* 2. cap. 18.

main hardis & périlleux ; un second Annibal par sa haine contre les Romains. Ciceron dit de lui, qu'après Alexandre, c'est le plus grand des Rois : *ille rex post Alexandrum maximus.* Il est bien certain que les Romains n'ont jamais eu de pareil Roi en tête. On ne peut donc nier qu'il n'ait eu de grandes qualités. Mais quand on lui en supposeroit encore de plus brillantes, de plus grandes, & en plus grand nombre, son nom ne peut être qu'en horreur, quand on considere les meurtres & les parricides sans nombre, dont il a souillé son regne ; & cette cruauté barbare qui ne respecta ni mere, ni femmes, ni enfans, ni amis ; & qui sacrifia tout à ses soupçons & à son ambition.

Academ. Quæst. l. 4. n. 3.

TABLE

DES LIVRES, CHAPITRES ET ARTICLES DU TOME IV. DE L'ABREGÉ DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

LIVRE SEIZIEME.

Hiſtoire, des Succeſſeurs d'Alexandre pag. 1

CHAP. I. Contenant les diſputes, & les Guerres entre les Généraux d'Alexandre, depuis ſa mort juſqu'à la bataille d'Ipſus en Phrygie 3

ART. I. *Troubles qui ſuivirent la mort d'Alexandre* 4

II. *Convois d'Alexandre* 16

III. *Ligue de Séleucus, de Ptolémée,*

mée, de Lysimaque & de Cassandre contre Antigone 51
IV. Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Cassandre & Lysimaque, contre Antigone & Démetrius 76

LIVRE DIXSEPTIEME.

Suite de l'Histoire des Successeurs d'Alexandre. Du Royaume d'Egypte 85
ART. I. Ptolemée Soter fait la conquête de l'Isle de Cypre 87
II. Ptolémée Evergette venge la mort de Berenice sa sœur, & son neveu 103

LIVRE DIXHUITIEME.

Histoire des Rois de Syrie, depuis la bataille d'Ipsus 165
Table Chronologique des Rois de Syrie depuis la mort d'Alexandre le grand 167
ART. I. Séleucus bâti la ville d'Antioche 169
II. Expédition d'Antiochus vers l'Orient 197

LIVRE DIXNEUVIEME.

Hiſtoire des Rois de Macédoine, & de la Gréce, depuis la bataille d'Ipſus 262
Abregé Chronologique des Rois de Macédoine 263
ART. I. *Regne de Caſſandre en Macédoine, en qualité de Roi* 264
II. *Etat de la République des Achéens* 275
Deſcription de l'Inſtrument employé dans les Signaux par le feu 326
III. *Les Romains portent la guerre en Gréce* 339
IV. *Plaintes contre Philippe* 369

LIVRE VINGTIEME.

Hiſtoire du Royaume d'Epire 425
CHAPITRE I.
CHAP. II. Hiſtoire du Royaume de Pont. 457

FIN

DU TOME QUATRIEME.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0502
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0505
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0506
DFG

illa-
feu,
elle

Ci- AN. M.
nt le 3683.
Ssein Av. J. C.
ter, 321.
œur *Diod. p.*
nces- 606.609.
Sar-
voya
on,
ian-
fort
roit
fa-
de-

, & Ligue
des contre
pour Perdiccas.
éco,
ter,
vrit
mar-
de
nou-
Et
afin

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1769442146/phys_0507
DFG